N° 970 49e Année T. CCLXXXVIII 15 Novembre 1938

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



S. ROCHEBLAVE .... *Le Libéralisme sous le Second Empire.* 5

G. JEAN-AUBRY .... *Villiers de l'Isle-Adam et la Musique.* 40

ANDRÉ PAYER .... *Septembre 1938,* poème 58

CHARLES CHASSÉ ...... *Les Démêlés de Gauguin avec les Gendarmes et l'Evêque des Iles Marquises*.......................... 62

R. DE JOLY .... *Explorations souterraines* 76

JEAN MARQUET .... *Mon Vieil Ami Annamite* 99

Dr EDGAR LEROY .... *Madame Lafarge à St-Rémy-de-Provence*........................ 103

C. CUÉNOT .... *L'Origine des « Contes Indiens » de Mallarmé* 117

PHILÉAS LEBESGUE...... *Poèmes* 127

FLORIAN DELHORBE ..... *Portrait de Femme,* nouvelle........ 132

REVUE DE LA QUINZAINE. — EMILE MAGNE : Littérature, 152 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 161 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 166 | PIERRE LIÈVRE : Théâtre, 172 | ANTOINE : Chronique de l'Écran, 175 | PAUL MASSON-OURSEL : Philosophie, 176 | MARCEL BOLL : Le Mouvement scientifique, 180 | HENRI MAZEL : Science sociale, 185 | A. VAN GENNEP : Ethnographie, 191 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 195 | SYLVAIN FORESTIER : Les Hebdomadaires, 204 | GASTON PICARD : Les Journaux, 210 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 220 | BERNARD CHAMPIGNEULLE : Art, 223 | PAUL GUITON : Lettres italiennes, 226 | GASTON PICARD : Variétés, 231 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : Bibliographie politique, 238 | ROLAND DE MARÈS : Chronique de la Vie internationale, 244 | MERCVRE : Publications récentes, 249 ; Echos, 251.

—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. 50 — Étranger: 1/2 tarif postal, *7 fr. ;* plein tarif, *8 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

de l'Académie Française

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16 .... 15 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.... 15 »
Confession de Minuit. Vol. in-16.................. 15 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16.................. 15 »
Deux Hommes. Vol. in-16.................. 15 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16.................. 15 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16.................. 15 »
Journal de Salavin. Vol. in-16.................. 15 »
La Nuit d'Orage. Vol. in-16.................. 15 »
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16.................. 15 »
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16.................. 15 »
Le Notaire du Havre. Vol. in-16.................. 15 »
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16.................. 15 »
Vue de la Terre promise. Vol. in-16.................. 15 »
La Nuit de la Saint-Jean. Vol. in-16.................. 15 »
Le Désert de Bièvres, Vol. in-16.................. 15 »
Les Maîtres. Vol. in-16.................. 15 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.......... 15 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16.................. 15 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16..... 15 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16.................. 15 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16.................. 15 »
Scène de la Vie future. Vol. in-16.................. 15 »
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16.................. 15 »
Querelles de Famille. Vol. in-16.................. 15 »
Remarques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16.... 5 »
Fables de mon Jardin. Vol. in-16.................. 15 »
Discours de Réception à l'Académie Française. Réponse de M. Henry Bordeaux. Vol. in-16. 10
Défense des Lettres. Vol. in-16.................. 15 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16.................. 15 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16.................. 15 »

POÉSIE

Élégies Vol. in-16.................. 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.................. 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de **Quand vous voudrez,** Comédie en un acte. Vol. in-16........ 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18.................. 7 50

UNE ÉDITION SANS PRÉCÉDENT DES PENSÉES DE PASCAL

ÉDITION CRITIQUE ÉTABLIE PAR Z. TOURNEUR



LE TEXTE en a été établi d'après un minutieu examen des manuscrits originaux.

DES ERREURS de lecture très nombreuses com mises par tous les éditeurs successif ont été corrigées. De sorte qu cette édition est la *première* à repro duire le vrai texte de Pascal.

DES INÉDITS très nombreux et d'importance con sidérable s'y trouvent déchiffrés *pou la première fois.*

LA TYPOGRAPHIE entièrement nouvelle se modèle su l'aspect même du manuscrit d Pascal.

LE CLASSEMENT se fonde sur l'état même où Pasc semble avoir laissé son manuscri tel que l'a transmis le premier co piste.

L'INTRODUCTION et les NOTES apportent des rense gnements *précis, abondants* et *nou veaux.*

LA TABLE DE CONCORDANCE et L'INDE constituent le guide le plus sûr le plus commode pour toutes l recherches sur la pensée de Pasca



Dans la présentation habituelle de la Bibliothèque classiqu des ÉDITIONS DE CLUNY — *format pratique, élégance d caractères, netteté de l'impression, qualité du papier* — cet édition des PENSÉES est

L'ÉDITION QUI RÉVÈLE PASCAL

2 vol. : 30 fr.

LE LIBÉRALISME
SOUS LE SECOND EMPIRE
A. NEFFTZER ET SES CORRESPONDANTS

—

Auguste Nefftzer n'est point un inconnu pour quiconque a suivi la marche des idées politiques et des grands courants de l'opinion libérale (nous ne disons point libertaire), entre 1848 et 1870, ou sensiblement de la veille au lendemain immédiat de ces deux dates. Et il ne saurait non plus être en un sens méconnu des historiens intellectuels, puisque son nom demeure attaché aux deux œuvres qu'il a fondées, l'une, le *Temps,* qui commémorait naguère la soixante-quinzième année de son existence et rendait à son créateur l'hommage qu'il lui devait; l'autre, cette *Revue germanique* trop tôt disparue dans la frivole indifférence du second Empire, et qui n'en est pas moins le plus haut et le plus noble effort d'un vigoureux et sérieux esprit français pour le rapprochement spirituel et moral des deux rives du Rhin, en prévision et à la veille des événements pressentis, et que jusqu'en 1868 Nefftzer avait, à sa manière, espéré pouvoir conjurer.

Ni inconnu du grand public de la presse, ni méconnu des esprits studieux, Nefftzer n'en est pas moins, aujourd'hui, un demi-oublié dans la pénombre de l'histoire du Second Empire. Or, comme cette histoire commence elle-même (enfin!) à sortir de l'incertitude et du décri où la passion des partis l'avait refoulée, il nous a paru intéressant de signaler aux historiens de cette époque la personnalité d'un « témoin » qui, sans faire de la politique directe (sauf accident) n'en a pas moins agi de façon belle,

efficace, profonde, sur toute une classe d'esprits où il a développé le sens des droits de la pensée, le goût et le culte de la vraie liberté.

Non que l'auteur de ces pages se flatte d'embrasser dans les limites d'un article la riche matière qu'offre la vie, l'œuvre et l'action spirituelle de Nefftzer. La tâche d'éducateur politique à laquelle il avait voué sa vie, l'apostolat moral qui doublait son talent de journaliste, le précepteur qui était en lui, son œil de vigie et sa ferme prudence de pilote pour conduire à travers les écueils la nef toujours menacée de la liberté, tout cet ensemble d'une existence humaine consacrée aux problèmes de la conscience nationale et de la conscience tout court, un tel sujet déborde l'article, et réclame le livre. Ce livre, que nous avons si longtemps souhaité pour Nefftzer, et auquel peut-être nous avions pensé nous-même un instant, nous espérions qu'il serait un jour écrit par ce ferme historien de carrière, notre ami Georges Pariset, dont nous fûmes le collègue à l'Université de Strasbourg, et qui avait déjà amorcé ce travail dans l'étude si drue et si remarquable qu'il avait publiée sur la brève existence de la *Revue germanique* (1). Détourné par d'autres travaux considérables que lui avait confiés son maître Lavisse et qu'il exécuta magistralement, il allait sans doute reprendre le sillon ouvert sur Nefftzer, dont il était le parent, quand une mort subite l'arrêta sur son chantier, en pleine force et en plein talent. Depuis, un universitaire distingué, M. René Martin, a reconstitué sur pièces, grâce aux archives de la famille Dollfus, dans une thèse remarquée, soutenue à l'Université de Strasbourg, la vie et l'œuvre de Charles Dollfus, qui fut comme le bras droit de Nefftzer dans la création de la *Revue germanique* et dans la fondation du *Temps*, et qui, plus jeune que Nefftzer et soutenu par lui lors de ses débuts difficiles, fut son vaillant second dans les combats de l'idée libre, et qui demeure, avec Nefftzer, au premier rang parmi ceux en qui M. René Martin voit, avec raison, *le vrai visage de*

(1) *La Revue germanique de Dolfus et Nefftzer*, par Georges Pariset, professeur à l'Université de Nancy. (Paris, Félix Alcan, in-8° de 58 pages, 1906. — Epuisé.)

l'Alsace (2). Mais Nefftzer représente aussi, avec ses nuances personnelles, le vrai visage de l'Alsace, de cette Alsace d'hier, dont l'âme résistante, passée au triple creuset de l'épreuve, de la science et de la foi, a enfanté une lignée d'éminents esprits, et de caractère originaux, dont le dernier, disparu hier, Edouard Schuré, serait un troisième exemplaire du « vrai visage de l'Alsace », si Dollfus et Nefftzer ne suffisaient déjà à le définir.

On l'aperçoit bien en partie, en ce qui concerne Nefftzer dans le livre, signalé ci-dessus, de M. René Martin, et consacré surtout à Charles Dollfus. Mais il est difficile que l'auteur n'ait pas songé à lui donner son pendant, et qu'il ne complète pas le diptyque en écrivant aussi sur Nefftzer le livre que nous espérons, et j'ose dire que nous attendons. Celui-là aussi sera puisé aux sources, et complétera ce qui a déjà paru de Nefftzer ou sur Nefftzer. Alors on saisira toute l'importance du rôle de Nefftzer et la qualité de sa pensée. Car le volume publié par le *Temps* en 1886, dix ans après la mort de Nefftzer, sous le titre *d'Œuvres de Nefftzer,* et précédé d'une belle préface d'Edmond Schérer (3), est insuffisant à faire connaître sous ses divers aspects l'homme et ses écrits, si multipliés, si variés, malgré l'excellent choix d'articles, ou plutôt d'études, qu'il contient sur de grands sujets de politique, de morale sociale ou de philosophie religieuse. Ce sont là comme des échantillons de choix, mais qui n'expliquent point assez l'activité supérieure de Nefftzer dans tous les domaines de la pensée française sous le Second Empire, et dans les luttes que soutint le fondateur du *Temps,* le publiciste infatigable, l'essayiste et le critique philosophe, contre l'esprit général du Second Empire. Il faut avoir feuilleté ces innombrables pages où, sous prétexte de comptes-rendus, ce rédacteur en chef élevait sa critique à la hauteur d'un principe et généralisait en doctrine ses conclusions occasionnelles, pour saisir toute la portée de cette prédication d'une nouvelle sorte, et sans cesse variée quoi-

(2) *Le vrai visage de l'Alsace : La vie et l'œuvre de Charles Dollfus,* par René Martin, docteur ès lettres, gr. in-8° de 542 pages, Gap, 1934.
(3) *Œuvres de A. Nefftzer,* avec un portrait par Mme Heim-Nefftzer, in-8° de 424 pages (Paris, 1886, Librairie du *Temps*).

que quotidienne, si bien qu'avec lui le *Temps* devint une tribune de l'esprit. De là l'affluence et la rare qualité de ses collaborateurs, écrivains ou penseurs, philosophes ou littérateurs, historiens ou critiques, qui, de Taine et d'Ernest Havet à Renan, de Victor Hugo à George Sand, de Michelet à Daniel Stern, furent entraînés dans l'orbite de ce grand journal libéral et indépendant, où le directeur assuma, à ses risques souvent coûteux, l'honneur de proclamer une pensée libre en un temps où la pensée était asservie soit par l'Eglise soit par l'Etat.

C'est pourquoi, si l'on veut connaître ce que fut Nefftzer et ce que valut son action générale, ce n'est pas aux pages qu'on a publiées de lui ou sur lui, malgré leur signification, qu'il faut seulement recourir, c'est à sa correspondance. Disons plutôt à ses correspondants, car si les lettres écrites par Nefftzer sont dispersées aujourd'hui (sauf celles à Charles Dollfus), celles reçues par Nefftzer, par lui conservées, classées, puis recueillies par les siens et jusqu'ici inédites, constituent un de ces trésors de famille sur lesquels une descendance pieuse veille scrupuleusement jusqu'au jour, d'ordinaire inévitable, où ce trésor est « exposé » aux regards d'un public averti et se disperse, non sans profit pour l'histoire d'une époque. et pour le plus grand honneur de celui qui n'a pu recevoir de telles lettres qu'en les méritant. Ainsi en fut-il, hier, pour Paul de St-Victor. Ainsi en sera-t-il, sans doute, (et nous le souhaitons), demain pour Auguste Nefftzer. Ceci sera complémentaire de cela. Car les plus illustres de leurs correspondants sont les mêmes.

Cette correspondance nous est depuis assez longtemps connue. Et c'est pour nous un devoir de double gratitude envers la mémoire de la fille de Nefftzer et de Georges Pariset, de signaler que je dois à l'amitié du second la confiance que m'accorda la regrettée Mme Heim-Nefftzer en m'entr'ouvrant les cartons de son père. Je fus si surpris de leur richesse que je reculai devant leur élaboration immédiate; je la remis à des temps moins surchargés, mais tous le furent. Néanmoins, à l'occasion, tel document, emprunté aux cartons Nefftzer, filtra par mes

soins aux *Débats*, tantôt à l'occasion de Taine, tantôt lors du cinquantenaire de Victor Hugo. Et l'heure m'apparut prochaine de la « résurrection » totale de Nefftzer quand le beau livre de M. René Martin sur Dollfus, dont j'avais connu l'élaboration, fut publié. C'est à ses mains plus jeunes qu'appartiendra le reste.

En attendant, on se bornera, ici, à signaler un certain nombre de noms qui figurent, avec plus ou moins d'abondance, parmi les correspondants de Nefftzer. On rappellera brièvement les débuts et la formation du maître journaliste. On donnera ensuite quelques extraits des lettres qui émanent de ses correspondants les plus notoires. Et l'on ajoute ici, aux gratitudes déjà exprimées, celles qui s'adressent aux filles de Mme Heim-Nefftzer, qui ont permis à l'auteur de ces pages l'utilisation de leurs archives, sachant bien que la mémoire de leur grand-père ne saurait que gagner à leur divulgation.

§

Né à Colmar, en 1820, Auguste Nefftzer fit, au lycé de sa ville natale, des études d'humanités comme on les faisait alors, sérieuses, sévères, dont le latin, le grec, l'allemand, la philosophie et l'enseignement religieux, étaient le fond essentiel, et presque unique. Il se fit remarquer de ses maîtres par un labeur opiniâtre, des succès constants, une maturité précoce. Bachelier à dix-neuf ans (on ne l'était guère alors avant l'âge de raison), et possédé par l'amour de l'étude, il se dirigea, pour parfaire son instruction, vers la faculté de théologie protestante de Strasbourg, dont la réputation rayonnait alors sur les deux rives du Rhin. Non cependant qu'il se sentit précisément appelé par la vocation pastorale. Mais, à cette date, la faculté de théologie primait, en Alsace comme en Allemagne, l'enseignement littéraire des Facultés, quand elle ne le complétait pas à l'Université même. Les étudiants « théologiens » à visées non ecclésiastiques n'étaient point rares. Ils se mettaient d'eux-mêmes à l'école de la critique philosophique, de l'exégèse, de l'histoire des dogmes; et la discussion des textes sacrés dans leur langue originelle,

comme la comparaison des doctrines philosophiques des temps anciens, chrétiens ou modernes, en développant les forces de leur esprit, leur ouvrait des portes sur des horizons autrement larges que ceux de la commode orthodoxie. Les esprits aiguisés poussaient donc leur pointe personnelle à la recherche de leur vérité. Le reste était affaire de tempérament, de logique, de sincérité, et aussi d'intelligence et de talent. Nefftzer, excellent étudiant en théologie pendant deux ans, ne poussa pas plus loin dans cette voie. Il la quitta quand il sentit que ce n'était point la sienne. Ainsi fera, quelques années plus tard, Charles Dollfus. Son esprit s'était mépris; mais il s'était trempé. Et il sentait sa force. Il voulait l'employer normalement à sa nature et à ses aptitudes. Mais où? comment? C'est l'éternel problème de la jeunesse bien douée, et d'autant plus désarmée qu'elle se sent armée pour les luttes de demain. Mais lesquelles? Elle prend alors ce qu'elle trouve. Et c'est miracle qu'elle ne sache pas en tirer un parti imprévu.

Donc, en 1841, nous dit un témoin de sa vie (4), Auguste Nefftzer « bourré, de latin, de grec, d'allemand, d'anglais, d'hébreu, et même d'arabe », tournant le dos à la théologie pour la théologie, tâtonne, et cherche sa voie. Il accepte d'abord un emploi de précepteur dans une famille de Ribeauvillé, puis de professeur dans un établissement agricole de Cîteaux, organisé dans l'esprit du Père Enfantin, et où il prend le fouriérisme sur le fait. Il l'observe en philosophe moraliste qu'il est déjà, malgré son extrême jeunesse. Et tout à coup lui vient l'idée d'écrire au directeur d'un grand journal parisien pour lui proposer des articles sur l'organisme qu'il a sous les yeux, son fonctionnement, et « le système en général. » Or le directeur de ce journal, *la Presse*, n'était autre que cet Emile de Girardin, avec lequel il aura demain partie liée. Heureux hasard? pressentiment? ou audace ingénue, — sinon avertie — de la jeunesse? Tant il y a que le jeune échappé de la scolastique protestante trouvait sa voie d'écrivain

(4) *Souvenirs de Camille Pariset* (administrateur du *Temps* de 1863 à 1919), recueillis par Gabriel Maurel (son gendre), Paris, in-8° de 94 pages, au *Temps*, 1932. M. C. Pariset est décédé en 1938.

journaliste du premier coup, en même temps qu'il en trouvait une autre plus chère à sa nature aimante et fidèle. A Cîteaux même, il se liait avec un méridional, Yvernès, dont il devait épouser la fille. Le bonheur et l'avenir lui souriaient ensemble.

Dès 1843, Girardin, sans doute frappé par le sérieux et la nouveauté de ses lettres, prenait « à l'essai » son jeune correspondant. Puis il lui faisait franchir les étapes, et, le nommant bientôt rédacteur en chef, il le poussait presque aussitôt au titre de « gérant responsable » dès l'année 1851. Nefftzer n'avait que 31 ans. Cette ascension rapide, exceptionnelle, dans un journal dont la vogue brillante et soudaine attirait alors tous les regards, fut un coup de maître chez Girardin. L'adroit publiciste, le spirituel polémiste, l'homme « d'une idée par jour », l'improvisateur intarissable et parfois fécond, s'il savait jouer et même jongler avec les idées, n'en savait pas moins se servir des hommes tout en leur servant. Il n'avait pas été long à reconnaître en Nefftzer, outre sa valeur foncière, une utilité de premier ordre pour son journal, que Nefftzer maintint longtemps à son zénith, entre 1845 et le coup d'Etat surtout. Ce pétulant équilibriste de la politique et de l'actualité dangereuse avait besoin d'un balancier pour se parer des chutes personnelles. Et ce gros faiseur d'affaires, même littéraires, avait besoin, à ses côtés, d'un jugement éclairé, d'une conscience sûre, bref, de diverses sortes de capacités et de probités. Or Nefftzer les avait toutes, sans parler d'un talent dont le sérieux ne portait pas ombrage à la séduction brillante du sien, et qui plutôt le faisait valoir par contraste. Ce mélange piquant d'agrément et de solidité, de savoir et de savoir-faire qui caractérisait la *Presse* dans les dernières années de l'époque Louis-Philippe, — l'époque du feuilleton romanesque et du feuilleton artistico-littéraire, — devait attirer à la *Presse* et à son rédacteur en chef la collaboration des grands talents d'alors, et il explique les relations directes de Nefftzer avec une George Sand, une madame d'Agoult, un Th. Gautier, un St-Victor, en attendant la suite de ces collaborateurs de marque qui, lorsqu'il quittera la *Presse*, le suivront au *Temps*.

Car il fallut bien, malgré tout, un jour se séparer. Après le coup d'Etat, l'habile homme qu'était Girardin louvoyait avec le nouveau pouvoir, qu'il ménageait sans l'aimer. Ou encore, s'il s'exposait aux coups, ce n'est pas lui qui les encaissait, mais le « gérant », responsable des articles non signés. C'est ainsi que Nefftzer fut condamné comme gérant responsable, pour un prétendu « discours du trône » malicieusement composé, en « centon », de fragments d'écrits du prince avant la Présidence, et qui juraient singulièrement avec les discours officiels de l'Empereur. Il fut, de ce chef qui n'était pas de son chef, frappé d'un an de prison à Ste-Pélagie. Il se retrouva là, d'ailleurs, avec Proudhon et Scheurer-Kestner. On entrevoit le désaccord secret qui, grandissant avec l'autorité croissante de l'Empire, les habiletés de Girardin, et le conflit où la conscience de Nefftzer se débattait entre l'esprit opportuniste de son journal et ses convictions libérales et républicaines, poussa finalement le publiciste entravé à rompre sa chaîne, et à se dégager de Girardin, après une collaboration étroite de quinze à seize années. L'évasion, sans être à proprement parler une rupture, s'opéra en 1859. Elle était surtout politique, et, depuis l'affaire de Ste-Pélagie, le parti de demain, où Nefftzer compte déjà, outre Scheurer-Kestner, les amis et les futurs collaborateurs que seront Jules Ferry, Ch. Floquet, Brisson, Nap. Peyrat, Gustave Isambert, Louis Ulbach, et d'autres, ce parti naissant mais non encore très cristallisé, sentait en Nefftzer un des siens, et en tout cas un principe, une force morale, une autorité de plume qui avait fait plus que ses preuves. Un nouveau grand journal, hostile à l'esprit de l'Empire, mais qui n'engagerait le combat que sur le terrain des idées, pouvait donc se fonder, se maintenir sur la base des principes, distinct de celui de Girardin, et différent de la *Presse*. Mais pourrait-il vivre? Il le pourra, grâce à la générosité de Ch. Dollfus, et à sa reconnaissance envers celui qui fut son défenseur, lors de la publication de son premier et audacieux ouvrage, les *Lettres philosophiques*, 1855 (5).

(5) *Les Lettres philosophiques*, par Ch. Dollfus (imprimerie de Wittersheim, in-8°, 1855; 2e édition 1857; 3e, en 1869).

Mais les hardiesses de l'esprit n'étaient pas pour effrayer l'auteur de la remarquable étude sur le *Libéralisme,* dans le *Dictionnaire de la politique,* dont Schérer a donné de si frappants extraits (6). Ainsi s'accomplit, en 1859, la séparation qui présageait la fondation du *Temps.*

Celle-ci, cependant, ne fut un fait accompli qu'en 1861. Et, sur ces entrefaites, la *Revue germanique,* fondée en 1858 par ces deux frères d'armes qu'étaient Ch. Dollfus et Auguste Nefftzer, ouvrait des ailes qui semblèrent d'abord devoir beaucoup s'élargir, et groupait autour d'elle tout un cercle d'éminents collaborateurs, qui, sans être des ennemis directs de l'Empire, n'en étaient pas moins des champions du libéralisme sous toutes ses formes, et d'actifs partisans du rapprochement intellectuel entre les deux rives du Rhin, deux choses qui répugnaient également au régime impérial, même quand en politique il se fit ou se dit « libéral ». Dollfus et Nefftzer, tous deux alsaciens, et alarmés par la connaissance du véritable esprit germanique en qui ils voyaient grandir la menace, entreprirent de conjurer cette menace en jetant entre les deux nations un pont d'autre sorte que le pont de Kehl. Dollfus, à sa manière, cherchait à réunir, par une connaissance réciproque et une « coopération intellectuelle » anticipée, « deux peuples dont le rapprochement était la meilleure, la seule garantie de la paix européenne. » Paroles profondes, paroles prophétiques qui sont toujours d'actualité après quatre-vingts ans, et auxquelles souscrit de toute sa vigueur intelligemment française non seulement le grave Nefftzer, mais cette femme supérieure, ce grand esprit et ce haut talent qui signait d'un nom d'étoile la plus virile des Histoires contemporaines, et dont le salon, le seul grand salon politique que la France ait connu depuis Mme de Staël, faisait affluer chez Mme d'Agoult tous les admirateurs et les amis, écrivains ou hommes politiques, de Daniel Stern. Dollfus, et Nefftzer surtout, sans parler d'une infinité de talents notoires dont les noms sont ailleurs signalés (7), furent des amis de cette animatrice

(6) *Œuvres de Nefftzer,* p. 19.
(7) Voir plus loin.

du courant libéral, auquel elle creusa plus profondément son lit. Les cent dix lettres, toutes inédites, qu'elle écrivit à Nefftzer et que nous avons sous les yeux, attestent l'énergie de cette conspiratrice de l'idée dans la collaboration aux plans de Nefftzer. Et l'esprit de son salon (où Nefftzer n'eut guère le temps de prodiguer sa personne) fut sans doute, avec l'impulsion que Daniel Stern donna elle-même à la *Revue Germanique,* le facteur déterminant qui écarta Nefftzer de Girardin, et de cet autre salon, si différent, où trônait la célèbre Delphine. Enfin, la charmante femme de Nefftzer, fine, artiste, jolie, s'appelait aussi Delphine, et commençait à être entourée. Y avait-il une Delphine de trop? On se contente de poser la question, discrètement indiquée dans les souvenirs si sûrs de l'honorable Camille Pariset (8).

Le Nefftzer libéré, de la seconde décade du Second Empire, est la vrai et complet Nefftzer. Par ses deux leviers de commande, le *Temps* et la *Revue Germanique,* il fait tête au pouvoir, il instruit l'opinion, il élève et stimule les esprits. Il est plus qu'une influence dans les milieux intellectuels, il est une force qui, sans bruit, sans éclat de voix, avec la ténacité et la continuité alsaciennes, se fait persuasive, démonstrative, dominante peu à peu, alarmante pour le Pouvoir. Celui-ci haussera les épaules sur la *Revue Germanique* et la laissera ou la fera tomber. Mais il pourchassera le *Temps,* dont il sait les ressources limitées, et il n'a pas dépendu de ses ukases qu'il n'en provoquât la ruine. Ses « Avertissements » (et l'on sait quelles conséquences matérielles comportait alors ce mot) se multiplient, en 1864, en 1866. Dans le seul mois d'août 1867, en pleine Exposition Universelle, il y en eut cinq! Nefftzer n'en fut que plus imperturbable dans son « opposition » de fond, car il sentait la base fragile de l'Empire, son aveuglement infatué, et, après Sadowa, seul Français de France, il avait jeté le cri d'alarme et pressenti, même prédit la suite. Voilà à quelle tâche de patriotisme éclairé se vouait le grand journaliste libéral, qui défendait non pas seulement ses principes contre un régime, mais la

(8) Ouvrage cité, p. 12.

France elle-même contre ses propres erreurs, entretenues d'ailleurs et obnubilées par la gaze brillante d'une prospérité trompeuse. Et les esprits réfléchis, les hommes de plume indépendante et de pensée libre ne s'y trompaient pas. Hier ils étaient groupe; aujourd'hui ils sont phalange. Et, jusqu'à la mort prématurée de Nefftzer (1876), même quand celui-ci, après la défaite, eut remis les rênes du *Temps* au successeur de son choix, Adrien Hébrard, que depuis 1867 il avait associé à sa tâche, il ne cessera d'être entouré, de loin (car il s'est retiré à Bâle) comme de près, d'une élite d'hommes selon son cœur, qui regarderont à lui, à son exemple, et feront appel, Adrien Hébrard en tête (9), ou à son jugement, ou à sa plume. Car jusqu'au bout il travailla, et peut-être les meilleures pages qu'écrivit ce méditatif homme d'action sont-elles postérieures à la défaite française et à la ruine de ses rêves, entre les années 1872 et 1876.

Les écrits de Nefftzer publiés par le *Temps* sous le titre trop prometteur d'« œuvres d'A. Nefftzer », dont nous avons dit plus haut l'insuffisance, n'en indiquent pas moins, par leur distribution, les diverses voies dans lesquelles le journaliste éminent qu'il était poussait sa vigoureuse enquête avec des facultés de polygraphe intellectuel. Ces faisceaux d'articles, ou de véritables « études », comme celle, si pleine, sur *Hégel et la philosophie allemande*, qu'on croirait écrite par un philosophe professionnel, sont rangés sous ces titres : *Politique, Histoire, Questions sociales, Critique et histoire religieuse, Philosophie.* La littérature n'est pas mentionnée là, mais elle n'était exclue ni de son journal, ni de sa pensée ni de sa compétence. Schérer a écrit avec raison : « les grandes œuvres des « grandes littératures lui étaient aussi chères que fami- « lières, et il y portait, comme dans tout le reste, un « excellent jugement ». Mais, évidemment, son principal goût, sa principale visée étaient ailleurs. Et ses collaborateurs littéraires disent assez la sûreté de son choix, puisqu'il allait de Juliette Lamber à ses débuts à Alphonse

(9) La volumineuse correspondance d'Adrien Hébrard avec Nefftzer dans sa retraite de Bâle, entre les années 1872 et 1876, entièrement inédite, a une valeur d'histoire qui dépasse celle du *Temps*.

Daudet non moins à ses débuts, et au Sainte-Beuve de 1869, ce qui déchaîna contre le *Temps* le clan impérial, et puisque Nefftzer, s'il prononça, avec plaisir sans doute, l'admission de Jules Verne et de Francisque Sarcey, ne donna pas l'exclusion aux Goncourt, ce qui, vu son public, était un acte de courage.

Au reste, il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste si abondante, — et si bigarrée, — des correspondants de Nefftzer, pour se faire une juste idée de son activité d'ensemble, et pour sentir ce qu'apporterait la publication de ses lettres à l'historien du « libéralisme » en France entre 1848 et 1870, environ, et au rôle que joua Nefftzer dans son affermissement, dans son développement.

Feuilletons rapidement ces multiples dossiers.

Naturellement, les écrivains politiques ou les hommes « de gauche », même de la gauche avancée, figurent dans la liste, puisqu'on y relève les noms de Proudhon, de Blanqui et de Barbès. Mais Napoléon Peyrat, Challemel-Lacour, Casimir-Périer, Prévost-Paradol, Thiers, Emile Ollivier lui-même, forment là, semble-t-il, un groupe central assez fourni, auquel il faudrait joindre, sans doute, cet Edgar Quinet, qui fut le clairvoyant et inutile avertisseur de Michelet pour mettre une sourdine à son admiration excessive à l'égard de l'Allemagne. Et le canton de l'Histoire n'est pas dépourvu, puisque ce même Michelet y figure avec une quarantaine de lettres, et que les deux frères, Louis Blanc et Charles Blanc, y tiennent leur place, à des titres différents mais voisins, car Charles Blanc fut, en 1848, un instant Directeur des Beaux-Arts, et que les deux frères n'étaient pas moins unis par la fraternité des idées que par celle du sang. La philosophie est représentée là non pas par l'olympien Victor Cousin, mais par le délicat Ernest Bersot, un exilé de l'Empire, et par le noble moraliste Paul Janet. Du reste, en ces matières, Nefftzer aime à se prononcer lui-même; et, quand Taine fait appel personnellement à lui, il répond, comme il le fait à Ernest Havet. Enfin Renan, l'antéchrist du catholicisme, est à sa manière un collaborateur de l'ancien étudiant-théologien de Strasbourg, luthérien de l'école d'Edouard Reuss,

dans son entreprise d'élargissement de la foi, et c'est à l'ami Nefftzer qu'il adressera la touchante lettre sur la mort de sa mère que l'on lira plus loin.

Liberté de la croyance, comme liberté de la pensée, autorité de la raison mais sous le perpétuel regard de la conscience, c'est là, sans doute, la « foi » de Nefftzer. Et c'est pourquoi cet évadé du séminaire de Strasbourg suit les pas de l'orthodoxie calviniste de Montauban, et échange des lettres avec le dogmaticien d'alors, Nicolas, qui sans doute ne fit pas de lui un prosélyte. Au contraire, on le sent en sympathie profonde avec ces premiers « libéraux » protestants, les Colani, les Athanase Coquerel, les Fontanès, ces insurgés du dogme au nom de l'Esprit de Vie, et particulièrement avec cet Edmond Schérer qui poussa jusqu'au bout l'héroïsme en renonçant à la chaire après un tragique conflit intérieur (10), et qui devint, au *Temps*, le bras droit de Nefftzer pour la défense des droits de l'âme hors des sacristies.

De très grands noms frappent, parmi les correspondants de l'ordre littéraire. Il suffira de rappeler ceux, déjà cités, de Victor Hugo et de son fils Charles (une vingtaine de lettres), de George Sand (autant) de Michelet (déjà indiqué), et des deux Dumas, le père et le fils, sans parler de Daniel Stern et de sa fille, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, et de l'admirable Paul de Saint-Victor, son collaborateur du temps de la *Presse*. A côté de ces noms, on est très agréablement surpris d'en trouver de plus inattendus, comme ceux de Gérard de Nerval et de Henri Heine. On sent, dans les billets écrits sous la dictée du moribond par sa femme, et signés de la main tremblante du poète, quelle fut la bonté de Nefftzer. Même un *poeta minor*, comme Ratisbonne, figure parmi ses correspondants. Et, si la porte du journal devait parfois céder aux assauts de la « puissante » mais surtout importune Louise Colet, habituée à plus d'accueil, elle était toujours ouverte à un savant comme Alfred Maury, à un ingénieux vulgarisateur

(10) Voir le beau livre d'Octave Gréard, *Edmond Schérer*.

comme Philarète Chasles, à ce charmant éditeur-auteur qu'était Hetzel (un compatriote d'Alsace), enfin à une foule de plumes alertes et passagères dont fait flèche l'actualité d'un journal quotidien, et dont ici n'importe pas le détail. Signalons, cependant, une longue et documentaire lettre de Jules Troubat à Nefftzer sur le sort de la bibliothèque de Sainte-Beuve après sa mort, dont la connaissance semble devoir revenir de droit à M. Jean Bonnerot.

On comprend dès lors que cette correspondance jusqu'ici inédite appartient au genre sérieux plus qu'au genre curieux, et à l'histoire morale d'un temps plus qu'à l'anecdote. D'ailleurs, sans austérité distante, mais non sans une tenue générale, qui d'ailleurs n'excluait pas le sourire à l'occasion. Car les épistoliers sont ce que les font leurs destinataires. Et la « dignité » de Nefftzer n'avait rien d'empesé.

Il y avait de la grâce dans cette robuste nature, de la finesse sous cette massive enveloppe, comme aussi des rudesses sous la bonhomie, dira Schérer.

Tel homme, tel style. Celui de Nefftzer n'a certes ni la désinvolture de Girardin, ni l'éclat de Saint-Victor, ni le trait de J. J. Weiss, ni le mordant de John Lemoine. Mais il prononce partout un caractère, qui partout inspirait le respect et conciliait l'affection.

La presse quotidienne a eu, dit encore Schérer, de plus brillants journalistes que lui; elle n'en a pas eu de plus éminents dans les parties supérieures de cette profession.

On ne saurait mieux dire. Il y avait même chez Nefftzer un je ne sais quoi de prédicant, qui, en attestant son origine, n'en mettait pas moins, même sur sa production journalistique, un sceau de beauté intérieure, de gravité, qui élevait l'actualité, et forçait le lecteur à la réflexion. Ce grand champion de la liberté n'en est que davantage l'apôtre du devoir.

L'homme ne sera jamais libre, écrit-il, que dans la mesure

où il comprendra et pratiquera le devoir, où il saura remplacer la contrainte extérieure par celle de la conscience. Jusqu'à la fin des temps, ceux qui ne sauront pas se gouverner eux-mêmes devront subir la fatalité d'être gouvernés.

Telle est la *note* d'Auguste Nefftzer écrivain. C'est aussi celle de Vinet, de Schérer.

Sa tâche fut grande, sa carrière noble et unie. Sa vie, heureuse longtemps au foyer, finit dans le deuil et les cruelles déceptions. La mort d'un fils adolescent plein de promesses, le frappa au cœur. Les événements de 1870, puis de la Commune, l'achevèrent. L'Alsace, sa patrie, lui était arrachée. C'était pour lui « l'écroulement ». Mais si « Français ne puis, Allemand ne daigne », reste l' « Alsacien suis ». Et, grand Français et grand Alsacien, c'est de Bâle, son lieu de refuge après « l'annexion », qu'il suivra l'évolution du *Temps* avec Hébrard, jusqu'à ce qu'il suive de près, le 21 août de cette même année 1876, et Daniel Stern, et George Sand, sans avoir vu ce que les temps nouveaux allaient faire de la République et de la Liberté.

§

Cueillons cependant, dans le champ bigarré de ces correspondances inédites, quelques textes empruntés aux écrivains les plus notoires, qui témoigneront de l'estime particulière où furent toujours tenus le jugement et le caractère de Nefftzer. Ce choix de citations ne suivra pas un ordre chronologique, mais plutôt un ordre d'idées et de sentiments.

Religion et philosophie d'abord. Car l'essentiel de Nefftzer est là, fut toujours là, quoique l'ami Théophile Gautier s'amuse à l'appeler un jour « joyeux athée », par une de ces licences peu poétiques dont sa correspondance intime, encore inédite, est partout émaillée. Donc, en 1872, paraissait, sous la plume de l'éminent éditeur des *Pensées* de Pascal, Ernest Havet, ce livre sur l'hellénisme et le christianisme (11) très remarqué, très dis-

(11) Ernest Havet, *Le Christianisme et ses origines* (1872).

cuté, neuf sur beaucoup de points, et qui, malgré tous les travaux parus depuis sur les Origines du Christianisme (Renan et sa suite), n'en marque pas moins une date, et n'en soutient pas moins une thèse capitale. Nefftzer la discute, nettement, fermement, galamment, à son habitude (12). Et de là un échange de lettres.

La thèse d'Ernest Havet est ainsi résumée par lui-même :

Si nous étudions de près le passé chrétien et la vie chrétienne, nous n'y trouvons guère que ce qu'il y avait dans la philosophie et dans la religion des gréco-romains, ou ce qui a dû en sortir naturellement par l'effet des influences sous lesquelles le monde s'est trouvé placé, précisément vers la date de l'ère nouvelle. La chrétienté vit aujourd'hui encore sur le même fonds religieux et moral sur lequel vécurent les païens des siècles classiques, modifié seulement par le travail même du temps, par le progrès démocratique, etc.

Mais le Christ? Le Christ fut « l'accident », heureux certes, mais occasionnel, qui cristallisa, au bénéfice du sémitisme, une évolution morale dont le bienfait appartient essentiellement à l'hellénisme normalement développé.

Nefftzer combat la thèse. Certes, il loue très généreusement les qualités remarquables de l'écrivain, la science de l'érudit, la vigoureuse souplesse du dissertateur. Mais il n'admet pas le principe. Il n'accepte pas la forme « accidentelle » du christianisme, dont « le *progrès*, dit-il, se fût très bien passé, et ne s'en est peut-être pas bien trouvé. Voilà, ce me semble la vraie pensée de l'auteur. C'est elle en tout cas, qui fait l'unité du livre ». Et il conclut :

Il s'agit donc de savoir si vraiment le hasard peut revendiquer une part appréciable dans la révolution chrétienne, et si le progrès moral eût pu s'accomplir sans le christianisme.

(12) Dans le *Temps* du 11 juin 1872. Cette étude a paru dans le volume des *Œuvres* de Nefftzer.

A la question ainsi posée, et très bien posée, Ernest Havet répond par une très belle lettre, qu'il faut citer en entier :

Vitry-sur-Seine, 11 juin 1872.

Ce n'est pas, Monsieur, un remerciment banal que je vous dois pour un article non seulement très étendu et très obligeant, mais qui contient une discussion très sérieuse, d'une critique si pénétrante, et, sur certains points, si convaincante. Vous condamnez ma thèse, vous ne m'en voudrez pas de la défendre; mais je la défendrai surtout en disant que ma pensée n'est pas précisément celle que vous m'attribuez, soit que je n'aie pas su m'expliquer assez, soit que le loisir m'ait manqué pour le faire, puisque je ne suis pas encore arrivé à l'époque chrétienne. Je crois comme vous, Monsieur, *que le monde gréco-romain, en dépit de Cicéron, de Sénèque et même de Marc-Aurèle, s'en allait en poussière et en fumier;* que le christianisme n'a pu envahir les âmes que *parce qu'elles étaient vides;* qu'il n'est pas venu jeter seulement dans le chaos quelques idées ou quelques dogmes de plus : *il fut un nouveau principe de vie; et ce principe, venu à son heure, s'empara du monde par le droit du plus fort.* Et plus loin : *De même que les religions en général, mais plus que toutes les autres, il a été une création organique.* Et enfin : *Les premiers croyants, ce furent donc les pauvres et les humbles,* etc. Tout cela est la vérité même et on ne peut mieux voir ni mieux dire.

Mais de tout cela il ne s'ensuit pas, à mon avis, que le christianisme soit sémitique ,et je persiste à le nier absolument. Il est bien une création organique, mais une création du monde grec. Dans cette création, il est entré deux choses : d'abord des idées, puis le sentiment et la passion, par lesquels seuls les révolutions s'accomplissent. Les idées viennent de la philosophie; le sentiment et la passion sont venus des petits, des faibles, des opprimés et ne pouvaient venir des classes aristocratiques et gouvernantes. C'est ainsi à peu près que 93 sort de Montesquieu et de Voltaire par les idées, mais du peuple par la passion; et non seulement Voltaire et Montesquieu n'auraient pas fait l'élan populaire, mais ils ne

l'auraient pas avoué. Maintenant les juifs ont eu l'honneur, et l'ont mérité, d'être les premiers par qui ait éclaté ce mouvement populaire; mais c'est là ce qui n'a été que l'accident. Ce dont les âmes étaient vides, suivant votre expression, dans le monde classique, ce n'était ni les idées, ni même les bons sentiments, mais l'enthousiasme qui les féconde. L'enthousiasme était en bas et c'est pourquoi la révolution s'est faite par en bas, mais elle n'a pu se nourrir que des idées qui venaient d'en haut. Et l'enthousiasme sortait quelquefois (encore comme en 93) de l'enseignement de ceux mêmes qui n'étaient pas des enthousiastes (quoiqu'il y en eût certainement parmi eux, par exemple ces cyniques que nous représente Epictète).

Je m'en tiens là, Monsieur, ne voulant pas vous infliger un volume et ne prétendant ici qu'à indiquer mes idées et non à les soutenir. Quant à votre jugement littéraire, je n'ai pas besoin de vous dire combien j'en suis flatté. Il y a une phrase que je ne puis prendre que comme une pure politesse, car s'il était vrai que je me fusse trompé tout à fait sur le fond, il ne serait pas possible que mon livre n'en fût pas atteint; mais le reste de vos appréciations flatteuses m'a beaucoup touché. Je vous prie, Monsieur, de recevoir mes très vifs remercîment de l'honneur que vous avez fait à mon livre.

Ernest Havet.

Nefftzer fut-il persuadé? Non sans doute, et pas lui seul. Car, deux ans plus tard, il prenait occasion du beau livre de Gaston Boissier, *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, pour opposer ses conclusions à celles d'Ernest Havet, dans deux copieux articles du *Temps* (13) : « Le christianisme, dit-il, a profité de la fermentation morale et religieuse des derniers siècles de l'antiquité, mais il n'en est point sorti. C'est là la vérité. »

Et c'est cette sincérité d'accent, chez un critique dont la compétence égalait la probité, qui faisait rechercher son jugement par les philosophes, religieux ou laïques, d'alors, novateurs ou traditionalistes, d'Ernest Bersot

(13) 15 et 22 décembre 1874 (Voir ses *Œuvres*, p. 341).

et de Paul Janet à Taine, et du Père Hyacinthe à Ernest Renan. Nul *veto* aux idées neuves. Nefftzer n'est pas un Veuillot protestant. Taine sera accueilli comme il le mérite, après son livre sur l'*Intelligence,* qu'il adresse non pas à Schérer (dont il sent la secrète antipathie), ni même au sympathique Charles Dollfus, mais à Nefftzer, en ces termes dignes d'être retenus :

Cher Monsieur,

Puisque vous voulez bien me faire le plaisir d'annoncer mon livre, voici quelques détails :

Titre : *De l'intelligence,* 2 vol. in-8°. C'est un ouvrage d'observation, composé selon la méthode expérimentale. Je ne m'y occupe point des facultés, qui sont, selon moi, de simples noms commodes pour classer les faits. Mon sujet, ce sont les diverses sortes de connaissances et leurs éléments. De là deux parties, la première dans laquelle on examine et ramène les uns aux autres, les plus composés aux plus simples, tous les éléments de la connaissance, signes, images mentales, sensations proprement dites, sensations élémentaires et composantes; l'autre dans laquelle avec ces éléments dégagés on explique la formation des diverses connaissances, celle des corps, celle du moi et des autres moi, celle des caractères généraux et des lois scientifiques. De là des vues sur les conditions, les méthodes et la portée de la science.

J'ai fait le premier un grand usage des phénomènes anormaux de l'intelligence (aliénation mentale, hallucination, etc.) On ne comprend la montre à l'état normal qu'en voyant le trouble produit par le dérangement d'une de ses pièces.

La concordance de mes recherches psychologiques et de nos connaissances actuelles sur les fonctions de l'Encéphale et de ses diverses parties est très frappante. Il en résulte pour la première fois, je crois, une idée nette du jeu des hémisphères cérébraux.

Les recherches des philosophes anglais modernes sur la perception extérieure m'ont beaucoup servi, et j'ai pu arriver, j'espère, à expliquer, limiter et justifier notre notion du monde extérieur. Là-dessus mes recherches concordent

très bien avec les vues des physiciens qui réduisent l'univers physique à un ensemble de moteurs mobiles. Du reste un philosophe comme vous sait que ces sortes d'études conduisent à des vues sur le fonds (*sic*) de la nature et de l'esprit...

Merci d'avance et tout à vous.

H. TAINE.

La rareté des lettres de Taine à Nefftzer n'empêche point qu'on ne sente, chez Nefftzer, un vif désir de le compter dans son groupe d'hommes d'action intellectuelle et de talents indépendants. Et c'est probablement à un coup de sonde dirigé par le futur fondateur de la *Revue germanique,* en quête de collaborateurs d'élite vers l'auteur des *Philosophes français du* XIXe *siècle,* que Taine répondait, sous la date du 4 décembre 1857 :

Je suis fort honoré de la demande que vous me faites et de la compagnie que vous m'offrez; je vous remercie de vouloir bien inscrire mon nom à côté de ceux de MM. Renan, Littré, La Boulaye, et surtout à côté du vôtre.

Nefftzer est encore à *La Presse* en 1857. Mais son exode est proche, Dollfus aidant. Et il a déjà en main, avec Taine, Renan, Littré, La Boulaye, des « opposants » politiques de marque, Lanfrey, Challemel-Lacour, et d'autres. Sans parler d'un Michelet, d'une George Sand, et de cette autre femme dont la plume d'historien et l'intelligence politique éclipse alors celles de ses rivaux masculins, la comtesse d'Agoult, Daniel Stern.

Avec Renan les rapports furent toujours cordiaux; ils prirent, avec le temps, le caractère d'une amitié véritable. Tout, chez Renan, le destinait à être un soutien spirituel de la *Revue germanique* et un collaborateur du *Temps.* Renan avait en Nefftzer une confiance dont l'épanchement prend tout à coup une forme inattendue et en un sens amusante, lorsqu'il lui conte, avec la naïveté d'un grand esprit aventuré hors de son orbite, la campagne électorale qu'il mena en Seine-et-Marne au cours de l'année 1869, et dont la piteuse issue ne surprit

que lui-même sur la valeur du suffrage universel (14). Ces pages, publiées ailleurs, n'offrent point à nos yeux un intérêt sinon d'amitié parfaite et d'ingénuité politique exceptionnelle. Autrement démonstrative du lien affectueux entre Nefftzer et Renan est celle que Renan écrivit à son ami à l'occasion de la mort de sa propre mère :

Sèvres, 18 juin 1868.

Mon bien cher ami, vos bonnes paroles m'ont été vivement au cœur. Elles m'ont fait verser des larmes et m'ont un moment consolé. Pauvre vieille mère! si elle pouvait vous lire encore comme elle vous lisait tous les soirs, que cela l'enchanterait! C'était bien là le sentiment qu'elle avait de la vie; elle la prenait avec tant de courage et de gaieté que, bien que voyant la mort s'avancer avec certitude, elle n'en troublait nullement sa pensée.

Jusqu'à une heure avant la fin, la vie eut pour elle un sens, elle en jouit, et nous nous jouîmes d'elle. Vous ne pouvez croire quelle perte j'ai faite en elle. Elle était pour moi comme un vieux livre où je lisais le passé; ayant beaucoup d'esprit naturel, et son éducation ayant été presque nulle (elle eut dix ans en 1793), elle avait une conscience singulièrement vive des choses naïves et populaires. L'originalité, l'imprévu de son esprit étaient quelque chose de charmant. Je n'ai invité à ses funérailles que le petit nombre de personnes qui l'ont connue et notre voisinage immédiat de campagne. Ai-je besoin de vous dire que, si j'avais convoqué mes amis, je vous aurais averti, vous et Schérer. Merci encore pour vos chères lignes si pleines de cœur, et croyez, cher ami, à ma plus vive affection.

E. Renan.

Touchante lettre, qui n'inspire pas moins de sympathie pour le destinataire que pour l'auteur de ces pieuses lignes. On sent qu'avec un Nefftzer la distance est courte de la collaboration à l'amitié quand le sentiment se met de la partie. Surtout la foi, j'entends la foi

(14) Il s'était présenté dans la circonscription de Meaux-Lagny. Il fut outrageusement battu.

politique, au sens moral et social des hommes de 1848. D'où la liaison constante entre Nefftzer et Michelet, attestée par une quarantaine de lettres ou billets (non ignorés du biographe de Michelet, Gabriel Monod), dont il suffira de signaler ici l'intérêt « publicitaire », et parfois la piquante originalité.

C'est en effet surtout à l'ami et au confrère politique que vont ces lettres, mais c'est non moins au publiciste de la *Presse* jusqu'en 1859, et au fondateur du *Temps,* de 1861 à 1872. Dès 1851, tous ses ouvrages s'acheminent vers l'ami, à mesure qu'avancent, ici, les tomes sur la Révolution, là les livres en marge, sur l'oiseau, l'insecte, la mer, etc. Le 24 mars 1851, il s'excuse de ne lui « envoyer encore que quatre volumes et demi » (!), la fin du cinquième étant encore retardée chez l'imprimeur. Cette fin, dit-il, est importante.

J'y donne ma ligne précise, la place que j'aurais occupée dans la Convention : *Montagnard* et non jacobin, entre *Cambon et Carnot,* sympathique à la personne des Girondins, *contraire à leur politique.*

De telles lignes en disent long. En août 1853, ce sont les deux volumes de la Terreur. En janvier 1854, trois légendes, une russe, une polonaise, une valaque. En 1855, il signale et recommande le *Hunyad* de Chassin, au nom de « tous nos amis hongrois ». En 1857, il envoie trois articles sur les chères fourmis *de l'Insecte.* En 1859, il recommande avec chaleur Mario Proth, — que Nefftzer accueillera. En 1860, c'est le volume sur Louis XIV et la Révocation :

J'ai écrit l'an dernier (dit-il en 1861), le livre le plus chaud qu'on ait fait pour les protestants depuis un siècle.

En 1861, il réimprime *le Prêtre.* En 1862, malgré son deuil cruel (la perte de son fils), il fait paraître *la Régence,* « œuvre de trente ans ». En 1864, c'est *la Bible de l'Humanité,* et ainsi de suite, à travers *la Sorcière, la Femme,* les rééditions de *Nos Fils,* jusqu'au premier vo-

lume de *l'Histoire du* XIXe *siècle*, en 1872. Jusqu'à l'extrême fin, son activité persiste, admirable.

Détachons deux épis de cette gerbe. Voici l'envoi de l'*Insecte* à Nefftzer (1857) :

Cher Monsieur, j'ai fait le pendant de l'*Oiseau*. Son succès (12.000 en un an, et dans ce temps-ci!) m'a encouragé à faire l'*Insecte*. C'est un livre tout littéraire, et une lecture d'été, — excessivement éloignée des préoccupations politiques du temps, il n'est pas besoin de le dire. C'est de plus le premier livre littéraire sur ce sujet... Sujet varié, profond, fécond, mystère immense qui contient une foule d'arts inconnus à l'homme, et qu'il découvre peu à peu, sans savoir que l'insecte les pratique avec supériorité et depuis le commencement du monde.

Nous sommes, du reste, à l'aurore, à l'enfance du microscope, dont on s'est si peu servi. Il en sortira, je crois, spécialement des ressources inattendues d'ornements pour nos arts d'ornementation, qui depuis très longtemps paraissent épuisés et ne se renouvellent plus. Les modes y trouveront un infini de caprices, qui les dispenseront de recommencer tous les vingt ans à copier les grand-mères.

N'est-il pas admirable de découvrir, chez l'historien génial, hier apôtre de l'art gothique français, aujourd'hui le précurseur d'Henri Fabre et de Maeterlinck? et quel pressentiment sur l'avenir du microscope, quel fin jugement sur les arts décoratifs du Second Empire! Michelet critique d'art, et même bon critique, ne peut surprendre que celui qui ignore combien peut s'appliquer à lui le mot du personnage ancien : « Rien d'humain ne m'est étranger. » Dernier trait, peu connu, chez ce « résurrecteur » du passé, le sens et l'amour de l'enfance. L'auteur de *Nos Fils* n'avait pas observé, aimé et perdu son fils en vain. Sait-on qu'il s'est, un des premiers, épris de l'idée, chez nous si tardivement développée, des *jardins d'enfants?* L'éducateur Michelet (ne disons point le pédagogue!) suit d'instinct la voie des Pestalozzi, des Montessori. De là cette lettre à l'ami Nefftzer, malheureusement non datée :

Permettez-moi, cher Monsieur, de vous recommander deux articles de Chassin sur l'admirable méthode *des jardins* et ateliers d'*enfans*. Dès trois ans ils créent, ils fabriquent leurs jouets et toutes sortes d'objets charmants. M. Dollfus est aussi grand admirateur de cette méthode. Elle rend les enfants actifs, heureux; elle révèle leurs vocations. Elle les prépare aux études abstraites (lecture, calcul, etc.)

Chassin a besoin de gagner. Il a de la famille, et sa femme va accoucher bientôt. Quand vous pourrez insérer ces très intéressants articles, vous m'obligerez, ainsi que toutes les personnes qui s'occupent de cette œuvre : 1° *l'apôtre*, Mme Marienholtz; 2° *les bienfaitrices*, Mmes Kœchlin, de Noailles, etc., etc. Je vous salue affectueusement.

J. MICHELET.

Le cœur « humain » de Michelet se révèle en de tels billets. A les feuilleter, on voit l'historien, devenu l'ami du publiciste, pénétrer dans la rédaction de la *Presse*, du *Temps*, par ses suggestions, ses présentations d'idées, d'hommes et d'ouvrages nouveaux. Il pense naturellement à lui dans ce courant, mais aussi il agit pour les autres, pour le temps d'aujourd'hui, pour celui de demain. La vie du siècle est mêlée à la sienne, les noms du siècle percent çà et là, mêlés aux ouvriers de l'œuvre commune, Dollfus, Limayrac, Erdan, etc. L'intimité se traduit par des invitations à un dîner cordial autour d'un certain « vin de Sicile », ou l'envoi, par Mme Michelet, d'une caissette de chasselas de Fontainebleau (résidence d'été des Michelet) aux enfants de Nefftzer. Quand Michelet reçoit des lettres de George Sand ou d'Hugo exilé sur la *Sorcière*, il les transmet à l'ami. Et quand une visite de Mme Hugo s'annonce, vite il invite, le 2 mars 1860 :

Mon cher Monsieur, Mme Victor Hugo vient dîner chez nous *jeudi* et nous donner des nouvelles de nos amis d'outre-mer. Vous conviendrait-il d'être des nôtres? J'en serais charmé. Je vous serre la main cordialement.

J. MICHELET.

On devine qu'elle fut la réponse, et avec quelle joie Nefftzer accourut au 44 de de la rue de l'Ouest (car les Michelet n'étaient pas encore rue d'Assas). N'était-il pas lui-même en correspondance chaleureuse depuis longtemps, comme son confrère Paul de Saint-Victor, avec l'exilé de Guernesey? C'est à Hugo qu'il faut donc ici laisser la parole.

§

Ce n'est pas cependant Hugo seul qui écrit à Nefftzer, c'est Mme Hugo, c'est Charles Hugo, bref la famille Hugo (à l'exception de François-Victor, qui correspond surtout avec Paul de Saint-Victor) (15) dont les trop rares mais si attachantes lettres constituent le dossier Nefftzer. Une quinzaine de pièces en tout, adressées au Nefftzer de la *Presse* jusqu'en 1857, puis à celui de la *Revue Germanique* et du *Temps*, entre 1859 et 1863, car nulle occasion ne fut omise par lui de signaler et de célébrer, à mesure de leur apparition, les œuvres du grand exilé, voire celles de son fils. Admiration de l'un, dévouement à l'autre, fraternité d'idées, et services rendus sous toutes les formes, parfois intimes. Le cœur de l'ami Nefftzer, et de sa femme, s'accuse ici.

L'intimité commença par la liaison avec Charles Hugo. Journaliste ardent, hier secrétaire de Lamartine avec Paul de Saint-Victor, maintenant confrère, comme Saint-Victor, et collaborateur de Nefftzer à la *Presse*, en attendant ses articles à l'*Evénement* qui le feront incarcérer, comme Nefftzer, après le Coup d'Etat, Charles Hugo, plus tard exilé volontaire auprès de son père, évoquera, de Hauteville-House, ces temps disparus :

Je me suis cru [après un article de Nefftzer sur lui dans la *Presse*], encore au temps où j'étais libre et où la France l'était aussi, où je faisais le journal..., où nous travaillions sur le même tapis vert, où nous écrivions sur le même papier et souvent avec la même plume, où nous riions, où nous chantions, où nous causions... J'ai revu le cabinet de travail,

(15) Voir notre article sur Paul de Saint-Victor et ses correspondants au *Mercure de France* du 1er juin 1933.

l'atelier, les casses, les ouvriers... J'ai eu cette illusion, cher Nefftzer, et c'est à toi que je le dois. Merci...

A un tel ami, Charles Hugo n'hésite pas à confier le secret tourment de son cœur. De Jersey :

Tu as une nature trop généreuse pour ne pas être sensible à ce deuil qui m'éloigne en ce moment de ma patrie et de ma maîtresse. Je viens donc te prier d'une chose : d'aller souvent voir Anaïs (16) et de te mettre à sa disposition pour les choses qui pourront lui être utiles... Ce service que tu rendras à Anaïs, je prie Dieu d'être un jour à même de te le rendre au centuple. Hélas! quand ce jour arrivera-t-il?

De son côté, Mme Hugo n'avait garde d'oublier les heures cruelles de la Conciergerie, et celles, non moins cruelles, où elle avait dû vendre son mobilier lors du départ pour l'exil. Le bon Théo l'aidait de sa plume dans cette crise, avec le ménage Nefftzer. De là ce billet d'elle à Nefftzer :

Cher Monsieur, si vous voyez à la *Presse* Gautier, dites-lui qu'il vous remette quand il pourra ce qu'il doit écrire sur la vente de notre mobilier. Le plus tôt maintenant que passera cet article sera le mieux...

Et à Mme Nefftzer :

Chère Madame, je pars sans avoir eu le plaisir de faire le portrait de votre mari. J'aurais voulu vous laisser un souvenir qui témoignât de ma gratitude pour M. Nefftzer. Je n'oublierai jamais à quel point il a été hospitalier pour nous à la Conciergerie. Si jamais je reviens, Madame, vous ne me retirerez pas la permission que vous m'avez donnée de vous offrir le portrait de votre mari, n'est-ce pas?...

Adèle Victor Hugo.

Et *Lui?* Ses lettres ne sont pas nombreuses, car il a ses courriers personnels et Vacquerie, Paul Maurice, font la navette entre Paris et Marine-Terrasse, ou Hauteville-House. Mais toutes portent sa griffe. *Ex ungue*

(16) Sans doute Anaïs Fargueil, qui passait en 1856 (date probable de cette lettre) de l'Opéra-Comique au Vaudeville, après la maladie qui brisa sa voix.

leonem. De loin, il remercie, il stimule, il parle avec son cœur d'exilé. De Jersey, il répond : « Vous êtes un de ceux que j'aime. »

Vous rappelez-vous, cher prisonnier d'autrefois, le bien que vous me fîtes le soir que Charles entra dans la Conciergerie? Je vous vis sous les grandes grilles noires où mon fils allait disparaître; vous étiez sur le seuil, calme, doux, rayonnant, et vous dites bonjour au nouveau venu avec un sourire. Vous représentiez ce qui doit accueillir l'honnête homme dans la prison quand il y entre, — la joie. Je vous la dois alors, et, depuis ce jour-là, moi qui vous estimais, je vous ai aimé.

Aujourd'hui, votre lettre me fait le même effet dans l'exil que votre sourire dans la prison. Merci, merci, bon et noble esprit...

Quand l'Angleterre consent à l'expulsion des réfugiés de Jersey, c'est à Nefftzer que Victor Hugo envoie une protestation célèbre.

La main de Fouché peut mettre le gant de Castlereagh. Ceci le prouve... L'Angleterre en est arrivée à ce point : Proscrire des proscrits!

Les années passent, interminable exil. Cependant le lien, au lieu de se détendre, se resserre. De Guernesey, maintenant :

Il y a en vous tout ce que j'aime : la pensée haute, le ferme esprit, le brave cœur. Nous contestions sur Dieu autrefois. Je suis sûr que nous serions d'accord aujourd'hui. Il faut détruire toutes les religions afin de reconstruire Dieu, j'entends le reconstruire dans l'homme. Dieu, c'est la Vérité, c'est la Justice, c'est le Droit, et c'est l'Amour. C'est pour lui que je souffre et c'est pour lui que vous luttez. Je le remercie à toutes les heures de ma vie, aujourd'hui surtout qu'il me fait cet immense honneur de m'éprouver. L'adversité, quelle élection!

Mot admirable, qui en dit long sur la nature du correspondant qui l'a provoqué. On devine l'écho que fera

Nefftzer aux livres de l'exilé, ici la *Légende des Siècles*, là les *Misérables*.

Merci, cher et vaillant penseur! P. Maurice m'envoie ce que vous avez écrit sur *la Légende des Siècles* dans *la Revue Germanique*. J'ai lu cette noble et charmante page avec une profonde émotion. Chaque ligne m'a donné la sensation de votre main serrée.

Moi sur mon rocher, vous sur votre brèche, nous faisons la même œuvre. Nous luttons pour le droit, pour le progrès, pour l'humanité. Vous faites chaque jour dans le journalisme militant des actions d'éclat, et c'est un bonheur pour moi de vous dire, à travers la brume et l'orage de ma solitude, à quel point je suis vôtre. *Ex intima mente.*

VICTOR HUGO.

C'est bien *ex intima mente* que, sans l'hyperbole accoutumée, l'auteur de *Religions et Religion* serre de loin la main à cette « *Manus magna* qui écrit tant de belles et profondes choses dans *la Presse*, et qui, j'en suis sûr, ne laissera pas choir le drapeau *Progrès-Liberté* » (1857). C'est à ce *commilito*, au *Temps*, qu'il enverra, plus tard, la fin des *Misérables*, moins en vue d'un panégyrique que pour la défense d'une cause, celle du peuple, et pour la honte d'une presse asservie.

Oui, vous Nefftzer, avec votre noble conscience, avec votre cœur charmant, avec votre esprit où la grandeur allemande se complète par la lumière française, avec votre beau style net et en même temps profond, avec votre amour de l'art et du peuple, avec votre science du réel et votre intuition de l'idéal, vous ferez sur les *Misérables* une chose admirable. Vous écrirez une grande page, relèverez la critique des grands journaux français qui, à l'occasion de ce livre, est, vous le savez, sévèrement jugée à l'étranger.

Nefftzer écrivit cette page. C'est que, comme le lui écrit si justement le grand exilé, « dans ce régime hideux de mutilation et de castration vous avez l'art de rester entier; et le secret de cet art, c'est tout simplement la conscience et la probité ».

Ces mêmes qualités, de conscience et de probité, jointes à l'esprit démocratique et à la foi républicaine qui couvait chez Nefftzer et ses pareils en attendant l'explosion de 1848, expliquent comment une George Sand, puis une Marie d'Agoult durent forcément être attirées, puis entraînées dans cette orbite toujours élargie de la *Presse,* puis du *Temps,* au centre duquel Nefftzer accélérait, avec une prudence hardie, le mouvement du siècle.

Le lien intellectuel avec George Sand fut cependant plutôt littéraire que politique. Cependant la note « populaire » se marque, dès 1845, par l'apparition, à la *Presse,* de la Préface de George Sand aux *Poésies* de Magu. Et, la même année, c'est le roman de *Teverino.* En 1847, c'est le *Piccinino,* sur lequel roulent les premières lettres de George Sand à Nefftzer. L'année 1848 suspend naturellement la collaboration « littéraire » à la *Presse.* C'est ailleurs, et dans ses propres journaux, que George Sand épanche, j'allais dire déferle ses proclamations enflammées. Elle revient à la *Presse* en 1852, et c'est là qu'elle donnera, à partir du 5 octobre 1854, cette *Histoire de ma vie* (commencée en 1847) et qui se poursuivra jusqu'en 1855. En 1856, ce seront les récits *Autour de la Table,* que, dit-elle à Nefftzer « j'envoie habituellement le 18 pour paraître le 24 ou le 25 ». On sait qu'elle était la ponctualité même. En 1857, c'est, du 6 janvier au 25 mars, ce roman de la *Daniella* qui suscita une polémique dans le monde catholique, et valut à la *Presse* un « avertissement ». George Sand s'en excuse, dans sa lettre à Nefftzer du 30 mars.

M'en voulez-vous du boulet de canon que j'ai attiré sur *la Presse?* Je n'ai pas à me reprocher d'avoir résisté à aucune des corrections indiquées, et il ne me semblait vraiment pas que nous eussions offensé la personne papale. Il est donc défendu de soulever la question de son gouvernement temporel? N'a-t-on pas laissé passer, dans la *Presse* et ailleurs, des critiques aussi vives?

La même lettre débutait par ces lignes, où s'avère une

fois de plus la générosité « littéraire » de George Sand :

Voulez-vous me permettre de vous envoyer, *gratis* bien entendu, un petit article que j'ai fait sur un livre qui me plaît et qui est un livre d'art, purement et simplement? L'auteur est un inconnu, même pour moi. Encourager un talent réel qui ne demande rien est un devoir auquel je suis bien sûr que vous consentirez à vous associer.

Et Nefftzer s'y associa, puisque, le 8 mai, paraissait dans son journal l'article *L'Eté dans le Sahara, par Eugène Fromentin.* Plus tard, c'est encore elle qui devait, la première et la seule, proclamer la valeur de *Dominique.*

Une « collaboratrice » de cette qualité devait être relancée par le fondateur du *Temps,* à l'heure où, prisonnière du traité avec Buloz, elle devenait intermittente. De là une sommation amicale, transmise par Charles Edmond, et la réponse qu'elle fait à celui-ci :

Je prends acte de la sommation du *Temps,* et je ne m'engagerai pas ailleurs. Certes le *Temps* est un journal qui se respecte et se fait respecter, et de plus Nefftzer est un des êtres les plus sympathiques qu'on puisse rencontrer. Je ne sais pas comment je n'ai jamais rien écrit dans sa maison.

Elle s'en explique ensuite, le 30 décembre 1861, avec Nefftzer lui-même.

Je voudrais pouvoir vous répondre que je suis libre en effet. Mais il n'en est pas ainsi. J'ai, pour les romans, un traité *exclusif* avec la *Revue des Deux Mondes.* Mais cet engagement n'est pas *à perpétuité,* et dans le courant de l'année je suis libre de donner aux journaux qui me sont sympathiques quelques articles de critique... Je vous demanderai de n'en parler d'avance à personne. M. Buloz voudrait me voir ne pas profiter du peu de liberté que je me suis réservée et du peu de loisir que la Revue me laisse. Mais quand la chose est faite il ne me cherche pas querelle, et j'espère pouvoir vous prouver de temps en temps que vos excellentes publications [la *Revue germanique*] n'arrivent pas dans des mains absolument stériles.

On vit en effet d'elle des *Lettres* au *Temps* dans les années suivantes, les *Rêveries et Souvenirs,* les *Impressions et Souvenirs,* 1872-1873, le conte fantastique du *Château de Pictordu,* et même un de ses romans les plus ingénieux et persuasifs, *Nanon,* qui sans doute n'avait pas persuadé Buloz.

C'est une collaboration, disons mieux, une pénétration d'autre sorte qui s'établit, de bonne heure sans doute, entre le Nefftzer de la *Presse,* de la *Revue Germanique* et du *Temps* et la comtesse d'Agoult, dès qu'elle devint Daniel Stern. Pénétration politique qui va jusqu'à l'identité, pénétration morale qui, de la sympathie initiale, progresse et mûrit en confiante amitié, en attachement dévoué, en apostolat pour la cause. C'est tout un côté trop peu connu de cette Daniel Stern encore en partie inconnue (malgré un remarquable livre récent), que révèlent ces cent et quelques lettres ou billets de Marie d'Agoult à Nefftzer, et qui tous portent sur les questions politiques et les problèmes de la liberté non seulement en France, mais hors de France et j'allais dire en Europe. Les lettres sont rarement datées. Mais certaines sont sûrement de 1856, époque où la liaison épistolaire est déjà établie, et nous savons que les échanges d'idées se sont poursuivis jusqu'à la fin, c'est-à-dire vingt ans entiers. Sûrement les premiers contacts datent de ces réunions politico-littéraires qui rendirent si justement célèbre le salon de Mme d'Agoult, après la rupture avec Liszt, dans les cinq années qui précédèrent 1848, puis, après 1852, durant presque tout le cours du Second Empire. Nefftzer, quoique peu mondain, dut y paraître, car il y retrouvait ses collaborateurs de marque, Saint-Victor, Michelet, Renan, Schérer, Dollfus, et les hommes politiques de la future « gauche », sans parler des nouveaux « partisans » de talent, espoir de l'avenir, qu'on lui présentait. Car l'experte main de l'aristocratique maîtresse de maison (cette jolie main dont nous avons vu en un lieu de choix le moulage) excellait à cueillir au vol les antennes invisibles et à les diriger vers un visible but. L'historien de 1848, si remarquable, et en son genre

si unique, étudiait jour à jour l'histoire dans les hommes qui la faisaient sous ses yeux, et peut-être sans la conscience exacte de leurs œuvres, dont la spectatrice, elle, avait une intuition supérieure à la leur. Daniel Stern moraliste avait, en 1856, captivé assurément Nefftzer par ces *Pensées, Réflexions et Maximes,* qui méritaient certes autre chose de Sainte-Beuve — le soupirant de naguère — qu'une maigre allusion à propos de Mme de Tracy (17). Et Daniel Stern auteur dramatique envoyait à Nefftzer sa *Jeanne Darc* qui ne fut point représentée, faute d'avoir trouvé une actrice qui, à son jugement, fût digne d'incarner son héroïne.

Tout cela, et bien d'autres traits, seraient à relever dans cette correspondance, qui mériterait une étude à part, et qui montrerait, avec les multiples « invitations » amicales, l'intimité croissante et la participation constante aux projets et aux visées libérales de Nefftzer. Elle est, pour le *Temps* qui débute, une propagandiste admirable. Dans son monde, cela va sans dire. Mais encore et surtout hors de France, en Italie, en Allemagne, en Suède, en Hongrie aussi, dans ce pays alors tourmenté qui est celui de Liszt et où elle a ses attaches personnelles. Les noms de Marliani, de Ricasoli, de Peruzzi, sont fréquents sous sa plume, de Rattazzi, de Cavour, comme y paraissent ceux d'Apponyi, de Tékely, de Zichy, et d'autres, défenseurs ou victimes de la liberté. L'auteur de l'*Essai sur la liberté,* si remarquable à sa date (1847), et alors pas assez remarqué, est là sur son chantier moral et politique. En même temps qu'elle suscite à l'étranger des amitiés au *Temps,* elle présente et pousse auprès du Directeur, son ami confident, des collaborateurs nouveaux de qualité, un Barni, un Despois, qu'elle définit et qualifie à merveille. Enfin, elle voue au *Temps* non seulement son nom et sa plume, mais même l'activité de sa fille aînée, Claire-Christine d'Agoult, maintenant marquise de Charnacé, qui, lettrée et artiste (elle a fait de sa mère un exquis portrait, gravé par Lalanne) fait sous Nefftzer ses premières armes et y écrira

(17) *Lundis,* XIII, p. 206.

des Salons sous le pseudonyme de *C. de Sault*. Tout un dossier de ses lettres est dans les cartons de la correspondance Nefftzer.

Intimité politique, doublée d'intimité morale, et d'une affinité profonde entre deux caractères également nobles et qui se comprennent et se complètent.

« Je voudrais bien connaître votre secret et comment vous devinez si juste le fort et le faible d'un pauvre diable d'auteur (qui vous serre la main avec une vive affection). Le dédain est l'excès de la fierté. J'y touche à chaque instant quand je me laisse aller à ma propension. C'est la suggestion de *Satan* aux âmes solitaires. J'y ferai plus d'attention désormais, avertie par votre plume délicate. » [Cette altière nature accepte donc des conseils, et elle en remercie l'auteur. Les éloges ne la touchent que plus doucement, car] « dans les moindres choses que vous écrivez je reconnais un tact supérieur, avec une manière à vous, la plus *comme il faut* du monde de louer les gens et les livres. » [Mais elle sait louer à son tour, et quand Nefftzer promulgue le programme du *Temps* à ses débuts, elle s'écrie :]

Bravo! bravissimo! Voilà de la vraie et *sage* hardiesse, et qui vous gagnera tous les esprits droits, tous les cœurs honnêtes! Je suis très émue, très reconnaissante pour la petite part que j'ai pu avoir dans votre détermination de faire ce programme, si nouveau et si juste tout ensemble. J'espère qu'en faisant vibrer cette corde du *bon* socialisme (que j'appelais en 48 le socialisme *des hommes d'Etat!*) le *Temps* frayera sa route, et aura sa raison d'être entre le *Siècle* et *l'Opinion nationale*. Je voudrais qu'il devînt l'organe de la démocratie aristocratique (!) c'est-à-dire de tout ce qui pense et parle comme il faut dans la démocratie...

Puis, quand le *Temps* a pris son allure « à la Nefftzer », digne certes, mais pas assez vive ni *une*, c'est de Marie d'Agoult et de son admirable sens « journalistique » que vient ce remarquable conseil (en 1862, semble-t-il) :

Ce qui manque au *Temps*, selon moi, ce n'est certes pas le

talent, ni l'élévation, ni la mesure; c'est *l'électricité* (ne riez pas!) Mon ami le poète *Mickiewicz* avait coutume de dire de tel ou tel : « Il est mauvais conducteur d'électricité ». Eh bien, je trouve que les rédacteurs du *Temps*, avec leurs grandes qualités germaniques, ont aussi les défauts de ces qualités. Ils ont l'esprit *isolateur*, sans communicativité, sans *cabalèche*, diraient les phalanstériens. Chacun chez soi, chacun pour soi, M. Nefftzer rue Bleue, M. Schérer à Versailles, M. Dollfus à Mulhouse, Daniel Stern au Bois de Boulogne. Tout cela fait *des rédacteurs*, mais point *une rédaction*. Le foyer d'électricité (j'y reviens) est absent...; et chacun de nous ne vaut peut-être pas tout ce qu'il vaudrait par de plus fréquents échanges d'idées..., et l'on n'entraîne pas le public comme on le ferait si l'on était soi-même entraîné par ce vif point d'honneur qu'éveille une œuvre commune, quand elle est faite avec la vive et mutuelle sympathie de tous ceux qui y concourent...

Toute la lettre, d'un doigté si ferme et juste, serait à citer.

Nous en avons cependant assez dit pour justifier les regrets que Nefftzer, installé à Bâle depuis 1871, exprimait en ces termes à la fille de Marie d'Agoult, Mme de Charnacé (après avoir rappelé son dernier et récent entretien avec Daniel Stern, alors en pleine santé, il ajoutait) :

J'admirais, en l'écoutant, la sûreté et la sérénité de son jugement sur les hommes et sur les choses, et j'étais loin de me douter que je la visse pour la dernière fois. J'ai emporté et je garde une bien vive impression de ce dernier entretien. Elle vivra dans mon souvenir comme elle m'y est apparue, c'est-à-dire comme en ses meilleurs jours. Ce souvenir sera toujours celui d'un ami respectueux et reconnaissant, pénétré de tout ce dont il est redevable à celle qui n'est plus. Je dois beaucoup à Mme d'Agoult; je lui ai dû de bons conseils, de bonnes directions, des encouragements précieux dans des temps et des circonstances difficiles. Elle était au premier rang des personnes que je fusse heureux et fier de satisfaire,

et je n'étais plus tout à fait sûr de moi quand, ce qui arrivait quelquefois, je me sentais en désaccord avec elle. Je lui ai dû aussi de vous connaître, chère madame, et d'obtenir de vous une amitié que j'aurai toujours à cœur de satisfaire, de cultiver, et qui subsiste et subsistera, je l'espère, en dépit de la distance.

A cette lettre si sentie, écrite de Bâle le 16 mars 1876, Mme de Charnacé répondait aussitôt de Paris, le 22 mars :

Cher monsieur, votre lettre, c'est vous, esprit et cœur; et je trouve ici, comme j'ai trouvé dans toutes les circonstances, votre amitié d'élite. Je pense avec une vraie consolation, pour moi et pour la mémoire de ma mère, qu'elle a pu vous inspirer à vous les sentiments et les regrets que vous exprimez si parfaitement... Pour moi, je sais tout ce que je lui dois comme à la cause occasionnelle de relations qui sont devenues une affection inaltérable, étendue et multipliée, puisque madame Nefftzer et Marie [la future madame Heim-Nefftzer] m'ont fait si bonne part dans leur cœur.

Cependant une brusque mort allait arrêter la suite projetée de ces affectueuses relations. La même année voyait disparaître ces trois forces généreuses : Daniel Stern en mars, George Sand en juin, Auguste Nefftzer en octobre. Sur ces trois noms, à l'aube de la Troisième République de 1875, se ferme un important chapitre de la grande presse libérale française, entre l'époque de 1848 et celle des temps nouveaux.

S. ROCHEBLAVE.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
ET LA MUSIQUE

Pour le centenaire.

« Il posséda en propre, au cours de sa nomade existence, souvent un lit, quelquefois une table de travail, un piano toujours », a écrit, après la mort de Villiers de l'Isle-Adam, un de ses amis véritables, qui, en cela, s'avançait peut-être un peu, car l'auteur des *Contes Cruels,* durant son passage en ce monde, ne posséda guère de biens en propre, à l'exception de son nom magnifique et dès longtemps illustré, et de son génie trop longtemps méconnu.

Du moins cette phrase d'Henry Roujon (1) atteste-t-elle, de façon imagée, le goût particulier de ce grand écrivain pour la musique. Si mystérieuse que demeure encore cette noble et pitoyable existence qui débuta voici exactement un siècle (7 novembre 1838) et s'acheva il y a presque cinquante années, on sait que l'enchantement musical lui forma un accompagnement constant. Aucun de ceux qui, l'ayant rencontré, ont évoqué plus ou moins justement son personnage, n'a manqué d'y faire allusion : et lui-même, sans s'en ouvrir grandement, ne l'a pourtant pas dissimulé.

Le goût de la musique se révéla chez lui dès l'enfance, et sans vouloir le découvrir jusque dans le titre de ce *Chant du Bossu,* son premier ouvrage, dont il ne nous est rien parvenu d'autre, on sait, par les souvenirs de son cousin R. du Pontavice de Heussey (2) qu'à Saint-Brieuc,

(1) *Revue Bleue,* 21 sept. 1889, reproduit dans *La Galerie des Bustes,* un vol., Hachette, éd. Paris 1909, p. 125.

(2) Robert du Pontavice de Heussey, *Villiers de l'Isle-Adam, l'écrivain, l'homme,* un vol., Savine, éd. Paris 1893.

fort peu après cette époque, et tout jeune homme, il jouait fréquemment du piano, — sans qu'on sache s'il l'avait jamais réellement appris, — et qu'il se livrait, dès alors, à des improvisations où se déversait le trop-plein de ses bouillonnements romantiques. On ne sait, à vrai dire, quelles œuvres il affectionnait et se plaisait à jouer, ni même si ses exécutions musicales ne se bornaient pas à ces improvisations.

Venu à Paris vers sa vingtième année, et ayant publié, peu après, un recueil de ses *Premières Poésies*, qui n'attira guère l'attention, il fit du moins la conquête d'un directeur de revue nommé Cochinat. Celui-ci, dans le numéro du 11 décembre 1859 de sa revue, *La Causerie*, consacrait sa chronique à ce recueil : « Vous qui êtes musicien dans l'âme et passionné de belles mélodies, y disait-il à Villiers, vous nous ferez des feuilletons musicaux. »

Et, dès ce numéro même, Villiers de l'Isle-Adam publiait dans cette revue un compte-rendu de la reprise de l'*Herculanum* de Félicien David, créé à l'Opéra le 4 mars précédent; et dans le numéro suivant, celui d'une reprise d'*Il Trovatore*. Sa collaboration cessa après ces deux articles, sans qu'on puisse s'en expliquer la raison, car cette revue hebdomadaire dura encore d'assez nombreuses semaines. Peut-être Villiers dut-il retourner en Bretagne à ce moment, peut-être rencontra-t-il quelque difficulté à se faire rémunérer ses articles : on ne sait; mais il entra du moins en relations avec quelques-uns des collaborateurs de cette revue et il est même fort probable, comme le suggère M. Marcel Longuet (3) que c'est à *La Causerie* qu'il rencontra Baudelaire et se lia d'amitié avec lui.

Ces deux petits feuilletons musicaux sont, en date, les premiers écrits en prose que l'on connaisse du futur auteur d'*Axel*. Sans révéler toutes les qualités de son style, ils en laissent pressentir le mouvement et l'accent personnels; ils sont, en tout cas, d'une nature très différente

(3) M. Marcel Longuet, auquel on doit tant de découvertes touchant Villiers de l'Isle-Adam, a réédité ces deux feuilletons avec une excellente introduction dans le *Mercure de France* du 15 mars 1932.

de ce qui se publiait le plus souvent en France, à cette époque, sous prétexte de critique musicale et où l'on dissimulait volontiers l'incompétence sous l'abondance des exclamations. Ces deux petits feuilletons n'ont aucunement l'aspect de ces feux d'artifice que tire un jeune homme désireux de se faire remarquer mais le ton à la fois posé et ardent de quelqu'un pour qui la musique est, avant tout, une préoccupation et un art sérieux.

On peut en détacher ces passages :

La musique de l'auteur du *Désert* est douce et brillante, pleine de sereines tristesses. L'ampleur du caractère de son talent vient, selon nous, des trois grandes qualités qui constituent les maîtres : simplicité de transitions, suavité des mélodies, étude consommée dans la résolution des accords... M. David amène les motifs, groupe les voix, calcule ses effets d'orchestre de manière à sonder dans leurs plus fines profondeurs toutes les phrases de l'harmonie générale. *Herculanum* est une grande mélodie, — magnifique parce qu'elle est une.

Et après quelques considérations de surplus sur le caractère de l'œuvre, il se livre à une critique très circonstanciée de l'interprétation, en homme qui a examiné de près la partition et pour qui l'art du chant n'est pas lettre morte.

Dans l'article sur *le Trouvère,* écrit d'une main moins ferme, on peut lire :

C'est la forme allemande et italienne réunies par une puissante originalité. Le chœur des Chrétiens, au deuxième acte, est grandiose; Beethoven eût signé cela de toute son âme.

A part le quatrième acte, qui est une des plus belles pages de la musique humaine, *le Trouvère* est une complainte, dont les airs, les chœurs et les duos sont écrits, la première phrase en *mineur* pour retomber en *majeur* quelques mesures après. Ce serait plein de désagrément si Verdi n'eût évité cette catastrophe par un trait de génie. La partition presque d'un bout à l'autre est en mouvement de valse ou de polka... La légèreté des airs, accompagnés par des trémolos fantastiques ou des

accords presque toujours plaqués, donne à l'œuvre ce caractère d'étrangeté qui saisit toujours dès la première audition... Au 4° acte, toute modulation, toute nuance entraîne, émeut, captive profondément : rien n'atténue le funèbre concert de la symphonie sublime du *Miserere*.

Et avec le même soin que dans son précédent article, il critique ou loue les interprètes et de l'une d'elles, il dit qu'elle est « la vraie Preciosa du rêve de l'immortel Weber ».

Il serait assurément hasardeux de tirer de ces deux courts articles des conclusions sur la nature musicale de Villiers de l'Isle-Adam; mais il est légitime d'y relever des indications. L'introduction, non nécessitée, des noms de Beethoven et de Weber, un penchant visible à considérer la musique sous son aspect grave et à préférer les tendances de la symphonie allemande à celles de l'opéra italien d'alors peuvent expliquer aisément que, sur le chapitre de la musique, ce jeune homme d'une indéniable personnalité ait pu s'accorder sans difficulté avec Baudelaire et que, peu après, il se soit trouvé tout naturellement porté à une admiration ardente, et bien exceptionnelle à cette époque, pour Richard Wagner.

Il est à peu près certain qu'il connut celui-ci par l'entremise de l'auteur des *Fleurs du Mal*. Wagner s'était établi à Paris une année et plus avant la tumultueuse représentation de *Tannhauser* à l'Opéra qui eut lieu le 13 mars 1861 et d'où devait naître la brochure fameuse de Baudelaire, *Tannhauser à Paris*, dont le texte parut d'abord, dès avril, dans la *Revue Européenne*. On assure que Villiers de l'Isle-Adam assista à cette représentation : la chose est d'autant plus probable qu'outre son goût déjà connu pour la musique, il avait certainement rencontré Wagner qui, depuis le début de son séjour, s'était habilement fait des relations et des amitiés dans certains groupes d'artistes et particulièrement celui où Villiers de l'Isle-Adam commençait à briller.

A ce moment, Wagner a cinquante ans, Villiers vingt-trois. Celui-ci n'a à peu près rien publié, quoiqu'il doive

avoir déjà achevé *Isis* et *Elen*. Wagner est dans le plein épanouissement de son génie créateur. A Paris même, on n'en ignore pas tout, puisqu'il y a fait entendre des fragments du *Hollandais volant*, de *Tannhauser*, de *Lohengrin* et même de *Tristan*, à des concerts qui n'ont évidemment pas séduit des publics nombreux, mais suscité l'intérêt et l'admiration de certains artistes.

Le juvénile enthousiasme de Villiers de l'Isle-Adam ne put que satisfaire particulièrement Wagner. Ce jeune homme blond, de petite taille, au regard rêveur, mais tout frémissant d'intelligence, et en possession déjà d'un don prodigieux d'improvisation verbale, ne pouvait passer inaperçu. Tous les témoignages s'accordent sur l'impression géniale qui se dégageait de Villiers dès cette époque. Déjà nourri de philosophie allemande et naturellement porté vers la grandeur, la dramaturgie du Nibelung dont Wagner évoquait dans la conversation les sublimités pouvait l'attirer sans le surprendre.

Wagner se plut dans la compagnie de ce jeune Breton magnifique. Ils arpentèrent ensemble maints quartiers de Paris : un jour, nous a-t-on rapporté, le compositeur lui montra la fenêtre d'une mansarde, non loin de Saint-Eustache, où, en 1840, il avait travaillé au *Vaisseau Fantôme*. Villiers, à la suite de ces entretiens, se prit pour Wagner d'une admiration qui ne devait jamais plus se ralentir. Et il aurait déjà pu répondre, comme il le fit plus tard à un sot qui lui demandait si la conversation de Wagner était agréable : « Croyez-vous, Monsieur, que la conversation de l'Etna soit agréable? »

C'est peu après ces rencontres avec Richard Wagner que Villiers de l'Isle-Adam, — à ce que nous assure du Pontavice de Heussey, — imagina toute une partition pour *Esméralda*, ce livret d'opéra que Victor Hugo avait extrait de *Notre-Dame de Paris*, à l'intention de la fille du directeur du *Journal des Débats*, Mademoiselle Bertin, qui n'en avait tiré qu'un parti des plus médiocres.

On ne sait, à la vérité, si Villiers de l'Isle-Adam fit entendre à Victor Hugo, — qui ne se souciait guère de musique, — cette partition qu'il n'aurait, nous assure-

t-on, notée que dans sa tête, mais qu'il exécutait au piano. Il en tenait, paraît-il, une autre également dans sa mémoire et qu'il avait composée pour le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Son cousin et mémorialiste du Pontavice nous assure avoir eu le bonheur d'entendre l'écrivain interpréter au piano les principales scènes de ces deux opéras, dont il ne nous donne malheureusement que des détails assez vagues et dont il ne nous est rien parvenu.

Quelques années plus tard, en octobre 1867, Villiers de l'Isle-Adam qui, peu auparavant, avait publié ses drames *Elën* et *Morgane*, et qui vivait alors au cœur même de l'activité littéraire et poétique de sa génération, connut une des bien rares bonnes fortunes de sa vie : il devint, en compagnie d'un musicien, Armand Gouzien, le directeur d'une revue que l'on venait de fonder, *la Revue des Lettres et des Arts*.

Dès son premier numéro, la revue contenait un article musical et d'un caractère austère, rédigé par Gevaert sur « les commencements de l'harmonie en France », et, le mois suivant, un autre article du même sur « les Origines de l'Air ». Villiers de l'Isle-Adam y donna deux de ses ouvrages les plus importants, *Claire Lenoir* et l'*Intersigne,* mais où la musique n'avait aucune part. Au bout de cinq mois, la revue mourut faute de lecteurs : et Villiers, pendant les cinq années suivantes, ne publia à peu près plus rien.

Qu'il fréquentât alors des milieux musicaux, la preuve nous en est fournie par des pages qu'il écrivit et publia près de vingt ans plus tard (4). A Versailles où, svelte jeune fille et déjà douée de quelque talent de composition, elle vivait alors avec son père, Augusta Holmès réunissait dans son salon des écrivains, des musiciens, des peintres. Villiers y rencontra Gounod, dans tout l'éclat de sa gloire récente, et Saint-Saëns qui travaillait à *Samson et Dalila* et qui, dans ce salon, se plaisait à jouer des

(4) *Augusta Holmès*, article publié dans *Le Succès* du 11 novembre 1885, et recueilli posthumément dans le volume *Chez les Passants*, p. 63 et seq. Paris; 1890. Un des *Contes cruels*, Virginie et Paul », est dédié « à Mademoiselle Augusta Holmès ».

fragments de *Lohengrin,* dont, vers la même époque, il transcrivait la *Marche* pour piano, violon et orgue.

La ferveur wagnérienne de Villiers de l'Isle-Adam n'avait fait que s'accroître : il ne pouvait malheureusement plus la réchauffer auprès de Baudelaire dont la vie douloureuse venait de prendre fin; mais il y avait converti un jeune poète ardent et fort remuant, Catulle Mendès, et, à deux reprises, ils se rendirent ensemble à Triebschen, en compagnie de Judith Gautier, qui était alors Madame Mendès.

Dans le *Souvenir* que publia en 1887 la *Revue Wagnérienne* (5) et où Villiers de l'Isle-Adam a rapporté un entretien qu'il eut avec Wagner lors du premier de ces deux séjours, entretien au cours duquel le compositeur lui fit l'aveu de sa conviction chrétienne, on peut lire ces lignes :

> En automne 1868, je me trouvais à Lucerne; je passais presque toutes les journées et les soirées chez Richard Wagner.
>
> Le grand novateur vivait très retiré, ne recevant guère qu'un couple d'aimables écrivains français (mes compagnons de voyage) et moi. Depuis une quinzaine, environ, son admirable accueil nous avait retenus. La simplicité, l'enjouement, les prévenances de notre hôte nous rendirent inoubliables ces jours heureux : une grandeur natale ressortait pour nous du laisser-aller qu'il nous témoignait.

En vérité, ce voyage n'eut pas lieu à l'automne 1868, mais l'année suivante, lors de la première représentation de *l'Or du Rhin* à Munich : ce qui nous est confirmé par les souvenirs qu'à publiés, à la fois sur Wagner et sur Villiers de l'Isle-Adam, Judith Gautier, dans *le Collier des Jours* (6).

On y voit Villiers plus exalté encore que ses compagnons de voyage, à l'idée de voir Wagner à Triebschen : on l'y entend fredonner un motif des *Maîtres-Chanteurs* dans les rues de Lucerne : on nous dépeint ses succès de tireur à Zug où il s'est rendu en excursion avec Wagner

(5) *La Revue Wagnérienne*, 15 juin 1887 : réédité dans le recueil *Chez les Passants;* Paris; 1890.

(6) Judith Gautier, *Le Collier des Jours.* — *Le Troisième Rang du Collier*, Paris, Juven, 1909.

et où il a pris part au Concours de tir fédéral. Les trois Français, en compagnie de Wagner et de Cosima de Bulow, se rendent à Treib, a Seelisberg et à l'Axenstein : et à leur retour, Wagner exige de Villiers qu'il leur lise sa pièce en un acte *la Révolte* qu'on devait représenter à Paris quelques mois plus tard.

En dépit de l'interdiction que Wagner a faite à ses amis d'assister aux représentations prochaines de *l'Or du Rhin*, il faut bien que les voyageurs se rendent à Munich, où une Exposition de peinture les a fait envoyer par des journaux de Paris. Une fois qu'ils y sont, en compagnie de Liszt, d'Hans Richter, de Franz Servais, au cœur même des conflits qui divisent les fonctionnaires royaux et les partisans de Wagner, comment Villiers de l'Isle-Adam, Judith Gautier et Catulle Mendès se résigneraient-ils à ne pas entrevoir cette œuvre dont Wagner les a entretenus et dont il leur a fait entendre des fragments? D'ailleurs Wagner ne vient-il pas lui-même à Munich, où ses défenseurs l'ont appelé? Mais il repart presque aussitôt. Richter renonce à conduire l'ouvrage et rejoint le maître à Triebschen où, quelques jours plus tard, s'arrêtent encore les trois Français avant de regagner Paris. Un peu avant leur départ pour Triebschen, Villiers de l'Isle-Adam avait fait paraître, dans la *Liberté*, un de ses plus beaux contes, *Azraël* (qui devint, par la suite, *l'Annonciateur*), avec cette dédicace : « A Richard Wagner, ce prince de la profonde musique, ce poème est dédié (7). »

« Deux mois avant la guerre allemande, dit Villiers dans l'article sur Augusta Holmès que nous avons cité, je rencontrai à Triebschen près de Lucerne, chez Richard Wagner lui-même, Mlle Holmès, à laquelle l'auteur de *Tristan* donnait ce conseil : « *Ne soyez d'aucune école, surtout de la mienne.* »

Ce n'est pas deux mois, mais quinze jours à peine avant la déclaration de guerre, que Villiers, Mendès et Judith Gautier s'étaient de nouveau rendus à Munich, avec arrêt à Lucerne, à l'aller comme au retour.

(7) *La Liberté*, 26 juin 1869.

Villiers confond-il avec l'interdiction de l'année précédente, ou bien, une seconde fois, Wagner exprima-t-il à ses amis français sa répugnance à les voir aller entendre à Munich *l'Or du Rhin* séparé des trois autres parties des *Niebelungen?* Toujours est-il que Villiers, au moment où il écrivait cet article, en 1885, dit avoir sous les yeux une lettre de Wagner, reçue à Munich, lettre qui ne nous est malheureusement pas parvenue, et dont il cite ce passage :

Ainsi, vous allez, avec vos amis, admirer *comment on s'amuse* avec des œuvres viriles : eh bien! je compte, malgré tout, sur quelques passages *inexterminables* de cette œuvre pour sauver ce qui n'en pourra pas être compris.

Et il rappelle le souvenir qu'il garde d'avoir vu à cette représentation « au premier rang de la Galerie Noble, Mlle Augusta Holmès qui, assise à côté de l'abbé Liszt, suivait l'exécution du *Rheingold* sur la partition d'orchestre de l'illustre musicien. »

La guerre était déjà déclarée depuis huit jours que Catulle Mendès et Villiers étaient encore chez Wagner, comme l'atteste une lettre inédite, timbrée : *Lucerne, 27 juillet* 1870, et par laquelle Catulle Mendès annonçait à Stéphane Mallarmé, alors à Avignon, le moment de leur arrivée chez lui :

Ni dans huit jours, ni dans un mois, mais dix ou douze jours. Je serais parti tout de suite si Richard Wagner chez qui je loge à Lucerne ne m'avait déclaré ce matin qu'il comptait nous garder pendant plus d'une semaine encore... Envoyez-moi tous les détails sur les départs et les prix... Villiers vient naturellement (8).

Départ confirmé quelques jours plus tard par un double billet de Mendès et de Villiers de l'Isle-Adam, annonçant qu'ils quittent Lucerne, au moment même, pour Lyon et, de là, par paquebot, pour Avignon.

Ni les désastres de la guerre franco-allemande, ni même l'inconvenance par trop germanique d'*Une Capitulation*

(8) Lettres inédites.

n'entamèrent l'admiration et l'intérêt de Villiers de l'Isle-Adam pour l'œuvre wagnérienne. Des témoignages contemporains prétendent qu'il se rendit à l'inauguration du théâtre de Bayreuth en 1876; il se peut, mais aucun document, émanent de Villiers lui-même, ne nous permet de l'affirmer. Il ne semble pas s'y être rendu en 1882 lors de la première de *Parsifal*.

Le 9 février 1883, Villiers de l'Isle-Adam publiait les *Contes cruels*. Il avait transporté la dédicace « à Monsieur Richard Wagner », du conte *l'Annonciateur*, en tête d'une fantaisie musicale, *le Secret de l'Ancienne musique*, dont le sujet était plus en rapport avec l'art du dédicataire, et qui, avec le seul secours du chapeau-chinois, raillait les mélomanes attardés.

Quatre jours plus tard, Richard Wagner mourait à Venise. Il ne semble pas que Villiers ait salué cette mort autrement que par le souvenir indirect qu'il évoquait, quatre mois plus tard, dans *le Tzar et les Grands Ducs*, où il rappelait avoir retrouvé Liszt à Weimar, à l'occasion de représentations wagnériennes pendant l'été de 1870 (9). Il est impossible toutefois de l'affirmer absolument : car, en dépit des recherches minutieuses menées depuis bien des années par M. Marcel Longuet, il est plus que probable que des articles ou des poèmes de Villiers de l'Isle-Adam demeurent encore enfouis, ignorés, dans des publications modestes et éphémères. Les traverses de sa vie ne lui permirent pas de les conserver, ni de trouver le loisir nécessaire pour les rechercher : après sa mort, la singulière dispersion des écrits qui lui restaient ne favorisa pas non plus les recherches.

C'est ainsi que l'on peut voir figurer, au faux-titre de l'édition originale de son drame *le Nouveau Monde*, comme devant faire partie d'un recueil de *Méditations littéraires*, des études sur *Lohengrin* et sur *l'Or du Rhin* que nous ignorons encore absolument, quoiqu'il y ait tout lieu de penser que ces études étaient bel et bien écrites à cette époque.

(9) Paru dans le *Figaro*, 12 mai 1883, reproduit dans *l'Amour suprême*, p. 250 et seq., un vol. M. de Bruhoff, éd. Paris, 1886.

Si incroyable que cela puisse paraître, personne dans la presse française ne songea, au moment de la mort de Wagner, à susciter et à s'assurer les souvenirs d'un des très rares Français qui l'eussent connu de longue date et intimement, et auquel il eût manifesté à maintes reprises une très particulière estime (10).

Judith Gautier nous a rapporté qu'après la lecture que Villiers de l'Isle-Adam fit à Richard Wagner de *la Révolte*, celui-ci déclara :

— Vous êtes un vrai poète et je voudrais vous voir jeter sur le monde idéal, plus important que le réel pour nous autres artistes, le regard pénétrant dont vous avez transpercé le monde existant.

Nous savons, en outre, par le même témoignage digne de créance, que Richard Wagner s'était fort diverti au personnage de Tribulat Bonhomet, création favorite, et sans cesse enrichie, de Villiers de l'Isle-Adam. L'écrivain français ayant été présenté au roi Louis II de Bavière, qui avait entendu Wagner lui redire les exploits et les mots de Bonhomet, le roi exigea que Villiers en donnât une lecture à la cour, lecture qui fut égayée par la ressemblance, fort involontaire, avec Liszt que l'auteur avait prêtée au féroce et absurde Dr. Bonhomet.

Ce ne fut qu'en 1885, quand se fonda la *Revue Wagnérienne*, qu'on fit appel à la collaboration de Villiers de l'Isle-Adam : il y publiait, le 8 mai 1885, la *Légende de Bayreuth* qui figure aujourd'hui sous le titre de *la Légende moderne* dans le recueil des *Histoires insolites*, et, deux ans plus tard, le *Souvenir*, auquel nous avons fait allusion.

Dans *la Légende de Bayreuth*, il imaginait Wagner prophétisant, trente ans d'avance, sa gloire et les conditions invraisemblables de son triomphe, et l'Artiste y dit à l'Epicier, pour qui les valeurs matérielles seules comptent :

(10) Une citation de la *Walkyrie* : « Tes yeux, gouffres clairs... » sert d'épigraphe au chapitre x du dernier livre de l'*Eve* future. Autre allusion musicale, le chapitre suivant a pour épigraphe une strophe commençant par : « Adieu, jusqu'à l'aurore » et portant l'indication : « musique de Schubert ».

Tu n'es pas sans ignorer que des hommes ont paru qui s'appelaient Orphée, Tyrtée, Gluck, Beethoven, Weber, Sébastien Bach, Mozart, Pergolèse, Palestrina, Rossini, Haendel, Berlioz, — d'autres encore. Ces hommes, figure-toi, sont les révélateurs de la mystérieuse harmonie à l'espèce humaine qui, sans eux, privée même du million de vils singes dont la lucrative parodie les démarqua, en serait encore au gloussement.

Si le choix de ces compositeurs atteste, — et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? — les préférences de Villiers de l'Isle-Adam : il faut avouer que ce choix témoigne d'un goût musical assuré.

Avant le temps de ses pèlerinages wagnériens, et fort peu après la mort de Baudelaire survenue en 1867, Villiers de l'Isle-Adam, — à ce qu'on nous a rapporté, faisait fréquemment entendre à ses amis des mélodies qu'il avait composées sur plusieurs poèmes des *Fleurs du Mal :* entre autres, *La Mort des Amants, Recueillement* et *Le Vin des Assassins.* Il devançait ainsi, pour les deux premiers, le choix même de Claude Debussy.

Dans *Recueillement,* nous dit son cousin et biographe du Pontavice, « il était arrivé à un effet saisissant par l'accompagnement traînant et mystérieux dont il avait enveloppé l'admirable vers final ».

C'est à des souvenirs un peu plus tardifs qu'un autre auditeur faisait appel en 1912. Emile Blémont avait, quarante ans auparavant, fondé une revue, *la Renaissance littéraire,* qui accueillit la collaboration de Villiers de l'Isle-Adam avec une faveur bien rare à cette époque. Il eut alors l'occasion de le voir fréquemment et il déclare que Villiers de l'Isle-Adam était pris parfois de véritables crises musicales : il interrompait brusquement la conversation et, se dirigeant vers le piano, s'écriait : « C'est de la musique qu'il nous faut maintenant. »

Et voici qu'il commence au piano la chanson religieuse et galante de Ronsard *Quand au temple nous serons...* Presque sans interruption, il attaque ensuite l'air des fifres du

roi Louis XIII. Il se retourne vers nous, rit, met un instant sa tête entre ses mains, se lève, dit ce seul mot : « Baudelaire », improvise un prélude d'une solennelle tendresse et se met à chanter *la Mort des Amants.* Jamais je n'ai rien entendu de plus berceur, de plus morbide, de plus doucement dissolvant, de plus divinement aérien, que ce simple et merveilleux sonnet rythmé sur cette simple et merveilleuse musique. Le timbre, les intonations de la voix qui chantait, s'accordaient à la perfection avec la musique et les paroles : on en était pénétré jusqu'aux moelles, jusqu'à l'âme (11).

De ces compositions de Villiers, nous ne possédons rien, si ce n'est, notée bien plus tard par Judith Gautier, la ligne mélodique de *la Mort des Amants;* mélodie assez banale, il faut bien l'avouer, et que relève à peine une modulation inattendue et audacieuse pour l'époque (12).

C'est tout ce qui nous reste de toute cette musique dont les contemporains parlent avec chaleur. Villiers était, nous dit-on également, incapable de la noter lui-même. Emmanuel Chabrier, qui fut un de ses amis dès 1867, fut consulté par lui à ce sujet à plusieurs reprises. On a prétendu que Chabrier s'était dérobé aux demandes de noter sa musique, que l'écrivain lui aurait faites : à l'encontre, on a assuré que Chabrier y avait apporté toute la bonne volonté souhaitable, mais que l'inexactitude de Villiers de l'Isle-Adam à se rendre à ses rendez-vous avait seule causé l'inefficacité de ces demandes. La vérité doit être du côté de cette seconde version : car, en 1883, Villiers de l'Isle-Adam adressait au compositeur un exemplaire des *Contes cruels* avec cette dédicace : « *A mon ami Emmanuel Chabrier, son apprenti-musicien de bonne volonté et son cordial admirateur, Villiers de l'Isle-Adam* (13). »

Bien que des occasions lui fussent mieux offertes, à partir de cette époque, de publier ses ouvrages litté-

(11) Lettre d'Emile Blémont à Fernand Clerget, dans l'ouvrage de celui-ci : *Villiers de l'Isle-Adam*, Editions Louis Michaud, Paris.
(12) Dans le même ouvrage.
(13) René Martineau, *Emmanuel Chabrier*, Dorbon aîné, éd. Paris 1910.

raires, le goût de la musique ne l'avait point quitté : tel témoignage l'atteste au dire duquel, un soir chez des amis, Villiers se mit au piano et chanta à peu près toute la partition de Lohengrin (14), ou cette lettre de J.-K. Huysmans qui, dès 1883, avait célébré dans *A Rebours* la personnalité de Villiers de l'Isle-Adam :

Je me rappelle un 14 juillet où il vint dîner à Montrouge, chez le père de Lucien Descaves. Après le repas il se mit au piano et, perdu hors du monde, chanta de sa voix frileuse et fêlée des morceaux de Wagner (15).

ou également celle d'un de ses auditeurs, Kowalski, rapportant qu'à une soirée d'étudiants, Villiers improvisa une symphonie sur Jupiter, symphonie dont le caractère wagnérien était très accusé (16), ou encore d'un des jeunes admirateurs de ses dernières années, Victor-Emile Michelet, mort tout récemment, cette impression :

Je dois dire qu'aucun chanteur ne m'a fait comprendre la délicieuse mélodie de Lohengrin *Mon cygne aimé...* aussi fortement que Villiers quand il la chantait sur un grand piano de Paepe qu'il avait conservé à travers ses pénibles aventures... Il était, pour les musiques qu'il aimait, un interprète inspiré, tout exécutant sans métier qu'il fût (17).

Aucun de ces témoignages n'émane, il est vrai, d'un musicien professionnel; mais sans passer jugement sur des inventions musicales dont on ne sait et ne saura probablement jamais rien, on peut toutefois déduire du fait qu'au piano Villiers de l'Isle-Adam sut se faire écouter d'auditeurs non-musiciens, l'assurance qu'il disposait, comme exécutant, d'une certaine puissance d'incantation, d'autant que, — les témoignages concordent sur ce point et s'accordent avec le « wagnérisme » de l'écrivain, — Villiers de l'Isle-Adam amateur, improvisateur ou exécu-

(14) Edmond Bailly, *Poètes mélomanes*, Ermitage, 15 sept. 1892.
(15) Lettre de J. K. Huysmans, du 21 avril 1892, à R. du Pontavice de Heussey, dans l'ouvrage de celui-ci.
(16) Reproduite dans la *République française* en 1907.
(17) Victor-Emile Michelet, *Figures d'Evocateurs*, p. 188; Eug. Figuière éd., Paris, 1913.

tant, ne considéra jamais la musique comme un divertissement frivole.

Ami de Baudelaire au moment où celui-ci tourne son regard pénétrant vers la réalisations et les théories de Richard Wagner, qui sait si les quelques connaissances musicales de l'auteur d'*Isis* n'ont pas contribué à renforcer ou à assurer les intuitions du poète des *Fleurs du Mal*. Vers le même moment, un jeune poète que nulle inclination naturelle ne porte à la musique, mais qui pressent la grandeur de Villiers de l'Isle-Adam et la sûreté de ses vues, l'escorte, le suit, l'écoute de toutes ses oreilles; Catulles Mendès, pendant les premières années de sa carrière, se fait son inséparable : vers 1864, ils habitent ensemble. Mendès ne dut rien perdre des somptueuses improvisations verbales et musicales de Villiers : c'est sous les auspices de celui-ci qu'eut lieu la première visite de Mendès et de Judith Gautier à Triebschen. Avant la seconde, le wagnérisme de Catulle Mendès débordait : on en aura la preuve dans une lettre inédite et datée du 25 mai 1870 qu'il adressait à un ami, alors professeur d'anglais à Avignon, poète rare et subtil penseur, qui n'était autre que Stéphane Mallarmé.

Une chose ranime et console, l'admiration. D'elle seule nous viennent les vraies joies. Hugo et Leconte de Lisle nous sauvent et nous font vivre, et grâce à Richard Wagner, je connais d'infinis ravissements; vous connaissant comme je crois vous connaître, je me fais une fête de vous initier à l'art nouveau, — qui n'est ni la poésie ni la musique, et qui est en même temps la musique et la poésie, — créé par Richard Wagner. Cet homme-là, — si ce nom peut s'appliquer à une nature hyperdivine, — est véritablement le précurseur et le rédempteur à la fois. Il prophétise et il accomplit. Des horizons inconnus et pleins de délicieux précipices s'ouvriront pour vous le jour où vos yeux seront ouverts à cette nouvelle lumière. Richard Wagner a inventé un soleil! Aucune des sensations, aucun des sentiments imposés par les manifestations de n'importe quel art, ne sont comparables, ni par la profondeur, ni par le charme, ni même par le désespoir, à l'extase

de l'initié qui écoute, le front dans la main, penser et parler l'orchestre de Wagner, et je vous répète, ce n'est pas de la musique; est-ce que je m'inquiéterais de musique, moi, poète?

Premier appel, — très probablement, — de l'œuvre de Wagner, vers l'auteur de l'*Après-midi d'un Faune*, qui devait écrire, quinze ans plus tard, *Richard Wagner, rêverie d'un poète français*. Etabli à Paris à la fin de 1871, Stéphane Mallarmé prit assidûment le chemin des concerts et revit Villiers de l'Isle-Adam aussi souvent que le permettaient les éclipses de « ce vieux fugace », comme il disait. A la faveur de leur affection ancienne, réciproque et profonde, et d'un commun dédain à l'endroit des idées toutes faites et des bassesses de la popularité, comment l'image, la personne, l'œuvre de Wagner ne se seraient-elles pas dressées devant eux, en ces années où elles n'étaient encore connues et admirées en France que d'une poignée de personnes, mais où elles étaient, depuis plus de vingt ans, l'objet de l'ardent enthousiasme de Villiers de l'Isle-Adam?

§

Les musiciens eux-mêmes ne lui ont rendu qu'avec parcimonie l'amour qu'il portait à la musique. Les trois premiers poèmes du *Conte d'Amour*, qui figure dans les *Contes cruels*, ont été mis en musique et fort dignement : *Eblouissement* (sous le titre de *Nocturne*) et les *Présents*, par Gabriel Fauré, en 1886 et 1887, et l'*Aveu* par Ernest Chausson, cette même année. Des trois derniers, *Réveil*, *Adieu* et *Rencontre*, *Adieu* seul, à notre connaissance, a tenté un musicien, M. Emile Nérini (18).

Lorsque le drame de Villiers de l'Isle-Adam, *le Nouveau Monde*, parut, en 1880, on pouvait lire, à la suite de l'*Avis au Lecteur*, la note suivante :

« Les partitions orchestrales et vocales de ce drame sont composées. » Toutefois aucun nom de compositeur

(18) Gabriel Fauré, *Nocturne*, op. 43. 1886 (Hamelle, éd.); *les Présents*, op. 46. 1887, même éditeur. — Ernest Chausson, *l'Aveu*. op. 13, 1887, dans un recueil intitulé *Quatre Mélodies;* même éditeur. — Emile Nérini, *Adieu* (R. Gilles, éd. Paris).

n'y est indiqué. Nous tenons de M. Marcel Longuet le fait que Villiers aurait d'abord pressenti à ce sujet un musicien de ses amis nommé Henry Ghys, et auquel il dédia *l'Affichage céleste* dans les *Contes cruels*. Cette musique de scène fut-elle esquissée suffisamment par Henry Ghys pour que Villiers la considérât comme composée, ou bien celui-ci tînt-il son désir pour une réalité : c'est ce qu'on ne sait. Toujours est-il que lorsque après bien des vicissitudes, cette pièce fut représentée en 1883, au Théâtre des Nations, la musique de scène était d'un jeune compositeur, Alexandre Georges, auquel les *Chansons de Miarka*, de Richepin, donnèrent quelque renom par la suite.

Tout porte à croire que Villiers de l'Isle-Adam entra en rapports avec Alexandre Georges par l'entremise du comte d'Osmoy, dont le musicien était alors le secrétaire. Le comte d'Osmoy était un des amis de Flaubert avec lequel il collabora pour *le Château des Cœurs*. Villiers connaissait Flaubert qu'il admirait, et l'on sait qu'un peu plus tard, il dédia son admirable conte *Vera* « à Madame d'Osmoy » : ce qui laisse supposer que Villiers de l'Isle-Adam entretenait avec d'Osmoy et sa famille des relations amicales. Ce dut être ainsi qu'Alexandre Georges devint le collaborateur musical de cet ouvrage dramatique.

Tout naturellement il le devint également d'*Axel*. On sait que cet ouvrage dramatique ne parut en librairie que posthumément : il ne fut représenté qu'en février 1894 au Théâtre de la Gaîté. Un article contemporain de ces représentations précise l'origine de cette collaboration :

Villiers qui estimait infiniment le talent d'Alexandre Georges et lui devait déjà la musique du *Nouveau Monde* avait entretenu maintes fois le jeune maître de celle qu'il eût été désireux de lui voir composer pour *Axel*. La première partie, qui les intéressait particulièrement, avait même été l'objet d'une entente commune au double point de vue de la musique et de la mise en scène (19).

(19) Fernand Depas, *Revue Encyclopédique*, 15 avril 1894, p. 126.

Cette partition, dans sa réduction pour piano, comporte *Prélude Offertoire; Chœur des Religieuses* avec un solo de sœur Aloyse; *Hymne; Noel; Scène du duel; Prélude de la 4e Partie; Chœur des Vieux Serviteurs; Final* (20).

Vers 1886, c'est-à-dire peu après la publication fragmentaire d'*Axel* dans la revue *la Jeune France*, Vincent d'Indy séduit par la beauté de cet ouvrage songea à en faire une œuvre musicale : il y travailla, dit-on, assez longtemps et ne l'abandonna que pour entreprendre *Fervaal :* l'entente entre Villiers de l'Isle-Adam et Alexandre Georges dut le faire renoncer à son premier projet.

En 1913, sollicité par M. Jacques Rouché d'écrire un opéra, après le succès du *Festin de l'Araignée* au Théâtre des Arts, Albert Roussel songea à *Akédysséril;* mais ce sujet ayant été retenu par M. Trémisot qui en avait déjà esquissé le Prélude, Albert Roussel se rabattit sur *Padmavati* (21).

Enfin un hommage discret, mais qui émane d'un « villiériste » de longue date, ne doit pas être oublié. Dans *l'Hommage à Léon-Paul Fargue* figuré, reproduite en facsimilé, une pièce de piano de Ricardo Viñes intitulée *Crinoline* et qui porte en épigraphe une phrase du début de l'*Amour Suprême :* « En ce moment même, d'harmonieuses mélodies du bal nous parvinrent, plus distinctes... (22) »

Si peu nombreux que soient les liens aujourd'hui visibles qui rattachent Villiers de l'Isle-Adam à la musique, il n'en demeure pas moins qu'il aura été, parmi les grands écrivains français, celui qui témoigna pour cet art de la plus vive ferveur et qui prit la musique le plus au sérieux. Il convient de lui réserver dans l'histoire du « wagnérisme » une place de choix qu'on a négligé jusqu'ici de lui accorder, ainsi que dans cette succession ininterrompue de poètes particulièrement curieux de musique qui a paru en France depuis le milieu du siècle dernier.

G. JEAN-AUBRY.

(20) *Axël*, réduction d'orchestre (Rouart Lerolle éd. Paris).
(21) Cf. Arthur Hoerée, *Albert Roussel*, un vol. Rieder, éd. Paris 1938.
(22) *Les Feuilles libres*, n° 45-46, juin 1927; pp. 167-170.

SEPTEMBRE 1938

Pour Georges Duhamel.

Donc, musette aux côtés, sans haine, ni rancœur,
mais graves, résolus et prêts à faire face
au péril, pères, fils, hommes de toute classe,
artiste, tâcheron, ouvrier, laboureur,
sève de notre glèbe, image de la race,
mus tous d'un même élan, dressés d'un même cœur,
ils étaient repartis et pas un n'avait peur.

Pas un! Je les ai vus, crispés à leur jeunesse,
étreindre femme, enfants, rire au dernier marmot,
et ,sûrs d'eux-mêmes, le front haut,
par centaines, gagner la ligne Maginot.
Si clairs étaient leurs yeux, si pure leur tristesse
de voir périr en eux un rêve, né trop tôt...

Et je les vois encor. Mémorables journées!
Nul ne récriminait. Fantassins et tringlots,
ils s'en allaient, exacts aux consignes données;
ils s'en allaient, du même pas, calmes et beaux.
Comme ceints du reflet brûlant des destinées,
certains avaient déjà figure de héros.

Comme il y a vingt-quatre années,
stridaient les sifflets des convois.
Mouchoirs agités aux portières,
les chargements humains roulaient vers les frontières
et beaucoup repartaient pour la seconde fois,
Soldats de l'aventure, âmes de condottières.

Car ils savaient qu'un jour, rejouant leur va-tout,
guêtrés de neuf, casqués, leurs armes décrochées,
il leur faudrait recommencer leurs chevauchées;
ils savaient que viendraient — ô cimes approchées! —
d'âpres minutes où,
baïonnettes au vent, tels ceux de la tranchée
fameuse, il leur faudrait combattre jusqu'au bout
et montrer, sans frémir, d'une âme détachée,
qu'à nouveau les Français savent mourir debout.



Exode des cités. Courses folles. Malaise
d'une Europe flairant l'approche du trépas,
tout n'augurait-il point l'ère d'une genèse
près d'enfanter ses dieux dans le sang des combats?
De toutes parts, l'écho d'un vaste branle-bas
grondait : heurts de charrois, bruits de pas, de lourds pas
acharnés à meurtrir la campagne française.
La terre pullulait à nouveau de soldats
modelés dans le bleu du ciel ou dans la glaise
et les clochers, partout, sonnaient déjà le glas.

Villages et cités se tenaient aux écoutes.
Tout un peuple, debout, assemblé pour prier,
suivait l'écoulement de ce fleuve guerrier
déferlant, sans arrêt, tout le long de nos routes.
Et ces mille rumeurs, la terre en tressaillait
ainsi qu'en dix-neuf cent quatorze, fin juillet.

Etait-ce vrai? La guerre et ses visages hâves
revenaient-ils, poussant ces boueuses épaves,
tous ces tanks et ces camions?
Tandis que, ballottés au hasard des batailles,
yeux clos, les artilleurs, dormant près des canons,
semblaient suivre en la nuit leurs propres funérailles...

Muette, au loin, voici la ligne Maginot.
Et tandis que l'Europe au guet frissonne, prie,

attentive à chaque créneau,
une foule enterrée, immobile, s'épie,
une foule qui va se ruer à l'assaut
des forts d'en face et qui, du regard, se défie.

Les dés sont-ils jeté? Quand ouvre-t-on le feu?
Un frisson court l'espace. O miracle! Les Quatre
se sont joints. C'est la paix! Mais qui donc, sinon Dieu,
put soudain empêcher les peuples de se battre?
Dieu qui, de ses balcons, fit un grand geste bleu;
Dieu s'écriant : « Assez de deuils, assez de haine.
Aux hommes repentis, j'exige que revienne
la paix; il ne faut pas que cette guerre ait lieu.

« Pais mes brebis. Assez de souffrances. Je veux
que les mères n'aient plus à répandre de larmes
sur les fils qu'on leur prend. Je veux que tout pays
se conforme à la Loi dictée au Sinaï. »
Il dit et les guerriers jetèrent bas leurs armes.

★

Et le monde, à son tour, de stupeur fut saisi.
Et voici
qu'à l'Est, là-bas, l'air s'obscurcit
d'un voile - comme à l'heure où le soleil s'éclipse.
La terre crut, alors, percevoir, elle aussi,
comme un galop, un sourd galop d'Apocalypse.
Alors d'étranges voix montèrent des glacis
où, seuls, veillés de croix, nous faisions la relève
des morts. Car c'étaient eux, qui, du fond de leur rêve,
nous parlaient; c'était d'eux que nous venait l'espoir.
Ils parlaient et leurs voix pleuraient au ciel du soir...

Ils disaient : « Nous t'aimons, O mon fils, ô mon frère.
Nous sommes morts pour que s'allège ta misère
et que ta seule loi soit celle de ton cœur,
Nous ne voulions, nous ne cherchions que ton bonheur!
Mais qui donc s'en souvient? Mon fils, tu me fais peur.
L'épreuve d'aujourd'hui devenait nécessaire

car les jeunes — et vous qui fûtes épargnés —
vous dansâtes, hélas! jusque sur nos charniers.:

« Avons-nous déploré vos tristes farandoles
et ce culte de l'or, cette soif de plaisir
qui vous jetaient au pied des plus basses idoles.
Ah! brisez-les si vous voulez vous ressaisir.
Ecoutez nos justes paroles.

« Je te le dis, mon fils, mon frère, mon ami,
depuis plus de vingt ans, nous n'avons pas dormi!
Comment aurions-nous pu poursuivre notre somme
et reposer en paix à l'ombre de nos croix
quand, bafouant ceux qui travaillent, ceux qui croient
et veulent ajouter à la grandeur de l'homme,
vous serviez les autels de Mammon et de Baal.
Ah! vos égarements, comme ils nous ont fait mal.
Comme nous frémissions, nous autres, dans nos tombes
à songer que vos jeux, par un cycle fatal,
devaient vous condamner à d'autres hécatombes. »

« Ah! si vous aspirez à un ordre nouveau,
si vous voulez revivre et sortir de vos brumes,
abjurez vos erreurs et criez-le tout haut!
Si vous voulez, enfin, qu'à vos yeux, se rallument
les astres éclairant nos routes, ce qu'il faut,
c'est recréer en vous les âmes que nous eûmes.
Arrière les rhéteurs, les traîtres, qui frappaient
la patrie en sa chair la plus sacrée. Arrière
tous ceux qui vous mentaient, tous ceux qui vous trompaient!
Ecoute, ô mon fils, ô mon frère,
l'appel de ceux qui sont tombés
dont c'est la dernière prière :
Nous autres avons fait la guerre;
c'est à vous d'assurer la Paix. »

ANDRÉ PAYER.

LES DÉMÊLÉS DE GAUGUIN

AVEC LES GENDARMES ET L'ÉVÊQUE DES ILES MARQUISES

DOCUMENTS NOUVEAUX

—

« Mes gendarmes et mes évêques », disait Napoléon, englobant ainsi dans une même formule ceux qui, soit dans le domaine spirituel, soit dans le domaine temporel, assuraient l'ordre de son Empire. « Mes gendarmes et mon évêque », aurait pu dire sardoniquement Gauguin sur son lit de mort aux Iles Marquises, car ce furent aussi des gendarmes et un évêque qu'il rencontra comme représentants d'un ordre social que ce symboliste anarchisant détestait avec l'intransigeance des révoltés de sa génération.

Robert Rey et Charles Künstler, dans leurs ouvrages sur Gauguin, nous ont déjà apporté de précieux détails sur les conflits qui opposèrent le peintre et au prélat et à la maréchaussée. Mais ce qu'ils nous avaient surtout fourni, c'était l'opinion de l'artiste.

Que pensait-on de l'autre côté de la barricade?

Or, voici qu'un heureux hasard, habilement dirigé par un de mes amis, M. Colombel, directeur honoraire des Postes d'Annecy, m'a permis de me procurer ce que j'avais cru impossible (tant la mort de Gauguin est déjà pour nous lointaine) : et le jugement de la maréchaussée sur l'affaire Gauguin et le jugement aussi de ladite Maréchaussée sur l'évêque des Marquises à qui Gauguin éleva,

dans le jardin de la Maison du Jouir, une statue si cruellement caricaturale.

On sait comment Gauguin, ayant entrepris de violentes polémiques contre les fonctionnaires locaux et contre l'évêque, qu'il considérait comme tyrans des indigènes, fut condamné pour diffamation envers un gendarme à « trois mois de prison et à mille francs d'amende » (c'est ainsi tout au moins qu'il résume la sentence dans sa toute dernière lettre à G. de Monfreid). Déjà très gravement malade et presque complètement privé de ressources pécuniaires, Gauguin fut très affecté par cette décision; quelques semaines plus tard, on le trouvait mort dans sa case.

Je commençais à désespérer de connaître le point de vue des gendarmes sur cette affaire lorsque M. Colombel voulut bien me signaler que, chez un imprimeur d'Annecy, M. Depollier, il était paru en 1935 un livre intitulé : *Souvenirs d'un colonial en Océanie (Taïti, Iles Marquises, Tubuaï et Tuamotou)* (1888-1911). L'auteur en était un adjudant de gendarmerie en retraite, M. François Guillot, actuellement retiré à Annecy et qui, heureusement pour nous, avait jugé bon de publier le journal de sa carrière aux Antipodes.

La littérature n'est pas mon fait — y dit François Guillot — mais je donne ma parole d'honneur que ces lignes ne contiennent absolument rien qui ne soit l'expression de la plus exacte vérité.

C'était tout justement ce que nous souhaitions. Aussi avons-nous relevé avec satisfaction ce qu'il écrit sur le séjour de Gauguin à Atuona.

Vers le milieu de l'année 1901, le peintre Paul Gaugain (1) quitta Taïti pour venir s'installer à Atuona et s'enquit d'une terre à louer pour y édifier son habitation. Or, presque toutes les terres du village appartenaient à la Mission et l'évêque refusa de mettre le moindre lopin à la disposition de l'artiste, à cause de l'opinion défavorable qu'il avait de lui. Un colon

(1) Guillot épèle toujours ainsi le nom du peintre.

qui en possédait une parcelle la lui loua et Gaugain y construisit sa maison. Pour en orner la façade, le peintre qui était également sculpteur sur bois, tailla dans des troncs de bois de rose deux statues qu'il plaça de chaque côté de sa porte d'entrée. L'une d'elles représentait un évêque barbu dont les traits rappelaient assez exactement ceux de Monseigneur des Marquises et portait à sa base l'inscription suivante : *Monseigneur Paillard;* l'autre figurait une femme indigène et ressemblant assez à la première gouvernante de l'évêque pour que semblât superfétatoire l'inscription « Thérèse », qui ornait son socle.

Une fois la maison construite, il fallut la remplir et surtout la faire entretenir. Comment l'artiste s'y prit-il? Je l'ignore; le fait est qu'il enleva à Monseigneur sa seconde gouvernante, l'accorte Henriette et vécut maritalement avec elle.

Gaugain avait des habitudes assez particulières. Il exagérait les anciennes coutumes vestimentaires kanaques au point de rester dans sa maison complètement nu. D'une santé très précaire, il usait constamment de la morphine et peu après son arrivée aux Marquises il tomba sérieusement malade. Il fut soigné avec beaucoup de dévouement et jusqu'à ses derniers moments par le pasteur protestant V... qui avait fait sa médecine.

Paul Gauguin mourut en 1903. L'évêque, pour affirmer son prestige devant les indigènes, voulait l'enterrer puisqu'il s'agissait d'un Blanc. Le ministre protestant arguait de ses relations avec le défunt pour revendiquer cet honneur. Mais Monseigneur qui voulait avoir le dernier mot, tant dans sa querelle avec le peintre que vis-à-vis de son concurrent, fit enlever nuitamment le cadavre de son domicile pour le transporter à la Mission et, à l'expiration des délais légaux, le fit inhumer dans le cimetière catholique. Et, tandis qu'il ponctuait sa victoire, en disant au pasteur V... avec un air de défi : « J'ai eu son corps », celui-ci répondit avec une douceur satisfaite : « Moi, j'ai eu son âme. »

C'est là tout ce que Guillot dit de Gauguin dans son livre, car, s'il entendit très souvent parler du peintre en Océanie, son séjour à Atuona même (1897-1901) ne coïn-

cida pas avec celui de l'artiste (1901-1903). Le reste de l'ouvrage est néanmoins intéressant à lire d'un bout à l'autre parce qu'on y déchiffre la vie quotidienne d'un gendarme colonial en Océanie, sa puissance par moments absolue sur l'indigène et en même temps sa faiblesse, à d'autres moments lorsqu'il se heurte à la volonté de puissances administratives encore supérieures à la sienne.

La photographie placée par Guillot en tête du volume réjouira Robert Rey, qui a parlé ironiquement de « Pandore, roi chez les nègres ». Cette photographie représente en effet Matohi, roi de l'île Ua-Pouh, placide vieillard demi-nu à barbe de Neptune, élevant d'une main une sorte de sceptre et s'appuyant amicalement de l'autre sur l'épaule d'un petit brigadier de gendarmerie au dolman étroitement boutonné et le chef couronné d'un casque colonial, F. Guillot, portant binocle et le visage barré de longues moustaches aux pointes acérées. Lequel des deux hommes est le véritable souverain? Ou sont-ils comme les rois de Sparte qui, jadis, gouvernaient de conserve la cité? Il suffit de se reporter au texte pour constater qu'en réalité il en était ainsi.

En débarquant dans l'île — dit Guillot — je fus chaleureusement reçu par le roi Matohi qui m'adopta comme *Fetii*. Cette coutume très touchante montre bien le caractère accueillant et affectueux des Maoris. En vertu de cette adoption, tout en conservant chacun, naturellement, nos propres attributions, le roi Matohi s'appela Guillot, et le gendarme Guillot prit le nom de Matohi. Et cet échange de noms n'était pas seulement symbolique; si le roi Matohi-Guillot ne devenait pas gendarme, le gendarme Guillot-Matohi devenait bel et bien roi de l'île et possesseur de tout le territoire et de ce qu'il renfermait : bœufs, chevaux, chèvres, cochons, fruits, etc... Par contre, si l'on venait à casser un aviron ou à détériorer le bordage d'une embarcation, je devais, de mes deniers, pourvoir au remplacement ou à la réparation. Dois-je ajouter — à tout seigneur tout honneur — que les femmes de l'île étaient à la disposition du gendarme-roi?

Mais ni aux Marquises ni ailleurs, le gendarme Guillot

ne paraît avoir abusé de l'autorité que lui donnaient les circonstances. Aussi anticolonialiste que Gauguin, il estime que les Européens ont mal agi en essayant de civiliser les indigènes et, plusieurs fois, il est entré en bataille directe contre le fameux évêque des Marquises, celui qui devait procéder aux funérailles de Gauguin. La place me manque, malheureusement, pour rapporter ici, d'après Guillot, toutes les fredaines de l'évêque; il me faut bien pourtant retenir cette scène où interviennent et Thérèse dont Gauguin sculpta une image, et Henriette qui des bras de l'évêque passa à ceux de Gauguin.

A l'occasion — dit Guillot — des fêtes de Pâques qui suivirent le mariage (2) l'évêque avait offert une robe de soie à la belle Thérèse et une robe de cotonnade à Henriette. Ce jour-là, il officiait lui-même en grande pompe, assisté des diacres et sous-diacres et la messe était déjà commencée quand Henriette entra dans l'église. Elle aperçut aussitôt la robe magnifique dont Thérèse était parée et, sans respect pour le saint lieu, elle se mit à faire du tapage et apostropha sa rivale en termes violents : « Oui, c'est parce que tu couches plus souvent que moi avec l'évêque qu'il t'a donné une robe de soie alors que je n'ai eu qu'une robe de cotonnade! » L'évêque, mécontent, se tourna vers les fidèles, mais, au lieu de prononcer le *Dominus vobiscum,* il donna l'ordre au mari d'emmener sa femme hors de l'église. Cela ne se fit pas sans un certain tumulte, d'autant plus que l'époux, renonçant aux moyens persuasifs, saisit Henriette par les cheveux et la traîna dehors. Celle-ci poussait des cris violents que j'entendais depuis la gendarmerie. J'avais auprès de moi un agent de police; je lui dis d'aller chercher les auteurs de ce tumulte et de me les amener. Peu après, je vis entrer, escortés par l'agent, la belle Henriette toute échevelée et en larmes (Henriette, qu'as-tu fait de ton joli sourire?) et son gentil mari. Je fis d'abord laisser l'époux dans la cour et introduisis la jeune femme dans mon bureau en l'invitant à me raconter ce qui s'était passé. Comme elle en était arrivée au moment de

(2) Le mariage d'Henriette, que l'évêque avait fait épouser par un indigène de la Mission.

la pathétique apostrophe, je lui dis : « Mais comment sais-tu que Thérèse couche plus souvent que toi avec l'évêque? — C'est moi qui fais chaque matin le lit et la chambre; je vois bien la trace des pieds de Thérèse sur le plancher. »

§

M. Colombel ne se borna pas à me révéler le livre de Guillot; connaissant personnellement M. Guillot, il alla le trouver et lui demander s'il ne pourrait pas le mettre en relations avec d'autres gendarmes ayant fréquenté Gauguin, soit à Tahiti, soit aux Marquises. Je ne saurais trop remercier ici, au nom de nos lecteurs, M. Colombel de la perspicacité patiente avec laquelle il a poursuivi ces démarches (et je suis heureux de rappeler que, dans d'autres circonstances, il m'a aimablement prêté un appui précieux, en particulier lors d'une enquête dont il a été question ici même sur la participation que D'Annunzio revendiquait dans le recel et la restitution de *la Joconde*).

M. Guillot donc fournit à M. Colombel les moyens d'entrer en relations avec l'ex-brigadier de gendarmerie coloniale Charpillet, habitant Marnay, dans la Haute-Saône. M. Charpillet a écrit à M. Colombel deux lettres très intéressantes, d'où je me permets de détacher les renseignements suivants :

Comme vous l'a dit l'ami Guillot, j'ai connu le maître Paul Gauguin à Hahiti et surtout aux Marquises. A Tahiti, où je suis arrivé au début de 1894, j'ai été détaché à Mataiea où, en visitant mon district, j'ai été très surpris de voir chez le Tahitien Anani des peintures sur les cloisons et vitres intérieures de sa case européenne, que j'ai facilement reconnues pour celles de l'école de Gauguin. J'ai alors appris que cet artiste avait séjourné environ un an à Mataiea où il a vécu avec sa vahiné de France. Cette période nous est contée par Gauguin lui-même dans *Noa-Noa* (3). En 1896, faisant un stage à l'hôpital de

(3) La femme que Charpillet décrit comme « la vahiné de France » est représentée par Gauguin dans *Noa-Noa* comme « Titi, presque anglaise » et « parlant un peu le français ». Gauguin ne la conserva pas comme maîtresse parce qu'il ne la trouvait pas, dit-il, assez complètement tahitienne. Il s'agit ici du premier voyage de Gauguin à Tahiti (1892-1893).

Papeete, j'y ai vu Gauguin pour la première fois à son retour de France. Il faisait aussi un stage au dit hôpital pour y soigner son pied malade par suite d'un coup qu'il avait reçu dans une bagarre à Pont-Aven (4). Je l'ai revu ensuite à Punania, vers le Punaro où il s'était fait construire une case à sa façon; là, dix minutes de conversation comme à l'hôpital, sans faire plus ample connaissance. On parlait alors déjà beaucoup de lui, de son originalité, même de son insociabilité. Je commandais alors la brigade de Tarapao où tous les touristes, officiers, fonctionnaires s'arrêtaient pour se restaurer à la gendarmerie, faute de restaurant dans l'endroit. Alors, j'ai souvent entendu parler de Gauguin par mes hôtes, dans des termes quelquefois bons, quelquefois mauvais. Mais, comme j'ai toujours aimé les artistes, j'étais heureux d'entendre les éloges.

Ensuite, c'est aux Marquises, à Atuona où j'ai vécu pendant 15 mois en bon voisinage avec cet homme que j'ai trouvé extraordinaire, en suite des relations que nous avons eues. Un jour d'arrivée du courrier venant de Tahiti, je vois Paul Gauguin entrer dans mon bureau, me déclarant qu'il voulait s'installer aux Marquises parce que Tahiti était devenu pour lui inhabitable et me demander comment il pourrait se procurer un terrain à Atuona pour y construire une case. Je lui répondis que cela était bien difficile, que je ne voyais guère que la Mission qui pourrait peut-être lui céder une parcelle d'une de ses nombreuses propriétés. Toujours subissant mon faible pour les artistes, je m'offris de l'accompagner chez l'évêque, Mgr Martin, de le présenter et d'exposer son cas. L'évèque, un peu parce que j'accompagnais le solliciteur, lui a vendu un terrain, en plein village, pour 700 francs.

Paul Gauguin a alors fait construire sa fameuse « Maison du Jouir », style lacustre où je suis allé maintes fois voir ses peintures et prendre l'apéritif (il y avait réciprocité). Nous allions alors à la messe tous les deux, parfois avec le Dr Buisson; des places nous étaient réservées. Au 14 juillet, j'avais demandé à Paul Gauguin de vouloir bien accepter la présidence du Comité des Fêtes qui durent plusieurs jours

(4) En réalité, à Concarneau.

comme à Papeete; il me parut heureux d'accepter. De là partit le premier froissement entre lui et la Mission parce qu'il avait donné le premier prix de chant (*ex æquo*) aux garçons de l'école des frères de Ploermel et aux enfants de l'école protestante de M. le pasteur Paul Vernier. Le directeur des frères a aussitôt protesté pour l'*ex æquo*. De mon côté, ne pouvant faire partie du Comité, je ne pouvais rien dire, mais ma conviction était que les élèves des Frères avaient, de toute façon, mieux chanté leur *Hymne à Jeanne d'Arc* que ceux de l'école adverse *La Marseillaise*. Ensuite Paul Gauguin a repris avec virulence son évangile de retour à la nature, conseillant aux indigènes de vivre à leur guise et a de toutes façons indisposé l'évêque, qui défendait à ses ouailles de fréquenter Gauguin. Les choses s'envenimèrent. Un jour, j'allais voir comment allait notre artiste que je n'avais pas vu depuis quelques jours et qu'on disait malade. En arrivant, j'ai vu alors les deux effigies de chaque côté de la rampe de l'escalier : une représentant une tête avec grande barbe avec l'inscription sculptée : « *Le père Paillard* » et l'autre une tête de femme : « *Ste Thérèse* ».

Comme la bonne de confiance de l'évêque s'appelait Thérèse, j'ai compris. Les choses continuèrent à s'envenimer. Comme tout allait de mal en pis, notre pauvre grand artiste, de plus en plus malade, se trouvait dans la même situation qu'à Tahiti, aggravée par son état de santé; s'était mis à dos la Mission catholique, toute puissante aux Marquises.

Peu après, l'aviso *Durance* venu en tournée avec le gouverneur, accompagné par M. Edouard Charlier, chef du Service judiciaire (la bête noire de Paul Gauguin), M. le gouverneur Edouard Petit me demande de l'accompagner dans une promenade à cheval dans la partie la plus intéressante de la vallée d'Atuana. Comme cicérone, je lui montrai en passant la case de Paul Gauguin, il me répondit, à ma stupéfaction : « Ah! vous savez que c'est une canaille? » Interloqué, je lui répondis : « Monsieur le Gouverneur, pour ma part, je n'ai pas à me plaindre de lui. »

Le 16 décembre 1902, je quittais les Marquises pour rentrer en France. M. Edouard Petit, peu après, quittait aussi la colonie et décédait en cours de route au sud de l'Australie. J'ai

donc laissé l'artiste méconnu alors dans une situation pénible, ne recevant pas — m'a-t-il dit — les sommes attendues pour ses toiles qu'il envoyait à son marchand de la rue Laffitte et vivant misérablement, abandonné et découragé. Rentré en France fin avril 1903, peu après, j'appris la mort du malheureux artiste que j'avais laissé bien abattu, bien malade; son état de santé, ses difficultés matérielles, ses déboires de toutes sortes avaient fortement accentué sa misanthropie et c'est avec peine que j'ai appris sa triste fin, étant peut-être le seul qui soit resté en bons termes avec lui, comme l'indique Jean Dorsenne dans son livre *La Vie sentimentale de Paul Gauguin* (p. 106) : « Il se passionnera pour les gestes du gendarme de Atuona (5) et s'indignera contre les pasteurs. »

J'aurais encore bien des détails à relater sur nos relations, mais ce serait un peu long et peut-être fastidieux. Veuillez excuser de toutes façons mon griffonnage; j'ai 71 ans et suis très fatigué. Plusieurs personnes sont venues à Marnay pour être renseignées sur cet homme remarquable mais j'étais toujours absent.

Des manuscrits que Gauguin m'a fait l'honneur de me donner à lire et qui n'étaient pas à ma portée m'ont néanmoins fait voir par leur érudition spéciale que cet homme avait le cerveau d'un génie. Si ce qui précède peut vous être utile, j'en serais très heureux.

Une seconde lettre de M. Charpillet ajoutait :

Mon successeur, arrivé le 4 décembre à Atuona, était le brigadier Claverie Jean-Pierre qui était de Bagnères-de-Bigorre où il a dû prendre sa retraite. Depuis le 16 décembre 1902, jour où j'ai quitté Atuona, je n'ai jamais eu de ses nouvelles. En tout cas, si j'étais resté là-bas, j'aurais fait tout ce qui était en mon faible pouvoir pour apporter une atténuation à l'enquête qui a été faite et dont le résultat a précipité la fin du malheureux et grand artiste Paul Gauguin qui a toujours eu envers moi une attitude sympathique, lui qui n'en était pas prodigue. C'était une véritable aubaine pour moi. Je l'étonnais

(5) Pendant le séjour de Gauguin à Atuona, j'y ai été toujours seul comme chef de brigade, mes hommes étant détachés isolément aussi dans des postes disséminés. (Note de M. Charpillet à sa lettre.)

même dans nos conversations de faire montre de quelques connaissances sur les choses de l'art, ayant beaucoup visité les musées, salons du Palais de l'Industrie, les théâtres surtout, les Concerts Colonne, Lamoureux, etc., etc... Il me paraissait même surpris de ces connaissances chez un humble gendarme perdu dans ces îles si lointaines des Marquises. Il va sans dire que je l'écoutais surtout. Lui qui était si passionné pour son art me faisait connaître un homme comme je n'en avais pas encore soupçonné. C'était un voyant, il devançait les idées de l'époque. Il était persuadé que la civilisation faisait fausse route. Il me disait : « Vous êtes jeune (36 ans), vous verrez que tout s'effondrera fatalement dans des guerres qui seront de véritables cataclysme... » Et déjà 1914-18 sont arrivés. Il voulait revenir à la vie primitive. Comme Alain Gerbault et aussi, je crois, Henry de Monfreid, le fils de Daniel, ami fidèle de Gauguin. Que de choses j'aurais encore à rapporter sur mes relations avec cet homme extraordinaire! Mais j'ai trop de peine à écrire maintenant. Tous les renseignements que je vous donne sont écrits en toute franchise et impartialité.

P. S. — Le gendarme détaché en 1902 et 1903 à l'île Tanatu, Guichenay (Etienne) a pris sa retraite à Benesse-Marennes, dans les Landes, son pays. J'ignore si lui et Claverie, plus âgés que moi, vivent encore.

La justice, il me semble, a eu la main lourde pour le malheureux et grand artiste qui a maintenant une rue à Paris et à Papeete.

Excusez le style et le décousu de mes lettres et soyez indulgent pour un vieillard dont les facultés sont sensiblement en baisse.

§

Claverie n'est malheureusement plus de ce monde et c'est sa veuve qui a bien voulu répondre en quelques mots à M. Colombel :

J'ai le regret de vous annoncer le décès de mon mari qui a eu lieu le 30 septembre, en 1933. Nous avions, en effet, connu M. Gaugin (*sic*), artiste peintre; d'abord à Mataïa, district de

Papeete où il avait séjourné quelque temps. Nous l'avons retrouvé plus tard aux îles Marquises où nous avions remplacé Monsieur Charpillet. Lui a pu vous renseigner. Il avait vécu quelque temps à Atuona qui était le lieu de sa résidence ainsi que la sienne.

Nous nous trouvions là au moment de son décès. Maintenant le monsieur qui pourrait vous renseigner serait Monsieur le pasteur protestant Vernier qui était également un ami; je ne sais s'il doit être toujours en Océanie. Monsieur Vernier père était également pasteur à Papeete.

§

Il nous reste enfin à citer deux messages dont l'importance est grande : ceux du gendarme Guichenay puisque le hasard voulut que ce fût lui qui dressât contre Gauguin le procès-verbal de diffamation qui troubla les derniers jours de l'artiste :

Lors de mon séjour à l'île Tonata de 1899 à 1904, — écrit M. Guichenay, — j'ai, en effet, connu M. Gauguin qui était établi à Atuona, dans l'île voisine. Je l'ai vu très peu, vu que nous n'habitions pas la même île. Il est resté lui-même très peu dans cette île. Ma femme l'avait connu auparavant à Paea (Ile Tahiti) où il était admiré par les indigènes. Venu à Atuona (Marquises), il a acheté à l'évêque, Mgr Martin, une parcelle et y a bâti une case. Il n'a pas tardé à être en discord avec l'évêque qui regrettait de l'avoir aidé à son installation. Gauguin part dans la forêt, y coupe deux pièces pour en faire deux statues, l'une représentant le portrait frappant de l'évêque et l'autre le portrait de sa servante (Mlle Thérèse). Il en avait orné l'entrée de sa case. C'était un amusement pour les indigènes.

Il avait eu le maheur de publier une brochure mensuelle où il faisait certaines critiques. Un jour, un de ses articles me concernait. Il disait : « Le gendarme de Tonata. — Ce serait à désirer que ses collègues l'imitent. — Voilà un homme qui vient de vendre des bœufs et du coprah pour une somme importante. S'il reste encore quelque temps à son poste, il se retirera les poches bien garnies. » J'avais, en effet, sur

l'ordre de l'administrateur, vendu des bœufs et du coprah, mais j'en avais versé aussitôt le montant à la caisse de l'administration et non dans mes poches comme le disait M. Gauguin. J'ignorais la publication de cet article. Je vois arriver un jour mon chef de brigade venant faire une enquête à ce sujet. Le résultat ayant été en ma faveur, sur l'ordre du brigadier, nous avons fait à Gauguin un p.-v. en diffamation. M. Gauguin a été condamné à un mois de prison et 500 fr. d'amende (6). On l'a trouvé mort dans sa demeure quelques jours après. Est-ce l'effet du jugement ou son état de santé qui a été cause de cette mort subite? Le pauvre homme avait son corps et ses membres en lambeaux, je crois dévorés par la lèpre. C'est tout ce que je puis vous dire sur lui. Comme je vous l'ai dit plus haut, nous n'habitions pas la même île et je l'ai vu très peu. Je ne puis vous dire la date de sa mort, ce doit être en 1903.

Et, comme M. Colombel sollicitait de M. Guichenay des précisions sur les baleiniers américains dont parle Ségalen (7), voici ce qu'a répondu M. Guicheray :

Il n'est pas du tout à ma connaissance que Gauguin ait subi une condamnation autre que celle que je vous ai signalée dans ma précédente. Ce que vous me dites me paraît même dissemblable (*sic*). J'ai été seul gendarme à Vaitaher, île Tonata, de 1900 à 1904. J'ai aperçu arriver Gauguin à Atuona, île Iva-Hoa. Il n'était donc pas de ma circonscription. Pendant mon séjour à Tonata, il n'est venu qu'un seul baleinier américain, en 1903, — il s'est retiré pour prendre le large le 13 janvier 1903, jour où il y eut un terrible cyclone. Cette date est à ma mémoire parce que j'avais eu, à l'occasion, une médaille de sauvetage. Sur ce baleinier, j'avais fait l'acquisition d'une longue-vue que j'avais payée en argent. Peut-être

(6) Dans sa dernière lettre à D. de Monfreid, Gauguin dit : « *trois mois de prison et mille francs d'amende* ».

(7) « Gauguin, — dit Victor Ségalen dans sa préface aux *Lettres de Paul Gauguin à G. D. de Monfreid*, — prenant parti pour l'indigène, se mit à l'affût — tout comme le gendarme épiant le bouilleur de cru dans la montagne. Il surprit la complaisance d'un surveillant de l'île voisine, qui, dans ses fonctions à quadruple détente, faillit à ses devoirs de douanier : un *clipper* américain débarqua, au mépris de la loi française, des viandes conservées, embarqua des femmes fraîches et, par le moyen de la vente des unes et des autres, fit ripaille en toute liberté. »

l'achat d'un fusil et de munitions a eu lieu dans une autre île. Il est passé, de mon temps, des baleiniers à Taihohae, île Fahi-Hiva, mais je m'étonne que Gauguin ait été mêlé à quelque affaire. Cela n'a pas été du moins à ma connaissance. Il y a une douzaine d'années, j'étais de passage à Bagnères-de-Bigorre; le Dr Bénezech m'avait demandé lui aussi des renseignements sur Gauguin. J'étais accompagné de mon ancien chef de brigade, M. Claverie dont je vous ai parlé dans ma précédente. Nous avions raconté au Dr Bénezech tout ce que nous savions.

Je fais appel à ma mémoire et à celle de ma femme pour tâcher de vous satisfaire. C'est tout ce que nous connaissons sur le pauvre Gauguin.

Je dois vous dire que je trouve dissemblable que cet échange de fusil ait eu lieu contre de la vanille, car les Marquises, au moins à cette date, ne produisaient pas de vanille. Ce pourrait être cependant un gendarme ayant emporté cette denrée venant d'un autre archipel.

§

Un hasard quasi-miraculeux vient de nous permettre, après tant d'années, de confronter les déclarations de Gauguin avec celles des gendarmes qui l'ont connu aux Iles Marquises. On aura remarqué que, dans l'ensemble, les témoignages des deux parties ne sont pas contradictoires. Certains des gendarmes, et Guillot en particulier, se montrent même plus sévères à l'égard de l'évêque des Marquises et du colonialisme que n'a jamais pu l'être Gauguin lui-même; et, de fait, il est souvent arrivé aux gendarmes et à Gauguin de filer le parfait amour. Peut-on imaginer scène plus idyllique que celle où le peintre prête ses manuscrits au brigadier qui hoche la tête avec admiration? A moins que ce ne soit cette autre scène, à l'église, où l'évêque des Marquises bénit tout particulièrement Gauguin et le gendarme occupant au premier rang des fauteuils portant les noms des deux notables! Quant au gendarme que la fatalité a chargé de rédiger le fameux procès-verbal si douloureux pour Gauguin dénué de ressources et déjà dévoré de tortures physiques et morales,

nous avons noté la sérénité objective avec laquelle il a traité de ce p. v. si célèbre dans l'histoire de l'art universel. N'était-il pas naturel qu'accusé de concussion par un blanc sans cesse en révolte contre les règlements, il ait répondu par un geste de légitime défense? Lui était-il seulement possible d'agir différemment sans paraître avouer à ses chefs hiérarchiques que l'accusation portée contre lui était justifiée? Le ton si doucement détaché qu'il emploie pour parler de ce Gauguin à qui il s'étonne d'avoir jamais eu affaire puisque ce quasi-inconnu n'habitait pas la même île que lui, son hésitation sur la date à laquelle Gauguin est mort, tout cela fait songer au conte d'Anatole France où Ponce-Pilate vieilli, interrogé sur Jésus, n'arrive à rien découvrir de précis dans sa mémoire : « Jésus! Jésus! Non, je ne me souviens pas! »

Guichenay pouvait-il deviner qu'au moment précis où il verbalisait, il cessait d'être l'homme individuel qu'il avait été tout au cours de son existence, mais qu'il devenait brusquement un Symbole, celui de l'Autorité en lutte contre le génie? Pouvait-il soupçonner que les faits du débat entre Gauguin et lui ne méritaient pas d'être pesés, et qu'eût-il dix mille fois raison, c'est lui tout de même qui aurait tort devant la postérité parce qu'un mortel a toujours tort, fût-ce avec les intentions les plus pures, de se trouver sur le chemin d'un Immortel, cet Immortel eût-il été terriblement injuste et agressif?

CHARLES CHASSÉ.

EXPLORATIONS SOUTERRAINES

— Mais qu'alliez-vous donc faire sous terre, me disait un jour un ami, alpiniste distingué, pourquoi quittez-vous la radieuse lumière et les montagnes si changeantes pour vous enfoncer dans la nuit, et l'humidité?

Répondre à ces questions nécessiterait un livre entier, mais nous allons tenter dans ces quelques lignes de dire nos buts, nos moyens et aussi de faire vivre nos instants de déception que viennent parfois compenser des joies profondes.

SPÉLÉOLOGIE

Aller sous terre dans ces longs couloirs qui souvent font suite à des gouffres verticaux qualifiés d'insondables par les gens du pays, et y faire des observations scientifiques, c'est s'adonner à la spéléologie.

Creusés par l'eau au cours des âges, ces trous aux formes infiniment variées, s'appellent grottes ou avens suivant qu'ils sont horizontaux ou verticaux. Leurs dimensions sont très diverses puisqu'on connaît des abîmes dont plus de 600 mètres séparent le fond de la bouche (Bus della Preta, Italie) et des cavernes dépassant 100 kilomètres de développement (Carlsbad Cavern, Texas; Mammoth Cave, Kentucky). Les explorateurs sont souvent arrêtés près de l'entrée par des éboulements, des remplissages terreux, des siphons ou des cascades. Nous ne devons pas oublier, en effet, que sous terre, nous sommes dans le domaine de l'eau. Si elle n'y règne pas partout et toujours, c'est qu'elle s'est faufilée plus bas, où que l'on se trouve là en période de sécheresse.

Les innombrables fissures (failles ou diaclases) qui ont brisé les bancs calcaires par contre-coup lors de la formation des montagnes, guidèrent les courants qui érodèrent les lèvres de la crevasse. Par ces chenaux, des millions de mètres cubes de matériaux furent transportés vers le bas, créant des vides immenses dont il est difficile de se faire une idée, si on n'a pas vu les salles grandioses de la Grotte « Gigante » en Italie, de l'aven « Armand » ou de celui « d'Orgnac » en France et enfin des Carlsbad Cavern et Mammouth Cave aux Etats-Unis. Mais l'eau n'a pas seulement travaillé physiquement; lentement, inlassablement, elle a dissous le calcaire, et cette corrosion chimique, elle aussi, est venue concourir à cette démolition.

Un champ très vaste et donc ouvert aux investigations dans ce monde des cavernes, et les sciences intéressées sont nombreuses. Un spéléologue ne peut être un vulgaire promeneur faute de quoi il ne peut observer et sa peine, ses risques, sont en pure perte. Il doit donc se former par la lecture et connaître ce que les Maîtres de la Géologie, de la Paléontologie, de la Minéralogie et de la Préhistoire ont écrit.

En effet la préhistoire doit, elle aussi, être connue car nombreuses sont les cavernes dont les abords de l'entrée ont été fréquentés par nos ancêtres y cherchant un abri contre les intempéries, les fauves, ou en quête d'eau et de lieu de sépulture.

NOS BUTS

Lorsqu'on pénètre dans une cavité naturelle pour la première fois, les facultés d'observation aiguisées, on ne sait quelle sera la trouvaille possible, l'observation nouvelle qu'on enregistrera. Ce n'est donc pas sans une certaine émotion qu'on souille le sol vierge de pas humains.

Sera-ce l'eau si précieuse pour ceux de la surface que l'on va voir courir devant soi, ou séjourner dans une grande nappe profonde dont on ne voit pas l'extrémité?

Ne va-t-on pas s'enfoncer dans une masse compacte

de guano de chauves-souris, qui fera la fortune du propriétaire de la caverne?

La paroi ou le sol farcis d'ossements fossiles, ne sont-ils pas une mine importante de phosphates pour les champs des alentours?

N'allons-nous pas, après des heures de marche, des travaux de démolition, au pic ou à la mine, trouver le cours d'eau qui est capté, là-bas près de la bouche, pour alimenter des villages ignorant que cette eau est polluée?

Au bas de ce puits, qu'allons-nous voir? Une modeste chambre aux parois nues, ou une admirable caverne, aux parois scintillantes, au sol recouvert de stalagmites curieuses, ou massives, dont l'aménagement fera l'émerveillement des touristes.

Ce rapide exposé permet de voir les buts pratiques recherchés puisque chacun d'eux a une valeur pour nos semblables, mais il en est d'autres qui, quoique spéculatifs, ne manquent pas d'intérêt et procurent bien des joies. Ce sont la préhistoire, la paléontologie, la zoologie et la géologie. Il faudra donc soigneusement scruter le sol ou les parois pour découvrir des vestiges humains, des restes d'animaux disparus, ou la faune actuelle.

NOS MOYENS

Pour pouvoir descendre sous terre et affronter toutes les difficultés sans être arrêté, il faut un matériel spécialement adapté. Nous nous sommes employés depuis treize ans à perfectionner ou inventer cet outillage. C'est souvent pour avoir souffert de tel ou tel défaut, pendu à une échelle, ou inconfortablement installé sur une corniche, que l'idée est venue et, aussitôt à l'atelier, mise à exécution. L'accessoire devait par la suite éviter de la peine. Or, que faut-il chercher pour l'explorateur? Tout ce qui lui épargnera des efforts. Il a besoin de n'avoir aucun souci ayant trait aux basses contingences : vêtements, agrès, pour se réserver uniquement à ses observations.

Ceux qui n'ont pas participé à une exploration ne peuvent savoir ce que sont les attentes interminables, dues à une erreur de manœuvre d'un aide, ou à une de ses inventions saugrenues.

C'est par un matériel judicieusement établi, et parfaitement employé, qu'on peut vaincre. Echelles et cordages sont de première nécessité; il faut en avoir de divers types, les puits étant différents. Disons en passant que nous avons établi des échelles ultra-légères dont le poids atteint 46 grammes le mètre, si petites et si étroites qu'un homme peut en emporter plusieurs dizaines de mètres sans gêne, dans des fissures et des « étroitures » où la progression est pénible. Pendues dans un puits, leur finesse les rend invisibles au delà d'une faible distance. Il semble à l'explorateur qu'il va s'engager sur un fil d'araignée et pourtant elles résistent à de grosses charges.

Munies de raccords en acier spécial elles se maillent entre elles en quelques secondes (invention E. Boegan) alors que jadis les attachages, étaient longs puisqu'ils se faisaient avec des nœuds, fastidieux à défaire lorsqu'ils étaient mouillés.

Comme nous n'avons pas pour principe de revenir et que nous aimons terminer une exploration d'une traite quelle que soit la durée, nous possédons plus de 200 m. de ces agrès.

Pour les cordages, il est nécessaire d'en avoir de diverses longueurs. Certains ont 150 mètres et ils contiennent les fils conducteurs pour la liaison téléphonique. C'est avec un minimum de 500 mètres de filin à notre disposition que nous entreprenons nos recherches.

Nous trouvons dans notre outillage des poulies spéciales, un treuil très léger avec frein et cliquet, des valises téléphoniques, des outils de démolition : masses, pics, pelles ,aiguilles, des explosifs.

Comme il faut prévoir l'obstacle important que constituent les cours ou nappes d'eau, on doit avoir, à portée, des embarcations pneumatiques. D'origine allemande, mais fabriqués maintenant chez nous, ces remarquables bateaux sont légers, souples, et peuvent en un instant être

roulés pour passer où un homme se faufile avec peine.

Mais si le plafond est trop bas, trop près de l'eau, ou le couloir très étroit, lisse, et l'eau profonde, on ne peut plus utiliser l'embarcation, il faut alors le scaphandre-flotteur, que nous avons adapté à nos prospections. Dans ce costume, malgré son poids et la gêne qu'il cause, on jouit du plaisir de pouvoir marcher sans se soucier aucunement de la présence de l'eau et de sa profondeur. En plus des facilités qu'il procure, il permet à l'explorateur de poursuivre son travail sans être secoué par le transissement, ce qui lui retire tous moyens au bout d'un temps plus ou moins long suivant son entraînement à l'eau froide.

En plus de ce matériel, il faut avoir les instruments indispensables aux mesures scientifiques : baromètres, thermomètres, hygromètres, boussoles, planchettes à lever les plans, sondes de profondeur, et de hauteur. Ces dernières sont des ballonnets gonflés à l'hydrogène, et attachés à un dévidoir de fil fin. Nombreuses sont les erreurs que ces sondes ont permis de relever dans des hauteurs de plafonds ou de stalagmites prises par des opérateurs simplement munis d'instables montgolfières.

Nous avons aussi des bouteilles de gaz divers, comprimés ou non. L'oxygène et le masque pour le cas où l'un d'entre nous aurait été importuné par le gaz carbonique.

L'acétylène, le butane, l'électricité et des bougies, pour l'éclairage, car en effet n'oublions pas que nous évoluons dans la nuit absolue et que la lumière est pour nous une question de vie ou de mort. Nul ne pourrait sortir de certaines cavernes à tâtons. Le luminaire doit donc être pratique et sûr, c'est pourquoi nous employons de préférence un photophore frontal à acétylène possédant un briquet, relié au tube-réservoir par un tuyau robuste.

Avec nous, dans un sac en bandoulière, nous aurons quelques vivres judicieusement choisis : poissons à l'huile, sucre, novaltine, chocolat. Peu ou pas de boisson, car l'humidité respirée compense notre déshydratation normale. N'oublions pas qu'elle est de 100 pour 100 dans

les grottes, en général. Quelques menus outils et pièces de rechange pour les lampes, compléteront cet équipement.

Le vêtement normal du spéléologue sera une combinaison en lin rembourrée de caoutchouc mousse en divers endroits. Ses bottes seront imperméables et munies de semelles à crampons à 6 pointes acérées en nickel-chrome. Un casque en caoutchouc-mousse ou en fibre couvrira la tête et des gants solides les mains.

LA TECHNIQUE

Le bon outillage est indispensable, mais seul il ne saurait suffire.

Il faut en effet suivre un mode d'emploi très spécial, et souple, car les conditions diffèrent. Comme nous le disions plus haut, les fautes sont causes de pertes de temps extrêmement pénibles. Juché sur un inconfortable relai, le chef d'expédition attend les agrès nécessaires pour continuer la descente et souvent ne peut s'expliquer la raison de quarts d'heure demandés pour les obtenir; c'est qu'en haut une fausse manœuvre est venue déranger les projets.

Donner ici toute notre technique serait bien long et par trop fastidieux pour des lecteurs dont bien peu auront à s'en servir. Nous allons donc rapidement dire comment nous pratiquons.

Le matériel soigneusement déposé à la bouche, le chef de dépôt en connaît la liste et le nom. Il est relié avec l'explorateur de tête par le téléphone. A chaque relais ce dernier, avant de l'abandonner, se fait remplacer par son second. Celui-ci en fera autant et au fur et à mesure de son « enfoncement ». Si nous opérons ainsi, c'est que nous tenons à garder une liaison avec la surface en cas de panne téléphonique, surtout si nous sommes dans un aven qui peut être envahi par l'eau en cas d'orage. Dans ce dernier cas, le téléphoniste surveille un baromètre enregistreur annonçant la dépression et écoute de temps à autre un récepteur de T. S. F. accordé sur ondes longues qui signale de loin les éclairs.

La progression se fait donc par étapes, et si le gouffre est colmaté au bas, et sans intérêt, seul le chef d'expédition y stationne pour ses relevés et mesures, puis donne l'ordre de remontée. Dernier à chaque relais, il ramène à lui les échelles qui lui servirent. Cette pratique permet de ne jamais en perdre alors que les spéléologues de la première heure faisaient tirer du haut la totalité, les cassant parfois après les avoir coincées.

Une précaution indispensable consiste à nettoyer attentivement le puits des pierres ou blocs en équilibre dans des fentes ou sur des plates-formes. Souvent même, celui de tête devra se faire aider pour changer la pente d'un éboulis menaçant.

On ne saurait croire la peine que donne pendant une descente le relevage d'un grand métrage d'échelles alors que les jambes enfilées dans un barreau, le corps fixé par un mousqueton, on doit replier le long ruban pour basculer un bloc menaçant qui briserait sans cela les agrès. C'est du travail de cirque, mais dans la solitude des gouffres et dans la nuit...

Si, une fois en bas, le chef voit que l'exploration n'est pas achevée, il fera descendre des collaborateurs munis d'un certain matériel et l'exploration continuera..., parfois des heures et des heures.

LES AIDES

On se rend donc compte du degré d'abnégation des camarades qui, pour une discipline librement consentie et une nécessité, restent longtemps, pour la liaison possible, sur une mauvaise corniche, les pieds dans le vide. Nous ne saurions trop leur dire notre reconnaissance, car c'est par eux et grâce à eux que nous arrivons à nos fins. La spéléologie n'est pas exactement de l'alpinisme.

LES EFFORTS

En alpinisme, sauf des cas exceptionnels, on sait avant le départ le temps qu'il faudra pour vaincre tel sommet ou faire tel parcours. En spéléologie, c'est toujours l'in-

connu devant soi. Combien de temps durera l'exploration? Personne ne peut le dire. Quelles seront les difficultés rencontrées? Nul ne peut les prévoir. C'est pourquoi l'entraînement de l'équipe doit être parfait. Jamais les membres de l'expédition ne doivent être alourdis par de gros repas à digestion laborieuse, mais tous doivent se sentir légers et pleins d'allant. Manger peu et souvent... tromper la faim en quelque sorte. Cela a un autre avantage, car, en cas de chute dans l'eau, la congestion est moins à craindre.

Mais voyons un peu les surprises de la spéléologie, en tant qu'efforts.

S'il s'agit d'un aven profond, ce sera des successions de moments de fatigue alternant avec des arrêts aux relais. Les « crans » successifs doivent être descendus ou gravis d'un jet avec seulement de courts intants de répit sur l'échelle. Celui qui n'a pas eu devant lui l'interminable suite de barreaux que représentent 60, 100, 150 mètres d'échelle ignore ces efforts intenses. Songez à ce que fut la journée de l'exploration de l'aven de Hures (Causse Méjean, Lozère), lorsque le chef d'expédition a dû, entre les manœuvres et la descente au fond de ses 205 mètres, faire 480 mètres d'échelle. Regardez la Tour Eiffel, et vous vous rendrez mieux compte de la dépense physique occasionnée par les 560 m. d'agrès parcourus le 10 novembre 1937 pour une mission spéciale dans des gouffres du causse de Viols-le-Fort (Hérault).

Malgré ce, sauf des cas exceptionnels où les crans sont particulièrement longs, la visite d'un gouffre permet plus d'arrêts que celle d'une grande grotte.

Dans celle-ci, l'effort est moins intense et plus continu. C'est, pendant de nombreuses heures, une progression incessante, à plat, dans des fissures en varappe, dans des couloirs surbaissés en « reptation », sur des lacs couché au fond du bateau, dans de larges diaclases pendu par les mains à des aspérités que l'on souhaite solides.

Lorsque nous attaquâmes l'« Event » de « Rognes » (près le Vigan, Gard) nous savions que nous allions mar-

cher pendant près de vingt-quatre heures de suite, car des tentatives avaient été faites avant nous.

Lorsqu'on rampe pendant des centaines de mètres sur le cailloutis d'un lit de ruisseau à sec, on souffre tellement des aspérités qu'on préférerait être sur de l'argile; mais si cette glaise est à demi liquide et qu'il semble qu'on va s'enfoncer, on voudrait être sur l'échelle... Sur celle-ci, alors que les mains engourdies ne sont plus que des « crochets » au bout des bras, à peine capables de happer les barreaux, on rêve à une « naumachie » en scaphandre... mais ici encore tout n'est pas rose, l'eau est quelquefois terriblement froide, l'épais costume est insuffisant, on grelotte; peu après, des escalades vous mettent en sueur, car le costume est lourd, on est engoncé, les chevilles plombées vous alourdissent... Croyez-le bien, tout n'est pas facile et il faut de la volonté. La spéléologie en donne ou élimine les faibles, surtout s'ils songent aux risques courus.

LES RISQUES

Malgré les précautions prises et l'expérience de celui qui commande, il reste de nombreux risques, les taire serait une faute.

A part les chutes qui peuvent être graves, ou les noyades au bas d'une glissade, le risque le plus fréquent c'est l'avalanche. Non celle des montagnes, mais celle d'un éboulis retenu par un rocher ou même d'une simple pierre grosse comme le poing. Souvent un bloc entraîne dans sa chute soit des éclats, soit de la menue pierraille, le souffle de cette avalanche est terrible à entendre et vivement il faut se « planquer » comme on disait à la guerre, dans une niche ou sous une aspérité. L'obus ou la balle passe devant nous en sifflant. Lorsqu'on perçoit le départ de l'éboulement, on ne donne pas cher de sa vie...

Un autre risque est la noyade, non pas celle dont nous venons de parler, mais celle plus sournoise due à un siphon qui s'amorce en bas dans les méandres du fond.

Il en existe un autre genre qui malheureusement coûta la vie à deux de nos collègues étrangers; c'est l'« avalanche d'eau ». Explorant un abîme situé au fond d'une dépression fermée (doline-sotch), un orage survient, l'eau se précipite vers la bouche qui est la seule issue vers son plan de base, et, si des explorateurs sont sur des échelles, ils sont arrachés et précipités au bas de la verticale. Comme nous le disions naguère, des précautions sont à prendre.

Pendant le cheminement sous terre, l'homme de tête scrutera les parois pour savoir — au moyen des bois flottés — si l'eau monte quelquefois dans la galerie. Il étudiera les relais possibles et hors d'atteinte. Cela nous rendit de grands services au gouffre du « Paradis », près de Besançon.

Fort heureusement très rare, le perfide gaz carbonique peut vous surprendre; c'est pourquoi nous n'employons pas exclusivement l'électricité comme éclairage. En effet, un gaz d'éclairage, pour brûler, a besoin d'air et très rapidement annonce le manque d'oxygène. Ce CO^2 peut provenir de diverses causes et on ne saurait le prévoir; il faut donc se méfier. Toutefois dans des « goules » absorbant des ruisseaux entraînant des matières organiques, il y a lieu d'y veiller particulièrement.

L'AIR QU'ON TROUVE

A part ce gaz dangereux, et contrairement à ce que l'on croit souvent, on n'a pas d'oppression et l'air y est abondant, car il circule par d'innombrables fissures alors que celles-ci sont impénétrables à l'homme. Si on respire aisément, il ne faut pas croire que parfois cet air soit inodore... La funeste pratique consistant à précipiter les animaux domestiques crevés dans les abîmes est cause de l'horrible odeur de la décomposition. Odeur pénétrante, restant dans les cordages et les vêtements, odeur si forte lorsqu'il s'agit d'animaux volumineux boursouflés et déliquescents, qu'il est impossible de la supporter. Fumer des cigarettes, brûler du papier d'Arménie, rien n'y

fait, les nausées vous prennent et on doit abandonner.

Moins fortes sont les émanations des amas de guano où l'ammoniaque peut, — quoiqu'il prenne à la gorge, — être toléré.

LA TEMPÉRATURE

Pratiquement la température qui règne sous terre est supportable, car il n'y a pas de vent, sauf de rares exceptions. Elle oscille entre 0° dans les glacières naturelles des hautes montagnes et 23° dans des cavernes voisines de sources thermales. On doit trouver plus chaud encore en certains lieux mais nous ne l'avons pas constaté encore. Dans les cavités des altitudes comprises entre 0 et 1.000 mètres, on y rencontre la température moyenne annuelle du lieu, c'est-à-dire de 7° à 12°. Des perturbations peuvent être apportées si la grotte contient un cours d'eau d'origine lointaine et dont l'origine est la glace fondue. On voit donc que les vêtements de laine sont utiles, surtout pendant les stationnements.

Il est aisé de deviner le froid qu'il fait dans ces cavernes puisqu'elles contiennent de magnifiques coulées de glace revêtant la forme de stalactites et de stalagmites, parfois massives (Eiriesenweldt) (Autriche).

STALACTITES ET STALAGMITES

Le lent travail de dissolution du calcaire, fait par l'eau au travers des plafonds, amène dans les cavités du carbonnate de chaux, qui se dépose au « toit » ou sur le sol. Nombreux sont les touristes qui en ont admiré dans les grandes cavernes exploitées comme l'Aven Armand, Padirac, les Demoiselles. Tous demandent, lorsque écrasés par leur majestueuse grandeur, si on peut avoir une idée du temps qui fut nécessaire à leur formation. Répondre à cette question intéressante est très délicat. Les conditions d'établissement de ces dépôts sont très différentes avec le lieu et avec le temps; on ignore donc certaines précisions indispensables. Si pour certains cas, comme

par exemple le gigantesque « Vaisseau Fantôme » qui sera bientôt offert à l'admiration des visiteurs dans l'incomparable aven d'Orgnac (Ardèche), on veut appliquer la loi de croissance établie aux Etats-Unis (16, C^3/100 ans) on reste confondu devant l'énormité. C'est par centaines de millénaires qu'il faut chiffrer... on atteint même dans ce cas 500.000 ans.

Au point de vue scientifique, on peut admettre que les dépôts se font entre des limites minima et maxima, ce qui implique toujours une certaine durée, mais rien ne permet de les déterminer. Toutefois cette étude ouvre des horizons nouveaux sur la durée des époques géologiques récentes.

La variété de formes prises par ces coulées est absolument invraisemblable, il faut connaître des centaines de grottes pour pouvoir saisir combien elles révèlent d'aspects. Vouloir les décrire nécessiterait une page entière.

LES ANIMAUX QU'ON RENCONTRE

Depuis la disparition de la grande faune des cavernes (Hyènes, Lions, Ours), qui inquiéta tant nos ancêtres jadis, nous ne trouvons plus de bêtes dangereuses. Les plus grosses, à part un chien hargneux, sont les blaireaux; viennent ensuite les lapins, les mulots, et, pour rester chez les mammifères, les chauves-souris. Quelques batraciens tombés de la surface, à part le proteus qui ressemble à un lézard, mais qui est adapté à cette vie dans la nuit. Les reptiles, eux aussi, viennent du jour et ne sont là que par force. Enfin, de nombreux insectes : eux, par contre, ont retrouvé ici toutes les conditions nécessaires pour vivre que notre climat actuel ne leur offrait pas. Ils se sont adaptés et ont remplacé leurs yeux par des soies sensorielles et des antennes. Des savants spécialisés s'occupent d'eux un peu partout dans le monde. Il faut avoir lu les gros ouvrages du professeur Jeannel du Museum, pour comprendre combien ce champ d'études est vaste.

Les explorateurs du sous-sol peuvent dire que ce qui les

importune le plus, ce ne sont pas les chauves-souris au vol adroit et silencieux, mais bien les moustiques dans certains coins, et surtout les mouches allant pondre sur une charogne. Affolées par la lumière, elles vous harcèlent. Comme on ignore si on a affaire à l'espèce charbonneuse, il vaut mieux les écarter. M. E. A. Martel raconte qu'il abandonna des explorations par leur faute...

LES OBJETS INSOLITES

Toutes sortes de surprises attendent les spéléologues. Dans un aven du Gard « Madier », des millions de pupes de mouches gisaient sur la stalagmite, certaines même étaient enrobées de calcite. Dans celui de « Salle de Gour », c'est un baleinoptère dont les énormes os jonchaient le fond... Dans la « Baume Vidal » (Hérault), des centaines de chauves-souris étaient mortes sur l'argile, on ne sait pourquoi. A l'aven des « Neuf Gorges », à 170 mètres de profondeur, au pied de belles stalagmites, un andouiller de cerf élaphe très ancien émerge de l'éboulis. A Orgnac (Ardèche), ce sont les os d'un renne. Dans la grotte des « Trois-Frères » (Ariège), c'est un bison (découverte Begouen).

Dans un petit aven de l'Ardèche, de nombreux livres de classes sont empaquetés. Dans un autre, non loin de là, des sacs sont remplis de livres de comptes. Toujours dans le même département, au bas d'un trou de 30 mètres, c'est un sac grossier empli de bandages herniaires... Ailleurs, c'est une automobile démontée...

Fort heureusement on ne trouve pas que des objets pour le moins surprenants autant qu'inutiles, montrant que les gouffres servent souvent de dépotoir.

En scrutant minutieusement l'éboulis de l'inoubliable aven « Armand », non seulement j'ai le plaisir de découvrir des ossements d'Ursus Speleus, mais encore un « peson » de terre cuite de fabrication romaine. Comme il n'était pas fracassé, malgré sa situation à 80 mètres sous la bouche, on ne peut en expliquer la présence que par

une tentative de sondage qui échoua à cause de la corde coincée.

Dans un aven de la région de Voguë (Ardèche), l'un d'entre nous déniche entre des blocs un pot en bronze, de fabrication romaine.

Mais puisque nous parlons des produits de l'industrie humaine, voyons la Préhistoire.

VESTIGES PRÉHISTORIQUES

La surprise, l'émotion même de l'explorateur est grande lorsque tout à coup, au détour d'un couloir, ses yeux tombent sur des jarres de terre crue, posées là où nos lointains ancêtres les mirent pour recueillir l'eau stillant du plafond. Evidemment rares sont celles qui restent entières, mais l'étude des fragments permet de reconstituer l'évolution de la céramique.

De certaines cavernes nous en avons extrait des centaines de kilogs.

Dans la grotte du « Rocher de Midi » (Gard) où, de la bouche, on domine le magnifique canyon de la Vis, tous les âges sont représentés, des poteries montrent qu'aux guerres de religion on vint y chercher un abri, qu'à l'époque du Bronze les hommes y habitèrent, et plus haut encore dans l'histoire les néolithiques y trouvèrent une retraite : un tibia, agglutiné par de la calcite, voisine avec un fragment de poterie à gros grains.

SQUELETTES HUMAINS

Au cours de nos sept cents explorations, de nombreux restes d'hommes furent découverts. D'où proviennent-ils? De quand datent-ils? Il est souvent bien difficile de le dire. On sait en effet que sans « artifacts » ce n'est pas sur un os qu'on peut mettre une date. Evidemment, on sait voir si l'un est plus récent que l'autre, mais c'est tout.

On songe aux drames, ou aux accidents dont les gouf-

fres furent témoins, mais les légendes qui nous arrivent sont rares.

Dans l'aven des « Robert » (Gard), à 100 mètres de profondeur, je trouve une grotte sépulcrale. Les squelettes gisent épars; remués par les fouisseurs, les crânes roulés sont nombreux, aucun n'a conservé ses mandibules. L'un d'eux gît au fond d'un lac temporaire, et sa surface est recouverte d'une épaisse couche de carbonate de chaux rouge.

Sur le Causse Noir (Aven Cals), le sol d'un relais est une brèche à ossements où, mêlés, se reconnaissent ceux d'un homme et d'un loup. Comme ces ossements ont le même degré d'ancienneté (pour ne pas dire fossilisation), on peut deviner qu'un combat eut lieu entre ces deux êtres et qu'ils roulèrent dans le puits... sans laisser d'histoire. A toutes les époques ces abîmes servirent à cacher des crimes. L'assassin, certain qu'on n'irait pas voir au fond, précipitait le gêneur, tué ailleurs ou simplement le poussait sournoisement.

Le squelette d'un jeune homme de 20 ans blanchit au fond d'un aven de 50 mètres près de Saint-Martin de Londres (Hérault). Dans celui de la « Rouveyrette » en Ardèche, nous recueillons les os longs et le crâne d'un bûcheron tombé par accident, qu'on n'osa pas aller chercher, même en présence de la Justice. Comme il n'y avait pas prescription, sa famille toucha grâce à nous l'indemnité de son assurance...

Toujours en Ardèche, lorsque nous entreprîmes les explorations dans la région d'Orgnac, on nous conduisit à un aven, où nous devions — d'après la rumeur publique — trouver une femme que son « ami » y aurait jetée. Par hasard, loin du puits d'accès, j'ai mis la main sur un humérus plutôt grêle qui ne pouvait avoir appartenu qu'à la disparue. S'il était si loin, c'est que probablement un chien tombé peu après elle, et simplement blessé, se nourrit quelque temps de ses restes...

Près du Garn (Gard), on nous indiqua l'aven de « la Terrasse », comme extrêmement intéressant, car nous devions vérifier une croyance générale. Ce ne pouvait être

que dans ce trou qu'un assassin récidiviste s'était suicidé. Le Pansier, terreur du village trente ans avant, était un homme irascible. Jaloux de sa femme, il la fait disparaître. Un bûcheron lui déplaît, il enflamme sa cabane une nuit; un voisin lui blesse son chien, il n'hésite pas, muni de son mauvais petit revolver à barillet dans sa poche, et, armé de son fusil de chasse dans lequel il a glissé deux cartouches contenant des tuyaux de plomb écrasés, il sort. Dans un mûrier, ce voisin procède à sa taille. Les gendarmes, tout proches, entendent un coup de fusil; c'est Pansier qui a « descendu » son ennemi. Il s'enfuit dans le bois et depuis oncques ne le revit. Chose curieuse malgré que le nombre des gouffres soit grand dans ces forêts, tout le monde affirmait : « Vous verrez vous trouverez le contumace dans « la Terrasse »... Ces paysans avaient raison : à 60 mètres de profondeur au bord de l'éboulis, sa carcasse, repliée sur elle-même, gisait. En remuant les pierres, je trouve au-dessous un sachet d'étoffe pourrie, renfermant ces terribles balles difformes, et à côté le petit revolver. C'était bien lui. Ensaché, on le remonta. Le maire en fut navré, car cela lui créa des soucis administratifs, et ces restes furent enterrés en bordure du cimetière... Heureusement qu'à part ces histoires macabres, nous pûmes faire dans l'aven des observations scientifiques.

Bien d'autres corps humains furent trouvés ailleurs, mais le métier de fossoyeur ne nous convient guère.

Un jour, on nous demanda d'urgence, dans les Pyrénées, pour rechercher un père de famille qu'on pensait être au fond du Barranc « Capella ». Les préparatifs n'étaient pas gais, sacs, crochets de bois, masque à oxygène avaient été réunis pour recueillir — sans trop en souffrir — le disparu. Il n'y était pas... et cela nous valut la découverte d'un des grands avens de France avec ses 180 mètres de profondeur.

Tout récemment, M. le Procureur de la République d'une grande ville du Languedoc fit appel à nos services pour rechercher au fond de nombreux avens le corps d'un berger qui venait de disparaître fortuitement.

IMPRESSIONS DIVERSES ET ANECDOTES

Il serait déplacé ici de parler de nos observations purement scientifiques intéressant l'hydrologie, l'érosion, l'entomologie et autres sciences qui, croyez-le bien, ne sont pas sans causer de vives satisfactions, mais je voudrais, avant de terminer, vous faire revivre quelques instants d'émotion que les milliers d'heures passées sous terre nous valurent.

Vous devinerez vite que les aventures surviennent presque toujours aux débutants qui acquièrent ainsi cette expérience nécessaire en tout.

Nous progressions en « opposition » dans un « évent » près d'Arre (Gard). Les parois étaient assez écartées à la hauteur où nous nous tenions, plus bas elles se resserraient un peu et le fond, environ 8 mètres plus bas, était plan mais parsemé de blocs. Mon jeune camarade V... marchait trop vite à mon gré, et je venais de le lui dire, quand j'entends un bruit de chute, un corps heurte les parois, puis tombe à terre. Je me hâte, autant que faire se peut, à descendre, et trouve mon ami, sain et sauf. Par un hasard providentiel, il avait « atterri » entre deux blocs et ne s'était pas cassé les jambes. Un peu meurtri mais plein de courage il était prêt à continuer...

Dans un aven près de Longuiers, sur le Causse Noir, suivant la règle j'étais descendu le premier et avait découvert un excellent relais vers 60 mètres de profondeur. C'était une niche stalagmitique dans la paroi. Elle n'avait qu'un inconvénient, c'était de se trouver à 3 mètres en dehors du passage de l'échelle, et son abordage n'était pas commode. Arrivé là je téléphone en haut qu'on fasse descendre mon suivant. C'est V... qui, bien encordé et soutenu par de vieux routiers de la spéléologie, vient me rejoindre portant le sac aux agrès de réserve. Je le vois arriver devant moi, sa cadence à l'échelle était un peu saccadée et peu souple. Je commençais à peine à lui expliquer la manœuvre pour venir me rejoindre que brutalement il lâche l'échelle, descend d'environ un mètre et

tournoie dans le vide, bras et jambes écartées. Nos amis là-haut tenaient bon, ignorant tout des risques courus par V... qui tel une araignée pendait au bout du filin à 25 mètres au-dessus du fond. Enfin il se ressaisit, et exécute mes instructions. Arrivé dans l'abri, il m'explique : « J'ai voulu aller trop vite, surtout avec mon sac, mes bras ne sont pas encore entraînés, j'ai cru que vous étiez plus près de la bouche et ai dépassé ma limite de résistance. Je vous assure que lorsque j'ai lâché j'avais oublié que j'étais encordé et avais fait le sacrifice de ma vie, préférant tout plutôt que de rester sur l'échelle ».

Je lui remontai le moral, il se réhydrata en suçant des stalactites ruisselantes, et la fin de l'exploration se passa très bien.

Dans un mauvais trou du causse de Sauveterre appelé « Cassan », mon ami L... et moi avons vécu quelques instants ou pour mieux dire quelques secondes d'émotion. La longue fissure dans laquelle nous étions descendus jusqu'à 105 mètres contenait des « verrous » : gros blocs plus ou moins bien coincés en divers endroits. Pendant ma descente j'en avais bien expédié quelques-uns en bas, mais l'un d'eux, impossible à atteindre, m'inquiétait. Je craignais que par suite des déplacements de l'échelle il ne soit ébranlé et délogé, j'en avais fait part à mon collègue qui en était à sa première descente. Après avoir terminé la visite du fond nous venions de remonter jusqu'au premier relais 10 mètres au-dessus. J'expliquais la manière de se dissimuler en cas d'avalanche et venais de trouver un abri rocheux où nous nous étions mis tous deux; lorsqu'un bruit sinistre se fait entendre là-haut. Je devine vite de quoi il s'agit, et nous faisant « tout petits », nous attendions. Le bloc heurtait les parois avec une force qui nous laissait prévoir une grosse masse... les cœurs battaient... Mais en un instant, il arrive, ricoche sur la paroi en face et vient frapper mon camarade au bas des reins. L... pousse un « han », s'écroule et se met à rouler sur la pente qui surplombe les 10 mètres. Ma situation fort heureusement plus basse me permet de le bloquer avec mon pied. Il se relève. Rien de cassé, la

bouteille à acétylène en acier est défoncée, mais elle n'a pas éclaté. Une ecchymose et une chaude alerte simplement! L'ami L... se demanda le soir s'il continuerait ce « métier ». Il avait été baptisé, maintenant il poursuit ses recherches souterraines avec beaucoup d'autorité, c'est un des spéléologues de France le mieux outillé, c'est assez dire qu'il y a pris goût...

Les émotions ne sont pas toujours pour ceux d'en bas. Une belle nuit, pour ne pas déranger les visiteurs, nous devions descendre dans le puits final de l'aven Armand pour y faire des observations. Comme ceux qui voulaient voir ce « fond » qui n'est pas montré au public étaient assez nombreux, nous avions mis le treuil à câble d'acier, là-haut dans les stalagmites (— 105 m.). J'étais descendu avec quelques camarades et l'heure était venue de remonter. Le dernier arrivé tint à repartir le premier. Il n'avait pas démaillé son mousqueton, le fixant au câble; par téléphone, je donne l'ordre de tirer, tout en recommandant au grimpeur de ne jamais quitter l'échelle des mains. Tout se passe bien, nous discutions géologie, lorsqu'un coup de téléphone m'annonce : « Le câble vient de se casser, il n'y a plus rien au bout ». Comme je n'avais pas vu arriver R..., il ne pouvait se trouver que sur l'échelle et froidement je répondis : « Il n'est pas ici, donc il est entre nous et sans mal. » On lui envoya une corde de secours et, avec le plus grand calme, il déboucha au poste supérieur où il vit les figures décomposées des préposés au treuil... Son mousqueton, pendant les quelques pas qu'il fit au fond, s'était mis dans une mauvaise position et s'était défait pendant un effort. Cette aventure aurait pu être très grave, car R... aurait pu se tuer et écraser deux d'entre nous sur le fond étroit. On a remédié depuis à ce défaut dans le mousqueton, et il est fort heureux que R... ait observé scrupuleusement mes indications au cours de son ascension.

Evidemment à force de vivre cette vie, on s'endurcit mais parfois le cœur bat plus vite quand une aventure imprévue survient.

CURIEUSES SENSATIONS

Près du fond de l'aven des « Neuf Gorges » (Gard), on descend de l'échelle vers 130 mètres de profondeur, sur un éboulis. Les pierres, arrivées là progressivement, ne sont pas tassées; aussi quelle ne fut pas ma surprise lorsque je sentis le monticule, haut de 30 mètres, avancer avec moi. Je faisais des pas de géant! Chacun d'eux me faisait progresser de plus de deux mètres! Je n'avais plus que ma corde téléphonique pour me relier avec le haut, ce qui était peu pour me retenir au milieu de cet écroulement général. Comme j'ignorais comment le fond était constitué, cet avancement rapide vers un inconnu mystérieux ne manquait pas d'attrait. J'avais bien là la preuve qu'aucun être vivant n'avait foulé ce sol.

S'il est une sensation désagréable c'est bien celle de se sentir enfoncer, enliser, dans un amas de guano à l'odeur alcaline, ou dans l'argile fluide. Des précautions sont même à prendre dans ce dernier cas, car on ignore jusqu'où peut descendre cette nappe mobile.

Au cours d'une récente campagne, nous explorions l'évent de la « Guigonne » dans le pittoresque canyon de l'Ardèche. Le scaphandre-flotteur que j'avais revêtu était vieux, et me méfiant de son étanchéité j'avais mis deux gilets de sauvetage en caoutchouc-mousse par précaution. Bien m'en a pris. Le boyau étant devenu étroit, j'avais abandonné le bateau pneumatique et flottais en nageant pour aller vers cet inconnu qui nous attire. Tout à coup, au travers de mes vêtements de laine, je sentis une infiltration assez rapide et devinai vite quelle en était la cause. Je ne pouvais abandonner cette visite et, confiant dans mes gilets, je poursuivais, mais à chaque instant je m'enfonçais un peu plus. L'eau montait à l'intérieur. J'espérais bien qu'à un certain moment l'équilibre se ferait... C'est ce qui se produisit, mais comme aucune liaison n'existait avec mon suivant et que les parois étaient lisses, seuls les gilets pouvaient m'empêcher de couler. Dire que cette expérience de « vases

communicants » est agréable, serait mentir... Le siphon classique arrêta ma nage, la nappe d'eau arrivait près du cou; force me fut de revenir. Tant que je flottais, je ne sentais pas la charge, mais lorsque, arrivé sur la berge en pente, je dus prendre pied et remonter, ce fut une autre affaire. Alourdi par 30 à 40 litres d'eau ne voulant plus ressortir du costume, ma marche était très difficile. Il fallut alors remonter un « gour », sorte de bassin en surplomb dont les bords étaient coupants. Si mon camarade n'avait pas été là pour m'aider avec une corde, je n'aurais pu l'escalader, sans enlever cette lourde carapace.

Puisque nous en sommes aux « naumachies », tentons de faire revivre aux lecteurs les instants pleins de sensations vives passés dans les torrents.

C'est toujours dans l'équipement dont nous venons de parler que nous nous engageons dans les rapides. Les plus torrentueux que nous avons eu à parcourir sont au Verdon, cette merveille inestimable où le Touring Club de France vient d'aménager des pistes latérales pour que ceux qui ne tiennent pas à y risquer leur vie puissent jouir des grandioses paysages.

Les grandes différences de niveau ne sont jamais dans ce canyon (Rougon-Aiguines) autres que des rapides, alors qu'ailleurs à Galamus, ou dans la Fou (Pyrénées), il y a des cascades. Juché sur le bateau souple et léger, on se sent enlevé avec une force invincible et « piloté » par le courant. Il vous mène où il veut sans qu'il soit possible de lutter avec la pagaie. Comme il se brise sur des gros blocs dont le lit est parsemé, on va les heurter. Certains sont passés, mais d'autres où le courant se divise au milieu d'un flot d'écume vous bloquent. On est retourné, sorti de l'embarcation, aspiré par les remous, et généralement la fin du rapide se fait entre deux eaux. La force du courant est telle que si par hasard la tête est devant on termine ainsi jusqu'au bief tranquille qui lui fait suite. L'inverse est quelquefois vrai et on arrive les pieds les premiers. Le plombage des pieds ne compte pas pour de telles forces; ils flottent sans toucher le fond.

Bien entendu pendant ces périodes, heureusement peu durables, on boit... et assez copieusement parfois...

Il existe dans le Verdon une partie souterraine, appelée l' « Imbut », car les gens du pays croyaient que dans l'ombre de cette caverne vivante une partie du courant était absorbée par un entonnoir. Alors que ceux qui visitent ce canyon, pour en admirer les sites, abandonnent le cours d'eau au moment où il pénètre sous terre, j'ai pu — confiant dans mon costume flotteur — m'y risquer. Nos porteurs venus par les pistes de falaises, et mes camarades dont l'abbé Pascal qui a tant fait pour ce beau coin de France, voulurent m'en empêcher. On doit dire que l'aventure n'était pas sans risques car une fois parti sur le rapide de l'entrée, il est impossible de revenir par ce côté, et il faut traverser les 150 mètres du tunnel naturel. Quelques pusillanimes, connaissant les lieux, nièrent cette traversée mais des témoins peuvent prouver qu'elle fut réussie, de bout en bout. Ce départ dans l'eau vive, m'emportant revêtu du costume-flotteur, reste un beau souvenir, les glauques paysages de ce chenal, jusque-là inviolé par l'homme, une tenace réminiscence...

CONCLUSIONS

Nos travaux, pendant plus de douze ans, représentent des efforts dont on peut difficilement se rendre compte car il faut avoir vécu ces milliers d'heures sous terre pour comprendre ce qu'elles représentent de peine, de luttes, de fatigues, de souffrances même. Dans les quelques sept cents cavités explorées, des dizaines de kilomètres furent parcourus, plus de quarante mille mètres d'échelles furent descendus ou gravis. Pour se rendre sur place c'est plus de soixante mille kilomètres en auto, sept mille en bateau, qu'il fallut sillonner.

Ce ne fut pas en pure perte car des découvertes intéressantes et des observations importantes furent faites; de plus — grâce à l'exemple — des carrières se sont affirmées, des amateurs deviennent, si on peut dire, professionnels puisqu'ils vont consacrer leur existence à ces

recherches pour le plus grand profit de tous; des thèses concernant notre science ont été soutenues en Droit et en Médecine; de nombreux jeunes gens apprirent, là-bas dans la nuit, ce qu'est la solidarité, l'abnégation, et la lutte. Ils vécurent cette vie de déceptions parfois profondes et aussi ces moments de douce béatitude au milieu d'une nature enchanteresse qui cache jalousement ses trésors, et à laquelle il faut arracher ses secrets : alternatives nécessaires à l'homme pour le former, le tremper et en faire un sujet capable de se dévouer à la cause commune.

R. DE JOLY.

MON VIEIL AMI ANNAMITE

Il est venu, conformément aux rites millénaires de l'Asie, me présenter ses souhaits de nouvel an.

Précédé d'un petit domestique qui portait sur la tète un plateau chargé de présents; lui-même tenant d'une main un parasol, de l'autre l'éventail; vêtu de ses habits d'apparat, chaussé de sandales cliquetantes; mâchonnant encore un bétel dont le jus vermillonnait ses lèvres, il est venu.

Avant que d'aborder le seuil de ma demeure, il incendia un pain de pétards. A leurs multiples crépitements, les chiens hurlèrent, affolés; des enfants accoururent pour essayer de recueillir quelques débris de cartouches; les ménagères, émerveillées, parurent sous l'auvent de leur case, et, de tout cela, nous sentîmes, lui et moi, couler en nous-mêmes comme un fleuve orgueilleux...

A mon invitation, il entra, disant : « Je n'ose pas », et s'excusant, par surcroît, de la modicité de l'offrande : des bouteilles de vin occidental à col doré, des fruits de la saison, un cornet de letchis secs, un paquet de khakis tapés, une boîte de bananes torréfiées.

Et enfin : un panneau de soie verte avec bordure rouge, dont le fond porte en caractères noirs de broderie :

Co — Chi — Di — Aï.

Cela signifie : un homme digne d'affection reste encore de l'antiquité.

Alors mon ami expliqua :

— Monsieur le Vieillard Vénérable, vous êtes maintenant une « tête d'argent ».

(Je m'inclinai, souriant, car je goûtai l'asiatique flatterie.)

— Donc, sachez qu'autrefois vivait en Chine un fonctionnaire paisible, généreux, humain, et consacrant ses loisirs à faire le bien.

» Il s'appelait Tu-San.

» Aussi, les habitants de son pays l'avaient-ils complimenté en ces termes : Un homme digne d'affection reste encore de l'antiquité. Et cela, parce que, dans les temps antiques, les Sages, c'est indéniable, étaient très nombreux.

» De nos jours, hélas! ajouta mon visiteur, les Sages sont aussi rares que les étoiles en plein jour...

» Souffrez donc que j'ose vous comparer au vertueux Tu-San, immortellement glorifié par les Annales du Pays du Milieu. »

Comme je courbais le front sous tant de louanges, mon Annamite fit le tour du salon, et, à chaque bibelot, me demanda le coût de l'objet.

Il s'enquit également du montant de la location de la maison, du salaire des domestiques, et de ce que le Vénérable Vieillard avait « perdu » en dépenses d'installation et en achat de meubles.

C'est un ami.

Je le priai alors de passer à table.

Mais il se récria, disant que le « tout petit » irait déjeuner ailleurs.

Cependant il s'accroupit sur un fauteuil de bois dur à plaques de marbre et commença à manger.

A chaque plat il tint à s'informer de la « perte » d'argent que le mets avait nécessitée; picorant dans son bol avec ses baguettes et me tendant le morceau qu'il estimait être de choix; mettant des pâtisseries de côté pour les distribuer plus tard à ses enfants; fourrageant dans sa denture avec un long éclat de bambou qu'il avait retiré de son turban.

Enfin, il éructa avec conviction, tout en me considérant d'un œil attendri, et conclut :

— Je suis lourdement saoul et repu !

Je reconnus là encore des marques de profonde affection. C'est un ami.

On retourna au salon pour prendre le thé.

Il en savoura d'abord l'arome, puis m'en complimenta, et voulut savoir le prix que j'avais perdu pour l'achat de brins noirs aussi délicats.

Il s'empara d'un cigare et se mit à cracher copieusement dans le haut vase de laiton qu'un domestique avait prestement déposé près de lui.

C'est un ami.

Après que nous eûmes largement bavardé de la précarité des récoltes, du prix des grains, des ravages de la dernière inondation; qu'il m'eut interrogé sur mes intentions d'avenir, le « tout petit » se leva et pria le Respectable Vieillard d'examiner avec bienveillance la requête — qu'il tira de la poche intérieure de sa longue veste — d'un de ses cousins maternels, lequel me suppliait de le faire entrer dans l'administration.

C'est un ami.

Mon Annamite s'avança ensuite vers la porte de sortie; mais, comme il passait entre une fenêtre et moi-même, il esquissa un mouvement de recul, et, à mon geste d'invite, il inclina profondément son buste, afin que son humble corps indigne ne portât nulle ombre au corps précieux du Vénérable Vieillard.

Cette délicatesse ultime me toucha : c'est un ami.

Il sortit, multipliant inclinaisons de tête et mouvements des mains jointes.

Dans le jardin, il vida ses narines d'une pression de l'index, torcha son nez d'un revers de manche, renifla fortement pour nettoyer son arrière-gorge et, après avoir âprement discuté du prix de la course avec un pousse-pousse, il monta dans la voiturette, tandis que son petit domestique, une main posée contre le garde-boue, s'apprêtait à suivre en courant.

Je remarquai alors que, venant chez un Occidental barbare, il avait omis d'apporter le coffret à chiques de bétel et la pipe à eau.

Après un dernier sourire, face rougeoyante, cure-dent en bouche, talons posés au-dessus du siège, il donna, d'un gosier dur, l'ordre au coolie de partir.

Et il s'en fut, sans un regard pour la piétaille, qu'évidemment il écrasait d'un double mépris : d'une suffisance hautaine, issue de son savoir en hiéroglyphes sacrés, et de l'intérêt que lui témoignait le Noble Vieillard d'Occident.

C'est un ami.

JEAN MARQUET.

MADAME LAFARGE
A SAINT-RÉMY-DE-PROVENCE

Le 24 janvier 1851, le Minitre de l'Intérieur, M. Baroche, écrivait au Préfet de l'Hérault :

Je vous ai fait connaître que j'étais disposé à autoriser la translation immédiate de Marie Cappelle, veuve Lafarge, dans une Maison de Santé. D'après les renseignements qui m'ont été donnés par M. votre collègue des Bouches-du-Rhône, sur celle qui existe à Saint-Rémy près de Tarascon, je décide que Marie Cappelle y sera conduite et je vous invite à prendre les dispositions nécesaires pour que son transport puisse être effectué le plus tôt possible avec les ménagements que réclame son état.

On sait que Mme Lafarge, condamnée le 2 septembre 1840 par le jury de la Corrèze à la détention perpétuelle, avait été soumise à la Maison Centrale de Montpellier à la plus sévère des incarcérations et que sa santé n'avait pas tardé à s'y trouver grandement compromise.

Par contre, on est moins bien renseigné sur le séjour que fit à Saint-Rémy l'héroïne du Glandier, à la suite de la décision du Gouvernement, celui du prince Louis-Napoléon Bonaparte, Président de la République française.

Une documentation inédite, en majeure partie conservée dans des archives familiales de la région (1), nous

(1) Cette documentation, dont une copie va demeurer désormais à la bibliothèque du Musée des Alpilles à Saint-Rémy, comprend entre autres des lettres originales signées *Marie Cappelle*, ou des copies du temps. Nous remercions vivement ici les propriétaires de ces précieux docu-

permet de suppléer au silence unanime des biographes de Mme Lafarge sur cette période curieuse d'une triste existence, qui devait se terminer au mois de septembre 1852.

§

Cette Maison de Santé où l'on envoyait ainsi Marie Cappelle est encore aujourd'hui destinée au traitement des aliénés. C'est le petit asile privé de Saint-Rémy, bien connu dans la région, célèbre depuis, par le séjour du grand peintre hollandais Vincent Van Gogh (2).

L'établissement, tout proche des ruines de Glanum, est installé dans un vieux couvent du XII[e] siècle, sous le vocable de Saint-Paul de Mausole, du nom d'un de ses « Antiques » voisins qui passe pour avoir été la sépulture d'une famille gallo-romaine.

Dès la fin du XI[e] siècle, « des frères y servaient Dieu » suivant une règle de saint Augustin.

Nombre de promeneurs, de curieux, d'archéologues, viennent chaque jour encore admirer un cloître fleuri et un clocher roman, legs précieux de la ferveur et du goût de ces religieux d'autrefois. C'étaient des chanoines, d'abord autonomes, ensuite réunis par le Pape Jean XXII en 1318 au Chapitre d'Avignon, puis remplacés en 1603 par de modestes religieux de l'« Observance Saint-François. »

Après la Révolution, les moines dispersés, la Maison avait été organisée dès 1810 en asile d'aliénés, et c'est dans ce « pauvre petit nid à fleurs de ruines » comme elle disait, que Mme Lafarge, accompagnée de sa cousine Adèle Collard, fut reçue le jeudi 20 février 1851. Ce n'était plus le *carcere duro* de Montpellier; quoique plus douce, c'était tout de même encore une prison! L'établissement de Saint-Paul était la propriété d'un Directeur administratif, Aimé Chabrand (ou de Chabrand,

ments qui ont bien voulu nous permettre de les étudier : M. Hubert Vitalis et M. Félix Blain, de Saint-Rémy, descendants du Directeur et du Médecin de l'Asile Saint-Paul à l'époque de Mme Lafarge, ainsi que M. Gustave Debayser, un des plus heureux collectionneurs parisiens de tout ce qui a trait à l'histoire du Romantisme.

(2) Docteurs Victor Doiteau et Edgar Leroy : *La folie de Van Gogh*, Edition d'*Æsculape*, Paris, 1928.

Marie Cappelle emploie les deux formes), et recevait les soins d'un médecin de Saint-Rémy, le docteur Casimir Blain, assisté de neuf Filles de la Charité, dont une supérieure.

Le premier contact de ce personnel, et surtout des religieuses, avec les nouvelles venues, ne semble pas avoir été des plus réchauffants.

Pour sortir de ma chambre, écrit Marie Cappelle à Emile de Girardin, et pour me promener dans le corridor voisin, il me faut une autorisation de la religieuse et de la supérieure. Je passe tout le jour, sous clefs, dans les deux chambres gentiment ameublées qui composent mon appartement et chaque soir à huit heures, lorsque les folles se couchent, on me fait quitter mon cabinet de travail pour m'enfermer sous double clef dans ma chambre à coucher.

Bien qu'elle appréciât « les miracles d'économie, d'arrangement, de charité hygiénique » qu'elles accomplissaient à l'asile, Mme Lafarge reprochait aux religieuses

d'user et d'abuser de l'autorité, ordonner, décider, trancher, cumuler les pouvoirs législatifs avec les pouvoirs exécutifs, refaire et défaire les lois, tantôt dans le sens le plus large, tantôt le plus étroit. Il n'est pas de pire despotisme que la vertu (3)...

Assez rapidement toutefois, les rapports devaient s'améliorer. Dès le 30 mars, dimanche de Laetare, sans doute à la suite de directives venues d'en haut, M. Chabrand se fait aimable, annonce aux deux prisonnières qu'elles sont autorisées « à vivre à deux la douce vie qu'abrite l'ombre de son toit. » Mme Lafarge est dans l'allégresse. « Les moineaux de l'acacia du cloître » lui ont donné l'aubade et l'« aurore a teint de rose les vitres de sa fenêtre... » Elle exulte avec l'Eglise qui chante à la messe du jour : « Laetare Jerusalem et gaudete », et qui sait « tisser des vêtements de pourpre et d'or pour vêtir d'un éclat égal la prière qui tremble dans les

(3) Correspondance, éditée par Boyer d'Agen, Mercure de France, Paris, 1913, t. II, pp. 130 et suivantes.

cœurs simples et celle qui rayonne dans les intelligences d'élite (4)...

Après l'Office divin, Marie Cappelle arrange, en vue d'un séjour prolongé, son logement qui se compose « d'une jolie chambre à deux lits, d'une antichambre et d'un charmant cabinet de travail », le tout « isolé des malades et absolument à nous... »

Il y aura d'abord la chambre à coucher qui sera le royaume des vertus d'Adèle... Les lits y auront dès sept heures du matin une allure de quakers au prêche. Les pantoufles, talons hauts et rosettes nouées, s'y verront dépossédées de leur droit immémorable de flâner sur le tapis de la grasse matinée... Plus de guimpes en vacances jouant à cache-cache dans les tiroirs... Les épingles seront consignées sur leurs pelotes... Tout sera lavé, ciré, épousseté, frotté vingt fois le jour...

Dans son cabinet de travail « dont la fenêtre encadre les lointaines silhouettes de Cavaillon, la reine des parfums, et de Vaucluse le doux nid d'un poète et de sa Muse », Mme Lafarge se promet bien de laisser régner « la fantaisie en souveraine et le caprice en maître... Les roses fleuries s'effeuilleront librement sur le tapis bleu de ma grande table. » Elle ne chassera pas l'abeille qui viendra bourdonner autour d'elle... Elle ne fera même pas la guerre aux « pauvres fourmis qui prennent d'assaut son sucrier. »

Pour remplir les longues heures du jour, Marie Cappelle, on le conçoit, ne trouve pas grandes ressources à Saint-Paul.

« A part la visite du médecin, qui est savant, modeste et plein de sollicitude, nous ne voyons personne. » Personne!... Il faut faire une exception pour le propriétaire de l'établissement, M. Aimé, un peu froid et distant au début. Il monte tous les jours à cheval avec son frère M. Louis, et c'est le signal d'une certaine liberté pour les deux prisonnières.

(4) Sauf indications contraires, toutes les citations qui suivent sont extraites de la documentation du Musée des Alpilles, à Saint-Rémy de Provence.

« Je me promènerai quand Messieurs les Cavaliers auront mis ventre à terre. » Mais bientôt les relations se font plus aimables, M. Aimé s'étant montré assez accommodant au point de vue économique.

Ah croyez-le, Monsieur, écrit Marie Cappelle, le 4 mai 1851, le cœur a ses archives; votre noble lettre sera pieusement déposée parmi les plus doux d'entre mes souvenirs. Non seulement, elle chasse de ma pensée des préoccupations pénibles, mais elle honore mon malheur.

Un peu plus tard, pendant l'hiver 1851-52, on se communique des livres et des revues.

Mon cher hôte, je vous éternue le bon jour, et je vous tousse la prière de vouloir bien me prêter quelques *Illustrations* et quelques volumes de voyage...

Et une autre fois :

Je vous renvoie l'*Italie*, me prêterez-vous *Lavater*?

Quant à M. Louis, on lui trouve « le sourire et le geste d'un vieux jeune chevalier ».

Un autre jour, un enfant lui souhaite le bonjour, « un bel enfant de douze à quinze ans, tout blond et tout rose, les joues encore veloutées par les baisers de sa mère et portant déjà sur son front intelligent et candide le rayonnement de la pensée paternelle ». C'est le fils du docteur Blain.

J'aime le docteur parce qu'il est assez savant pour laisser deviner sa science et qu'il a assez de cœur pour mettre dans ses actes l'éloquence que d'autres ne mettent que dans des phrases.

Marie Cappelle, on s'en souvient, est la petite-fille d'un intendant aux armées de Napoléon; c'est sans doute un peu faire sa cour au nouveau régime que de l'aller voir. Aussi, le maire de Saint-Rémy, M. Chabert, lui « rend une visite trop brève ».

J'aurais volontiers mis le pied sur l'aile du temps pour lui

faire ralentir sa course et changer les quarts d'heure, les minutes.

Un chef de division de Marseille vient à Saint-Paul :

Un homme digne et réservé, mais dont chaque parole effleurait le cœur et le consolait... un gentilhomme officieux.

Puis, c'est le Préfet des Bouches-du-Rhône lui-même :

M. de Suleau ne parle pas sa pensée, il la laisse parler dans son regard et dans son sourire, elle vibre sans bruit, elle attire sans effort; elle n'effleure l'heure présente que pour s'élever dans les hautes et sérieuses régions des vérités immuables et des immuables principes.

Enfin, c'est la famille (l'oncle et la tante Collard, de Montpellier) qui vient passer quelques jours à Saint-Paul, pendant l'été de 1851.

J'avais mal aux nerfs de mon cœur, ce matin... j'étais triste, malade, et voilà que le soleil se lève; ma tante vient nous voir samedi! Vivre c'est aimer...

Je ne vous parle pas du tout gracieux et cordial accueil que ma tante a reçu de M. Aimé... L'hospitalité s'exerce à Saint-Rémy avec un luxe de bonne grâce et de bon cœur qui rappelle l'âge d'or de la noble et touchante hospitalité des premiers chrétiens.

Et les jours passent monotones. Par la correspondance et les écrits de Marie Cappelle, nous sommes tenus fidèlement au courant des minces événements qui constituent toute l'histoire d'une petite maison comme l'asile de Saint-Rémy.

Je vous écris à la hâte, la bonne Sœur Marthe m'a nommée architecte-décoratrice du reposoir des Dames (pour la procession de la Fête-Dieu) et je n'en dors ni ne mange depuis huit jours.

Mais ce sont surtout les morts qui dominent cette année-là : le 9 mai, une Fille de la Charité, « la bonne sœur Vincent » dont la fin édifiante inspire à Mme Lafarge une

pieuse homélie, terminée par 35 quatrains qui témoignent de plus de bonne volonté que de valeur artistique.

Le 17 mai, au docteur de la Maison qui vient de perdre sa femme, Marie Cappelle cisèle précieusement un petit mot de condoléances :

Vous n'êtes pas le seul à porter votre deuil, Monsieur, et si nos larmes n'ont pu se mêler aux vôtres, nos prières du moins ont été vous garder.

Puis c'est M. de Chabrand, le père de M. Aimé et de M. Louis qui meurt dans sa maison de la rue du Grand-Puits, aujourd'hui rue Nostradamus.

A peu près dans le même temps, Mme Lafarge pleure avec les siens la mort d'une jeune enfant de ses cousins Eugène et Elisa Collard :

Ses pauvres petites lèvres roses avaient trop tôt trempé dans la coupe amère des larmes, et quand le printemps a refleuri pour nous, elle s'est détournée de nos sentiers pour aller nous attendre au ciel.

Mais tout n'est pas que misère et que deuil à Saint-Paul. D'abord, Marie Cappelle se sent revivre dans les limites de sa récente liberté. « L'ombre rose de ma pensée refleurit avec les fleurs nouvelles du nouveau printemps. » Elle a senti souffler sur son front l'haleine emperlée de la source voisine », celle du vallon de Saint-Clerg, où Charles Gounod devait aller bientôt chercher chaque matin, au chant des rossignols, l'inspiration sylvestre et rurale de l'opéra de Mireille.

Et puis voici les pluies de mai.

Quel temps! les Alpines se baignent; et les éclaboussures du bain nous noient. Cette fois je n'aurai qu'une goutte de pluie pour message. Roule! roule! petite perle et va dire à l'ami absent que si le monde sépare, la prière réunit.

Maintenant l'automne arrive :

J'ai le cœur en fête, la tête et l'esprit enrhumés. Je me languis... Le vent effeuille en sifflant la verte couronne de l'été.

Le soleil lutte en vaincu contre l'armée des brumes et des orages. La reine des fleurs est fanée. Le chantre du printemps est enfui; nos yeux cherchent en vain à ressaisir les traces des beaux jours envolés.

§

On n'en sera pas surpris, la principale occupation de Marie Cappelle à Saint-Paul de Mausole, c'est la correspondance. Il faut que Marie Cappelle écrive, qu'elle réponde à ses parents, à ses amis, à ses admirateurs. Que de cœurs elle traîne après soi! Il faut aussi qu'elle termine l'ouvrage commencé à Montpellier, ses *Heures de prison*.

Mes manuscrits sont déposés en mains tierces et je me suis engagée par ma parole et par celle plus légale de mes amis.

Elle compte sur de forts tirages :

Un jeune banquier millionnaire belge... me disait... qu'il s'engageait à me placer seulement à Bruxelles et à Anvers vingt mille exemplaires.

Elle n'oublie pas le soin de son honneur, de sa défense, continue à étudier les questions de médecine légale qui la concernent, et, dans une lettre intéressante à ce sujet, cite la pensée du « Professeur qui fait le cours de Chimie à Montpellier;

qu'il n'y avait pas empoisonnement dans mon affaire, mais simulation du crime par une famille qui se voyait à la veille d'être envoyée au bagne pour les faux billets qui circulaient dans le commerce et qu'elle comptait racheter au moyen de ma dot en se portant partie civile...

Surtout elle correspond avec l'abbé Chargros, l'aumônier de Saint-Paul, à qui sans doute elle avait été recommandée par l'abbé Coural, l'ancien aumônier de la Prison de Montpellier.

M. Chargros, Jean-Baptiste-Edmond, né à Montigny-sur-Canne (Nièvre) le 16 avril 1792, avait été, si l'on en

croit une lettre de Mme Lafarge, officier d'ordonnance de l'Empereur et garde du Corps. Une vocation tardive l'avait fait entrer chez les Lazaristes, où il avait été ordonné prêtre « en 1821, la veille de la Trinité », à l'âge de 29 ans. Toujours d'après Mme Lafarge, « il avait été confesseur du Cardinal de Rohan, et l'ami de tous les grands noms et de tous les hommes marquants de la première moitié du XIX[e] siècle ». Il aurait été également supérieur du grand et célèbre collège des Lazaristes à Constantinople. Le registre des prêtres du diocèse d'Aix nous le montre « recteur des Baux en 1837, de Saint-Pierre de Boismaux (Camargue) en 1838 : du Baron-en-Camargue (Albaron) en 1844 : aumônier des Insensés (sic) à Saint-Rémy, en 1848; autorisé à se retirer du service en 1862; décédé à Marseille le premier septembre 1865 (5) ».

L'Abbé Chargros était un esprit distingué, qui exerçait avec beaucoup de talent et de conscience ses délicates fonctions d'aumônier d'asile d'Aliénés. On l'appréciait beaucoup à Saint-Paul et même à Saint-Rémy.

Notre bon aumônier a bien voulu nous faire part de son discours pour l'installation des Frères des Ecoles Chrétiennes à Saint-Rémy.

En sa qualité d'ancien grognard, l'Aumônier fonde une Association d'Anciens Combattants, la première sans doute qui se soit rencontrée à Saint-Rémy-de-Provence :

Figurez-vous qu'il dirige une Société de vieux soldats qui lui obéissent comme de véritables enfants de troupe... Point de musique militaire, point de fête exceptionnelle, point de cérémonie d'apparat... une simple réunion.

Il y en a bien quelques-uns que leur timidité confine au fond de l'église.

Quels sont ces hommes, dit l'abbé Chargros, qui montent la garde à la porte?... Avancez... venez vous asseoir. Je n'en-

(5) Renseignements recueillis par un enfant de Saint-Rémy de Provence, vicaire général à Aix, le très aimable et très serviable Mgr Courbier.

tends pas que vous fassiez corvée ici; vous en avez bien fait assez au régiment. Je ne vous demande que le strict nécessaire.

L'abbé ne se contente pas de prêcher ses camarades anciens combattants, il les assiste,

leur indique les moyens nouveaux et ingénieux de soulager la misère, qu'un homme, dévoué comme lui à ceux qui souffrent, peut seul trouver.

Cette correspondance avec l'abbé Chargros, parfois quotidienne, est surtout, en dernière analyse, une correspondance d'affaires. Marie Cappelle, ruinée par son procès et son emprisonnement, avait besoin de travailler pour vivre, pour payer sa pension à MM. de Chabrand (6) et même pour préparer un avenir de liberté qu'elle commençait à entrevoir. Dans sa situation de fortune et de santé, elle ne pouvait compter que sur sa plume, et c'est ainsi qu'elle accepta, sans doute à la demande de l'aumônier, d'occuper ses loisirs à la confection d'un nouvel ouvrage, d'une sorte d'Apologétique fleurie, petit *Génie du Christianisme* après la lettre, plus destinée à préparer, comme on dit aujourd'hui, un climat favorable à la religion, qu'à démontrer l'excellence de ses dogmes ou préciser les exigences de sa morale.

Le grand résultat auquel je voudrais atteindre, ce serait de faire penser beaucoup à la religion en en parlant très peu... Une larme... gagne plus de cœurs... que mille protestations écrites ou parlées... Dieu m'accorde de servir la religion, mais qu'il me garde de m'en servir!

Evidemment il ne fallait pas qu'un tel ouvrage fût trop austère.

Je rêve de quelque chose dans le genre du *Voyage autour de ma chambre*... un voyage à l'entour de Saint-Paul... Je

(6) On peut voir dans une note testamentaire par l'oncle Collard un reçu de diverses sommes perçues pour Marie Cappelle, après sa mort, accompagné de cette note : « Il reste encore dû par la défunte 1.750 francs à Monsieur Chabrand. » (Communiqué par M. Gustave Debayser.)

pourrai y placer des épisodes sur les différentes personnes qui y habitent et sur les guérisons obtenues sur la folie (7).

Le fonds cependant, nécessairement des plus sérieux, serait constitué par les Sermons de l'Aumônier...

Non pas un résumé fait par moi, mais le texte même des instructions... Cette petite propriété littéraire restera un lien entre nous, et si le gouvernement ne paie qu'insuffisamment ma pension, la première part sera prélevée pour mes généreux hôtes et je serai sans souci de ce côté.

Il ne saurait être question de reproduire ici tous ces fragments de prédication religieuse qui témoignent du zèle et même d'un certain talent de l'abbé Chargros, mais qui n'ajoutent rien à la valeur ou la notoriété littéraires de Mme Lafarge.

Çà et là cependant, on pourrait recueillir quelques-unes de ces petites pierres brillantes que Marie Cappelle enchâssait volontiers dans les formules romantiques des thèmes qui lui plaisaient particulièrement :

Nos larmes doivent briller un jour dans le diadème de notre éternité... La mort envoie en avant la douleur, qui est son écuyer... La douleur, c'est le levier de l'amour, le second bras de Dieu.

Sur le même sujet, quarante ans plus tard, et dans la même maison, Vincent Van Gogh devait écrire à son frère Théo : « Les douleurs sont les grands capitaines de notre existence... »

Ailleurs, c'est une méditation sur la légende du Juif errant « et l'insouciance de ceux-là qui, jetés sur le grand chemin de la vie, avancent, avancent toujours, sans jamais se demander où ils vont. »

Voyez-les! ils ne s'occupent que d'une chose : les besoins de la route. Ils travaillent pour acquérir les vêtements du voyage, se fatiguent pour se procurer les cinq sous de nourriture. Mais où ils vont, ils n'en savent rien...

(7) Il ne reste pas trace, et c'est peut-être dommage, de cette partie du programme dans la documentation inédite du Musée des Alpilles.

Une autre fois, Mme Lafarge évoque l'Espérance « fille charmante aux regards joyeux et si douce à contempler. »

La voici, elle est légèrement vêtue d'une robe de satin argenté; ses beaux cheveux laissent sur ses épaules flotter leurs boucles dorées; un sourire éternel se montre sur ses lèvres; dans ses mains, elle tient un vase rempli d'une eau sacrée qui étincelle comme les perles de la rosée... Elle seule peut nous conduire au bosquet du bonheur.

Assez souvent des préoccupations sociales, intéressantes pour l'époque, se traduisent dans les Cahiers : ces considérations sur les enfants des riches par exemple, suivies d'une lettre sur les enfants des pauvres.

Chez les premiers :

Que de grâce dans leur mutinerie, que de gentillesse dans leurs caprices, que de naïveté dans leur langage, que de santé dans leurs doux visages, que de bonheur dans leurs brillants regards... Ah! restez toujours ainsi, beaux petits enfants, les pieds dans le velours, les épaules dans l'hermine, les cheveux dans la soie, les mains dans la dentelle précieuse...

De l'autre côté :

A ces antres où habitent les enfants des pauvres, il y a deux portes, la première est le travail, la seconde la misère. Tous ceux qui franchissent l'une franchissent l'autre tôt ou tard en passant par l'abandon, la honte, l'abjection et la faim, s'ils sont vieux; par l'isolement s'ils sont jeunes, la corruption et peut-être l'infamie.

En d'autres *Lettres du Dimanche*, on peut glaner pour l'érudition régionale ici un détail utile à recueillir et là un document historique oublié. Par exemple : ce travail sur la « Solitude de Nazareth » où l'on voit l'abbé Coural, l'ancien aumônier de la prison de Montpellier se dévouant à recueillir et remettre dans la droite voie les femmes libérées « guettées par le vice au sortir de la prison... qui troquent leur corps et leur âme contre un morceau de pain. »

Ou encore cette inscription du cloître de Saint-Paul, qui serait perdue aujourd'hui sans la piété de Mme Lafarge à la méditer :

La ville est pour moi une prison, la solitude un paradis, *oppidum mihi carces est et solitudo paradisum.*

Le 8 mai 1852, Marie Cappelle « criait dans sa détresse » vers le Prince Louis-Napoléon Bonaparte, Président de la République française, lui demandant « un peu de soleil pour sa vie, une protection auguste pour son malheur », le suppliant de « changer un acte de clémence en acte de justice (8).

Le « jeudi » 27 mai suivant, « à cinq heures du soir », elle pouvait écrire à son oncle :

Je suis libre, libre sans condition, c'est-à-dire libre de vivre toute à vous et pour vous. Adèle est folle de joie, l'ordre officiel de ma mise en liberté est dans la poche de M. Aimé.

Une heure auparavant, elle s'était adressée à Emile de Girardin — dans une lettre que Boyer d'Agen nous a conservée — (9) pour faire remonter jusqu'à l'influence de ses démarches le mérite du décret présidentiel.

Laissez-moi vous apporter, ajoute-t-elle, ma première larme de joie et mon premier sourire... La liberté me monte à la tête, je ne sais ce que mon cœur écrit.

Enfin, n'ayant pu rencontrer M. Chabrand, elle lui mandait, toujours le même jeudi soir, toute sa reconnaissance :

Votre nom restera le premier inscrit dans la mémoire de mon cœur...

Quelques jours plus tard, le lundi de la Pentecôte, Marie Cappelle priait « Madame la Supérieure de l'Asile Saint-Paul » de lui garder « ces quelques lignes qui traitent d'affaires d'intérêt, ma reconnaissance se refuse de

(8) *Correspondance*, t. II, p. 177.
(9) *Idem.*, t. II, p. 136.

compter avec mon loyal hôte et cependant je veux qu'il reste un titre en cas de mort » (10).

Ce sont assurément les dernières lignes écrites de Saint-Rémy et le jour même du départ, puisqu'on pouvait préciser vers le milieu du mois suivant :

« Les derniers verrous de Saint-Paul se sont tirés sur moi, le lundi de la Pentecôte », et que ce jour était le dernier du mois de mai, en 1852.

Marie Cappelle se retira d'abord chez M. Collard, son grand-oncle, à Montpellier. De là elle écrivit bientôt à M. de Chabrand et à l'aumônier de Saint-Paul. Elle exprimait encore une fois sa reconnaissance pour le « savant et excellent docteur ». invitait ses hôtes à venir la voir à Montpellier, et donnait des nouvelles de sa santé.

Ma toux diminue un peu. Je crache moins, mais les palpitations se succèdent avec une violence effrayante. Je suis soignée par trois bonnets carrés de la Faculté de Montpellier, M. Pourchet en tête bien entendu. Je prends le lait d'ânesse matin et soir, le sirop Larose, des gelées de viandes et de lichen, les Eaux-Bonnes.

Elle est de plus « au régime suivant : mutisme de carpe de huit heures à midi, bêtise d'huître de midi à onze heures, sommeil de marmotte de minuit au matin ».

La maladie qu'on peut deviner à travers ce traitement ne devait pas guérir. Envoyée aux bains d'Ussat (Ariège), Marie Cappelle y mourait quelques mois plus tard, le 7 septembre 1852, âgée de 37 ans; franchissant, comme elle le disait naguère encore à Saint-Paul de Mausole, dans une des « Lettres du Dimanche », cette « solennelle étape *entre deux mondes:* l'un qui passe vite avec ses quelques joies rapides et ses multiples souffrances; l'autre qui est stable, alors que le *clairon de l'éternité* nous ouvre les portes éternelles. »

Saint-Paul-de-Mausole. Mai 1938.

DOCTEUR EDGAR LEROY.

(10) La lettre porte le cachet noir de Marie Cappelle, où se lit la devise *Au ciel.*

L'ORIGINE DES " CONTES INDIENS " DE MALLARMÉ

—

Dans la préface des *Contes Indiens* (1), l'éditeur, le Dr Bonniot, se demande d'où Mallarmé a tiré ces récits :

Quoique tarde le plaisir de la lecture même, on doit maintenant se demander : à quelles sources l'auteur a-t-il puisé? question, de solution moins facile. Doute (2) qu'il sût le sanscrit; croyons plutôt que l'inspiration lui vint des adaptateurs nombreux des légendes orientales, souvent reproduites à travers les ans par les Eugène Burnouf, les Foucaux, les Hippolyte Fauche, les Lancereau, les Mary Summer, etc..., s'il n'a eu recours aux traductions anglaises, premières leçons européennes de plusieurs entre ces contes (3).

Il ne semble donc pas connaître la source exacte. Il n'en est pas question non plus dans l'excellent article de M. Jacques Scherer, paru tout récemment (4). Or, en citant Mary Summer à la suite de toute une énumération d'orientalistes, le Dr Bonniot ne croyait pas si bien dire, et voici l'origine exacte des *Contes Indiens*. Mais nous serons obligés d'abord, par un long détour, de parler des rapports de Mallarmé et de la célèbre actrice et demi-mondaine Méry Laurent (5).

Nous ne saurions rien faire de mieux que de céder

(1) Paris, Carteret, 1927.
(2) *Sic.*
(3) *Avant-Propos*, p. VII-VIII.
(4) *Notes sur les Contes indiens de Mallarmé. Mercure de France*, 1er avril 1938, p. 102-116.
(5) 1849-1900, née Anne-Rose-Suzanne Louviot, d'origine nancéenne.

momentanément la parole à un journaliste nancéen bien renseigné (6) :

Mme Veuve Méry Laurent est une petite dame de la fin de l'Empire, que la République avait transformée en grande dame... Elle avait débuté sur la scène de la Gaîté dans le *Roi Carotte*. Mais elle dut presque aussitôt abandonner le théâtre pour se consacrer exclusivement à l'amitié d'un richissime chirurgien dentiste, bien connu par sa fameuse intervention aux Tuileries lors du départ furtif de l'impératrice Eugénie (7)... De nos jours, son salon de la rue de Rome était resté... un des endroits de réunion les plus suivis par nombre de personnalités du monde des lettres, des arts et de la politique.

De fait, son salon était des plus fréquentés et ce serait toute une étude à faire. Il suffit de citer quelques noms d'écrivains comme Mallarmé, Henri de Régnier, François Coppée, Paul et Victor Margueritte (8), de peintres comme Manet (9), Gervex, Whistler, de musiciens comme Reynaldo Hahn. C'était un milieu fort curieux, un peu mêlé : Méry, forte mangeuse et forte buveuse, vivant dans le luxe et les réceptions, très soucieuse de sa santé, ne connaissant aucune borne à ses caprices et à sa générosité, cherchant toujours à éblouir, même par le mensonge et le bluff, très assimilatrice comme beaucoup de femmes, très bonne, toujours prête à rendre service, Méry recherchait avidement les hommages des plus hautes personnalités. Le sommet de sa vie s'était visiblement placé entre 1875 et 1880, et elle avait conservé le goût artistique régnant en ces années-là. Ce n'était donc pas un milieu d'avant-garde.

Henri de Régnier a laissé de précieux souvenirs (10)

(6) L'article, dont nous n'avons pu retrouver la référence, a dû paraître dans l'*Est Républicain* vers 1900-1901.

(7) Il s'agit de l'Américain W. Th. Evans.

(8) Méry était certainement aussi en relations avec Verlaine et Anatole France.

(9) Manet, qui l'adorait, a laissé plusieurs portraits d'elle (Musées de Nancy, de Dijon, de Buda-Pest).

(10) *Nouvelles Littéraires*, 23 juillet 1932.

sur Méry et ses relations avec Mallarmé. Nous nous effacerons à nouveau pour lui céder la parole :

Il ne se passait guère de jour sans que Stéphane Mallarmé vînt visiter la belle personne qui était liée pour lui au souvenir de son cher Manet (11)... Il l'adorait. J'ai été bien souvent témoin des soins délicats et des gentillesses raffinées dont il l'entourait. Il apportait un art délicieux à l'amuser de mille « riens » qui attestaient la continuelle préoccupation où il était de lui montrer la place qu'elle tenait dans sa vie. Aucune occasion de fête ou d'anniversaire n'était oubliée...

Ce témoignage s'accorde bien avec le billet inédit que voici (12) :

Paris, samedi.

Un mot pour t'embrasser, regretter hier soir : je suis revenu trop tard, comme je m'y attendais — avec un paquet de biscuits sous le bras. Dire que je ne peux pas le porter, Dimanche, chez Whistler et de là aux Talus (13)! A part cela je suis bien souffrant d'intolérables nuits et voici qu'une lettre, reçue ce matin, ne nous laisse presque pas d'espoir pour Valvins —, le vague recours que j'aie contre cet état d'insomnie... Ce n'est donc pas un ami gai, mais tendre simplement, qui t'embrasse.

Ton MALLARMÉ (14).

« La mort de Mallarmé, témoigne Reynaldo Hahn (15), lui (16) causa un profond chagrin et, à part moi et deux ou trois familiers, elle ne voyait plus personne », et dans son testament elle léguait à la fille du grand poète 20.000 francs et de l'argenterie, « en souvenir de l'affection que son père lui avait vouée ».

Cette large parenthèse n'était pas inutile comme nous

(11) Manet était mort en 1883 et le récit se place en 1888.
(12) Non daté.
(13) Il s'agit de la villa des Talus, 9, Bd Lannes, que possédait Méry Laurent.
(14) La signature est réduite à un chiffre, combinaison du M et du A.
(15) Extrait d'une lettre inédite que nous a adressée R. Hahn le 15 juillet 1938.
(16) Il s'agit de Méry.

allons le voir. Méry Laurent comptait parmi ses hôtes le fils du grand Fournier, le jeune Dr Edmond Fournier. Celui-ci — nous résumons son propre récit — parcourait un jour (17) chez elle les *Contes* de Mary Summer (18). Il exprima l'heureuse idée que bien illustrés ces contes seraient des plus intéressants. Mais le style de Mary Summer lui paraissait exiger des corrections et des retouches : « Qu'à cela ne tienne, dit à peu près Méry, il n'y a qu'à les faire récrire par Mallarmé. » Mallarmé était là et, ravi de pouvoir faire plaisir à Méry Laurent, s'empara du petit volume, l'emporta chez lui, choisit les plus jolis contes, *Le Meurtrier par amour filial* (qu'il intitula *Le Portrait Enchanté*), *La Fausse Vieille, Le Mort Vivant, Nala et Damayanti,* arracha les pages correspondantes de Mary Summer (19), et récrivit les contes à sa manière. Le manuscrit appartint longtemps au Dr Edmond Fournier, puis le Dr Bonniot, gendre de Mallarmé, en fit l'acquisition.

Une rapide comparaison des textes suffirait à faire une preuve éclatante sinon des circonstances précises relatées ci-dessus, du moins du fait que Mary Summer est la source unique de Mallarmé. D'ailleurs le Dr Bonniot a annoté *La Fausse Vieille* par ces mots : « Texte revu par Mallarmé (20) », *Le Mort Vivant* et *Nala et Damayanti :* par « Arrangé et récrit par Stéphane Mallarmé (21) ». Prenons par exemple *Le Portrait Enchanté,* tiré du *Meurtrier par amour filial.* Nous citons successivement le texte de Mallarmé (22) et celui de Mary Summer (23). Le jeune Oupahara, pour reconquérir le royaume paternel ,s'est habilement substitué à l'usurpateur qu'il vient de faire disparaître. Il réunit ses ministres :

(17) Autour de 1892, d'après le Dr Edmond Fournier, 1893 d'après le Dr Bonniot.

(18) Mary Summer, *Contes et légendes de l'Inde ancienne.* Paris, Leroux, 1878.

(19) Nous gardons par une pieuse curiosité l'exemplaire mutilé qui revient au Dr Edmond Fournier et que celui-ci nous a donné.

(20) Ed. Carteret, p. 43.

(21) Ed. Carteret, p. 66 et 100.

(22) Ed. Carteret, p. 23-24.

(23) *Contes,* p. 109-110.

Les ministres arrivèrent avec mille génuflexions et autant de compliments.

Messieurs, fit le roi, mes idées ont changé avec ma personne; vous savez que je n'avais pas de très bonnes intentions à l'égard de mon oncle, l'ex-souverain de Mithîla. Voici maintenant, je prétends qu'il soit libre, qu'on lui restitue ce royaume, le sien, et obéissons-lui comme à un père.

Stupeur, dégénérée en simple grimace des ministres, puis en leur moue; avant qu'on insinuât que la générosité, dans la politique était une habileté contestable. Sans les écouter, le prince reprit : « Je voulais aussi envahir le territoire du Behar. Après mûre réflexion, j'y renonce; l'instant n'est pas favorable : des soldats massacrés, des récoltes dévastées, l'inimitié du sol et des gens, voilà ce que j'y gagnerais. Mieux vaut toujours, se laisser déclarer la guerre, que de la déclarer soi-même. »

Sur ces entrefaites, on annonce au roi que le propriétaire du fameux diamant demande à lui parler. Le négociant entra tremblant, il s'attendait à être dépouillé et à recevoir la bastonnade en guise de paiement si le roi se trouvait dans un accès de générosité.

Quelle ne fut pas sa surprise, quand le monarque lui dit d'un ton affable :

« Depuis longtemps, je désirais posséder ton diamant et, comme il ne me convient d'acheter une chose si précieuse au-dessus ni au-dessous de sa valeur, nous ferons estimer cette pierre par les experts.

Et maintenant voici le modèle :

Les ministres arrivèrent avec mille génuflexions et mille compliments.

— Messieurs, fit le roi, mes idées ont changé avec ma personne; vous savez que je n'avais pas de très bonnes intentions à l'égard de mon oncle, l'ex-souverain de Mithila. Maintenant, je prétends qu'il soit libre, qu'on lui restitue ce royaume, qui est le sien, et que nous lui obéissions comme à un père.

Les ministres firent la grimace, insinuant qu'en politique

la générosité était d'une habileté contestable. Sans les écouter, le prince reprit :

— Je voulais aussi envahir le territoire du Behar. Après mûre réflexion, j'y renonce; l'instant n'est pas favorable; des soldats massacrés, des récoltes dévastées, des ennemis acharnés, voilà tout ce que j'y gagnerais. Il vaut toujours mieux se laisser déclarer la guerre que de la déclarer soi-même.

Sur ces entrefaites, on vint annoncer au roi que le propriétaire du fameux diamant demandait à lui parler. Le négociant entra tout tremblant; il s'attendait à être dépouillé et à recevoir la bastonnade en guise de paiement. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque le roi lui dit d'un ton affable :

— Depuis longtemps, je désirais posséder ton diamant et, comme il ne me convient pas d'acheter une chose si précieuse au-dessous de sa valeur, nous ferons estimer cette pierre par des hommes expérimentés.

Il n'est pas besoin d'artifices typographiques pour mettre en lumière combien Mallarmé suit de près Mary Summer, du moins dans des passages assez longs comme celui que nous venons de citer. Nous pourrions multiplier les exemples, mais ce serait peine inutile.

On saisit tout de suite l'intérêt de ce rapprochement. Il est bien évident que, pour juger sainement de la valeur littéraire des *Contes Indiens*, dans le fond et dans la forme, il est indispensable d'avoir toujours une arrière-pensée pour Mary Summer. M. J. Scherer écrit par exemple (24), à propos du style des *Contes Indiens :*

Une seule fois, Mallarmé cède au plaisir puéril du dépaysement par l'orthographe, et écrit « la Gangâ » pour « le Gange », à la manière de Leconte de Lisle. Mais le pathétique de la situation peut excuser cette sonorité trop solennelle, ailleurs inutile.

Et M. J. Scherer cite l'exemple (25) :

Soit, mon père; vous me refusez, je vais de ce pas me

(24) *Mercure de France*, 1er avril 1938, p. 115.
(25) Emprunté à *La Fausse Vieille*, p. 46.

jeter dans les eaux de la Gangâ : puissent les dieux vous pardonner ma mort!

Or, à un signe de ponctuation près, c'est exactement le texte de Mary Summer (26). Est-il besoin de dire que cela ne supprime rien des conclusions de M. Scherer? Si Mallarmé, qui fut d'abord parnassien, a jugé bon de garder « la Gangâ », c'est bien pour la raison indiquée ci-dessus. Qui pouvait l'empêcher de faire une légère correction?

Mais surtout, et c'est là-dessus que nous insisterons, la comparaison des deux textes est une clef pour pénétrer certains aspects de l'art de Mallarmé. Ce serait une erreur de croire que Mallarmé s'est contenté de retoucher par-ci par-là. Il a opéré des modifications de détail et d'ensemble particulièrement révélatrices de son génie.

Une étude parallèle de Mary Summer et du texte retouché suffirait à faire le bonheur du grammairien et du stylisticien. Tout le travail, si profond et si curieux, qu'a opéré Mallarmé sur la langue apparaît ici en pleine lumière. Le Dr Bonniot (27) nous fournit déjà d'utiles suggestions; ce n'est donc point par conséquent une vaine étude. Une première lecture courante nous révèle la tendance à condenser la phrase, en supprimant tout ce qui est tant soit peu superflu, — la tendance à l'inclusion (Mallarmé aime à interrompre le discours, à le couper de parenthèses) (28), — le désir de bouleverser l'ordre des mots, soit pour créer la surprise et remettre en valeur « les mots de la tribu », soit pour calquer l'ordre psychologique réel, soit simplement pour le plaisir de changer, — l'effort pour juxtaposer et non subordonner (le poète escamote les relatifs quand il le peut), — la haine du verbe, réduit à des passés simples et à des présents ou à des formes nominales, tandis que le verbe *être* tend à disparaître régulièrement, comme si certaines catégories linguistiques étaient frappées d'interdit, —

(26) P. 27.
(27) Avant-Propos des *Contes Indiens*, p. V-VII.
(28) L'aboutissement est le fameux poème en prose, *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard.*

l'horreur de la multiplicité et du signe de la multiplicité, le pluriel (n'oublions pas l'idéalisme de Mallarmé, qui s'efforce de retrouver l'idée stable dans les symboles mobiles de la réalité), — l'extension de sens de mots-outils très vagues comme la préposition *à*, et bien d'autres tendances encore. La ponctuation mériterait à elle seule un travail à part, car le poète bouleverse les notions traditionnelles et utilise la ponctuation comme signe des mouvements réels de la pensée, ou comme des procédés de notation musicale, analogues aux soupirs, demi-soupirs, etc... Contentons-nous pour l'instant des remarques que n'importe quel lecteur peut faire, les deux textes en main.

Ce qui est plus important encore, c'est l'élaboration littéraire, car le poète, quand il s'agit d'opérer des transpositions, des suppressions et surtout des adjonctions, n'a point de scrupules. Mallarmé s'est amusé à changer l'ordre suivi par Mary Summer, si bien qu'il faut parfois se livrer à un petit travail de mosaïque pour voir comment il a opéré. Il aime les brusques débuts, en particulier dans *Le Portrait Enchanté* et dans *Nala et Damayanti*. Mary Summer, de peur que nous ne comprenions pas, commence par encadrer solidement son personnage, et au moment des présentations, il n'est plus tout à fait un inconnu. Mallarmé procède à l'inverse : nous nous heurtons soudainement au personnage, accomplissant un acte caractéristique ou indifférent, puis seulement les présentations nous permettent de comprendre.

Les interversions, à l'intérieur du récit, secondaires ou très importantes, ne manquent pas. Elles relèvent d'une technique analogue. Prenons un exemple tiré de *Nala et Damayanti*. Nala, après avoir abandonné sa femme Damayanti, est transformé par un serpent merveilleux en un cocher difforme, nommé Vahouka. Chez Mary Summer, nous assistons à la transformation et nous savons tout de suite qui est le cocher Vahouka. Mallarmé, au contraire, dans le cours du récit, nous présente Vahouka et après seulement nous explique cet avatar. Ces

procédés, comme l'a d'ailleurs fort ingénieusement remarqué M. Scherer, sont empruntés au théâtre, qu'adorait Mallarmé, mais un théâtre idéal où l'auteur, toujours présent, souffle quelques explications au spectateur.

Les suppressions sont plutôt rares. Le poète n'aime pas les réflexions générales, d'allure sentencieuse, souvent oiseuses et dépourvues d'esprit; il élague les détails inutiles pour abréger, concentrer, simplifier; il élimine, au bas des pages, toutes les notes de Mary Summer qui lui paraissent inutiles : c'est ainsi que la situation géographique du royaume légendaire du Nichadha ne l'intéresse point. Par contre, il ajoute souvent. Tantôt c'est un simple mot, bien caractéristique du poète. Mary Summer (29) termine les aventures des deux sœurs, dans *La Fausse Vieille*, par la phrase suivante : « Après tant d'aventures, elles avaient bien mérité le bonheur. » Le poète (30) corrige : « Certes, après tant d'aventures, elles avaient mérité le bonheur, qui est muet. » On sait que la notion du silence est éminemment mallarméenne. Tantôt Mallarmé ajoute une métaphore, une comparaison, une description délicatement précieuses ou sensuelles, de brèves analyses psychologiques qui ne sont pas dépourvues de malice. Il est hanté par des visions de pierreries qui, par leur pureté, rivalisent avec celle des Idées. Un char entre avec un bruit de tonnerre dans la cour d'un palais (nous revenons à *Nala et Damayanti*) et Mary Summer (31) écrit : « Il n'est pas jusqu'aux paons perchés sur les toits... qui ne poussent des cris joyeux. » Le poète (32) transforme cette idée banale : « Il n'est pas jusqu'aux paons perchés sur les tuiles incendiées par le soir, qui n'imitent, avec leur queue éblouissante, chaque roue du char véloce. » Tantôt enfin le génie de Mallarmé se donne libre cours, oubliant le conte en de magnifiques intermèdes, qu'il s'agisse du finale, d'une préciosité délicieusement contournée, de

(29) P. 30.
(30) P. 43.
(31) P. 143.
(32) P. 94-95.

Nala et Damayanti (33) ou de l'extraordinaire ballet, à la fin du *Mort Vivant* (34). Il y aurait long à dire sur le psychologue, le poète, l'esprit passionné de musique et de danse : L'artiste ne se retrouve-t-il pas tout entier dans ces *Contes Indiens?*

Etrange hasard d'une conversation qui fit naître certaines des plus belles pages de la prose mallarméenne, lesquelles se sont révélées à nous après ce long silence si cher au grand disparu.

C. CUÉNOT.

(33) P. 99-100, depuis : « Sur la pointe des pieds se dresser », à « Arrière un autre bruit ».

(34) P. 65-66, depuis : « Châtiment qui prépare le silence », à « un déchirement de pardon et de joie ». Le Dr Bonniot ne s'y est pas trompé, lui qui parle, dans son Avant-Propos, p. VIII, du « scénario de ballet esquissé en finale au *Mort Vivant*, lequel porte indubitablement son sceau ».

POÈMES

I. DISTIQUES

Frissons de feuilles et de l'âme. Le vent vire;
Au profond du hallier une harpe soupire...

Quand le givre fait geindre l'arbre sous son poids,
Le pied d'un seul passant éveille tout le bois...

Cette barque amarrée à la rive attend l'heure,
Où le vent sur le flot entre les herbes pleure.

La chute d'une feuille morte sur l'étang
Déroule tant de plis que le miroir se fend...

La cloche exhale un chant, qui semble une prière,
Pour les morts endormis dans le vieux cimetière...

Le corbeau rêve seul sur le pommier fleuri :
Sur le cœur plein d'amour se perche le souci.

Les fleurs, ce matin-là, buvaient avec ivresse
D'un clair ciel nu d'avril la divine caresse...

De précoces muguets embaumaient le sous-bois;
La source sous les pins sanglotait à mi-voix.....

—

II. ELLE PARLE...

De l'aurore et des fleurs je suis le frais sourire;
Je suis le clair de source où la lune se mire,
La rosée au soleil sur le gazon tremblant;
Je suis l'or que le vent prend aux chatons du saule,
L'envol d'un ruban rose au revers d'une épaule,
Le reflet d'une tresse au frisson d'un cou blanc...

Je suis l'odeur d'avril et, dans le soir qui tombe,
Le doux roucoulement des plaintives colombes;

Je suis l'écho d'un chant d'oiseau dans le verger;
Je suis le rêve éclos aux lèvres du Silence,
Dans le scintillement des étoiles, l'immense
Attente de la Glèbe après qu'il a neigé...

Je suis le feu qui court sous la mousse, en saccades,
Entre les sapins bleus, que, brusque, il escalade;
Je suis le filet d'eau qui jaillit du rocher
Et s'enfuit vers la mer, en emportant les feuilles;

Je suis l'ombre où la jeune fille se recueille,
Et son humble prière avant de se coucher...
Je suis l'aimant du ciel, je suis l'hymne des Sphères,
Je suis l'inflexion et l'accent des voix chères,

Je suis le secret de la Vie et de l'Amour,
Le charme qu'Apollon versait à Castalie;
Je suis ce qui console, exalte, ouvre et délie :
Ceux que j'aurai grisés m'aimeront sans retour...

—

III. LA ROSE ET LE VENT

Disait la Rose au Vent jaloux :
— « Tu m'aimes trop; tu me chiffonnes;
Tes doigts câlins, tes baisers fous
Vont faire tomber ma couronne... »
Disait la Rose au Vent jaloux...

Répondait le Vent chuchotant :
— « C'est ton frais parfum qui me grise!
Que ton charme soit moins tentant,
Que ta couleur soit moins exquise... »
Répondait le Vent palpitant.

La Rose et le Vent sont épris
De la même étoile au ciel sombre,
Et c'est Vénus qui leur sourit,
Lorsque le Soir vient verser l'ombre.
La Rose et le Vent sont épris...

—

IV. ET NUNC ET SEMPER

L'été perpétuel, qui palpite en Eden
Et qui divinement en pare les parterres,
Brode de mille fleurs la robe de la Terre,
Et fait frémir d'amour les herbes du jardin.

Des musiques de rêve ardent gonflent les brises;
Les parfums que disperse l'aile des ramiers
Se mêlent sous les branches molles des pommiers:
Adam médite au bord d'une source aux eaux grises.

Le soir tombe léger. L'air n'est que volupté;
Un rampement sournois se glisse aux pieds de l'Homme;
Les oiseaux dans leurs nids vont commencer leur somme;
Dans l'ombre capiteuse, une voix a chanté...

Adam rêve. Lilith veut en faire sa proie;
De ses cheveux flottants tout à coup a monté
Une odeur de luxure et d'impudicité;
Son œil vert darde un feu qui brûle et qui foudroie.

Adam subit le charme et se laisse griser;
De molles visions lui viennent en cortège;
Il est pur et des sens il ignore le piège:
Sait-il que le regard appelle le baiser?

Dans sa jeune candeur il cède aux artifices;
Le vide cependant se creuse dans son cœur :
Lilith ne peut donner l'amour ni le bonheur;
La charmeuse d'enfer ne veut que des complices.



Adam voit Jéhovah lui sourire d'en haut;
Il s'écrie à genoux : « Seigneur Dieu, j'ai la fièvre,
A cause de ce rut qui me gerce la lèvre;
Tu ne m'as pas donné l'épouse qu'il me faut...!

La femme qui saura m'aimer, que je désire
Sera mon âme-sœur et la chair de ma chair;
Par Elle j'oublierai qu'il existe un enfer;
Par Elle, Seigneur Dieu, j'étendrai ton empire.

Le doux Soir abaissa la paupière du ciel,
Et l'Homme s'endormit dans le parfum des roses :
Quand il se réveilla, l'aube naissait, les choses
Semblaient s'agenouiller aux pieds de l'Eternel.

Adam ouvrit les yeux, et le sourire d'Eve,
Couchée à son côté, l'enveloppa soudain;
Leur baiser emplit de musique le jardin;
La vie à ce moment prit la couleur du rêve.

Homme et Femme étaient, cette fois, la même chair;
En leurs souffles unis respirait avec joie
La bonté du Seigneur, dont la droite flamboie;
Adam dans son amour voyait un ciel ouvert.

☆

Eve, attirée un soir au bord de la fontaine
Par un rayon de lune, où tremblent des frissons,
S'est attardée au charme agreste des chansons,
Que le rossignol jette aux échos sous les chênes.

Lilith alors se glisse auprès de l'Homme seul,
Et le Désir prépare une étreinte perverse;
Eve entend sans comprendre un rire qui la perce,
Et voit passer la Mort près d'elle en un linceul.

Eve songe sous le pommier chargé de pommes :
Satan, qui peut sans honte emprunter tour à tour
Tous les visages, sait aussi parler d'amour;
Serpent il rampe et prend soudain figure d'homme.

Eve a compris le dur sarcasme de Lilith,
Et la tentation trouve sa chair sans armes;
Il faut qu'Adam lave son crime dans les larmes;
Il faut que son blasphème aille jusqu'au zénith...

Hélas! le double exil paiera la double faute;
Au seuil du Paradis l'Ange au glaive de feu
Fera valoir l'arrêt implacable de Dieu;
Le jardin sans amour perdra ses meilleurs hôtes.

Plus tard, sous l'œil vitreux et morne de la Mort,
Eve ira vers Adam déchiré par l'Epreuve;
Tous deux se sentiront soudain une âme neuve
Et se pardonneront leurs anciens remords.



Nous allons piétinant les fleurs, sans prendre garde;
Nous foulons sous nos pieds nos bonheurs, sans les voir
Et quand nous discernons notre erreur vers le soir,
C'est un œil ironique et faux qui nous regarde...

D'Eve et d'Adam la faute aveugle jusqu'à nous
N'a cessé de pousser ses ondes délétères.
Hélas! dans la vapeur épaisse de la Terre,
L'Amour est une fleur que l'on cueille à genoux.

Souffles mystérieux qui soulevez les mondes,
Puissances d'au-delà, volontés et désirs
Qui tissez nos destins et qu'on ne peut saisir,
Qui connaîtra vos lois, ô Forces vagabondes,

Que dans l'âme et la chair on sent vivre et frémir?

PHILÉAS LEBESGUE.

PORTRAIT DE FEMME

— Pourquoi ne feriez-vous pas aussi mon portrait? demanda-t-elle.

— Parce que je fais trop ressemblant.

— Et vous croyez que ça me fait peur?

— Non, vous êtes très sûre de vous.

— Modestie à part, je ne suis pas plus mal que d'autres, il me semble. Et d'un geste circulaire de la main, elle montra des tableaux de femmes accrochés aux murs de l'atelier.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, vous êtes beaucoup mieux que d'autres, mais je tâche de peindre moins les jolis visages que les pensées secrètes.

Elle se leva et s'approchant de la glace, y regarda attentivement son image. Quand elle revint s'asseoir, j'étais devant mon chevalet. Je la priai d'ôter son chapeau.

— Alors, comme ça, tout de suite?

Elle ôta son chapeau. Mais il lui fallut retourner devant la glace pour se donner un « coup de peigne ». J'eus beau lui dire que c'était tout à fait inutile. Pendant qu'elle se donnait plusieurs coups de peigne, je posai d'un trait sur la toile l'ovale de la tête vue de trois quarts, en indiquant ce mouvement de la nuque, solide, bien arquée, et donnant une impression de légèreté.

C'est ainsi que le portrait a commencé.

Les jours suivants, aussitôt réveillé, aussitôt debout. J'ai reçu comme un coup de fouet. Je vais droit au chevalet. Elle n'a pas besoin d'être là. J'essaye du blanc et du rouge. Les épaules sont deux fois plus larges que les hanches; comme les statues assyriennes. C'est extraor-

dinaire tout ce qu'on peut tirer d'un bon modèle. Mais maintenant il faudrait voir et montrer comment tous les morceaux tiennent ensemble et ce n'est pas encore possible. D'où vient ce regard presque dur d'où tout à coup jaillit de la gaieté? Sort-elle d'un chagrin? Est-elle convalescente? Peu à peu l'ardeur au travail diminue. La présence du modèle devient nécessaire.

Pour occuper le temps jusqu'à son arrivée, je vais de long en large dans l'atelier. Quand elle s'excuse d'être en retard, je sens qu'elle invente des histoires par politesse, et quand elle ne s'excuse pas, je la harcèle de questions :

— Qu'avez-vous fait toute la journée? Qui avez-vous vu? Avez-vous lu quelque chose? Et hier soir? Mais parlez donc, pourquoi vous tenez-vous cachée?

— Comme vous êtes impérieux, dit-elle en riant.

En effet, je deviens impérieux, et de quel droit? C'est pour remplir les silences où elle m'échappe et savoir qui elle est. Peut-être est-ce beaucoup plus simple que cela. Pourquoi toujours se payer de mots? Ce n'est pas la première fois qu'un peintre tombe amoureux de son modèle. Quand j'ai senti les premières atteintes du mal délicieux, je n'ai dit ni oui ni non. J'ai attendu la suite des événements, mais je ne m'attendais pas à glisser si vite sur la pente.

On sonne. Je sais que c'est elle, non seulement parce que c'est l'heure où elle doit venir, mais ce coup de sonnette m'a comme ébouillanté intérieurement, j'en ai les jambes flageolantes. Si je m'écoutais, je tomberais assis ou je bondirais sur la porte. Par un gros effort, je m'oblige à respirer sans hâte et à aller ouvrir à pas mesurés. Elle n'est pas seule.

— Bonjour, maître, j'ai pris la liberté d'amener une amie qui brûlait d'envie de voir ma tête. Vous permettez?

— Je n'aime pas beaucoup qu'on vienne voir un portrait avant qu'il soit achevé, j'ai peut-être oublié de vous le dire?

— Oh! alors on s'en va, la séance sera pour une autre fois.

— Non, ne vous en allez pas; vous savez que je n'ai rien à vous refuser.

— Ça c'est un peu exagéré, mais très gentil, dit-elle en me regardant attentivement, tandis que son amie se hâtait vers le chevalet.

La suite de l'entretien fut tout à fait décousue, parce que j'étais plongé dans une rêverie et que je ne me donnais aucune peine pour faire aller la conversation. Mon modèle m'apparaissait changé et nouveau, beaucoup plus vivant. En somme qu'est-ce que je fais depuis huit jours? Je tourne autour de son apparence, mais son être m'est resté étranger. Et qu'est-ce que je fais depuis vingt-quatre heures? Je fais semblant de m'intéresser à son âme parce que j'ai envie de la prendre dans mes bras. Est-il encore temps de s'arrêter, de faire machine arrière, de prendre la fuite? A chaque instant le courant entraîne plus loin, on est précipité vers l'issue.

— Vous êtes terriblement distrait, aujourd'hui, dit-elle; à quoi pensez-vous?

— Excusez-moi de n'être pas plus causant avec de charmantes visiteuses, mais je ne suis pas content de ça du tout.

Elles poussèrent en même temps un cri :

— Qu'est-ce que vous faites?

— Du très bon ouvrage, vous voyez, je défais.

De deux grands traits de vermillon, j'avais barré la toile.

— Oh! comme c'est dommage, dit l'amie.

Quant à elle, elle ne disait rien. Elle me regardait attentivement. Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain, pour recommencer.

Le lendemain je me réveille plus tôt que d'habitude avec une sensation sourde dans la tête. Les bruits de la cour et de la rue s'amplifient d'heure en heure, mais la rumeur souterraine domine, comme un mal latent qui ronge et avance, trouble la circulation du sang, gêne le fonctionnement des organes. Ainsi des heures sont franchies, le soleil atteint le sommet de sa course, et les forces

du corps, on dirait qu'elles se mettent à décliner. Un coup de sonnette les galvanise.

Elle entre, elle me demande de mes nouvelles, si j'ai bien dormi, si je suis d'humeur moins massacrante, ce que je pense de son amie :

— Mais vous ne dites rien! Qu'est-ce qu'il y a?

— Je vous écoute; remplissez cette chambre de votre présence, de vos gestes, de votre voix.

— De ma voix? Je croyais que vous détestiez les bavardages des femmes... Alors on ne travaille pas ce matin?

— Tout à l'heure, je m'y prépare. Mais ce matin je suis un peu fiévreux; on ne triche pas avec le thermomètre. Une pointe de feu me touche le cœur à intervalles réguliers et c'est chaque fois une brûlure délicieuse. Il a fallu que mes yeux s'ouvrent. J'étais aveugle et les aveugles voient très mal. Vous avouerez que pour un peintre c'était une situation ridicule. Voici la courbe de la nuque et le grand rythme des hanches, voici les mains presque décadentes, toutes ces beautés fixées une à une sur le papier, au total ça ne donne rien, il manque quelque chose d'essentiel. On ne doit vous montrer que debout, d'un seul jet, — et puis il y a autre chose. Si ces beaux bras sont accrochés aux épaules comme à des patères, à quoi est-ce qu'ils servent? S'ils pendent inertes le long du corps, où est leur puissance d'étreinte?

— Cher ami, le thermomètre a raison, vous avez un peu de fièvre, ce matin.

— Et cette gorge enfermée, comprimée, recluse, est-ce qu'elle ne va pas crever sa prison d'étoffe et faire jaillir les seins, pour qu'ils se bombent à l'air libre et se baignent sans vergogne dans la lumière?

— Dites tout de suite que vous voudriez me peindre nue, mais alors je dois vous avertir que vous vous êtes trompé de modèle.

— Il ne s'agit pas de cela, vous le savez très bien; ne faites pas l'ingénue. Comment vivons-nous tous, presque tous? Bêtement. Les plus intelligents finissent par vivre bêtement. Des gens à voir, des choses à faire, des

rendez-vous, des masses d'obligations aussi inutiles les unes que les autres; on serre des mains à droite et à gauche, et quelles mains, on prend part à des conversations sur des riens; de compromis en concession, on descend tout doucement la pente, on devient complice de niaiseries ou de saletés, on ne s'indigne plus, on accepte, on continue à descendre la pente un peu plus bas, le monde peu à peu s'encrasse et se rapetisse, est-ce vrai, oui ou non, on dégringole, on abdique... jusqu'à l'heure du coup de talon qui fait remonter à l'air vierge. Heureux ceux qui se réveillent à temps, avant d'être tout à fait morts. Pour les uns, il faut une maladie grave, pour les autres un grand événement, la mort de quelqu'un. Tout à coup la grâce opère comme sur le chemin de Damas. Quelquefois, il faut le passage d'une femme. Vous ne pouvez plus faire que vous ne soyez pas venue.

— Mais c'est une déclaration!

— La scène attendue, n'est-ce pas, inévitable, sans laquelle il n'y a pas d'action entre un homme et une femme. Ah! si c'était aussi simple que cela! Je voudrais vous entraîner à ma suite dans une autre atmosphère. Grâce à vous la grande séparation qu'il y a entre les êtres humains, ceux qui croient à quelque chose, ceux qui ne croient à rien, ceux qui ont la foi, ceux qui ne l'ont pas, la grande séparation a été ôtée. La route terrestre tout à coup quitte les régions d'en bas et monte presque verticalement. Déjà toutes les perspectives ont changé. Les choses qu'on voit dans la rue ou de la fenêtre, qui ont un volume, une forme, des couleurs, elles ont l'air d'exister, de servir à quelque chose, elles ne servent absolument à rien, elles sont en carton, on pourrait ébranler les façades des maisons d'un coup de pied et faire voler les cheminées d'un coup de canne bien appliqué. Si je n'étais extraordinairement maître de moi en ce moment, je vous chargerais sur mon épaule comme un sauvage emporte sa proie.

— Vous vouliez faire mon portrait et vous venez d'en faire un de vous qui ne manque pas de couleur.

— Et vous avez peur de la violence!

— Je n'aime pas les sauvages.

— Vous vous défendez bien. Comment vous faire comprendre? Je ne puis plus absorber qu'un peu de salade et de viande froide et j'ai un immense dégoût de l'alcool, eh bien! cette viande froide et cette salade, comprenez-vous que c'est comme si on disait qu'on vous aime? Quand tout à coup je me réveille, la nuit, le mal est toujours là comme un cancer sournois qui vous ronge intérieurement, comprenez-vous, quand on dit que ça ne va pas, que ça va mal, c'est comme si on disait qu'on vous aime? Je m'approche de vous. Ici, à trois pas, j'entre dans votre rayonnement, je le sens physiquement m'envelopper d'une chaleur. Si je suis un sauvage, comment avez-vous fait pour m'apprivoiser si vite? Je m'approche encore, mais je suis à bout de paroles. Ne dites rien, ne parlez pas, qu'un geste soit votre réponse.

Elle inclina la tête en arrière et tendit sa bouche.

Le choc fut si violent que je la perdis de vue. A l'instant décisif, les yeux ne voient plus, les oreilles n'entendent plus, la mémoire refuse d'enregistrer, on est précipité dans l'action, submergé par une lame de fond.

La suite se perd dans un mélange de baisers et d'explications. Les mots vont à la file indienne, tantôt précipitent leur cours, tantôt s'arrêtent, comme s'ils sentaient leur impuissance. Les mains alors viennent à l'aide. Elles disent la même chose que les paroles, autrement, jusqu'à ce que cette espèce de langage aussi ne suffise plus. Quand je compris qu'elle était consentante, renversée sur les coussins du divan, j'eus encore assez de présence d'esprit pour m'écarter d'elle et la voir étendue, offerte. Alors un chant monta, mais je n'en retrouve plus la mélodie tumultueuse. Ensemble nous perdîmes connaissance.

★

Il n'est pas vrai que le monde ait été créé en six jours. Il faut n'être plus vivant qu'à moitié, il faut être déjà à moitié mort pour dire cela. Dès qu'on est touché par la

grande force mystérieuse, on sent bien que les choses qui sont immobilisées dans une forme, que les choses terrestres et quotidiennes sont dépassées, que le monde avance et qu'on est comme une proue de bateau qui fend la mer, à la pointe du temps, dans du pas encore vécu, dans du pas encore créé.

Le sol a perdu sa solidité, il est devenu mouvant sous le pied et élastique. L'air fade qu'on respirait a de nouveau de la saveur. Une douceur succède à la sécheresse. Toutes les dimensions ont changé. Le cercle du ciel s'est démesurément élargi. J'entre de plain-pied, quoique mécréant, dans l'ordre des contemplatifs. Regarder les choses de la terre et du ciel, c'est se mettre en prière. On peut se mettre en prière n'importe où, à la terrasse d'un café, par exemple : il y a sur les tables des verres de bière, des cafetières de métal sur des petits plateaux carrés, des apéritifs de toutes les couleurs. Il y a toute sorte de prières, celle du saint au désert, celle de la femme infidèle qui vient s'agenouiller cinq minutes en passant dans l'ombre d'une chapelle, celle de l'homme déjà un peu ivre qui laisse inachevé son verre d'alcool.

J'ai refusé des invitations, je ne réponds plus aux lettres, je ne réponds plus au téléphone. Qu'est-ce que le pays natal, la famille? Toutes ces choses ne sont pas seulement reniées, elles sont jetées dans le brasier, comme des fagots de bois mort et, à chaque nouveau fagot, il y a un redoublement de flamme. Maintenant que le feu a été allumé et que la flamme se propage, rien n'existe que les progrès de l'incendie, avec des instants d'accalmie. Les choses du monde se disloquent qui s'étaient péniblement assemblées pour former un ordre et une hiérarchie. Elles ne sont plus que les aliments du feu grandissant. Tâches quotidiennes, règles, devoirs, conventions, qu'est-ce qu'elle radote dans son coin la raison? Ce qui n'était pas vrai est devenu vrai, ce qui n'était pas possible est devenu possible, ce qui était hors de portée, inaccessible, tout à coup remplit les bras. Le monde subit une loi nouvelle. Les forces contraires sont réconciliées. Les mécréants sont projetés

dans ce qui n'a pas de fin, dans la durée et la permanence, dans l'absolu.

— Cher ami, je me réjouis de vous revoir, mais aujourd'hui c'est tout à fait impossible. Ne soyez pas fâché.

» Etes-vous toujours aussi fou?

Ce court billet me coupe la respiration et les jambes. Qu'est-ce qu'il faut faire? On se trouve aventuré en plein champ comme un soldat en campagne, chargé d'une reconnaissance. La vie n'était, avant, qu'un jeu plus ou moins compliqué, avec des règles. Voici la vie dangereuse qui commence. Il n'y a plus de chemin tracé, il faut à chaque pas inventer une route. Où êtes-vous? Que faites-vous à cette heure, pendant qu'on vous attend? Qu'est-ce qui vous retient loin d'ici? Qu'est-ce qu'il y a dans votre vie?

Elle est revenue le soir même après le théâtre pour souper.

— Vous y teniez beaucoup à ce théâtre?

— Ne me cherchez pas une querelle ennuyeuse.

— Vous croyez que les heures passent vite entre ces quatre murs à vous attendre?

— Je ne suis qu'une femme entre beaucoup d'autres.

— Voulez-vous êtes encore à moi?

— Il me semble que je suis revenue, que nous sommes seuls et qu'il est minuit.

— Ouvrez vos bras!

— Ne me faites pas faire de la gymnastique!

C'est ainsi qu'elle se tire d'affaire par un mot, un geste, un silence. Depuis le commencement de nos tête-à-tête, pas un mot ou un geste de trop, pas une fausse note, pas une bavure. Elle résiste en se laissant faire. Elle cède au courant, parce qu'on ne sait jamais ce que la vie va vous apporter : on verra bien. Une fois sa décision prise, elle est absolument indifférente au qu'en-dira-t-on. Mais elle cède au courant sans s'y abandonner. Elle garde sa tête. Elle se donne et se reprend avec la même désinvolture et rien ne lui est plus précieux au monde que sa liberté. J'admire ce mélange de sagesse et d'audace. Je l'appelle l'amazone. Elle veut tout connaître, tout

sentir, voir les pays, faire le tour du monde et en attendant faire le tour de la capitale, dans les salons, les bals populaires et même les mauvais lieux. Elle rêve de voyages en avion, de courir des dangers. Et dans l'amour, est-ce qu'il n'y a pas aussi et d'abord faire l'amour?

Quand je revins de la cuisine en pyjama avec le plateau du souper, je la trouvai étendue sur le divan, en combinaison bleu-pâle, les mains croisées sous la nuque. Et comme si elle ne s'apercevait pas de mon trouble :

— Approchez la table, dit-elle. Je me réjouis de manger de bonnes choses.

Je m'assis au bout du divan et d'une main gourmande je lui caresse la gorge.

— Tout à l'heure, dit-elle.

— J'ai bien le droit moi aussi d'aimer les bonnes choses!

Pendant que ma main devient plus exigeante et indiscrète, je me penche sur elle, informé par les mouvements de son corps qu'elle s'amadoue et s'énerve. Quand elle put parler, elle reprit son souffle et dit :

— Je vois qu'il faut en passer par où vous voulez, sans ça nous ne pourrons pas souper tranquillement.

Alors m'ayant attiré à elle, ses bras se refermèrent sur moi...

Que la chair et l'esprit sont voisins! Ils se font une guerre acharnée et tout à coup si étroitement embrassés qu'ils se confondent. C'est un moment d'absolu, volé au temps. Mais ce n'est qu'un moment de trêve. La possession est toujours à recommencer.

— Laissez-moi souffler, dit-elle. Il y a temps pour tout. Voyons un peu ce que vous avez préparé pour le médianoche.

— Oui, je sais, vous trouvez que j'exagère. Tout est tellement simple, n'est-ce pas? On se plaît, on se le dit, on se le prouve, et voilà.

— Je suis heureuse de vous avoir rencontré, je suis heureuse d'avoir été remarquée par vous, mais je suis une femme pareille à beaucoup d'autres.

Je la regarde parler. Elle continue :

— Quand votre exaltation tombera, quand vos yeux cesseront de m'embellir, je vous plairai moins.

— Et si c'est le contraire qui arrive, si vous me devenez indispensable, si j'ai besoin de vous, si je ne puis plus me passer de vous?

— Vous savez bien que tout a une fin.

— Par quelles expériences avez-vous passé pour parler ainsi! Je vous sens sur la défensive, réticente.

— Est-ce que je vous ai rien refusé?

— L'amazone est plus généreuse de sa bouche que de ses paroles, comme si les mots engageaient davantage, comme si elle craignait de révéler son passé et d'engager l'avenir. Elle ne promet rien, elle dit: peut-être. Elle dit: on ne sait pas. Mais toutes ces beautés que vous n'avez pas refusées, que j'ai prises, est-ce que vous me permettez seulement de les prendre ou est-ce que vous me les donnez? Et les ayant données, est-ce que vous allez les reprendre? Est-ce que vous vous figurez que je vais me contenter d'un prêt à la journée, à la petite semaine?

— Doucement, cher ami, je ne demande qu'à vous croire et à vous suivre, mais ne vous tourmentez pas, soyons heureux le plus longtemps possible, et maintenant — à table!

De rendez-vous en rendez-vous, notre liaison se resserre. Je la verrai un quart d'heure demain soir. Elle m'a demandé si ça valait la peine. Un quart d'heure, ce sera le sommet de la journée, la goutte d'opium devenue nécessaire. Que deviendrait la caravane s'il n'y avait pas l'oasis? La vie est une course au prochain rendez-vous. Mais les contretemps se lèvent sur le chemin comme des guêpes : elle doit aller à un concert « avec des amis ». Il n'y a rien là que de naturel, mais ceux qui vivent sans amour ignorent leur bonheur. Ils vont et viennent librement à travers les journées. Leur bonheur ne dépend pas de la présence ou de l'absence d'un seul être... Je vais aller moi aussi à ce concert pour l'apercevoir dans la salle, ou à la sortie.

Je n'ai pas réussi à la voir. Peu à peu la foule s'est écoulée. Il n'est plus resté qu'un taxi sans client. Quel-

ques lumières dans la rue éclairent un immense abandon. Je suis rentré à pied, lentement. C'est long une nuit sans dormir. Je suis refoulé de toute part vers le centre immobile d'un vide inanimé, et là il y a une interrogation : Où est-elle? Qui est-elle? Je me tourne vers demain, puisque je l'attends, mais pour la voir, je suis forcé de me tourner vers hier, cherchant à me rappeler comment elle est, avec son chapeau, sans son chapeau. Je suis maintenant tassé dans un fauteuil, oscillant entre le passé et l'avenir, tournoyant dans l'espace pour la rejoindre, comme une bête en cage.

On essaye de se tenir des raisonnements : Elle est venue, elle est revenue, elle reviendra. Est-ce que cela ne suffit pas? Hélas, tu n'as su la prendre que comme un homme affamé qui se jette sur la nourriture. Tu n'as pas su la surprendre dans ses pensées secrètes. Tu ne sauras jamais les comparaisons qu'elle a faites jusque dans son plaisir le plus aigu. Je regarde longuement cette bouche, j'y cherche la trace des baisers qui l'ont écrasée; son regard est plein d'images odieuses; ses seins juvéniles ont été froissés par des mains velues, des mains de singe, je la restitue dans la pose horizontale, heureuse et souriante, pâmée dans des accouplements ignobles. Et tout à coup dans le silence de la nuit son rire éclate, frais, spontané, authentique, et si plein de jeunesse : un homme entre les hommes, une femme entre les femmes, il n'y a pas de quoi pousser de tels soupirs, ni crier au miracle. C'est elle qui a raison, n'exagérons rien. Une seule chose est nécessaire, c'est sa présence.

Comme toutes les affaires entre un homme et une femme, cette histoire a commencé par un enlèvement. Je l'avais chargée sur mes épaules et emportée dans ma tanière. Ce matin de juin, l'ayant prise par le bras, je lui fis escalader une haute terrasse. Elle s'assit à côté de moi sur un banc de bois, peint en vert, nous étions suspendus entre ciel et terre, la grande ville dans le bas s'étendait vers l'horizon jusqu'à une bordure de verdure et de roses.

— Comment, de roses?

— Mais oui, regardez. Des wagons de gerbes se sont dénouées, à l'aube, dans les halles centrales et répandues jusque sur les boulevards à nos pieds. Elles viennent de partout. C'est l'heure où sur la double rive des quatre fleuves bleus, tous les jardins sont parés de leur épaisse verdure, la Seine bleue qui vient du Massif Central serpente ici pour notre plaisir, la Loire bleue qui charrie des îles de saules, la Garonne bleue qui vient des Pyrénées espagnoles, et le Rhône bleu qui traverse la Camargue sablonneuse, jusqu'à son embouchure laiteuse, où paissent les taureaux; alors comme à un signal toutes les roses de France éclatent à la fois et s'allument en même temps; le long des quatre fleuves bleus et de leurs affluents, en amont, en aval, au bord des étangs et des fontaines, aux murs des maisons, au flanc des montagnes, jusque dans le voisinage des glaciers, c'est un chuchotement fleuri qui se propage, une conspiration irrésistible. Des guirlandes de roses relient le jardin de l'instituteur au jardin du curé, les provinces du Nord et du Midi, la Normandie et la Provence; les villes avec leur ceinture de banlieue sordide et les cimetières cèdent l'une après l'autre, prises d'assaut, envahies, submergées; une marée de roses couvre l'Europe, mêlant les plaines de France aux plaines d'Allemagne, de Versailles à Syracuse et à Budapest, jusqu'au Bosphore. C'est l'Internationale des roses. Toutes les roses de la terre à la fois, l'air est embaumé, jusque dans les quartiers d'usines fumantes, la terre est emportée dans un parfum émané d'elle comme un encens.

— Vous ne manquez pas d'imagination, dit-elle.

— Mais je n'invente rien, regardez! Etes-vous aveugle? Je dis ce que je vois, ce qui est. La terre éclate autour de nous de ferveur et le monde en est transfiguré. Les choses diverses et disséminées se rejoignent, se réconcilient; une floraison pareille à une clameur unanime monte de toute part, silencieusement, parce que du Cancer au Capricorne le soleil est monté assez haut dans le ciel, parce que juin est revenu, parce que nous sommes ensemble sur cette terrasse pour porter témoignage.

— Le fait est que le paysage est merveilleux, je suis ravie d'être ici avec vous, mais vous êtes plus romantique que je ne pensais.

Ainsi parlant, elle me prit affectueusement la main, comme pour corriger l'effet de ses paroles. Nos regards se rencontrèrent. Lut-elle dans le mien de la contrariété, de la déception? Elle mit dans le sien beaucoup de gentillesse et força un peu son sourire. Mais le charme était rompu. Nous redescendîmes de là-haut en silence.

— Qu'est-ce qui vous arrive? vous voilà tout à coup taciturne, dit-elle.

— Je tiens compte de votre remarque de tout à l'heure, je surveille mes exagérations de langage.

— Vous êtes terriblement susceptible, je vous assure que je n'avais aucune intention de dire quoi que ce soit de désobligeant; allons, ne gâtez pas notre promenade par un accès de mauvaise humeur.

Elle me prit résolument par le bras en allongeant le pas pour marcher à ma cadence :

— Si vous vous êtes fait des illusions à mon sujet, je n'y puis rien. Je vous ai averti loyalement, je ne suis qu'une femme entre beaucoup d'autres.

— Vous savez très bien que ce n'est pas vrai, mais il est certain que les femmes sont de drôles...

— ...d'animaux... Voilà maintenant qu'il faut que je finisse vos phrases.

— De drôles d'animaux, si vous voulez.

— Et pourquoi cela?

— On n'arrive jamais à s'entendre.

— Il me semble que nous marchons très bien au pas ensemble.

— Oui, par moments, à la descente.

— Enfin que nous reprochez-vous, et pourquoi serait-ce toujours notre faute?

— Les femmes ne savent pas choisir.

— Expliquez-vous.

— Elles juxtaposent. Un peu de ceci, un peu de cela, et elles s'accommodent très facilement du pêle-mêle, car il leur suffit de changer de robe autant de fois

qu'il faut au cours de la journée. Est-ce vrai ou non?

— Cela vous gêne tant que cela que nous changions de robe plusieurs fois par jour?

— En aucune façon.

— Alors expliquez-vous mieux.

— Les journées des femmes sont des appartements qu'elles meublent au hasard, leur vies sont des maisons où on a oublié un escalier et des fenêtres. Elles n'ont aucun sens du dessin, de la perspective, de l'architecture. Elles ne comprennent pas qu'une vie a besoin d'un centre, comme une roue, pour que la roue tourne. Est-ce vrai, oui ou non? Est-ce que je divague?

— Continuez, je vous écoute.

— J'ai fini.

— Et moi, dit-elle alors, qu'est-ce que je deviens dans tout ça?

— Vous, dans tout ça, vous êtes l'amazone, la précieuse et fière amazone, dont il me semble que je commence à pénétrer le secret.

Un mouvement de son bras qu'elle retirait m'avertit qu'elle se raidissait. Elle se mettait sur la défensive.

— Je serais très curieux de savoir ce que vous avez découvert.

— L'amazone n'accepte aucune contrainte, la liberté avant tout. Elle remplit sa vie d'aventures, de voyages, de tout ce qui s'offre, elle remplit sa vie de mille choses et sa vie est vide.

— Vous croyez?

— Je ne le crois pas, je le sais, et vous le savez vous-même un peu plus chaque jour.

— Il ne faut pas être trop exigeant.

— Quelle modestie! Et quelle agitation! Belle amazone, il y a de simples piétons qui ne sont jamais allés en Chine, ni même en Amérique, qui ne survoleront jamais la terre en aéroplane, mais qui sans quitter le plancher des vaches, vont plus haut dans le ciel que les amazones aviatrices. L'amazone a beau dire et beau faire, il lui manque quelque chose.

Elle se défendit âprement : Rien n'a aucune impor-

tance, on vit au jour le jour, il se présente des occasions; il faut être libre à tout moment pour attraper les occasions qui passent; il y a le plaisir d'un bon dîner, d'un voyage, le plaisir de faire l'amour; si faire l'amour c'est faire la noce, eh bien! oui, nous faisons la noce avec plaisir, sans vergogne; on se donne une fois ou cent fois, suivant le cas; quelquefois l'amour intervient par surcroît, mais tôt ou tard, il s'en va comme il est venu. On a plus ou moins de peine pendant quelque temps, et puis ça s'efface; il y a des jours où tout ce qu'on demande, c'est une pipe d'opium,... mais oui, tout simplement. Ainsi parlant, elle avait de nouveau des yeux secs et durs, elle mettait de l'âpreté à défendre sa « philosophie », elle s'y accrochait comme quelqu'un qui n'est pas sûr de soi, qui sent le sol céder sous son pied. Est-ce qu'on va renoncer à une « philosophie » chèrement acquise? Est-ce qu'on va renier son passé et la liberté, pour tomber dans le piège sentimental, dans le piège « romantique »?

— L'amazone se croit plus forte qu'elle n'est, plus forte peut-être que n'est aucune femme. Elle pense qu'elle peut tout se permettre, qu'il suffit d'y mettre la manière, qu'elle s'en tirera avec un peu de discernement et d'élégance, mais il faut payer le prix des expériences, et l'amour l'abandonne un peu plus chaque jour, l'amour qui fait toutes les grandes choses du monde, qui fait les enfants, les œuvres d'art et de science, qui fait surgir du sol les moissons et les villes, qui pousse les hommes à la guerre, au pardon, à la sainteté, qui fait les grands crimes et les religions. L'amazone a quitté orgueilleusement le troupeau des femmes. Il y a plus d'ingénuité dans une grue aux bras de son amant de cœur. Le secret de l'amazone, c'est qu'elle a la nostalgie de l'amour.

Ainsi je prenais bêtement plaisir à montrer que je n'étais pas dupe. Car on commet de ces fautes sur le champ de bataille, dans le feu de l'action. Et le malentendu entre nous s'aggravait.

C'est elle qui inventa la péripétie nécessaire. Elle partit en voyage.



Enfin seul! Pour la première fois depuis très longtemps il me semble que je respire tranquillement. Mes poumons fonctionnent à l'aise et j'ai le cerveau comme dégagé. Je sors de l'attente où j'étais enfermé, de la préoccupation continuelle : elle va venir, je vais aller la retrouver, on va se revoir, où est-elle? combien de temps encore jusqu'au prochain rendez-vous? Tout le temps la préoccupation de lui dire ou de lui demander certaines choses, la crainte latente d'être en retard ou d'avoir à attendre indéfiniment. Enfin seul. Elle est partie. Je sors de ma boîte, de l'espèce de cage où j'étais accroupi, où on ne pouvait pas se tenir debout, ni couché, j'allonge les bras et les jambes, je m'étire, je descends dans la rue pour le plaisir de circuler sans but. Il n'y a plus de rendez-vous qui vienne interrompre la rêverie, ou le travail, et la nuit, enfin le sommeil retrouvé, profond, sans arrière-pensée, le détachement total du monde. Elle reviendra peut-être un jour, elle ne reviendra peut-être pas. On examinera cela plus tard. Aujourd'hui j'ai des loisirs, des masses de temps à ma disposition. Je suis en vacances. Je m'avance dans un enchantement à la découverte de moi-même parmi les choses qui ressuscitent.

L'enchantement dura peu de jours. Elle ne tient pas sa promesse. Elle n'écrit pas, aucun signe de vie. Un vaste silence se propage circulairement, recouvrant le monde aussi loin qu'on peut voir et penser. La verdure est gris de sable. Le jour et la nuit ne sont que deux aspects d'un silence grandissant, où tout est englouti, et là au milieu un petit piéton qui s'avance seul. Ma vie a été dévastée par un ouragan. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse si vous vous êtes seulement prêtée un moment? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'une goutte d'eau? Les passants dans la rue, les conversations, j'écarte de la main ces vols importuns de moustiques. Les affiches de spectacles sont des attrape-nigauds. Peut-être faut-il essayer de fatiguer la bête en lui donnant des corps de femmes en pâture. Le désir se refuse. Et si on

demande secours au vin, son effet bienfaisant est de courte durée. Je prends ma pipe d'écume, elle tombe et se casse. Il n'y a plus de plaisir, d'ailleurs très court, qu'à détruire. Le moment serait mal choisi pour un intrus de m'embêter en ce moment. D'abord « merde », puis une gifle, et toutes les batailles qu'on voudra. Je n'ai pas peur des coups, parce que dans ces moments on ne les sent pas et on en donnerait avec joie.

A cause de son silence, je l'ai insultée. En somme je n'étais dupe qu'à la surface, et elle n'est pas très intelligente. Un soir elle est arrivée, légèrement penchée en avant, sous un chapeau-casque qui supprimait le crâne et tuait le profil. Elle avait l'air d'une araignée haute sur pattes et j'étais ce soir-là dans le vrai, j'étais entomologiste... Dis tout de suite que tu as aimé une guenon!

Toute une journée, j'ai remâché des projets de lettre. Il est facile de trouver un compliment ou une impertinence, mais une lettre qu'on puisse relire huit jours plus tard, la tête froide! Il faudrait d'abord savoir ce qu'on veut : couper les ponts ou trouver un gué? La vérité, c'est que je ne la connais pas. On a passé des nuits ensemble. Je n'ignore rien de sa nudité et je suis incapable de lui écrire quatre lignes. A quoi dois-je ressembler pour obtenir qu'elle revienne?

Quel personnage s'est-elle fabriqué avec ma personne?

Je vais lui faire envoyer un oiseau symbolique; quand la femme de chambre ouvrira la porte, le messager dira : — C'est une grue pour mademoiselle. On rira longtemps à l'office, chez les concierges du quartier...

Ces ignobles projets de vengeance n'auront pas de suite. Ils sont nés de la fièvre et l'ont alimentée un moment. L'horloge du quartier est complètement détraquée, elle sonne les demies et oublie de sonner les heures. Dans la nuit, les moindres bruits s'amplifient. Le tic-tac du réveille-matin résonne dans la cuisine et remplit la maison, frappant des coups secs sur une barre de fer. Tandis que vers le matin, je deviens sourd au vacarme de la ville qui se remet au travail avec les bruits des métiers, de la circulation. Au réveil une oppression vous empêche

de respirer. Rien n'est plus angoissant que de courir après son souffle, de sentir que l'air n'arrive plus aux poumons; la fenêtre grande ouverte, on ouvre la bouche, il arrive juste assez d'air pour ne pas crever d'étouffement. Et ça va durer comme ça tout l'été. Au bout d'une plaine immense faite de mois et de campagne étalée au soleil, toutes les villégiatures de mer et de montagne prennent un malin plaisir à se présenter toutes à la fois, montrer l'immensité de l'été interminable qui commence.

Il faudrait pourtant se décider. Veux-tu faire un portrait ou coucher avec une femme? Seras-tu toujours à côté de la question? A l'atelier, une âme d'alcôve, et dans l'alcôve, une âme d'atelier. Si tu veux faire un portrait, prends tes pinceaux et au travail; sinon, va où tu sais trouver cette femme! Ainsi posé, le problème semble facile; il est encore insoluble, ce matin. Mais il est posé, c'est un commencement. Les tubes de couleur sont sur la table. Je ne sais pas encore m'en servir. Je trempe un pinceau dans le bleu, mais comment mêler le ciel à la mobilité du regard, aux nuances du sourire? Je reprends les esquisses, dans l'espoir d'y trouver une indication, un stimulant. Elles sont divergentes et le portrait se tient hésitant au milieu. Plusieurs femmes sont ici juxtaposées, comme une Vénus à plusieurs faces. En poussant un peu une des esquisses, on ferait un beau portrait de « femme du monde ». Il faudrait lui mettre une robe noire très simple, sans ornement. Tout le tableau convergerait vers une certaine grandeur. Elle a une grande habitude du luxe. Il lui semble naturel et un peu monotone d'être courtisée. Elle est le produit de nombreuses générations, avec déjà des signes de décadence. La tête est comme une fleur rare au bout de tant de générations, au sommet de la tige. Prends ton pinceau le plus aigu pour dessiner l'ovale allongé du pâle visage, l'arcade sourcilière, le mince trait rouge de la bouche. Et maintenant les yeux. Il y a trop de choses à dire. Je consulte quelques esquisses. Une qui la montre presque nue. La « femme du monde » est effacée. C'est une autre grandeur qui éclate.

On a compris : il faut d'abord que cette femme soit enterrée. Je me suis levé au petit jour. L'air qui entrait par la fenêtre ouverte arrivait tout droit de la campagne parfumée. Par dessus les toits, par dessus des kilomètres de toits, l'air a passé intact. La cour étroite et sombre s'est remplie comme une hotte profonde de fleurs invisibles. J'ai traversé la ville jusqu'à la gare. Un train m'a déposé à la lisière d'une forêt. Il n'y avait qu'à prendre le premier sentier venu et à descendre le cours de ma vie en suivant les méandres du sentier. A petits pas, fumant ma pipe, j'ai passé la revue sévère et lucide des personnes et des choses. A un tournant le fantôme de l'amazone m'a attaqué par surprise. D'un coup de canne, j'ai fauché les branches qui me barraient la route. L'amazone est rentrée dans le rang. Chaque chose à sa place et la femme aussi à sa place. L'amazone a été une occasion de se donner. Le don de soi n'est jamais en vain, mais renoncer c'est se libérer. Vous renoncez à un jardin, c'est le monde entier qui vous est donné. Vous renoncez à la liberté, des chaînes tombent.

Que l'amour marque les étapes de la compréhension. Je la voulais tout entière, est-ce que je me donnais tout entier?

Nous trichions. Nous avons cru qu'on pouvait tricher. Un joli petit bail d'une ou deux saisons avec l'absolu, n'est-ce pas? Toute cette histoire reposait sur une illusion. Je sais tardivement le sens qu'il fallait donner à ses paroles et aux miennes. Je leur prêtais un sens faux et j'allais de l'avant, m'enfonçant dans l'erreur, répondant dans le sens que je croyais vrai et qui était faux. Et j'entends maintenant notre dialogue plein de dissonances. de discordances. Comme des instruments pas accordés, mais l'oreille arrangeait toutes les cacophonies. Nous n'étions pas au même niveau. La conversation se poursuivait entre deux personnes, l'une au rez-de-chaussée, l'autre sur le toit. Toute cette histoire reposait sur une illusion, comme les pyramides et les cathédrales. Mais quand l'illusion fut tombée, il resta les pyramides et les cathédrales. Qu'est-ce qui restera de notre illusion?

Cela me regarde. Qu'elle continue à se taire, à jouer le petite jeu de cache-cache. La guérison est en marche. Et comme le mal est venu d'elle, la guérison aussi vient d'elle. Ce qui compte, voyez-vous, ce n'est plus vous. Maintenant, je sais. Finis les tâtonnements et les hésitations. Je la tiens. On ne possède jamais une femme, puisque la possession est tout le temps à recommencer. Maintenant, je la tiens. Elle ne m'échappera plus, quoi qu'elle fasse et quoi qu'il arrive. Fini d'hésiter, d'accuser, de larmoyer. Le moment est venu de montrer un être tel qu'il est. Je le fixe sur la toile comme un papillon sur un bouchon, le ventre traversé d'une épingle. Dût-il en crever. Je le tiens et je le montre. J'y vais carrément, à grands coups, sans une rature, sans une bavure. Une telle impulsion a été donnée que maintenant qu'elle est morte charnellement, l'amazone peut enfin sortir, corps et âme, des tubes à couleurs.

FLORIAN DELHORBE.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Voltaire : *Lettres d'Alsace à sa nièce Madame Denis*, publiées d'après les manuscrits originaux, avec des introductions et des notes par G. Jean-Aubry, Libr. Gallimard. — Jean Stern : *Belle et Bonne. Une fervente amie de Voltaire* (1757-1822), Libr. Hachette. — Raymond Naves : *Voltaire et l'Encyclopédie*, Edit. des Presses modernes. — Voltaire : *Le Temple du Goût*, édition critique par E. Carcassonne, Libr. E. Droz. — Revues.

Si, pendant une longue période, les gens de plume ont laissé Voltaire dormir tranquillement dans sa tombe, ils se sont, par contre, fort empressés, ces derniers mois, autour de cette tombe, déposant, sur sa pierre tumulaire, les produits de leurs cogitations ou de leurs recherches, six volumes où le dénigrement côtoyait l'apologie. Parmi ces volumes figuraient deux biographies du philosophe, bouillonnantes d'aversion et qui lui prodiguaient les quolibets, les sarcasmes, les brocards. Nous nous sommes toujours demandé, avec effarement, pourquoi des littérateurs, généralement d'humeur pacifique, entreprenaient la tâche morose d'écrire sur des sujets qui leur restaient déplaisants et si ces littérateurs ne témoignaient pas d'une certaine couardise à apostropher un personnage rendu muet par la mort, qu'ils n'eussent peut-être pas osé affronter de son vivant. Eprouvent-ils donc un si grand contentement, traitant de Voltaire, à décrier un homme de génie dont l'œuvre, à défaut du caractère, fit honneur à leur pays ? Espèrent-ils diminuer l'influence de cette œuvre sur les esprits, alors que cette influence a définitivement, et depuis longtemps, produit tous ses effets ?

Des biographies susdites, pleines de fiel, et qui n'apportent nul document nouveau, nous ne tenons aucun compte. Elles sont faites de redites plus ou moins artistement présentées.

A quoi bon perdre un temps précieux à commenter des redites ? Pour nous, un livre d'histoire ne vaut que tout et autant qu'il contient les résultats de longues recherches, c'est-à-dire des faits inconnus et qu'il est écrit sans passion, cette absence de passion n'en excluant ni l'art, ni le talent.

Les autres ouvrages consacrés récemment à Voltaire nous paraissent mériter beaucoup plus d'attention que les diographies ci-dessus signalées. Ils ajoutent à certains épisodes, restés obscurs, de la vie du philosophe, des éclaircissements sérieux ou bien ils enrichissent l'œuvre voltairienne de fragments inconnus.

Jusqu'à ces dernières années on pensait bien que la correspondance de l'écrivain, recherchée aux quatre coins de la terre, se trouvait, à quelques lettres près, toute réunie. Or, il n'ent était pas ainsi. M. G.-Jean Aubry vient en effet de nous faire la surprise de publier sous le titre : **Lettres d'Alsace [de Voltaire] à sa nièce Madame Denis,** cent neuf proses inédites dont personne n'avait encore, ce semble, soupçonné l'existence. On aimerait savoir dans quelles archives particulières reposait ce lot d'épistoles jusqu'à l'heure présente si discrètement conservé; M. G.-Jean Aubry ne nous le révèle point et on peut s'en étonner. Il en fournit, dans tous les cas, le texte avec beaucoup de soin et de précision, donnant, de chaque épistole, une description et accompagnant de notes historiques les noms des personnages ou les faits qu'elle contient.

Les lettres proprement dites d'Alsace, comprises dans ce recueil, portent les dates de 1753 et du premier semestre de 1754. Elles sont précédées de quelques autres antérieures et qui embrassent une période allant de 1745 à 1752, non moins curieuses, écrites par l'épistolier avant et après la mort de Mme du Châtelet ou bien pendant son séjour à la cour de Prusse.

M. G.-Jean Aubry marque avec justesse que les lettres d'Alsace offrent une certaine importance. Elles permettent, en effet, de « suivre Voltaire, presque au jour le jour, dit-il, pendant une année de sa vie, l'année assurément la moins brillante, mais aussi la *moins révélée* ». Elles comptent également parmi les plus sincères que le philosophe ait écrites:

n'étant point destinées à être propagées sous le manteau, elles expriment, dans une période de trouble et de malheur, ses véritables sentiments.

La destinataire de ces proses jouit, dans l'histoire, d'un médiocre renom. Volontiers les détracteurs du philosophe lui appliquent l'appellation de « la grosse cochonne ». Marie-Louise Mignot était fille de Catherine Arouet, sœur de Voltaire, et du sieur Mignot, correcteur des comptes. Plus âgé qu'elle de dix-huit ans, l'écrivain, charmé de son caractère rieur, lui témoigna, dès l'enfance, une active sollicitude. La voyant intelligente et compréhensive, inclinée vers les lettres, il l'entoura de maîtres dont les leçons lui profitèrent. Plus tard, de Cirey où il s'était retiré auprès de Mme du Châtelet, il songea à lui donner un époux de son choix. La pétulante demoiselle ayant, de son côté, élu le maître de sa destinée en la personne de Nicolas-Charles Denis, Voltaire l'approuva, la dota et bientôt reporta sur son neveu l'affection qu'il ressentait pour sa nièce. Six ans plus tard Mme Denis perdait son époux. Elle s'en consola aisément. Elle était d'humeur épicurienne et elle prit goût pour l'amour libre.

Pas un instant, même pendant la liaison du philosophe avec Mme du Châtelet, Mme Denis ne laissa s'attiédir son influence sur le cœur de son oncle. La marquise morte, elle reprend sans restriction cette influence. Rendu à la solitude, le vieil homme rêve de s'établir avec la jeune femme et d'en recevoir les soins. Ils vivent six mois ensemble à Paris; viennent ensuite les temps d'abord riants, puis difficiles de Prusse. Mme Denis se refuse à vivre sous le toit du grand Frédéric. Elle retrouve son oncle à Francfort, après que l'écrivain s'est déterminé à rompre sa servitude de Berlin. Elle traverse en sa compagnie des jours douloureux. Tandis que Voltaire s'achemine vers Mayence, puis Strasbourg, elle regagne Paris, chargée de tâter l'opinion et de préparer, si possible, le retour dans la capitale de l'errant.

C'est de Strasbourg, puis de Colmar que l'oncle adresse à sa « chère enfant » les lettres dites d'Alsace. Mme Denis devient la plénipotentiaire, la commissionnaire, la confidente, l'agent préféré de l'exilé qui perd bientôt tout espoir de rentrer à Paris. Nous ne saurions, dans ce bref aticle, mention-

ner toutes les missions délicates, souvent relatives à ses écrits anonymes ou autres qu'il lui demande d'accomplir et qui exigent prudence et adresse. M. G.-Jean Aubry d'ailleurs, dans son excellente introduction, en précise l'essentiel. Il signale d'autre part que dans les lettres susdites figurent des passages énigmatiques, lesquels tendraient à prouver que Voltaire eut, avec Mme Denis, vers le temps de son départ de Prusse, un commerce moins avunculaire que de coutume et que, de ce commerce, il eut l'espoir, bien accueilli d'ailleurs, mais en définitive déçu, de voir naître un fruit. A Mme Denis, dite Mme Daurade dans la correspondance, il réclame un paquet de missives, écrites sans doute au temps de cette liaison furtive. Il en veut faire un roman « dans le genre de *Paméla* ». Il les reçoit non sans peine. Il compose l'ouvrage destiné à n'être publié qu'après sa mort. Le détruisit-il dans la suite ? On se perd en conjectures.

On avait jusqu'à l'heure affirmé, sans preuves, croyons-nous, que Mme Denis avait montré jusqu'à ses dernières limites sa bonne grâce à Voltaire, dans l'idée sans doute de mieux tenir un jour son héritage. M. G.-Jean Aubry fournit, avec sa publication, un commencement de preuve, bien ténu, bien fragile il est vrai, car le philosophe a entouré son aveu de tant de mystère que l'on se demande s'il ne s'est pas joué des commentateurs futurs de ses lettres.

On sait que Mme Denis devint, dans la suite, la gouvernante de son oncle, seigneur de Ferney. Elle avait toujours pris soin d'écarter de lui les influences féminines qui lui pouvaient devenir néfastes. Pourtant c'est elle qui établit en 1776 au château la gente Reine-Philiberte de Varicourt, si riante, si aimable, si douce, si prévenante que Voltaire, alors âgé de 80 ans, heureux de voir autour de lui de jeunes visages, la surnomma **Belle et Bonne.**

Cette jouvencelle apparait dans toutes les biographies du patriarche comme une ombre. Visiblement les biographes ne savent rien d'elle sinon qu'elle fut de l'entourage du dieu. M. Jean Stern, ayant entrepris de nous la faire connaître, a réussi après d'actives recherches, à retrouver tous ses papiers, à dissiper tous les mystères de sa vie et à nous tracer d'elle une image enfin vivante.

Elle naquit à Pougny, pays de Gex, le 3 juin 1757, de Marie-Etienne Rouph de Varicourt, officier sans avenir, et de Gilberte Prospère de Prez-Crassier, tous deux d'antique noblesse, vivant pauvrement et chargés d'une abondante lignée. Elle avait depuis son enfance fréquenté Ferney avant d'y entrer avec une fonction mal définie, Voltaire l'avait vue grandir en charme et en vertu, et ce fut pour lui éviter le couvent, où l'allait conduire sa pauvreté, qu'il consentit à l'attacher à son service.

Elle était, à Ferney, chargée, nous dit son biographe, du « département des grâces », c'est-à-dire des bienfaits et des aumônes du maître. Elle aidait aussi à faire les honneurs du château. Elle était, de plus, l'ange gardien du patriarche dont elle adoucissait l'humeur par ses soins et ses caresses.

On sait qu'à Ferney Voltaire était toujours entouré d'une nombreuse compagnie de visiteurs, d'admirateurs et de curieux. En 1777, s'y présenta un séduisant vaurien, Charles-Michel, marquis de Villette. Celui-ci sortait d'une famille de hobereaux normands enrichis par les spéculations financières. Il avait fait de bonnes études, puis s'était livré à la débauche et, avec des dons d'esprit, des facilités à trousser le huitain galant ou satirique, des goûts d'épicurien, une tendance au scepticisme bien marquée, il semblait voué à une existence incertaine d'écervelé.

Il arrivait à Ferney sortant d'assez fâcheuses aventures. Néanmoins, il fit tout de suite la conquête de Voltaire qui vit, en sa personne, après quelques plaisantes conversations, un disciple possible pour le clan philosophique. En même temps, il s'amourachait de Mlle de Varicourt.

L'idylle entre les deux jeunes gens eût pu tourner court si Voltaire ne se fût mis en tête de lui donner une suite favorable. M. Jean Stern conte agréablement toutes les circonstances dans lesquelles Belle et Bonne devint, non sans peine, marquise de Villette, et, par suite, une opulente dame. C'est chez le jeune couple, à Paris, dans la sorte de palais où il s'est installé, qu'en 1778 le patriarche, avide de recevoir de la capitale les honneurs du triomphe, élira domicile et mourra. Belle et Bonne reprit, ce semble, pendant la dernière maladie du vieillard, son rôle d'ange gardien. A elle, on doit

un récit de sa mort qui diffère singulièrement du récit répugnant répandu par les ennemis du défunt. Plus tard, elle s'efforça, autant qu'elle le put, d'entretenir le souvenir de celui qui lui avait été tant secourable. M. Jean Stern, dans la suite de son ouvrage, achève, avec beaucoup de soin et de talent, de conter la vie, pleine de tribulations, de Belle et Bonne et de son époux lancé, lors de la Révolution, dans la politique active.

Revenons en arrière. Aussi bien M. Raymond Naves, qui vient de publier un excellent travail sur **Voltaire et l'Encyclopédie** nous y invite-t-il. On a jusqu'à ce jour, un peu arbitrairement, ce semble, compris l'auteur du *Dictionnaire philosophique* parmi les encyclopédistes et d'aucuns, mal renseignés, ont voulu voir en lui l'animateur de la grande publication. M. Raymond Naves a souhaité, dans son livre, documenté, à la fois, à des sources d'archives et aux plus sûres sources livresques, établir une bonne fois quels avaient été les rapports du philosophe avec l'*Encyclopédie* et en quoi avait consisté sa collaboration à cette œuvre.

De sa consciencieuse et savante étude, il ressort que Voltaire, lors de la création de l'*Encyclopédie* n'est ni consulté ni appelé à donner son adhésion. Il ne connait ni Diderot, ni D'Alembert. Peu de ses amis participent à l'affaire. On le considère, dans ce milieu, comme un poète de talent, non comme un technicien capable de rendre des services. En 1751, il reçoit à Berlin les deux premiers tomes de l'ouvrage et leur témoigne une vague sympathie. En 1752, il apprend la suspension de l'ouvrage; il accueille favorablement à Berlin, sur une recommandation de Mme Denis, sollicitée par D'Alembert, l'abbé de Prades condamné en Sorbonne pour une thèse chargée de propositions hérétiques et lui procure un emploi. Il entre, à propos de cet abbé, en commerce épistolaire avec D'Alembert, commerce peu actif. Il fait l'éloge de l'Encyclopédie. Cependant il goûte peu cet ouvrage. Il le croit mal conçu, destiné à périr parce qu'il parait sous le contrôle de censeurs, sous la sauvegarde de privilèges, et, par suite, contraint à des ménagements, privé de la liberté de dire tout ce qui doit être dit en toutes sortes de matières. Pour lui, une *Encyclopédie* véritable devrait être

publiée hors de France, dans un pays où la pensée reste libre et sous forme de brochures successives capables de circuler aisément et de répandre les idées des philosophes.

Il est donc hostile au principe et aux méthodes de l'ouvrage. C'est en 1754 seulement que, sur demande de D'Alembert, il consent à y collaborer. Il écrit sans enthousiasme les articles *Elégance, Eloquence, Esprit* et prodigue les conseils. Pendant tout l'an 1755, le silence s'établit entre lui et la direction parisienne. Voltaire ne connaît pas encore Diderot et n'a échangé avec lui aucune lettre. Fin 1755, D'Alembert demande à Voltaire treize articles, tous de peu d'importance, touchant surtout les belles-lettres. Voltaire se lasse de ce travail « d'aide maçon », réclame les mots *Goût, Génie, Histoire,* et n'obtient que le premier et le troisième. Il prend plaisir à ce travail. Il est dès lors, déclare M. Raymond Naves, encyclopédiste.

En 1756, voyage de D'Alembert à Genève et visite du même aux Délices. Relations fructueuses. Voltaire entretient son interlocuteur de l'esprit républicain et philosophe de Genève et de ses pasteurs. L'idée d'un article sur Genève naît. De plus Voltaire prétend procurer à l'*Encyclopédie* un prêtre hérétique fort docte, capable d'écrire, comme il se doit, l'article *Liturgie* et bien d'autres *ejusdem farinœ.* Il le procure, en effet, en la personne d'Antoine-Polier de Bottens, premier pasteur de Lausanne (personnage curieux dont M. Raymond Naves retrace la biographie) qui élaborera dix-sept articles dont huit, non publiés, subsistent encore.

On ne sait au juste qui écrivit l'article *Genève* pour le tome VII de l'*Encyclopédie* (1). Cet article fait scandale. Si les pasteurs veulent bien prendre, en apparence, figures de républicains, et de philosophes, ils n'acceptent point qu'on le crie par-dessus les toits. Grandes batailles de langues et de plumes. Voltaire voit avec chagrin que Genève, qu'il croyait cité idéale de la pensée libre et du déisme philosophique, n'est en réalité qu'un repaire de conformistes tremblant devant leurs responsabilités. D'Alembert ne cache pas sa déception d'avoir été trompé sur le véritable esprit des pasteurs

(1) M. Raymond Naves en attribue la rédaction à d'Alembert, les idées à Voltaire.

calvinistes. Voltaire se dégoûte de plus en plus de l'*Encyclopédie.* Pour lui, cinq ou six philosophes, formant une secte unie et travaillant dans l'ombre, feraient plus, pour le triomphe de l'indépendance morale et politique des peuples, qu'une horde d'encyclopédistes soumis à la censure. Il accepte pourtant, en 1758, de donner encore des articles à l'œuvre commencée, malgré son désenchantement. Au cours de cette année paraissent toutes sortes de pamphlets contre les philosophes et le fameux *Mémoire pour servir à l'histoire des Cocouacs.* Cette offensive de plume est inspirée par le gouvernement. D'Alembert, qui craint, dès lors, les persécutions démissionne. Voltaire bataille, veut faire face à l'ennemi, cherche en vain à galvaniser D'Alembert, puis, à son tour, reprend sa liberté. Le 6 février 1759, après la publication, par Abraham de Chaumeix, des *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie,* le Parlement condamne celle-ci dont le privilège est supprimé le 8 mars. Ainsi les philosophes subissent-ils la plus cuisante de leurs défaites.

Du livre de M. Raymond Naves, on peut déduire que Voltaire n'a jamais été profondément, de cœur et d'âme, un encyclopédiste, l'œuvre, à son sens, n'ayant pas rempli et ne pouvant remplir la mission émancipatrice dont elle avait fait son objectif. Elle restait, en effet, trop vulnérable, assujettie à trop de contraintes qui affaiblissaient son action, conduite par des plumitifs trop soucieux de ménager leur repos. Convaincu de son inefficacité, le philosophe, sans l'abandonner tout à fait puisqu'il en proposa le transport et la refonte à Clèves, se décida, en définitive, à la refaire lui-même, sans collaborateur, de sa plume agile et féconde. *Le Dictionnaire philosophique portatif* (1764) et les *Questions sur l'Encyclopédie* (1770-1772), publiés clandestinement, à l'abri par suite des vindictes judiciaires, fourniront le type définitif du travail encyclopédique tel qu'il entendait qu'il fût établi pour influencer réellement l'esprit public et porter ses fruits.

Il nous reste une place mesurée pour signaler convenablement l'excellente édition critique du **Temple du Goût de Voltaire** que vient de publier M. E. Carcassonne sous le patronage de la Société des Textes français modernes. Cette

édition, dressée avec intelligence, soin, minutie même et une belle connaissance du premier tiers du XVIIIe siècle, fait honneur à son auteur qui semble témoigner une prédilection à cette petite œuvre du poète encore juvénile.

Le Temple du Goût parut, en premier lieu, sous la forme d'une brochure anonyme, sans privilège, « à l'Enseigne de la Vérité, chez Hicrosme Print-All », en fait à Rouen, chez Jore, l'infortuné éditeur des *Lettres philosophiques*. Il fit grand bruit à son apparition et valut à Voltaire bon nombre de sarcasmes. Les gens de l'époque avaient l'épiderme sensible. Ils n'admettaient pas aisément que l'on s'avisât de leur donner leçons de goût en distribuant à tort et à travers l'éloge et le blâme.

Voltaire, pour écrire cette badinerie en prose et en vers [souvent de mirliton], s'est inspiré de Boileau et des voyages allégoriques qui pullulèrent au XVIIe siècle. Il y montre beaucoup de liberté de jugement. Il y exerce aussi trop souvent sa satire contre des contemporains.

Il remania plusieurs fois cette pièce quand il en eut avoué la paternité, l'améliora sensiblement et en adoucit les arrêts souvent excessifs. M. E. Carcassonne nous donne d'elle successivement le texte primitif de Rouen (1733) et le texte définitif de Kehl (1784) avec leurs notes respectives. Il en indique à part les variantes. Dans un index, il fournit des renseignements historiques sur les personnages cités que l'auteur admet dans son Temple ou en rejette. Ainsi réussira-t-il, nous le souhaitons, à redonner des lecteurs à cet écrit de Voltaire qui n'en comptait plus beaucoup.

Revues. — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 15-30 août 1938. De M. Emmanuel Car : *Balzac et la vie judiciaire de son temps;* de M. Jean Etchecoin : *Auteur inconnu d'un livre vendéen* (*Anne-Joseph Le Prestre de Vauban, arrière-petit-neveu du maréchal*)*;* de M. H. de Cheilane : *Duchesse de Dino.* — 15-30 septembre 1938. De M. Pierre Duféry : *Iribe.* — 15 octobre 1938. De M. H. L. Rabino : *Beurnonville.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

René Ghil : *Œuvres Complètes*, 3 vol., Albert Messein. — Victor Margueritte : *Nocturnes*, Flammarion. — Maurice Pottecher : *Les Roses de la Sagesse*, Mercure de France.

Par les soins d'un comité que préside Marcel Batillat, et dont font partie Gabriel Brunet, Noël Bureau, Georges et Paul Jamati, Jean Loize, voici en trois tomes réunies les **Œuvres Complètes** de René Ghil, treize années après la mort du poète. Mme René Ghil, confidente de ses intentions définitives, est morte, elle aussi, mais les exécuteurs de ses volontés avaient par elle, comme auparavant aussi par lui, été suffisamment renseignés pour être conscients de présenter cette édition conformément à ses désirs.

La première place (tomes I et II) en est donnée à ce que René Ghil considérait comme l'essentiel de sa production, ce qu'il appela lui-même son « Œuvre », qui devait comporter trois parties; deux sont achevées : *Dire du Mieux*, dont les trois premiers livres (*le meilleur Devenir, le Geste Ingénu, le Vœu de vivre*) « développent les divers aspects de l'évolution de la Matière— régie par le grand principe moteur : l'Amour, affinité de l'atome avec l'atome — vers le Mieux qui est son unité consciente. » — Le quatrième livre (*l'Ordre Altruiste*) reprend cette évolution dans son principe même.

II. *Dire des Sangs* comporte également quatre livres : *le Pas Humain, le Toit des Hommes, les Images du monde, les Images de l'Homme*. C'est l'éveil de l'homme à la conscience, son évolution à travers castes, symboles, cultes, la création des premières théogonies, la montée de l'esprit vers le domaine de la culture et de l'intelligence révélatrice.

Une troisième partie, *Dire de la Loi*, est à peine ébauchée; elle prévoyait l'évolution future de l'homme et de la Société en une succession de visions et de méditations prophétiques. Un immense labeur de plus de quarante années reste de la sorte découronné de sa conclusion. N'importe. Ce qui en est fait est suffisant pour témoigner de la grandeur de cette conception lyrique sans défaillance; elle est œuvre de réflexion profonde, de savoir, de patience; elle confond l'ima-

gination par la hardiesse soutenue de sa forme adaptée aux desseins que le poète poursuit; jamais il ne cède à la difficulté d'un obstacle, à la lassitude, au désir d'un allégement de sa tâche, à la séduction d'être compris et de « charmer. » On ne peut, pour ainsi dire, isoler aucune partie de cette fresque formidable, car toutes se tiennent, se répondent, s'équilibrent dans l'ensemble et n'existent que par la vertu des parties qui précèdent ou de celles qui suivront et qu'elles préparent. La composition de *la Divine Comédie* elle-même n'est pas plus serrée ni d'une structure plus essentielle.

René Ghil a vécu dans son rêve, dans le rêve de son poème, de son œuvre, à l'exclusion de toute autre activité, de tout autre souci intellectuel ou matériel. Cette attitude, pour le moins, impose le respect, je dirais l'admiration aussi, mais à l'admiration qu'on accorde au don absolu de soi, que fit à l'œuvre le poète, s'ajoute suprêmement l'admiration de cette œuvre grandiose, dès qu'on la lit, la sent, la comprend, car constamment elle est haute, elle est forte, émouvante, d'une splendeur à la fois particulière et universelle. Universelle, puisque, à travers les temps de la préhistoire et la formation lente et féconde de l'humaine pensée de la civilisation, elle exalte, en conformité avec les données de la Science, la montée de nos existences et de notre esprit vers les lumières libératrices de la raison; particulière, parce que Ghil a été, jusqu'à présent, le seul lyrique assez puissant, assez original, assez maître de lui-même et de son génie pour mener à son but un thème aussi complet, aussi ample que le sien.

Le tome troisième réunit à la *Légendes d'Ames et de Sangs*, livre d'adolescence et de préparation, cette œuvre adorable et si justement réputée *le Pantoun des Pantoun* qu'il composa en souvenir des danses aux gestes gracieux et souples des petites danseuses javanaises dont tous, poètes et artistes, nous étions épris, aux beaux soirs de l'Exposition de 1900 :

Mais elles n'ont pas dans mon sourire
mis de tristesse...
Mais elles n'ont pas dans ma tristesse
Mis de douleur...

. . . .

C'était fête — hier, dans Batavia. Tout en haut
de la mer, et ses soleils qui sont dans ma tête
Ainsi qu'un resplendissement de regrets...

Sans doute la surabondance des expressions de langue javanaise (Ghil avait appris, exprès pour écrire ce poème, le javanais) surprend, agace tout d'abord notre patience; mais comme on se laisse gagner à la séduction coulante de ces vocables, dont, au surplus, un petit lexique à la suite du poème éclaircit la signification : c'était une tentative curieuse et Ghil à son aise y triomphe. Quelques *poèmes séparés,* et cet essai où il voulut exposer la théorie de « l'instrumentation verbale », *En méthode à l'Œuvre,* introduction ou argument, qui fut commentée, combattue, mal interprétée, lorsqu'en 1886 elle parut sous la dénomination provisoire de *Traité du Verbe.*

On ne peut connaître, on ne peut estimer un poète, surtout un poète d'intellect, de composition et de vouloir, que sur l'ensemble de son œuvre réunie et non sur telle part isolée de l'œuvre. Maintenant pour René Ghil c'est chose faite : on peut l'avoir chez soi, le prendre, l'étudier, le comparer à loisir; on le peut comprendre enfin et admirer, ou s'en détourner, si l'on préfère, sans s'être laissé prendre à ses grandeurs, à son esprit.

Nocturnes, ces poèmes récents ont été écrits par Victor Margueritte d'octobre 1937 à janvier 1938. On en peut pressentir la portée si l'on songe qu'ils sont l'œuvre suprême peut-être et, en tous cas, testamentaire d'un homme dont la vie se dépensa sans compter pour la défense de grandes causes humaines (qu'il ne se soit parfois, qu'il ne se soit jamais abusé n'est qu'une considération secondaire), d'un homme plongé depuis quelques années parmi les abîmes de la cécité, soutenu par une compagne admirable qui fut, hélas! — elle est morte en septembre dernier, — la confidente de ses moindres pensées, l'appui constant, le soutien moral, l'aide dévouée, noble, intelligente, de ses heures bonnes ou découragées. Or cette compagne, sa lumière, soudain, à son côté, fut saisie par une maladie si horrible que dès lors il redoutait pour elle la mort, pour lui le délaissement sinistre, l'exil opaque, un reste d'existence qui ne serait plus pour lui que

dépouille. Elle s'était aperçue de cette épouvante, elle lui en parlait avec douceur malgré ses maux, elle voulait, quoiqu'il advînt, qu'il lui promît de vivre :

> Tu m'ordonnes de vivre et je t'obéirai.
> Peut-être qu'après tout le suprême courage
> Est-ce de s'élever, marcheur désespéré,
> Sur la route montant jusqu'au dernier virage...

Elle revint cependant à la santé, tous deux revécurent leurs hautes espérances de concorde, de douceur humaine, de sagesse,de paix véritable, de bonté. Cependant Victor Margueritte profère, on s'en étonne, des paroles de mépris, presque de colère, contre ceux que leur bêtise continue à leurrer de l'illusion que des guerres vengeresses amèneraient, pensent-ils, le règne de la justice et la concorde universelle. Hélas, cette visionnaire crédulité n'a-t-elle pas possédé, dans toutes les générations, l'esprit fiévreux et impatient des jeunes gens? Me souviendrai-je que j'ai, aux environs de 1894 ou 1895, connu un jeune officier de cavalerie, d'un esprit bouillonnant et généreux, qui croyait aussi à ces billevesées dont le voici bien revenu? Ah, certes, qu'il s'évertue à détromper les cerveaux de la jeunesse actuelle, « qui porte en ses yeux le printemps » et qui laisse faire, tandis que le monde, malgré les exemples récents et maudits, semble s'apprêter à une nouvelle tuerie, je ne songe pas à l'en blâmer, mais peut-on par malheur être surpris, peut-on se courroucer contre ce qui est ingénu et fatal, et oublier que ces enfants ne sont pas arrivés, comme l'auteur ou comme moi, à l'âge où l'on comprend enfin la vanité et l'horreur des gestes de carnage et que

> Seul compte l'horizon du geste intérieur...?

Dans un « *récit en manière de préface* », Maurice Pottecher imagine un séjour que font auprès d'un vieux sage retiré dans une maison modeste à la campagne trois étudiants en vacances qui s'exaltent des propos qu'il leur tient « entre une corbeille de roses, une corbeille de fruits et une bouteille de vin authentique ». Deux ans plus tard les étudiants ne le retrouvent plus dans son ermitage; il est parti, veuf, solitaire, vers l'horizon chimérique de ses espoirs et de

ses beaux rêves, vers l'Inde, dont la sagesse, la philosophie, le lyrisme ont alimenté et de tous temps enfiévré ses désirs. Pottecher ne nous donne pas le nom de ce sage qui nous présente en un bouquet odorant et sensible **les Roses de la Sagesse,** des *Chants de l'Automne et du Soir,* des *Images Antiques* et d'autres poèmes, mais, dans toutes les productions de Maurice Pottecher, en ce recueil comme aux recueils précédents, un goût souriant de sérénité douce et de sagesse tranquille m'a toujours particulièrement charmé, retenu, attendri; j'aime ce ton modéré qui semble se méfier des emportements d'une exaltation excessive, et sait en même temps se préserver de la médiocrité des propos vulgaires et des pensées courantes. Même ses paroles de douleur, d'exécration en présence des turpitudes de la guerre et de ses deuils les plus cruels, conservent le sang-froid d'une grave et sensible modération, et jamais il n'élève plus la voix, même quand son cœur est submergé d'horreur et de chagrin, que dans ce beau poème, *Plutôt que l'Oubli :*

Le sol refleurira, les cités renaîtront,
Et les moissons, aux champs troués comme des cribles;
L'homme oubliera. — Voilà dans les choses terribles,
La plus terrible encor, qui fait ployer le front.

Se pourrait-il, ô Dieux! que la mémoire humaine
Perdît le souvenir d'un long égarement
Jusqu'à revoir ces troupeaux suivre un chef dément,
Qui par le même songe au même sort les mène?

O mes fils qui dormez sous le marais jaloux,
Abandonnez plutôt vos heureuses ténèbres,
Et criez, nuit et jour, de vos bouches funèbres :
« Souvenez-vous! Souvenez-vous! Souvenez-vous! »

L'inspiration de Maurice Pottecher ne prend point en général cette ampleur pathétique. Il suffit d'un rossignol qui chante, d'une corolle au jardin qui embaume,

D'un amandier fleuri qui riait dans l'aurore

tout lui est sujet de tendre songerie, de chant mélodieux, souple, de rythme et de rappel joignant à ses rêves, à ses visions, la douceur grave de ses sentiments. Maurice Pot-

techer m'apparaît assez semblable au Sage dont parle son apologue du début; il le voudrait être à coup sûr, si, quoi que j'en pense, il ne l'est pas.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marcello-Fabri : *Puissances de la foi*, Mercure de France. — Bruno Gay-Lussac : *Les Enfants aveugles*, Grasset. — Pierre de Lescure : *La Tête au vent*, Gallimard. — Charles Braibant : *Le Soleil de Mars*, Denoël. — César Santelli : *L'Adieu à l'enfance*, Mercure de France. — Abel Hermant : *La Bigarrure plaît*, Gallimard.

M. Marcello-Fabri est un esprit généreux, préoccupé du destin des hommes, et sous l'influence de ce tourment altruiste, il vient d'écrire un livre original : **Puissances de la foi.** Est-ce un roman? Oui; mais conçu musicalement comme un poème, et qui s'apparente aux récits de Villiers de l'Isle-Adam tout en faisant, parfois, songer à Hoffmann. Inspiré par l'*idée*, conduit, exalté par elle en toutes ses parties, il courait le risque d'être plus didactique que romanesque. S'il évite cet écueil, c'est, d'abord, grâce au caractère musical, comme je viens de le dire, de sa composition; c'est, ensuite, qu'il réussit à constituer autour de ses personnages, empruntés à la réalité, une atmosphère à la fois rêveuse, fantastique et pittoresque de la plus heureuse harmonie — passionnée, en outre. Un homme a sauvé du suicide une jeune fille. Il l'adore; mais cette séraphique créature ne songe toujours qu'aux félicités d'outre-tombe, en dépit du bonheur qu'elle a trouvé, en partageant son amour. Tout imprégnée d'occultisme par le milieu de chercheurs de vérités transcendantes où elle a été élevée, a formé son esprit, elle croit avoir réalisé, avec une amie-aimée, de jadis, aujourd'hui défunte, l'être double, sublimé à qui la survie est assurée, et veut entraîner dans l'au-delà son mari. En sa certitude, en quelque manière swedenborgienne, elle incarne, peut-être, la foi nouvelle par quoi les hommes se libéreront de leur présent tourment, leurs connaissances scientifiques ne s'accommodant plus des dogmes des anciennes religions. Mal interprétée par Migne (ainsi s'appelle la suave héroïne de M. Marcello-Fabri) la théorie qui pose en principe que la conjugaison de deux âmes ferventes engendre un nouvel être, plus proche du spirituel; cette théorie selon laquelle

nous créons notre immortalité en échappant à la matière périssable, par une sorte de « transhumance », n'est-elle pas juste en soi? Si; du moins l'époux de Migne semble incliner à le croire. Selon les lois d'un eugénisme supérieur, par l'effet de mutations possibles, « l'esprit » formé par la combinaison de deux âmes est susceptible d'évoluer sous l'influence des qualités morales de ses créateurs... Ainsi un but est proposé à la quête des hommes, si près d'être découragés. Magnifique espoir! De nous l'avoir suggéré, défini, fait honneur au poète qu'est M. Marcello-Fabri. Il se meut avec aisance, ce poète, parmi les problèmes les plus ardus, et il a l'intelligence métaphysique. Rien de plus rare que le pouvoir d'imaginer dans le domaine de l'abstrait. Or, M. Marcello-Fabri a esquissé (pp. 230-235) une hypothèse ontologique vraiment admirable. Je veux louer, cependant, par-dessus tout, son art, qui rajeunit la séduisante tradition symboliste; la densité, *le nombre* de son style, qui se plaît à un certain byzantinisme, mais dont l'éclat n'est pas violent, se nuance, au contraire, voluptueusement.

Je signalais, dans une précédente chronique, l'abondance des récits, ayant l'enfance pour thème. En vérité, il s'agit d'une véritable épidémie, analogue à celle qui eut lieu le lendemain de l'armistice, et qui menace d'envahir la littérature romanesque tout entière. Jadis, ou autrefois , encore, ce n'était qu'au déclin de leur vie, et assez rarement, que les écrivains évoquaient leur passé puéril. Ils sont légion, à présent, ceux qui, en pleine jeunesse, se désintéressent du présent, tournent résolument le dos à l'avenir pour se plonger dans leur enfance ou leur adolescence. C'est avec une sorte de dilection morose, au surplus, qu'ils raniment un passé tout proche, comme pour accuser brutalement la cassure qui a marqué leur sortie du rêve et leur entrée dans la réalité. Je les soupçonne d'obéir à un parti-pris. Nul attendrissement nostalgique chez eux, en tout cas, comme chez leurs aînés, à ce rappel du « vert Paradis des amours enfantines ». Ils ne veulent que dénoncer l'horreur de leur passage de la pureté à l'impureté, et, ce faisant, jeter l'anathème sur la vie... Il y a là quelque chose de découragé, une faiblesse ou un vieillissement qui justifierait ce qu'écrivait récemment

M. François Mauriac, dans un de ses articles de *Figaro*, à propos de la résignation fataliste avec laquelle il aurait vu des jeunes gens répondre à l'appel de la dernière mobilisation. Serions-nous en décadence? L'impuissance de ses chefs, l'impéritie de son Parlement auraient-elles à ce point découragé la jeunesse française qu'elle se résignerait au suprême renoncement dans ses élites mêmes? Je me refuse à le croire, malgré tout. Mais voici, présenté par M. Mauriac (1) précisément, un roman, **Les Enfants aveugles,** dû à un débutant, M. Bruno Gay-Lussac, qui semble vouloir justifier ce que je viens d'écrire. La révélation du mal, c'est-à-dire de son aspect très strictement limité à la luxure, confond l'adolescent, qui est le héros de ce roman. Edouard semble ne vivre que dans l'obsession de « la chose sexuelle ». C'est une façon de se développer en vase clos, attentif à soi, dont il faut peut-être rendre responsable une éducation religieuse timorée, plus soucieuse d'indiquer ce qu'il sied de ne pas faire que ce qu'il faut faire — négative, en somme. Diriger la curiosité de l'enfant sur le monde, lui découvrir ses devoirs, le rendre altruiste, tel serait, à mon sens, le meilleur moyen de le distraire, non du désir, mais de la morne obsession de la chair!... Or, Edouard nous est montré oisif, au bord de la mer, sur une de ces plages où s'accuse, avec le plus d'impudeur, le relâchement des mœurs, sans guide, abandonné à lui-même, fréquentant les bars. Une jeune fille qu'il aime idéalement le déçoit, tourmentée qu'elle est par le souvenir d'une belle brute. Le désenchantement qu'il éprouve, cette tristesse associée à l'effet des alcools, et qui s'extériorise en propos d'une prétention, parfois, de la pire fadeur, ne sont point pour m'attendrir, je l'avoue. Ce jeune homme, M. Guy-Lussac incarne-t-il en lui le représentant d'une classe qu'il condamnerait à son exemple? Non; et je ne lui en ferai pas reproche; mais le cas de son héros n'est nullement persuasif. Je m'attendais, du reste, qu'il voulût

(1) Au cours de cette présentation, l'auteur du *Nœud de vipères* se livre à une perfide attaque contre l'ouvrage de critique consacré par M. Henri Massis à Marcel Proust. On peut, certes, objecter contre la rigueur morale dont M. Massis (que ne cite pas expressément M. Mauriac) fait preuve à l'égard du créateur de Swann; mais en suspecter les hautes intentions, c'est trahir un singulier travers d'esprit.

se tuer; et j'applaudis à la gifle par quoi sa tentative de suicide est punie. Je comprends, en revanche, que M. Mauriac se soit penché avec sympathie sur le roman de M. Gay-Lussac, en qui il a reconnu un enfant de sa pensée (« chargé de chaînes »), de son art... M. Guy-Lussac, d'ailleurs, fait montre d'une jolie adresse, malgré son inexpérience, et il lui arrive de trouver d'heureuses expressions sensuelles. Je lui souhaite de reprendre espoir, comme son héros; de se dégager de la nostalgie artificielle où il se complaît; il écrira, peut-être, alors, des œuvres lucides, inspirées virilement.

Doug, le jeune garçon de dix-huit ans, du nouveau roman de M. Pierre de Lescure, **La Tête au vent,** est un malheureux, lui aussi, mais qui a de bonnes raisons à donner de son état. Un anormal, comme les précédents personnages des récits de ce romancier qui cherche à dégager de l'exceptionnel, où ils ont tendance à nous échapper, les éléments d'une vérité plus accessible. Fils naturel, Doug n'a jamais connu son père, un Anglais, et il vient de perdre sa mère, qu'il adorait. Une tante le loge, le nourrit, qui ne le comprend pas, ne cherche pas à le comprendre, le laisse se débattre solitairement au milieu des obscurs problèmes qui l'assiègent, dans l'obsession d'une surdité menaçante, qu'il semble avoir héritée de son père... Il cherche une épaule où reposer sa tête douloureuse, ce sein dont il confond la chaleur avec la douceur. Mais quelle femme saurait apaiser son tourment, se ferait lui, pour le comprendre? Et, peu à peu, par démarches sournoises, par petits bonds, « l'idée fixe » prend possession de sa pensée (qui était son père?), un tourment de plus en plus aigu vrille son cœur (pourquoi son père a-t-il abandonné sa mère?) Le pauvre enfant se débat hystériquement, désespérément, pour échapper à son destin; mais la fatalité triomphe de sa résistance incohérente. Une sorte d'hallucination s'empare de lui, dans la campagne anglaise, au milieu des tombes d'un cimetière. Elle tourne au délire, à la folie. « La racine et la branche se brisèrent le même jour... » M. Pierre de Lescure a réussi à communiquer au lecteur le malaise, l'inquiétude, le désordre de son héros. C'est poussé jusqu'au bout des nerfs, à l'aide d'une succession ininterrompue de touches impressionnistes.

d'une sorte de pointillisme, qui exclut toute cadence, contre lequel on s'irrite, d'abord, mais qui opère, bientôt, comme un sortilège. La sensation, ici, va loin. Elle décèle — par brusques coups de sonde — les profondeurs psychologiques les plus délicates, les plus nuancées.

Pour avoir assisté, enfant, aux ébats de ses parents, une nuit qu'il avait la fièvre et couchait dans leur chambre (que voilà des parents dont la chair était impatiente) André Sénequier, le héros du dernier roman de M. Charles Braibant, **Le Soleil de Mars,** restera marqué toute sa vie. Contracté devant la femme dont il se montrera avide de connaître le secret le plus intime, il ne sera qu'un inadapté lamentable, jusqu'au jour où la guerre, en le jetant de force dans l'action, le libérera, enfin, par une sorte de miracle. La victime d'un « complexe d'infériorité » bien caractérisé, comme on voit, et que M. Braibant n'a pu se défendre de commenter, cependant qu'il l'analysait, ce qui ne laisse pas de prêter quelque peu le caractère d'une démonstration clinique à son récit. Certes, l'auteur de *Le Roi dort* a toutes les qualités du romancier; son évocation d'un incendie, les portraits qu'il trace des parents d'André, surtout du père — un tyran avare et lubrique — sont d'un vigoueux relief. La façon dont il nous présente son infortuné garçon dans les attitudes les plus diverses révèle de sa part une grande richesse d'observation, sinon d'imagination. Il y a de la brutalité, d'ailleurs, dans son récit, dont la narration se veut simple — avec bonhomie — et dont la franchise gaillarde ne s'embarrasse pas de subtilités, encore moins de complaisance envers les modes littéraires. Le lecteur se sent tout de suite en sympathie avec M. Braibant, qui lui impose sa présence. Il reconnaît en ce romancier véritable un essayiste intelligent (M. Braibant a, d'ailleurs, consacré à Anatole France une remarquable étude) et, pour cette raison, il ne regimbe pas contre ses affirmations les plus étonnantes : il a foi en la sincérité de son témoignage.

Dans la première partie de son roman, **L'Adieu à l'enfance,** M. César Santelli nous donne les souvenirs d'un petit garçon, vivant quelque part à l'est de la France (à ce qu'il m'a semblé). Dans la seconde, ce même garçon, devenu jeune

homme, est le témoin, et indirectement la cause d'un drame en Allemagne, où il achève ses études, à la veille de la mobilisation (l'autre, celle de 1914...) Cela fait, en quelque sorte, deux nouvelles auxquelles confère une unité la personnalité séduisante, sensible, généreuse, du héros. Mais c'est, ici, d'une grande fraîcheur; là, d'un pathétique sobre, et, dans l'ensemble, très attachant. Jean est un enfant sain, un enfant normal — il faut prendre soin, aujourd'hui, de mentionner de telles caractéristiques, qui eussent paru banales, hier encore. Il est gourmand, pieux, puis rebelle au simulacre, aux momeries quand il ne croit plus; et c'est en toute candeur, du seul fait de s'abandonner aux sollicitations de la nature, qu'environ la puberté, il s'éprend de sa jeune tante. Celle-ci se mariera — hélas! — à contre-cœur, sa rêverie s'étant attardée tendrement, en partie avec la complicité de la musique, sur le gamin dont elle aura deviné l'amour... Rempli du cher souvenir, il laissera son imagination s'exalter pour une Russe, dans une pension de famille, à Berlin, sans s'aviser de la passion qu'il aura inspirée à une Allemande, et verra commettre un crime certain jeune Anglais à qui la jalouse aura adressé une lettre anonyme, pour déshonorer sa rivale... Tout cela, fort réaliste, sans vaine profusion de détails, ni déploiement de descriptions, direct, mais suffisamment évocateur ou suggestif, révèle en M. Santelli un excellent conteur. Dirai-je qu'il a le tort, à mon gré, de ne pas conjuguer les imparfaits du subjonctif?...

Avec une élégante aisance, M. Abel Hermant traite, en une série de contes et de nouvelles, les sujets les plus différents dans **La Bigarrure plaît.** Après avoir donné en philosophe, qui connaît parfaitement Platon, une explication du problème de l'amour, tel qu'il est posé dans *Le Banquet,* il refait, en historien, la bataille de Waterloo... Mais c'est en moraliste amusé qu'il consacre la plus importante partie de son recueil, aux « jeunes personnes des années trente » (de ce siècle, bien entendu). Dommage que M. de Courpières soit mort! On eût pris plaisir à voir le cynique évoluer au milieu d'une génération qui est bien aussi vaine ou suffisante en certains d'entre ses représentants, que désabusée dans les autres... M. Abel Hermant a de la sympathie pour la jeunesse, en gé-

néral; c'est peut-être la raison pourquoi il ne se fait pas faute de souligner ses défauts, avec une clairvoyance inflexible. Elle est mal élevée, en général, à l'égard des parents surtout, de la famille (« Famille, je vous hais », a déclaré un de ses maîtres), et assez ignorante, en dépit de ses prétentions à la psychanalyse. Les théories sur le subconscient lui ont tourneboulé la cervelle, en outre... Mais lisez *Business, La Camarade, La Romanesque, L'Hermine, Famille, Dernier état*, vous en apprendrez plus sur elle en soixante pages, pétillantes d'esprit, que dans un gros volume ennuyeux.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Cantique des Cantiques, un acte de M. Jean Giraudoux. — *Tricolore*, trois journées et un épilogue de M. Pierre Lestringuez à la Comédie-Française.

Le jour où M. Neville Chamberlain partit pour rencontrer à Berchtesgaden M. Hitler, il me parut que l'on arrivait à l'avant-dernière scène de *La guerre de Troie n'aura pas lieu.* Et je recherchais dans ma mémoire ce passage où il est question de deux chefs sur une terrasse, et je regrettais de ne pas avoir sous la main ce texte que j'aurais voulu relire à ce moment, et que je suis à même de citer aujourd'hui :

A la veille de toute guerre, il est courant que deux chefs des peuples en conflit se rencontrent seuls dans quelque innocent village, sur la terrasse au bord d'un lac, dans l'angle d'un jardin. Et ils conviennent que la guerre est le pire des fléaux du monde, et tous deux, à suivre du regard ces reflets et ces rides sur les eaux, à recevoir sur l'épaule ces pétales de magnolias, ils sont pacifiques, modestes, loyaux. Et ils s'étudient. Ils se regardent... ils ne trouvent dans le visage d'en face aucun trait qui justifie la haine, aucun trait qui n'appelle l'amour humain... Et ils sont vraiment comblés de paix. Et ils se quittent en se serrant les mains, en se sentant des frères. Et ils se retournent de leur calèche pour se sourire. Et le lendemain pourtant éclate la guerre.

Il est assez niais, me disais-je à moi-même en manière de reproche, de songer à une citation et au théâtre dans un pareil moment; je voyais cependant une analogie si frappante entre les événements qui se déroulaient et cette invention du poète que je me demandais avec inquiétude s'il fallait en

tirer un présage : *Et le lendemain pourtant éclate la guerre.*

Assurément, la guerre n'éclata ni au lendemain de Berchtesgaden, ni au lendemain de Godesberg, non plus qu'à celui de Munich. Mais ce langage est allégorique et les jours de Giraudoux doivent peut-être s'entendre comme ceux de la Bible, dont il fallut six pour créer le monde. A moins qu'il n'arrive parfois que le poète, le devin, le vates, se trompe comme un autre homme. Rien de si frappant cependant que les réflexions faites par Giraudoux sur la guerre. On croirait que c'est là son expérience essentielle, et son œuvre semble entièrement trempée dans l'atmosphère de ce fléau; on l'a signalé, et peut-être ici-même. Son théâtre principalement, exception faite pour *Intermezzo* — dont le titre indique précisément qu'il constitue un repos entre des préoccupations plus graves — est animé par cette tragique inspiration. Il est peut-être le seul de sa génération, qui pourtant devrait être toute comme lui, à se montrer à ce point hanté par cette réalité bouleversante. Aussi chaque fois qu'il annonce un nouvel ouvrage, on se demande par quel biais il y introduira ce thème fondamental.

La question se posait à ma curiosité avec une particulière insistance quand on publia que la Comédie-Française allait jouer **Cantique des Cantiques,** précisément dans cet instant de la vie européenne qui ressemblait si fort à l'avant-dernière scène de *la Guerre de Troie n'aura pas lieu.* Quand le rideau se levant découvrit la salle d'un restaurant du bois de Boulogne, aux baies largement ouvertes sur la verdure et qu'un couple vint s'installer près d'une table pour savourer le plaisir de rompre, le lien qui rejoindrait leur dialogue à la guerre n'apparut pas aussitôt; mais si ténu qu'il fût, il finit bien par se distinguer. On ne tarda pas en effet à reconnaître dans le personnage qui exprimait avec tant d'éclat son regret d'être abandonné par sa charmante amie, un homme politique, qui sait? peut-être un diplomate, du moins un orateur, l'orateur qui soit au monde le moins facile à interrompre. Ces mots, ce signalement évoquent d'interminables séances genevoises. On entend un président, le président, qui se promet de construire la paix sur des palabres infinies. Et c'est ainsi que l'on revient à la guerre, cette obsession de Jean Giraudoux.

Or pendant un certain temps cette obsession de la guerre se manifesta chez notre auteur dans une suite d'ouvrages qui constituent le cycle romanesque, si l'on peut dire, du traité de Versailles et de la Société des Nations. On ne peut les relire sans mélancolie. Je le sais, les ayant précisément rouverts à l'occasion du *Cantique des Cantiques* pour vérifier les rapports qui joignent cette petite comédie à ces livres passés. Ces rapports sont certains. Le Président Claude appartient à un temps révolu. Je ne veux pas dire qu'il soit démodé, mais il est d'hier, et c'est sans doute à cause de cela que la jolie Florence le quitte pour Jérôme. Jérôme est un garcon un peu niais, comme il semble qu'on en fabrique à la douzaine. Est-il de demain? Est-il seulement d'aujourd'hui. Je ne sais et ne le veux savoir. Je ne voudrais pas chercher de symbole dans la petite histoire galante que Giraudoux vient de nous conter; je sens bien cependant que je vais m'y trouver entraîné. Assurément, si *Cantique des Cantiques* était d'un autre écrivain, je n'y chercherais pas malice. Mais voilà, c'est du Giraudoux et les personnages s'agitent volontiers sur un fond de mystère. On découvre aisément un halo indistinct qui cerne leur contour et qui ouvre carrière à l'imagination. Au delà d'eux-mêmes demeure quelque chose qui est encore eux. Et qui donc peut m'empêcher de déplorer que cette aimable Florence s'éloigne d'un homme cultivé pour tomber dans les bras d'un aimable butor? Elle n'aime que ce qu'elle quitte, et la voilà qui suit un personnage qui va lui rendre la vie impossible. C'est une chose épouvantable si l'on songe qu'il s'agit peut-être là d'une aventure qui symbolise un changement d'orientation politique. Florence s'éloigne de Claude, en qui s'épanouit le plus noble individualisme, pour rejoindre Jérôme, qui est si peu individualisé que nul ne peut conserver un souvenir de lui dès qu'il s'éloigne. Quel horrible renoncement! Quel cruel avenir! A quel événement Giraudoux nous annonce-t-il que nous allons assister ? Que va devenir la pauvre Florence, tombée aux mains d'un pareil individu, quoiqu'il prétende l'aimer. Que lui imposera-t-il? Il est, paraît-il, *le dieu des petits malheurs*. Pourvu que l'ambition ne lui vienne pas d'étendre le champs d'activité où il préside.

Cantique des Cantiques accompagnait sur l'affiche un ou-

vrage historique de M. Lestringuez que le public accueillit assez étrangement. **Tricolore** n'était pas un chef-d'œuvre, mais on le traita comme s'il était scandaleux, ce qu'il ne méritait point. La saison dernière, un travail de la même sorte, *Mme Capet,* fit fortune au théâtre Montparnasse. Sans doute ce qui a plu l'an passé ne peut-il plaire cette année. A moins que M. Baty soit seul capable de présenter au public une pièce de cette sorte. Cependant, sur la scène de la Comédie-Française, *Mme Quinze,* à qui *Tricolore* ressemble par plus d'un point, connut un succès qui se prolonge encore. Ces rapprochements sont singuliers. Le public est bien capricieux; on le sait du reste. A moins que l'échec de *Tricolore* ne soit l'effet d'une cabale. On me le dirait sans m'étonner.

PIERRE LIÈVRE.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — La quinzaine de l'Ecran confirme les progrès continus de la production française et, parmi les six ou sept films que je pourrais signaler, la plupart sont intéressants. Même, quelques-uns, *Prisons de Femmes* à l'Olympia, *Education de Prince* à Paramount, *Un Fichu Métier* à Normandie, offrent un agrément indiscutable, tandis que le spectacle de l'Apollo, spécifiquement américain, *L'Insoumise* et *Les Hommes sont si bêtes,* est inférieur. L'intérêt principal se portera sur le film de Francis Carco, *Prisons de Femmes,* pour diverses raisons. D'abord, par une excellente méthode qui se généralise, ce roman s'encadre dans un documentaire vraiment original, une série de tableaux sur les maisons de détention féminines, traitées avec maîtrise et franchise. Mais il y a encore mieux; cette fois l'auteur du scénario a assumé l'interprétation personnelle de l'un de ses rôles principaux, ce qui a donné au film une curieuse saveur, car le comédien improvisé s'est montré excellent, contrairement à l'habitude. En effet, même avec le cher Courteline, l'apparition de l'écrivain parmi ses interprètes dénote toujours trop l'amateur. Enfin, je retrouve dans *Prisons de Femmes* la confirmation de ce que j'ai souvent affirmé; qu'un scénario établi par un auteur professionnel

sera toujours supérieur aux inventions des spécialistes de studios. C'est par là que nous progressons, car *Un Fichu Métier*, au Normandie, histoire amusante aussi d'un autre écrivain de théâtre, Bousquet, est non moins intéressant. Evidemment, c'est dans cette voie qu'il faut persister pour réussir à replacer le Cinéma français en bonne posture. A cette heure, où les questions de pure technique sont remarquablement résolues, où nos metteurs en scène égalent en ingéniosité ceux de nos concurrents et ont poussé à la perfection la photographie et le son, c'est un lieu commun de complimenter un producteur sous ce rapport, et un film ne peut plus sortir de la série courante que par l'invention, la hardiesse ou la nouveauté du scénario.

ANTOINE.

PHILOSOPHIE

J.-E. Spenlé, *La Pensée allemande*, Colin, 1934. — René Berthelot, *Science et philosophie chez Gœthe*, Alcan, 1932. — Pierre Lachièze-Rey, *L'idéalisme Kantien*, ibid., 1931. — Martial Guéroult, *L'évolution et la structure de la Doctrine de la Science chez Fichte*, Belles-Lettres, 2 vol., 1930. — Vladimir Jankélévitch, *L'Odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling*, Alcan, 1933.

Cinq ouvrages, tous d'excellente qualité, tous français et consacrés à cette pensée allemande que nos ancêtres comprenaient si peu. Félicitons-nous qu'il existe une phalange de germanisants et de philosophes capables, dans leur formation française, d'assimiler des façons de réfléchir ou de raisonner à ce point différentes des nôtres.

M. **Spenlé,** d'origine alsacienne, est recteur de l'Académie de Dijon. Nous n'avons pas oublié le jour de sa thèse sur Novalis (1904), que nous avons dévorée dès qu'on l'eut placée sur les rayons de la bibliothèque de la Sorbonne. L'exposé de la *Pensée allemande* qui nous est ici offert représente le minimum, mais l'essentiel de ce que tout Français ayant passé par l'enseignement secondaire devrait savoir sur l'Allemagne philosophique, et qui a tant d'importance à la fois spéculative et politique. Tout y est juste, mesuré, adéquat, parfaitement intelligible à quiconque. Pour qui doit vivre de notre temps, tout ce qui se trouve dans ces pages est aussi indispensable à méditer que l'histoire de la pensée française

aux mêmes époques; l'unité du germanisme de Luther ou de Boehme à Hitler est plus que manifeste : elle est impressionnante, et un Fichte, un Hegel sont aussi d'actualité à présent que voilà un siècle. Puisse ce petit livre trouver une vaste expansion.

Le livre de M. **René Berthelot** nous reporte aussi à une trentaine d'années en arrière, vers le temps où son auteur, se partageant entre un cours libre à la Sorbonne et un autre à l'Université bruxelloise, traitait ici et là du parallélisme entre Gœthe d'une part, Lamarck et Hegel de l'autre. Combien n'a-t-on pas abusé de l'épithète d'Olympien à propos de Gœthe! R. Berthelot en fournit le commentaire, quand il insiste sur la « sagesse » de son héros, sagesse qu'il reconnaît apparentée à celle de Shakespeare; sagesse merveilleusement compatible avec un lyrisme qui, chez d'autres, deviendra dionysiaque. L'évolutionnisme de Gœthe admet une transformation qualitative et toujours continue. En face du puissant essor métaphyique constitué par le trio Fichte-Schelling-Hegel, quelle est l'attitude du poète et de l'auteur de la *Farbenlehre?* Une déficience à l'égard de la dialectique, une sympathie pour l'expérience sensible immédiate; mais il sait gré aux trois philosophes d'avoir, respectivement à propos de l'infini mathématique, de l'idée de vie ou de la notion d'histoire, réagi contre la sécheresse toute formelle du criticisme kantien, c'est-à-dire d'avoir participé avec autant d'éclat que de profondeur au dynamisme romantique. Le service que nous a rendu naguère le cours de R. Berthelot, nous avons plaisir à espérer que ce livre le rendra aux actuels étudiants de philosophie, pour lesquels il est inadmissible que cet âge héroïque de la spéculation, la « Romantik », demeure *terra incognita.*

L'idéalisme kantien est une œuvre majestueuse et fine, sorte de critique — au sens courant du terme — à laquelle **P. Lachièze-Rey** soumet le criticisme; mais critique dont l'originalité résulte de ce qu'elle parfait, au lieu de la contester ou de la nier, la méthode transcendentale. Il a fallu les Lachelier et les Boutroux, les Delbos et les Brunschvicg, pour former un esprit français à une telle intelligence de ce formalisme pour lequel, pendant si longtemps, nos philo-

sophes n'eurent aucun goût. Kant lui-même n'a pas eu d'emblée tout le secret de manier cette méthode, et il a pu en faire, lui aussi, des usages plus ou moins heureux. Voilà pourquoi l'auteur de ce livre magistral donne tant d'attention aux aspects de la méthode attestés dans certaines sources longtemps inconnues ou mal repérées : *Reflexionem* et *Lose Blaetter, Uebergang von den metaphysischen Anfangsgruenden der Naturwissenschaft zur Physik* ou *Opus Postunum.* « Préoccupé surtout par le problème de l'objectivation, Kant a paru souvent faire intervenir trop tard l'activité spirituelle et soustraire ainsi à son intervention un groupe important de combinaisons synthétiques dont certaines n'ont peut-être qu'une valeur fictive mais qui, réelles ou hypothétiques, ne peuvent être considérées comme s'opérant d'elles-mêmes en dehors de l'initiative de l'esprit et d'une loi formelle de constitution; — d'autre part, il n'est pas resté constamment fidèle à la distinction de l'événement et de l'acte, du constructeur et du construit, de la représentation comme manifestation de la conscience déterminante et de cette même représentation comme affection du moi passif; — enfin, alors que sa philosophie paraissait y conduire cependant d'une manière nécessaire, il n'est point parvenu, avant l'*Uebergang,* à préciser le mode de présence de l'esprit à lui-même comme puissance constituante. » On ne saurait mieux dire; même il serait ardu de s'exprimer aussi net, dans cet ordre abstrait certes, mais qui comporte cependant, bien plus qu'on ne le croit, une précision concrète.

MM. **Guéroult** et **Jankélévitch** nous ramènent, par des travaux amples et solides, à ces fortes dialectiques pour lesquelles ceux qui ont tout à apprendre trouveront chez Spenlé d'abord, chez R. Berthelot ensuite, une orientation très sûre.

La *Doctrine de la Science* (Wissenschaftslehre) chez Fichte ne se pouvait concevoir qu'en fonction de Leibniz et de Kant. « Que l'essence de la conscience soit liberté absolue, c'est un trait capital que Fichte devra à Kant; mais que l'être du monde soit au fond acte de conscience, et que son développement soit réalisation de la conscience, ce sont là d'autres traits importants qui sortent de la libre interprétation par Lessing des services du leibnitianisme » (I, 13). Cette

Wissenschaftslehre, ou science de la science, est la philosophie même; elle déduit les principes des sciences particulières (158). Le savoir s'y saisit en fonction de son origine ou construction absolue; il se représente ensuite son entier développement. Mais « le flottement entre la Liberté et l'Etre, l'affirmation de l'absolu comme non-savoir, qui caractérisent la W.-L. de 1801 », cèdent en 1804 la place à un nouvel exposé, conçu selon une évidence mathématique, mais surtout de façon à tenir compte de la philosophie schellingienne. Cette seconde forme de la doctrine est très proche de la *Phénoménologie* hégélienne.

1804-1809 : dates capitales pour la genèse de la pensée définitive de Schelling. W. Jankélévitch nous révèle les arcanes de cette pensée en une analyse souple, nuancée, riche en images. Il est venu à étudier son auteur par intérêt pour le bergsonisme, mais il a été assez heureux pour s'approprier certains caractères de la virtuosité bergsonienne. Telle que l'aperçoit Jankélévitch, l'idée la plus personnelle de Schelling est que tout le possible doit arriver (49); ni le mal, ni le contradictoire ne seront exclus, ni ne doivent être dépréciés. Ici le vitalisme de Schelling s'accorde avec la logique historisante de Hegel. D'où cette maxime présentée en exergue au seuil du livre : « Ainsi tout n'est que Dionysos », formule qui non seulement annonce Schopenhauer et Nietzsche, mais va plus loin que le premier, peut-être même que le second; car elle signifie que l'autorité suprême réside bien au-delà de la raison; ou, ce qui revient au même, que la divinité s'exprime par l'ironie. Regrettons que Schelling ait eu assez peu d'nformation sur la mythologie indienne pour professer ce qu'il en a dit (p. 31), alors que la « danse de Çiva » correspond de façon merveilleuse à l'ironie de l'*Urgrund* absolu que le romantisme schellingien a hérité de Boehme.

PAUL MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Gaston Bachelard : *La formation de l'esprit scientifique (contribution à une psychanalyse de la connaissance objective)*, Vrin. — Mémento.

Nous suivons au jour le jour (1) l'œuvre de mise au point de Gaston Bachelard, ancien professeur de sciences dans les collèges et actuellement professeur de philosophie à l'Université de Dijon. En particulier, ses deux dernières publications (Alcan), *Le nouvel esprit scientifique* et *L'expérience de l'espace dans la physique contemporaine*, présentaient une vigueur intellectuelle et une objectivité au-dessus de tout éloge. Ces qualités se retrouvent dans **La formation de l'esprit scientifique**, mais avec ces symptômes troublants, que nous avions déjà notés dans des livres antérieurs.

Une des thèses principales, c'est « la suprématie de la connaissance abstraite et scientifique sur la connaissance première et intuitive » (p. 105) :

La pensée scientifique moderne est vraiment un seuil défférentiel de la culture (p. 71). L'esprit scientifique doit allier la souplesse et la rigueur (p. 225). Le réel n'est jamais « ce qu'on pourrait croire », mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser (p. 13). La pensée mathématique forme la base de l'explication physique; les conditions de la pensée abstraite sont désormais inséparables des conditions de l'expérience scientifique (p. 231). L'abandon des connaissances du sens commun est un sacrfice difficile (p. 225). L'expérience première ne peut en aucun cas être un appui sûr (p. 23). L'expérience commune manque de cette perspective *d'erreurs rectifiées* (2), qui caractérise la pensée scientifique (pp. 10 et 239).

Sans critiquer pour l'instant le sous-titre de l'ouvrage, il semble bien que le titre lui-même est inadéquat : pourquoi parler de « formation », quand il aurait fallu écrire *le bon sens devant la science*, ou quelque chose d'approchant? Bien des citations en font foi :

Une expérience scientifique est une expérience qui contredit

(1) *Mercure de France*, 15 novembre 1931, pp. 164-165; 15 novembre 1932, pp. 180-182; 15 décembre 1933, pp. 652-654; 15 juillet 1934, pp. 362-364; 15 février 1938, pp. 142-144.

(2) L'auteur insiste (pp. 222-223) sur le *principe de négligeabilité*, qui, avec le principe de simplicité, occupe une place prépondérante dans la nouvelle épistémologie. Il y a longtemps (*Mercure de France*, 15 juin 1921, pp. 660-668, et *Attardés et précurseurs*, pp. 181-192, Chiron, Paris, 1922), que nous avons attiré l'attention sur ce point.

l'expérience commune (page 10). L'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre est une longue parodie de l'esprit scientifique (page 83). Dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, la science s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive [par hasard] de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion *pense* mal; elle *traduit* des besoins en connaissances (3). En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion, il faut d'abord la détruire (p. 14). La fausse science (4) qui écrase la vraie, c'est contre elle, précisément, que le véritable esprit scientifique doit se constituer (p. 28). L'explication préscientifique se rattache à l'intuition naïve (p. 69). Rien de plus antiscientifique que d'affirmer sans preuve, ou sous le couvert de remarques générales et imprécises, des causalités (5) entre des ordres de phénomènes différents (p. 220). En science, tout n'est pas possible; on ne peut retenir du possible que ce dont on a démontré la possibilité. Il y a là une résistance courageuse et parfois risquée contre l'esprit de finesse, qui fuit la preuve pour la présomption (5), le plausible pour le possible (p. 221), qui se rapproche parfois de l'esprit de finasserie (p. 147). Il est très caractéristique de voir l'imprécision critiquer la précision (p. 227). L'esprit préscientifique assemble les expériences sur un plan véritablement étymologique, en réunissant simplement des mots de même famille (p. 69). Moins une idée est précise (6) et plus on trouve de mots pour l'exprimer (p. 112). Le rapprochement de deux étymologies de génies différents produit un mouvement psychique qui peut passer pour l'acquisition d'une connaissance. Toute désignation d'un phénomène connu par un nom savant apporte une satisfaction à une pensée paresseuse (pp. 97-98). La pensée préscientifique s'accroche à des convergences verbales (7), renforcées d'impressions subjectives (p. 128).

Le bon sens devant la science? C'est également la faillite

(3) C'est exactement le cas pour la phrase de Bachelard, qui termine cette chronique.

(4) L'auteur aurait dû songer au principe ci-dessus, lorsqu'il s'est reporté aux travaux de Jones, de Mourgue et von Monakow, de R. et Y. Allendy.

(5) Pour contribuer à cette mentalité antiscientifique, Bachelard compose tout un chapitre (pp. 169-181) sur « le mythe de la digestion », qui débute par l'adhésion implicite au truisme : « l'optimisme et le pessimisme sont questions d'estomac », confondant ainsi le tube digestif avec le système vago-sympathique.

(6) On reconnaît là une des thèses de Pius Servien (*Mercure de France;* 15 juillet 1938, pp. 431-432).

(7) Il est peu de phrases qui définissent plus heureusement l'ensemble de la psychanalyse.

du substantialisme (pp. 97-129) et de l'animisme (pp. 149-167) :

Conteurs, enfants, alchimistes (8) vont au *centre* des choses (p. 101). L'animisme prend la vie comme une donnée claire et générale (p. 149). Si le microscope décèle une structure dans un minéral, [l'animisme y trouve] l'indice d'une vie plus ou moins obscure, plus ou moins ralentie, en sommeil ou en attente (p. 159). Des animismes généralisés, qui passent pour des philosophies géniales (9), prennent sous la plume de médecins une allure de pauvretés insignes (p. 153).

La société manque d'ailleurs à tous ses devoirs, en laissant la pauvre « élite » — ou soi-disant telle — sans défense :

Les sociétés modernes n'ont pas intégré la science dans la culture générale (p. 152). On néglige de développer l'instinct d'objectivité sociale, au profit de *l'originalité*, sans prendre garde au caractère truqué de cette originalité apprise dans les disciplines littéraires (p. 244). En instaurant une « physique sans problème »,les réformes de l'enseignement méconnaissent le sens réel de l'esprit scientifique (p. 40). [Par contre], les géographies sont gorgées de chiffres, dont on ne fixe ni la variabilité, ni le champ d'exactitude. Les élèves doivent retenir plus de cent nombres à l'heure. Pédagogie détestable qui se développe sans rencontrer la moindre critique dans des disciplines qui ne sont scientifiques que par métaphore (p. 216). L'hostilité aux mathématiques est un mauvais signe, quand elle s'allie à une prétention de saisir *directement* les phénomènes scientifiques (p. 228). Il est de bon ton, dans la bourgeoisie lettrée, de se vanter de son ignorance en mathématiques : on se repaît de son échec, dès que cet échec est suffisamment net (p. 245).

Voilà certes des idées excellentes, où l'on reconnaît le Bachelard des grands jours; malheureusement, les exemples invoqués et les interprétations proposées suscitent des critiques très graves. L'auteur s'est noyé dans le XVIIe et le XVIIIe siècle, reproduisant des passages interminables (10), le plus souvent sans intérêt (11). Il eût été hautement préfé-

(8) Il aurait fallu, à cette occasion, ajouter : Bergson.

(9) Maurice Maeterlinck, Georges Lakhowsky, Hélan Jaworski, Alexis Carrel. Nous en avons récemment rencontré un autre exemple (*Ibid.*, 15 juillet 1936, p. 379-384).

(10) Et cependant c'est le même auteur qui écrit (p. 27) : « La réduction de l'érudition peut, à juste titre, passer pour la marque d'un bon livre scientifique moderne ».

(11) A quelques rares exceptions près (notamment pp. 43 et 102).

rable de passer en revue les fausses sciences (p. 28) du temps présent, en particulier ces trois délires collectifs, qui se nomment métapsychique, radiesthésie (12) et psychanalyse.

Au surplus, cette lutte de la science contre le bon sens est parfaitement élucidée par la psychologie scientifique, fondée sur la psychopathologie (13); les erreurs et les faux-pas signalés par Gaston Bachelard sont dus à des facteurs innés et à des facteurs acquis :

A. La proportion fantastique, dans l'espèce humaine, des déprimés-excitables (souffrant d'un défaut d'allant et d'un excès d'impressionnabilité); cette constitution complexe est incluse dans les travaux d'Emile Kræpelin et d'Ernest Dupré. Le défaut d'allant est à l'origine de l'incuriosité intellectuelle et de la confiance aveugle dans l'imprimé; l'excès d'émotivité se retrouve dans le « besoin de sensations » : l'iconophilie, toutes les formes de badauderie (14) et du mysticisme.

B. Le réflexe conditionné d'Ivan Pavlov, qui s'applique aux gens comme aux bêtes (15). C'est lui qui produit les diverses idiosyncrasies et les « valorisations » d'erreurs. Il en résulte des extensions abusives des explications quotidiennes (16), où le bon sens continue à agir, quand il n'a que faire. La libido freudienne en est une illustration fa-

(12) Toutefois, on rencontre (p. 220) un excellent passage sur l'*astrologie :* Pour elle, « ce ne sont pas seulement des signes et des signatures que nous envoient les astres, ce sont des substances. On sait fort bien que la lumière de la Lune n'est que la lumière du Soleil réfléchie. Mais on ajoute qu'un peu de matière lunaire imprègne le rayon réfléchi, comme une balle qui rebondit d'un mur peint à la chaux en apporte une tache blanche. L'action des astres est celle d'une matière réelle. L'astrologie est un matérialisme dans toute l'acception du terme ».

(13) Nous avons esquissé le problème dans *La science des caractères dans ses relations avec la méthode scientifique* (Hermann). Cf. *Mercure de France,* 15 mai 1936, p. 141-142.

(14) L'auteur mentionne l'intérêt passionné des classes de physique pour les explosions; on y rattacherait les spectacles d'acrobatie au trapèze, le domptage des fauves, les courses de taureaux... L'avarice est également le fait de déprimés excitables; elle n'a pas le mécanisme inénarrable que l'auteur lui attribue et qui ferait considérer la philosophie d'Ernst Mach (*l'économie de pensée*) comme un « complexe de petit profit » (p. 132).

(15) Voir *Les anomalies émotives* (*Mercure de France*, 15 avril 1933, pp. 359-367).

(16) Bachelard indique fort pertinemment l'emploi de l'*éponge* (p. 78) comme type de condensation et de raréfaction, l'emploi de la *colle* (p. 103) comme type d'attraction. Explications de bon sens, qui n'expliquent rien...

meuse : un acide et une base donnent « naissance » à un sel (libido!); le radium donne « naissance » à de l'hélium (libido!); le frottement « engendre » de la chaleur (libido!); une circonférence, tournant autour de son diamètre, « engendre » une sphère (libido, vous dis-je!). Les « explications » de Bachelard sont de cet ordre; n'écrit-il pas tout un chapitre (pp. 183-209) sur « la libido et la connaissance objective » (17)?

D'une manière générale, il fait intervenir, à tout bout de champ, la psychanalyse, qui est bien — quoi qu'il en pense — un exemple caractéristique de « rationalisation sur une base absurde » (p. 133). Ce terme de « psychanalyse » est utilisé sans définition préalable, comme s'il avait un sens classique et univoque; l'auteur saute, tour à tour, sans prévenir, d'un sens à l'autre :

1° Le « sens fort » : *toute orientation acquise qui continue à agir profondément sur nous;* c'est le domaine — ignoré par Bachelard — du réflexe conditionné.

2° Le sens de « psychanalyse-mécanisme » et de « psychanalyse-diagnostic » (par exemple, p. 38); la psychanalyse-diagnostic (la « catharsis », p. 243) est, comme on sait, l'ensemble de trois techniques puériles (18) :

a) La conversation automatique ou rêverie contrôlée;
b) L'explication des rêves;
c) Les réponses à des mots inducteurs.

3° Le sens de « psychanalyse-traitement » (notamment p. 78).

Tout cela n'est pas sérieux; il est déjà regrettable que l'auteur se soit laissé tromper par cette fausse science (19); mais il risque d'égarer un certain nombre de lecteurs indécis, car, comme il le dit fort à propos (p. 108), « on ne se détache pas du merveilleux, quand une fois on lui a donné

(17) Ce chapitre débute par une « vérité à cinquante pour cent d'erreur » : « L'appétit s'éteint dans un estomac repu; la libido, à peine est-elle apaisée, qu'elle renaît (p. 183) ». L'inverse est aussi vrai... et aussi intéressant!

(18) Voir *Le système du docteur Freud* (*Mercure de France*, 1er juillet 1924, pp. 1-56).

(19) Le physicien Jean Mariani avait également pris la psychanalyse pour de l'argent comptant (*Ibid.*, 15 mars 1938, pp. 602-603).

sa créance » (il s'agit là, on s'en doute, de déprimés-excitables).

La psychanalyse s'apparente à la radiesthésie, qui, elle aussi, a su attirer une notable portion de l' « élite ». *L'Université des Annales* n'annonce-t-elle pas, voisinant avec des conférenciers fameux, un cours complet de radiesthésie avec expériences? Et, au sujet de l'astrologie, un éminent mathématicien ne constatait-il pas récemment l'effarante propagation de l'astrologie, même auprès de ses collègues, puisque, écrivait-il, « les deux tiers de l'Académie des Sciences sont contaminés » ?

En ce qui concerne Gaston Bachelard, une *contribution à la psychanalyse de la connaissance objective* ne suffit pas : il nous doit de la compléter par une contribution à la radiesthésie de la physique mathématique, en lui donnant, comme exergue, cette phrase que je recopie sans commentaire et qui contredit tout ce que nous avons approuvé au début de cet article : « Qu'on arrive au même résultat par des rêves ou par des expériences, c'est, pour nous, la preuve (*sic*) que l'expérience n'est qu'un rêve (p. 43) » (20).

MÉMENTO. — Un ingénieur agronome (21), me reproche d'avoir transcrit une phrase du grand savant anglais Mellanby, qu'il accuse de ne pas distinguer le lait alimentaire et le lait pour galalithe. Il n'était pas question de cela; cette intervention intempestive masque le véritable problème (scandaleuse disproportion entre les prix de gros et les prix de détail) ; le reste n'est que pédanterie.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Louis Marlio : *Le Sort du capitalisme*, Flammarion. — Mémento.

Depuis quelque temps j'ai à rendre compte ici de livres tout à fait remarquables, ceux de MM. André Joussain, Ortaga y Gasset, Louis Rougier, Bernard Lavergne, Ludwig de Misès, et la série se poursuit heureusement, puisque j'ai aujourd'hui à parler du **Sort du Capitalisme** de Louis Marlio.

Tous ces livres ont un point commun, c'est d'être nettement pour le capitalisme et le libéralisme contre le Socialisme. Jamais on n'a prouvé plus scientifiquement, plus irréfutable-

(20) Et réciproquement...
(21) *Ibid*, 1er novembre 1938, pp. 764-765.

ment que toutes les organisations économiques de contrainte, qu'elles s'exercent au nom de l'Etat ou des syndicats, des dictatures prolétaires ou des dictatures de Junkers, sont mauvaises, car elles n'arrivent qu'à diminuer la quantité de richesses produites et par conséquent le bien-être matériel, sans d'ailleurs augmenter le bien-être spirituel puisque les passions d'envie et de haine en sont terriblement accrues. Et ceci devrait ouvrir les yeux à tous ceux qui les lisent, ces livres. Mais le fanatisme et l'ignorance sont de redoutables bandeaux, et je crains bien que même les grands universitaires bardés de diplômes qui se font gloire, les pauvres sots, de ne se diriger qu'à la lumière du marxisme, garderont leurs idées insanes. Pourtant, qui sait? *Verita vos liberabit*, vieux slogan évangélique qu'on a envie de traduire, en souriant : La vérité vous amènera au libéralisme.

Dans son livre, Louis Marlio, après avoir expliqué la crise du xxe siècle par la guerre, par l'après-guerre et par la crainte d'une prochaine guerre, c'est-à-dire par l'effroyable destruction de richesses que fut la période 1914-1918, par le bouleversement qui permit aux anciens pays pauvres de s'outiller et de devenir les rivaux des anciens pays riches, et par la nouvelle et frénétique course aux armements (la dernière alerte nous a coûté la bagatelle de 10 milliards d'après les bilans de la Banque de France) instruit le procès du capitalisme d'abord et celui ensuite des économies directoriales et des économies dirigées qui sont plus imbues de capitalisme encore, mais sans libéralisme et sans individualisme, ce qui les rend terriblement dangereuses.

Le procès du capitalisme, cette expression indique que le capitalisme a du bon et du mauvais, ce qui est exact si on prend le mot capitalisme non pas dans son sens scientifique de partie de la production réservée à la reproduction mais dans son sens courant de régime économique fondé sur la propriété privée, puisque tout ce qui est humain est imparfait, et tour à tour M. Louis Marlio nous dit les bienfaits et les méfaits de la machine, de la société anonyme, des ententes économiques, mais, encore une fois, rien n'est absolu ici-bas, et de même pourrait-on parler des bienfaits et des méfaits de la santé et de la vie.

L'auteur a parfaitement raison de montrer que si le capitalisme-libéralisme, qui a créé la plus merveilleuse civilisation économique qui ait jamais existé, se heurte aujourd'hui à des obstacles, ceux-ci ne viennent pas de lui; tout, actuellement, est organisé contre la liberté, contre la personnalité, contre la productivité; en rendre le libéralisme capitaliste responsable, c'est comme si on rendait l'hygiène et la médecine responsables de tout ce qui va contre elles.

C'est donc avec raison que M. Marlio conclut comme il suit : « Le dépérissement actuel de l'ancienne économie libérale est avant tout la conséquence d'un certain nombre de faits (causes dites ci-dessus de la crise) et d'interventions (de l'étatisme socialiste) qui en ont troublé le fonctionnement sans qu'on puisse l'en rendre responsable. » Sur tel ou tel point de détail on pourrait toutefois discuter le sentiment de l'auteur. Il estime, par exemple, que le traité de Versailles eut le très grand tort de créer de petits Etats jaloux de leur indépendance, et qui pour se défendre se sont hérissés de tarifs douaniers et ont commencé la course aux armements, mais, en vérité, comment peut-on parler ainsi? et n'était-il pas juste, absolument juste, que les pays asservis devinssent libres, aussi bien la Bohême et la Pologne que l'Alsace-Lorraine? et le tort de la nouvelle course aux armements n'incombe-t-il pas uniquement aux éternels peuples de proie, l'Allemagne et la Russie? Ceci dit, que la Société des Nations n'ait pas réalisé le libre échange universel que demandait le président Wilson, c'est très regrettable, mais est-ce la faute du traité de Versailles?

A ce traité on peut faire d'autres et plus graves reproches. En présence de l'effroyable volonté de haine des Allemands et des Russes qui ne permettait aucune illusion, il aurait fallu, hypothèse qu'envisage aussi M. Louis Marlio, créer la paix des vainqueurs par l'asservissement des vaincus, désarmer complètement toutes les Allemagnes (au moment de l'armistice c'était très possible) et toutes les Russies (ce n'était pas davantage impossible) et une fois ces deux pays délivrés de leurs tyrans matériels et spirituels, les mettre à même de fleurir de nouvelles élites civilisées et non barbares, libérales et non esclavagistes; il y aurait eu de petits

pelotons de gendarmes alliés, patrouillant du Rhin au Kamtchatka et tout le monde, y compris le peuple allemand et le peuple russe, eût été mille fois plus heureux qu'aujourd'hui. Mais tout ceci, l'Angleterre ne l'a pas voulu, et si jamais la barbarie submerge la civilisation, ce sera elle qui en portera la responsabilité originaire. Ajoutons, d'ailleurs, que même si ce régime de haute surveillance de la Civilisation avait été établi, nos barbares de l'intérieur n'auraient pas tardé à le supprimer; alors pour le sauvegarder il aurait fallu établir un autre régime analogue à l'intérieur de nos pays civilisés d'Europe et d'Amérique et ç'eût été un bien gros morceau! La Société des Nations, sur laquelle certains comptaient, a été complètement faussée par ses organisateurs; il aurait fallu lui donner le droit de haute police civilisée, et qu'elle pût intervenir en Espagne lors des atrocités des Asturies, un an avant la victoire du Frente popular qu'elle eût alors prévenue! ç'eût été le salut de la pauvre Espagne, comme ç'aurait été le salut de la pauvre Russie si, avant même de naître et pour naître, elle était intervenue dès novembre 1918 à Pétrograd et à Moscou : quatre hommes et un caporal de chaque pays allié auraient suffi.

Si le Procès du capitalisme comporte quelques réserves, les divers tableaux des économies antilibérales ne méritent que des éloges. L'auteur ne parle que des trois expériences bolchéviste, fasciste et rooseveltienne, en laissant de côté l'Allemagne, le Portugal et tous les autres pays plus ou moins dictatorialisés. Sur le bolchévisme, il n'y a qu'un mot qui soit juste : c'est l'abomination de la désolation, l'indépassabilité de la férocité et de la stupidité. Sur le fascisme, il faut plus de nuances : le corporatisme de Mussolini aboutit au même capitalisme d'Etat que le communisme de Staline, mais il se meut dans le plan civilisationnel tandis que les Soviets se meuvent dans le plan barbare. Quant au *new-deal* de Roosevelt, cette forme de l'économie dirigée s'avère dans ses résultats très inférieure à la vieille économie libérale, et Roosevelt restera, de par sa dévaluation du dollar, un déprédateur des Etats-Unis et un malfaiteur économique des deux mondes. Sans rien de comparable bien entendu avec les Lénine et les Staline, mais d'autre part les Américains

n'étaient pas des Slaves, et ils sont gravement coupables de s'être conduits comme ils l'ont fait. Le grand procès que l'on peut faire au capitalisme, et M. Marlio ne semble pas l'avoir vu bien nettement, c'est de permettre les plus folles exagérations du crédit, et c'est de cela qu'est morte l'ancienne prospérité des Etats-Unis qui faisait l'admiration de l'univers.

Quelles perspectives? quelles conclusions? se demande l'auteur en terminant. Peut-être un néo-capitalisme va-t-il s'établir qu'il décrit et qui ressemble fort à l'ancien, et n'est même que l'ancien amélioré sur quelques points de détail (la place me manque pour dire les améliorations; je tâcherai de le faire une autre fois). Peut-être, aussi, sommes-nous à la fin d'une civilisation, c'est sur cette question angoissante que le livre se ferme. Du moins, si la nôtre se sauve, ce ne pourra être que dans le plan de la liberté, en réhabilitant le profit et l'entreprise, le travail et l'épargne, et j'ajouterai la responsabilité et la dignité humaines. Le socialisme qui veut le contraire a été, est et sera toujours l'ennemi.

Mémento. — Alfred Loisy : *La crise morale du temps présent et l'éducation humaine.* Emile Nourry. L'auteur qui, on le sait, a consacré sa longue existence à l'étude des problèmes religieux, prône une religion de l'humanité capable de rassembler tous les hommes dans un commun idéal et une commune adoration. Auguste Comte avait déjà eu la même idée, mais en combattant le mysticisme au nom de son positivisme, tandis que le professeur Alfred Loisy voit dans le mysticisme le principe même de la vie spirituelle dans l'homme, principe de vie et principe vivant contre lequel s'expriment en vain, je reproduis exactement ses paroles, la raison et la science, sans s'apercevoir qu'elles en dépendent. — Roger Caillois : *Le Mythe et l'homme*, Gallimard. L'auteur étudie successivement la fonction du mythe, son rôle dans le monde et son rôle dans la société, et pour redresser la réalité moderne qui apporte, nous dit-il, à ceux qui l'étudient à peu près tous les dégoûts, il demande une certaine vigueur dans la décision et une grande sévérité dans la réalisation. Assurément, assurément. Mais tout ceci, quoique l'auteur ait fondé un Collège de sociologie l'an dernier, est assez loin de ce qu'on appelle la science sociale. — J.-P. Reinach : *Du gouffre à l'espoir, essai social et politique.* Alcan. Ici, nous sommes sur un terrain plus so-

lide. Le gouffre, pour l'auteur, c'est notre propre faillite morale, sociale et financière, dont il parle avec beaucoup de compétence et de sagesse. Et l'espoir, ce sont les diverses lueurs qu'il voit rougeoyer en politique (proposition d'un gouvernement vraiment démocratique, c'est-à-dire plébiscitaire, avec une Chambre des compétences, un Sénat de hauts personnages inamovibles jusqu'à 50 ans et un Conseil d'Etat législatif) en économique (harmonie de tous les intérêts opposés) et en pacifique (renforcement moral de la Société des Nations) et tout ceci peut se soutenir, mais demanderait un gros volume pour une discussion détaillée. — L. O. Frossard, *le Désert au village*, Gallimard. Reproduction d'articles publiés dans l'« Homme Libre » et qui plaident la très juste cause du paysan « qui a fait la France et qui en incarne les vertus. » — Dans la *Revue des Etudes Coopératives*, un bon article de M. Alexandre Bret sur « la Société nationale des chemins de fer, exemple de socialisation par voie d'économie mixte ». L'auteur, d'accord avec le professeur Gaston Jèze, qualifie cette société de système étrange qui ne peut se comprendre que comme une création de politiciens aboutissant à une régie réelle masquée sous une apparence de concession, et n'ayant d'ailleurs nullement résolu le problème du déficit qui a servi de prétexte à la réforme. — Le même professeur Gaston Jèze continue à donner dans le *Journal des Finances* de lumineux aperçus sur la situation financière. Celle-ci devient très difficile. La circulation fiduciaire est passée en un mois de 99 milliards à 110; c'est-à-dire que le franc ne vaut plus que 7 centimes. Ce jeu effréné de la planche aux assignats a été causé en partie par les dépenses de la défense nationale à la suite de l'alerte de fin septembre, mais en partie aussi par les dépenses du budget ordinaire auxquelles il était impossible de faire face, aucune mesure d'économie n'ayant été prise depuis le mois d'avril, date de l'arrivée du cabinet actuel; de ce fait la responsabilité morale de M. Daladier et de ses collaborateurs est fortement engagée devant l'histoire. Il est tout à fait nécessaire que l'équilibre des dépenses et des recettes soit établi, dût pour cela le Cabinet rompre complètement et définitivement avec les communistes, les socialistes unifiés et même quelques autres; toute autre politique serait catastrophique. — Dans son numéro du 7 octobre, l'*Espoir français* énumère les manœuvres du parti communiste qui ont failli nous entraîner à la guerre; 1° fausses nouvelles, 2° interprétations tendancieuses, 3° truquages de textes et de discours, 4° action pernicieuse de la radio, 5° excitations et manifestations. Cette campagne belliciste n'avait d'ailleurs, pour raison profonde, ni l'amour de la France, ni la haine de l'Allemagne, ni le désir de

secourir la Tchécoslovaquie, ni la volonté de maintenir l'équilibre européen ou mondial, mais uniquement le plan de révolution insurrectionnelle qui aurait, à la première occasion, renversé Daladier comme Lénine avait renversé Kérensky et qui aurait plongé la France et peut-être ensuite toute l'Europe dans le chaos sanglant où gît la Russie.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

Gösta Berg : *Sledges and wheeled vehicles; ethnological study from the view-point of Sweden.* Nordiska Händlinger, fasc. 4. Stockholm C. E. Fritz gr. 8°, 189 p., 51 dessins, et cartes, XXXII pl. photo. — *Fataburen. Nordiska Museets och Skansens Aarsbok* 1937, publié au Musée sous la direction de Andreas Lindblom, Gösta Berg et Sigfrid Stevenson; in-16 301 p. nombr. photos. — Andras Lindblom : *The Stockholm Skansen.* Stockholm, Ahlen et Akerlund, 4°, Album de photos, non paginé. — Sigurd Erixon och Sigurd Wallin : *Svenska Kulturbilder. Ny Föld,* Deel IX et X formant le tome V. Stockholm, Skoglund, 4°, 336 p., nombr. ill. — *Folkliv, Revue d'Ethnologie nordique et européenne* publiée sous la direction de Sigurd Erixon par l'Académie royale Gustave-Adolphe. Stockholm, éditions Thulé; 4°, t. I, 1937, 319 p., nombreuses ill. — Martin P. Nilsson : *Nordisk Kultur,* t. XXII. *Arets Högtider.* Stockholm, Bonnier; Oslo, Aschehoug, et Copenhague, Schultz, gr. 8°, 153 p.

Bien que la belle monographie de Gösta Berg sur les **Traîneaux et les véhicules à roues** se fonde essentiellement sur les faits suédois, et naturellement aussi norvégiens et lapons, elle sera d'utilité réelle non seulement aux ethnographes de tous pays, mais aussi aux folkloristes français puisque nous avons encore des traîneaux (*luges*) et par endroits des voitures assez primitives, à deux roues. La bibliographie considérable des p. 173-189, par ordre alphabétique des noms d'auteurs, englobe toutes les publications sur les moyens de transport en usage aussi en Afrique, en Asie, en Océanie et en Amérique, pour laquelle d'ailleurs on possédait déjà une bonne monographie de Otis T. Mason (Washington, Smithsonian Institution, 1894-1896) dont des recherches complémentaires n'ont pu que confirmer les conclusions générales. On sait que les Canadiens français et les trappeurs faisaient un grand usage des *travois,* branches liées en forme de fourche qu'on traînait derrière soi. Gösta Berg nous en montre l'usage persistant en Scandinavie pour traîner une charrue; en laissant les brancards parallèles et en y fixant un panier, on peut y atteler un cheval (pl. XXIII). Dans certains cas, on s'en sert dans ces régions pour trainer un cadavre ou un cer-

cueil. L'intérêt théorique de ce système de transport est évident : on est même porté à se demander si ce n'est pas le plus simple, sinon peut-être le plus primitif, quand il s'agit de poids lourds.

Après avoir reporté sur une carte la diffusion du travois en Suède, l'auteur en recherche, p. 134-143, la répartition dans le monde entier. Il l'a retrouvé en Norvège, Finlande, Estonie, Carélie, Russie, Silésie, Hongrie, Ecosse, Irlande; puis chez beaucoup de populations sibériennes, en Chine et aux Philippines; dans l'Amérique du Nord mais non dans les Amériques centrale et du Sud. Après Mason, Wissler, Flor et d'autres se sont attaqués au problème des origines et Berg semble porté à chercher le centre d'expansion, donc de création, quelque part en Sibérie occidentale. Est-il bien nécessaire de compliquer ainsi le problème? Pour cet instrument, comme pour d'autres très simples, presque déterminés par la nature (forêts, perches, branches, brancards) on peut admettre une polygenèse en pays à longs hivers neigeux et glacés. Bien mieux, je sais quelque chose de plus primitif encore, qui a fait ma joie et celle de nombreux enfants :

Le plus grand plaisir que les bûcherons puissent leur faire est de les mettre sur de grosses branches feuillues et de les traîner ainsi, ou les faire traîner par des enfants plus grands ou des ouvriers ayant fini le travail. De cette manière, j'ai aussi traîné de grosses pierres de la carrière communale quand on construisait notre maison à Challes. J'ai vu les branches feuillues servir à traîner dans les forêts de Pologne (environs de Czenstochowa); une enquête sur ce point, faite dans le *Mercure de France*, nous vaudrait sans doute de bons documents directs. En tout cas, c'est le principe même du travois; lui attribuer une origine spécifiquement scandinave, ou sibérienne, ou canadienne-française, ou amérindienne seulement me paraît dépasser les conditions générales des origines de la civilisation.

Très intéressant est aussi l'usage en Suède d'un patin unique taillé dans un gros madrier pour véhiculer des tonneaux, cuviers et autres objets encombrants (pl. I); je ne connais rien de semblable en France. Par contre, les divers types de traîneaux, de roues, de chars, de charrettes à échelle,

etc. sont de types européens courants, le cas spécial étant celui des roues pleines devenu rare. Les skis peuvent provenir du patin de transport de la pl. I; datent-ils de la période scandinave préhistorique? Pas de la nôtre, trop chaude, je pense.

La plupart des objets qui ont servi à l'élaboration de cette étude sont conservés au **Nordiska Musset** et partiellement au **Musée de plein air de Skansen.** Pour tous deux on a maintenant deux publications luxueuses, l'album étant constitué par de belles photos brun-rouge, accompagnées d'explications détaillées en anglais; alors que l'*Annuaire* pour 1938 contient des études spéciales illustrées de photos en noir. Parmi ces mémoires on citera ici Classon : Poser un enclos à poissons; Cronlund : Fête du solstice d'été à l'Oesterby-Huette; Granlund : Boites populaires décorées; Svärdstron : Peintures populaires du début du XIX[e] siècle.

En relation avec cette admirable activité muséographique se publient deux séries de luxe, mais qui pourtant se vendent peu cher : les **Svenska Kulturbilder,** de Sigurd Erixon et Sigurd Wallin; et **Folkliv, revue d'ethnologie comparée** que vient de fonder Sigurd Erixon, professeur à l'Université de Stockholm.

De la première collection je n'ai que les fasc. IX et X. Dans le premier je signale de bons articles sur les poêles et cheminées par Erixon; sur la poterie populaire par Ohlsson; sur les pêcheries dans la région d'Abo, par Gardberg. Dans le tome X, une requête sur la pêche du saumon, p. Ullenius; sur les variations des figures de la polka en Suède par Ernst Klein; deux mémoires, l'un sur la chasse par Claesson, l'autre sur la pêche par Modèn. Tous sont illustrés d'excellentes photos et plusieurs sont accompagnés de cartes de répartition.

Quant à la nouvelle revue *Folkliv,* qui se classe dès maintenant parmi les plus belles d'Europe, elle n'a publié jusqu'ici que des articles en anglais et en allemand mais, étant internationale, elle admettrait aussi le français et l'italien.

Le premier article, d'Erixon (en anglais), sur la technique nord-européenne de l'art du charpentier, avec grandes photos en offset, présente pour nous un intérêt tout particulier :

c'est exactement la technique des chalets suisses et alpestres français, que je crois apportée en Savoie par les Burgondes. Puis vient un article de Uno Harva sur les bâtons-calendriers de la Finlande proprement dite; nous avons eu des bâtons de ce genre en Bretagne et ailleurs en France au moyen âge. Nils Strömbom étudie l'histoire des célèbres peintures sur étoffes suédoises (Erixon en a donné une jolie série à l'ex-Trocadéro); Lagercrantz, divers procédés de chasse à l'affût. D'une portée beaucoup plus étendue sont les mémoires d'Erixon, *Regional European ethnology*, où sont repris la plupart des problèmes théoriques actuellement en discussion; de feu Wiklund (l'un des grands ethnographes internationaux) sur l'origine des Lapons (il faudrait abandonner la théorie selon laquelle les Lapons ont suivi le Renne du sud au nord); et de Sigurd Erixon sur quelques constructions primitives et types d'édification dans leur rapport avec les habitudes de construire rurales dans le reste de l'Europe (en anglais) avec photos, dessins schématiques et plans. D'un intérêt plus local enfin sont les mémoires de Jirlow sur la harpe à faire sécher le grain dans la Suède du Nord; de Wreim sur les anciens villages et habitats du Finmark; et de Campbell sur la maison irlandaise des comtés de Galway et de Donegal. Il me semble d'après les photos que le type méditerranéen se discerne par endroits.

Le t. XXII du recueil de mémoires intitulé **Nordisk Kultur** est principalement consacré aux fêtes et cérémonies calendaires de caractère populaire; chaque auteur prenant pour base les faits de son pays les a d'ailleurs comparés aux faits des autres pays européens; donc le volume intéresse aussi les savants français. Martin P. Nilsson a étudié les rapports des fêtes populaires et de la vie ouvrière; en Suède pas plus que chez nous le peuple n'avait eu besoin de son gouvernement pour utiliser ses « loisirs ». Le même savant reprend le problème de Yule, cycle scandinave et germanique ancien de Noël et du solstice d'hiver. Il y a longtemps que l'auteur s'occupe des éléments constitutifs de ce cycle; les parallélismes sont ethnographiquement si nombreux que la question d'une origine localisée n'est pas près d'être résolue, si même elle peut l'être; d'après sa bibliographie, Nils-

son ignore les travaux monographiques parus sur le solstice d'hiver cérémoniel en Belgique, France et Italie. D'ailleurs notre littérature folklorique, si riche et si importante, est complètement méprisée par les Scandinaves; il semble n'y avoir pour eux des savants qu'en Allemagne et, relativement, en Grande-Bretagne.

Sigfrid Svensson décrit les fêtes de l'année en Suède et dans la Finlande de langue suédoise; Kjell Bondevik en Norvège et en Islande; J.S. Möller en Danemark; le premier a écrit en suédois, le second en norvégien et le troisième en danois. Hélas, si je m'en tire encore à peu près à coups de dictionnaire, n'ai-je pas seulement réduit au désespoir ceux de mes collègues folkloristes qui ignorent totalement les langues scandinaves en leur signalant ici tant de travaux de première importance, même pour notre pays? Ils pourront du moins regarder les images; elles ont une valeur documentaire de premier ordre.

Et d'ailleurs, comment pourrions-nous nous plaindre : nos Bretons et nos Basques tiennent maintenant à publier leurs matériaux dans leur langue! Comme internationalisation de la science, il n'y a pas mieux...

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

L'Age Nouveau : un poème de Théo Varlet. — *L'Archer :* une lettre inédite de la reine Victoria II à la reine Amélie. — *La Revue Universelle :* Baudelaire et la foi religieuse; Alph. Rabbe et Baudelaire; appel aux chercheurs. — *Yggdrasill :* deux poétesses nouvelles : Mmes Marthe Boidin et Louisa Paulin. — *Le Mois :* l'opposition en Allemagne; ses moyens et ceux de la Gestapo; espoir en un avenir meilleur et méfiance obligatoire. — Mémento.

Après un « plaidoyer anachronique » du poète Marcello-Fabri « Pour le vers-libre », défense au contraire fort opportune, **L'Age Nouveau** (octobre) publie ce beau poème du regretté Théo Varlet qui vient de mourir. Même ceux qui n'ont rien su des difficultés matérielles dont pâtit et peut-être même trépassa ce bel artiste du vers, ne sauraient lire ceux-ci sans une grave émotion et mêler un apitoiement amical à leur admiration :

ÉTERNEL RETOUR

« ... C'est une belle espérance... »
PLATON.

Un dernier trille de cigales
Attendrit le beau soir d'été;
L'heure déjà vécue exhale
Un parfum d'ivre éternité.

Oui, c'est bien Toi, ton cher sourire,
Sœur de mon ciel antérieur;
En tes yeux de jadis se mire
L'Ile magique du bonheur.

Mais le sort cruel nous sépare,
L'instant émerveillé a fui,
Mon cœur l'a reconnu trop tard;
Vers moi monte la grande Nuit...

Le futur réveil que j'espère
(Dans un siècle? Dans trois mille ans?)
Dis! sera-t-il moins éphémère,
Lorsque, nos regards se mêlant,

Sur une rive triomphale
Nous revivrons ce soir d'été,
Le dernier trille de cigales,
Et ce parfum d'éternité?...

§

Nous reproduisons, d'après les feuilets roses de **L'Archer** la lettre ci-après que lui a communiquée en copie une de ses abonnées, Mme Herrenschmidt. L'original compte dans la « riche collection d'autographes » de cette dame. Elle le tient directement de « son grand-père, Philippe Gauckler, élève de l'Ecole Polytechnique », lequel, en 1848, sauva « du feu des émeutiers » le précieux papier où « les mots soulignés l'étaient » par la signataire elle-même : la reine Victoria, responsable aussi des fautes d'orthographe reproduites par la revue :

Frogmore, le 18 d'October 1844.

Madame,

Au moment oû la poste va partir, j'ai eue le bouheur de recevoir

la chère lettre de Votre Majesté. Que vous *étés bonne*, de m'avoir écrit d'abord après votre arrivée à Eu. J'ai bien sincèrement partager vos inquietudes et j'ai *partager* de *tous mon cœur* votre bonheur en revoyant le bien-aimé Roi, en si bonne santé apprès tous ses fatigues de voyage : Dieu soit bénit, qu'il n'a pas souffert en passant la mer; je plains bien sincèrement le Duc de Montpensier qu'il a été si malade, et j'espère qu'il ne se ressent plus de ses souffrances sur la mer. Je n'ai pas besoin de vous assurer, madame, que je serai bien heureuse, d'accepter l'aimable et gracieuse invitation du cher Roi de vous faire une seconde visite à Paris — Ayez la grande bonté de remercier la chère Princesse Adélaïde pour son aimable lettre à laquelle je ne pense pas répondre aujourd'hui comme la Poste và partir, mais je le ferai demain. Pardonnez mon terrible griffonnage, mais j'ai écrit dans une telle hâte :

Je vous baise les mains et vous prie de croire pour la vie, Madame, de Votre Majesté La tendre dévouée cousine et servante.

VICTORIA.

§

On sait avec quel zèle et quelle studieuse persévérance M. Jacques Crépet ajoute aux découvertes d'Eugène Crépet sur l'œuvre et sur la personnalité de Baudelaire. Il intitule avec raison : « Du nouveau sur Baudelaire » un article paru à **La Revue Universelle** (1er octobre) qui ne manquera d'intéresser les fervents du poète. Je les y renvoie, s'ils souhaitent être renseignés sur quelques-unes des sources où celui-ci emprunta certaines notations de ses « journaux intimes ». Mais, je crois bon de retenir ici, par passion de la vérité, ces lignes de M. Jacques Crépet relatives à la position religieuse de Baudelaire au cours des dernières années de son intégrité mentale :

En 1865, il écrit crûment à Edouard Manet qu'il « se f...t du genre humain » et, à sa mère, trois mois avant que l'hémiplégie et l'aphasie fassent de lui un martyr : « Si jamais je peux rattraper la verdeur et l'énergie dont j'ai joui quelquefois, je soulagerai ma colère par des livres épouvantables. Je voudrais mettre la race humaine tout entière contre moi. Je vois là une jouissance qui me consolerait de tout. »

En présence d'un tel langage, de telles attitudes, d'une telle exécration du prochain, peut-on croire réellement qu'il nourrissait

encore le désir sincère d'un retour au Dieu de son enfance, au Christ de miséricorde et d'amour? Ne se sent-on pas obligé bien plutôt d'admettre qu'il avait dû reconnaître l'impossibilité pour lui, — pour son « misérable caractère », et son « affreux tempérament », comme il disait, — de persévérer dans ce chemin de la Croix où quelques années auparavant, — environ 1860-1862, — sous l'effet de ses épreuves multiples (réveil du mal qui couvait dans ses veines, infirmités de Jeanne, remords causés par des entraînements coupables, etc.), un ébranlement, une tension de tout son être qu'attestent ses intentions de suicide, avaient manqué le jeter? Et n'en vient-on pas à se demander s'il ne faudrait pas trouver dans *le Rebelle*, pièce qu'au témoignage de Prarond il avait gardée vingt ans en portefeuille et qu'il publia seulement en 1863, l'aveu définitif de sa défaite définitive dans la voie de la grâce, — un aveu que son impitoyable clairvoyance lui aurait, à cette date, imposé?

> Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,
> Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
> Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
> Un tapis triomphal avec ta charité.
> . . . .
> Mais le damné répond : « Je ne veux pas ! »

Je crois en avoir asez dit maintenant pour montrer à quel point on a déformé l'évolution religieuse de Baudelaire en rapportant à ses dernières années des documents incontestablement antérieurs, et je pense avoir aussi prouvé qu'il s'imposera désormais soit de les rattacher à *Fusées* dont ils sont contemporains, soit de les considérer comme une suite indépendante des autres « journaux ».

Un passage de *Fusées* où Baudelaire cite, avec Chateaubriand et Edgar Poe, Alph. Rabbe comme un possesseur de « la note éternelle », du « style éternel et cosmopolite », inspire à M. Jacques Crépet cette réflexion et ce vœu :

Baudelaire avait conscience de ses affinités avec Rabbe. Ce n'est pas moins chez Rabbe que chez Chateaubriand et Thomas de Quincey qu'il avait appris l'éloquence profonde. Il y a des pensées de Rabbe qui ont passé chez lui et aussi des façons de dire. Si *l'Album d'un Pessimiste* n'avait pas existé, nous n'aurions peut-être ni *la Fin de la Journée* ni la vision prophétique qui ferme *Fusées*... Qui fera pour Rabbe et Baudelaire ce que M. Jean Pommier a fait pour Banville et Baudelaire ou M. G.-T. Clapton pour Baudelaire et Quincey? Qui nous renseignera avec précision sur ce que Baudelaire dut à Rabbe?

§

C'est bien légitimement que MM. Guy Lavaud et Raymond Schwab peuvent imprimer que leur revue Yggdrasill est un « Bulletin mensuel de la Poésie en France et à l'Etranger ». Le n° du 25 août-25 septembre, riche et divers entre tous, contentera les plus difficiles amateurs par la révélation de deux poétesses de chez nous, d'un talent neuf. L'une, Mme Marthe Boidin a composé treize sixains d'un accent inouï, qui célèbrent « Douze femmes au fournil », douze femmes qui doivent marquer la pâte qu'elles apportent à la cuisson, afin de reconnaître à la sortie leur bien. Deux de ces femmes définissent ainsi leur signature dans la pâte :

« Ah ! mes pains d'aujourd'hui, ce sont des pains de fête !
Il y a dans ma pâte une ivresse de lait.
En chemin, j'ai dansé quand ils chargeaient ma tête
Et leur croûte aura l'or de l'huile que j'y mets.
Du pain fait en chantant, c'est du pain d'alouette
Et mes chants ont bâti des dômes de palais. »

« Sans aucun ornement, je trace une couronne,
Dieu me la garnira d'épines ou de fleurs.
Pourvu que je reçoive et surtout que je donne,
J'aimerai tous mes jours sans choisir leur couleur.
Même ce que j'étreins, mon Dieu, je l'abandonne,
Dépouillez-moi de tout, laissez-moi la ferveur. »

L'autre poète féminin accueilli par *Yggdrasill* est Mme Louisa Paulin. Elle donne à la revue un choix de poèmes d'une originalité sans conteste. La langue en a la précision inimitable des chansons populaires. L'image y est directe, d'un trait juste, d'une couleur sobre et exacte, témoin cette pièce :

MARGUERITE LA VIEILLE

Marguerite la vieille
dites, d'où venez-vous
tordue comme une souche
et branlant de partout ?

— Je viens du cimetière
j'y voudrais bien rester :

là-bas sous la bonne herbe
on doit se reposer.

Mon pauvre homme y demeure
on avait bien trimé
des cris, de la misère,
des coups et des baisers,

un enfant chaque année,
des grands et des petits
je n'en sais plus le nombre
et s'ils sont morts ou vifs.

J'ai lavé des lessives
j'ai bêché des jardins
j'ai vendangé des vignes
et je n'ai rien aux doigts

et je n'ai rien à moi
que du noir et du triste
de la faim et du froid
une bête finie...

Quand Dieu viendra me prendre
moi, pauvre dépouillée,
il verra tout de suite
tout le mal qu'on m'a fait.

Le mal sur cette terre
est plus fort que nos mains,
Que le Seigneur me prenne
et qu'il me garde enfin!

§

Le Mois (1er octobre) nous renseigne, par la plume de M. Bernhard Thomas, sur les buts et les moyens de l'opposition ouvrière au nazisme dans le Reich hitlérien. En 1932, sociaux-démocrates et communistes groupaient respectivement 1 million et 250.000 partisans, le parti socialiste-ouvrier comptait 50.000 militants et les syndicats représentaient 4 millions d'inscrits. De tout ce monde agissant, 10 à 20.000 seulement continueraient en 1938 leur propagande contre le régime au pouvoir. C'est énorme, quand on songe aux habitudes de la répression outre-Rhin : exécutions massives du 30 juin 1934 et autres gentillesses qui ont supprimé toutes nuances dans le nazisme.

M. Bernhard Thomas nous apprend par exemple :

Une partie du peuple, hier encore enthousiaste pour le nouveau régime, fut partiellement neutralisée; les dénonciateurs se firent rares. Le mouvement se regroupe, mais les formes de travail changent. On ne tente plus de démonstrations, de réunions en masse. Les cadres politiques, ayant souvent perdu le contact avec leurs directions, continuent à travailler sous leur propre responsabilité, à l'échelle locale ou départementale; ils se réunissent régulièrement à 3, 5 ou 7 personnes. Ceux qui ont maintenu des liens avec le centre (souvent émigré), en reçoivent des mots d'ordre, des explications, des journaux imprimés sur papier extra-fin ou de petit format, des brochures sous des couvertures anodines. D'autres fabriquent eux-mêmes leur matériel — parfois ronéotypé — et leurs mots d'ordre. On analyse la situation, on s'informe mutuellement, on lit ensemble des écrits théoriques. Si l'on distribue des tracts, on le fait avec grande précaution, souvent d'une manière fort ingénieuse. Un militant lâche un paquet d'écrits du toit d'un immeuble, un autre attache des tracts à un point élevé à l'aide d'une ficelle qu'il allume — ils tombent quand le responsable a réussi à se mettre en sûreté. Un autre pose pendant la nuit des tracts près des ventilateurs d'un atelier. Le matin les appareils se mettent en marche et inondent l'atelier de proclamations subversives, etc.

Une tactique employée par l'opposition est celle dite du « Cheval de Troie ». Elle consiste à faire occuper les postes importants des organisations fascistes, du « Front de Travail » notamment, par des militants libertaires camouflés en purs nazis. Qu'il soit ou non dévoué au régime, l'ouvrier est soumis à un travail excessif. La fatigue l'élimine ainsi de la politique. Il y a là Gestapo pour les affaires particulières. Lisez :

La vigilance de la Gestapo est d'autre part toujours en éveil. A l'aide de listes d'anciens militants constamment revisées, une surveillance constante est exercée tant dans l'usine sur chaque ouvrier que dans les quartiers sur chaque habitant, avec le concours de « responsables de quartier » (Blockwarte). Cet ouvrier sort trop souvent le soir, celui-ci reçoit une correspondance jugée trop abondante, un autre s'est acheté un appareil de T. S. F. d'une puissance qui lui permettrait éventuellement de capter Moscou, Strasbourg ou le poste clandestin communiste. La Gestapo l'observe longtemps, lit ses lettres, le fait suivre dans les rues. Si le soupçon s'accentue, on ne l'arrête pas tout de suite, on ne lui donne pas

l'impression qu'il est surveillé. On attend et on arrête toute une organisation. La police fabrique elle-même des tracts subversifs, elle les met dans les boîtes à lettres des suspects. Malheur à celui qui omet de dénoncer immédiatement pareil envoi! Des vieux militants sont convoqués à la Gestapo après avoir été surveillés. On leur demande leur emploi du temps, on leur montre qu'on est au courant de toute leur activité. Ainsi se crée l'impression que la Gestapo sait tout.

Un autre danger est constitué par la famille elle-même. La femme ne doit rien savoir d'une éventuelle activité clandestine de son mari. Les enfants encore moins car, à l'école ou aux Jeunesses hitlériennes, on leur inculque qu'ils doivent rapporter tout ce qui se passe, tout ce qui se dit à la maison. Bien des pères de familles ont pris le chemin du camp de concentration grâce aux bavardages de leurs femmes, à l'espionnage de leurs enfants!

Cette terreur par la délation jusque dans la famille n'empêche — paraît-il — qu' « un nouveau mouvement prend corps » chez les adversaires de l'hitlérisme. Ils saluent par « Heil Hitler! », ils simulent un loyalisme entier, ils correspondent « à l'aide de moyens perfectionnés ». M. Bernhard Thomas conclut :

Ils attendent le moment où une crise sociale fera ressurgir un mouvement antifasciste spontané. Les uns attendent la guerre qui, malgré ses horreurs, mettra le système devant une épreuve redoutable. Ils savent que non seulement eux-mêmes, mais encore des groupes importants d'ouvriers sont profondément « défaitistes ». Mais le régime le sait, lui aussi. Ce n'est pas pour rien que la Gestapo se prépare dès maintenant à la lutte sur le « front intérieur » en temps de guerre. Ce n'est pas pour rien qu'un service spécial pour les questions de « psychologie en temps de guerre » a été créé par l'état-major.

Les autres attendent la prochaine crise économique. Ils savent que les conjonctures économiques favorables ne sont pas éternelles, que dès l'avènement d'une crise profonde l'antifascisme latent qui, aujourd'hui, prend la forme du désintéressement politique, se transformera en activité antifasciste. Ils se préparent à remplir leur rôle dans cette période décisive.

Je voudrais croire. Je me méfie. L'Allemand, quel qu'il soit, pratique la fourbe. C'est l'héritage d'un vieil asservissement sans relâche, des temps de l'Oiseleur, du règne de Frédéric II à celui d'Adolf Ier.

§

Mémento. — *Cahiers de Paris* (septembre) : Hommage à Eugène Dabit, par divers.

Notre Carnet (septembre) : « Le Grand Siècle à Lyon », n° commémoratif du tricentenaire de la naissance de Louis XIV.

Atlantis (21 septembre) : « La Tunisie et l'Atlantide », par M. Paul Le Cour.

Marsyas (septembre-octobre) : Poème de Mme A. Nusbarme et une étude sur l'auteur, par M. Sully-André Peyre. — « Nouveaux Fragments d'une histoire des religions », par M. Denis Saurat et suite des très curieux « Papiers » de Charles Rafel.

Arts et Idées (octobre) : M. A. Rouveyre : « Réflexions à cette place ». — Poèmes de MM. F. P. Alibert, H. P. Livet et H. Thomas.

Le génie français (sept.-octob.) : une louange de « Ainsi pensait la marquise de Sévigné, par Clémentine Rouzaud », écrite par Mme Jenny Olivier. Le « charmant petit livre » est « présenté en termes exquis par S. Em. le Cardinal Baudrillart, de l'Académie française ». C'est un acte de délicate gratitude, que ce recueil de glanes dans la correspondance de la grande épistolière, car c'est sous les auspices de la Marquise que Mme Rouzaud vend ses chocolats et ses sucreries.

Commune (sept-octob.) : Appel des écrivains tchécoslovaques « A la conscience du monde » qui s'en est bien f...u ! — Poèmes de Joszef Attila, de MM. Ch. Doyon et Luc Decaunes. — De M. Waldo Frank : « Inventaire européen ». — De M. Maurice Fombeure : « Le geste des rouliers ».

La nouvelle revue critique (automne) : Poèmes de MM. A. Fontainas, H. Dérieux, Marcello-Fabri, L. Guitard, G. Mompezat, Ph. Gareil, L. de Gibourne, R. Menard et d'Edgar Poe. — De M. Maurice-Pierre Boyé, une belle étude sur le poète Philippe Chabaneix; et de M. André Lebois, un essai remarquable sur « Edmond Haraucourt et le destin de ses poèmes ». — De M. Lucien Duplessy : « Raymond Christoflour, confident de Louis Le Cardonnel ».

Le Courrier d'Epidaure (octobre) : Inédit posthume de Gabriel de Lautrec : « Notes sur Marseille » et un témoignagé émouvant de M. le Dr Valbert sur le regretté disparu.

Revue de Paris (15 octobre) : M. Jules Romains : « Jerphanion dans les tranchées ». — Odon de Horwath : « Jeunesse sans Dieu ». — Poèmes de Mme Louise de Vilmorin : de la bonne graine de mouron.

Revue des Deux Mondes (15 octobre) suite de « Cécile parmi nous » de M. Georges Duhamel et des « Escales en Méditerranée » de M. Louis Bertrand. — « Armements navals », par M. René La Bruyère.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Marianne : la littérature populaire. — *Gringoire* : César et Cléopâtre. — *Je suis partout* : le service du travail. — Mémento.

Marianne, dans son numéro du 19 octobre, consacre une colonne et demie à étudier le problème de la littérature populaire. M. André Billy, qui a déjà traité une fois la question, l'aborde à nouveau avec cœur et avec l'autorité d'un romancier écouté et d'un journaliste rompu à son métier. Je regrette, pour les lecteurs du *Mercure* de ne pouvoir citer son article en entier. Du moins la conclusion nous fait-elle savoir ce qu'il désire.

...Je suis de plus en plus frappé du fait que des centaines d'écrivains publient chaque année des centaines de milliers de lignes dont la critique ne juge pas nécessaire de s'occuper et dont l'histoire littéraire ne tiendra certainement aucun compte.

... Neuf sur dix des romanciers populaires n'ont aucun talent. Si c'était une condition de leur succès, il n'y aurait rien à y redire. Mais au contraire ceux qui ont le plus de talent sont ceux que le public lit le plus volontiers. Car le public est très sensible au talent. Une imagination puissante, un style alerte, un agencement ingénieux des épisodes, des caractères bien frappés ne le laissent jamais indifférent.

... Le principe qui semble dominer la production populaire est que, pour les gens à qui elle est destinée, elle est toujours assez bonne.

... Mon idée est celle-ci : la littérature populaire pourrait donner de quoi vivre à beaucoup d'écrivains de talent qui ne trouvent pas de débouchés dans la littérature bourgeoise. Il suffirait pour cela que quelques conditions fussent remplies, dont la première serait que ces écrivains ne considérassent pas comme indigne d'eux d'écrire pour le peuple; la seconde, que les éditeurs consentissent à être autre chose que de vulgaires marchands de papier noirci. Est-ce impossible?

... Il est vrai que les romans-feuilletons sont souvent très mal payés. La faute à qui? Aux écrivains qui ont laissé déchoir le genre. La faute aussi au cinéma, il est vrai. Le cinéma empêchera

longtemps encore la littérature populaire de retrouver dans l'économie des journaux la place prépondérante qu'elle y a occupée. Une équipe de bons feuilletonnistes assurait autrefois le tirage d'un journal. Le roman-feuilleton était alors l'opium du peuple. **Aujourd'hui, c'est le film.**

... Concluons provisoirement : il y a, dans le peuple, une grande générosité de cœur et un grand amour de la justice; il y a aussi un besoin de se renseigner, de s'édifier sur les origines des temps troublés que nous traversons. A ce besoin, le roman populaire pourrait donner une pâture honnête et savoureuse. Il ne la lui donne pas. Je le regrette. Je cherche à intéresser des écrivains de bonne volonté à ce triste état de choses. Voilà les raisons de la sympathie que je porte à la littérature populaire. Elle est si médiocre, si laide, et elle pourrait être si belle!

§

Dans **Gringoire,** M. Georges Goyau, tirant ses arguments d'une nouvelle étude de M. Jérome Carcopino sur César, s'attache à nous convaincre que l'emprise de Cléopâtre sur le maître de Rome est une erreur flagrante se nourrissant de son ancienneté même. Les documents apportés aujourd'hui par M. Carcopino prouvent que Jules César a pu se servir pour sa politique de ses amours ou de l'apparence de ses amours et qu'en réalité la jeune reine d'Egypte ne fut qu'une associée, sinon une vassale, de l'ambitieux dictateur.

Jules César, conquérant des Gaules, précurseur du prestige impérial, Jules César, parrain de ce « césarisme » qui devint synonyme d'absolutisme souverain, exerça longtemps sur les imaginations humaines un tout autre genre d'attrait : ses aventures de cœur avec Cléopâtre le faisaient ranger parmi les grands amoureux...

... Et les historiens modernes, emboîtant le pas, se mirent à construire de véritables thèses au sujet de l'influence politique qu'avait exercée la passion de César pour Cléopâtre.

... Et parce que Plutarque, parce que Dion Cassius, parce que saint Jérôme, nous présentaient un César épris de Cléopâtre, les historiens modernes ont parfois conclu qu'à l'origine des jeux de la politique, concertés par ce quinquagénaire amoureux, il y avait les jeux de l'amour.

... Hélas! tout cela n'était que légende, tout cela n'était que roman. La preuve vient d'en être faite par mon confrère de l'Académie des Inscriptions, M. Jérôme Carcopino, le savant historien

qui dirige, à Rome, notre Ecole française d'histoire et d'archéologie. Déjà, il y a quelques années, dans son volume : *Points de vue sur l'impérialisme romain*, et puis dans son livre capital sur *César*, il avait cru devoir poser d'indiscrets points d'interrogation; dans une nouvelle étude sur César et Cléopâtre, il revient sur la question et définitivement la tranche.

... L'amusant récit de Plutarque nous montre Cléopâtre se faisant emballer dans un colis, jaillissant de ce colis, devant César émerveillé... Coup de foudre : César était conquis!

... C'est pour lutter contre les ministres du roi Ptolémée, frère de Cléopâtre qui « jouaient désespérément contre Rome la suprême carte de l'indépendance égyptienne », que César s'appuya sur Cléopâtre, s'afficha avec elle, et, trois mois durant, remonta lentement avec elle le Nil, « sur un bateau de plaisance dont la chambre nuptiale formait le plus bel ornement ». Et lorsque ensuite, prenant allègrement congé d'elle, il vogua vers l'Asie, les légions qu'il laissa dans Alexandrie avaient pour consigne de soutenir la reine si elle restait fidèle à la cause de Rome, de la renverser si elle devenait infidèle. Et M. Carcopino de conclure. « Bien loin de sacrifier en Egypte sa politique à ses amours, César en l'année 47, les y a constamment utilisées pour la réalisation de ses fins ambitieuses ».

... Le roman nous offrait un dernier épisode : la naissance du petit Césarion, fils de Cléopâtre et dont la parternité fut attribuée à César. Inflexible, implacable, M. Jérôme Carcopino apporte à l'examen de ce dossier, la ponctualité d'un officier d'état civil : documents en main, il prouve que la date de cette naissance exclut cette paternité.

Le portrait d'un César asservi aux caprices de Cléopâtre doit faire place au portrait d'une Cléopâtre devenue, par ambition personnelle, l'adroite servante des desseins politiques de César. Cléopâtre et César, ce sont deux ambitions se rencontrant, se comprenant, s'entr'aidant : les apparences d'une passade sentimentale servirent des fins politiques.

§

« Il faut établir un Service du Travail ». **Je Suis partout** publie un manifeste de M. Robert Brasillach demandant la création d'un « service du Travail » destiné à guérir « la plaie effroyable, morale et matérielle, qu'est le chômage ». En même temps, la nation, qui a besoin d'hommes et de travail, transformant les indemnités de chômage, pour partie, en salaires, y trouverait son compte ainsi qu'une certaine

jeunesse (sans place) qui n'a droit à aucun secours régulier ou mieux : **légal.**

C'est entendu, il faut remettre la France au travail. On ajoute qu'il ne faut pas toucher aux lois sociales et que les « conquêtes » de 1936 ne doivent pas être abolies. Et, d'autre part, un certain patronat égoïste frétille de joie à l'idée de voir supprimer, pêle-mêle, le juste avec l'injuste. **C'est un beau gâchis.**

En attendant, que faire?

Tout le monde sait que mille travaux urgents, pour la paix et pour la guerre, attendent les Français. Et tout le monde ajoute : nous n'avons pas de main-d'œuvre, pas d'argent pour la payer.

Il faudrait tout de même cesser cette abominable plaisanterie. Il y a en France, de trois cent mille à cinq cent mille chômeurs déclarés. Parmi eux, on compte de fort honnêtes gens, qui sont, et de beaucoup, la majorité. Il faut leur ajouter les jeunes gens sans place, qui n'ont jamais travaillé et qui n'ont droit à aucune allocation. Les communistes ont beau jeu de réclamer du pain et du travail pour cette foule. Il faut dire oui aux communistes, mais il faut leur indiquer aussi le remède, le seul remède.

Ce remède s'appelle le Service du Travail.

Il est immoral et inadmissible, en dehors de certains cas individuels (et je mets naturellement à part la question de santé), que l'Etat paye, si peu que ce soit, des centaines de milliers d'hommes à ne rien faire. Il faut qu'ils travaillent. Une seule réponse : il **faut enrégimenter les chômeurs.**

Nous disons bien : enrégimenter, car une telle besogne ne peut se faire que dans un esprit militaire, avec des obligations militaires et des sanctions militaires. La nation a besoin d'hommes, des centaines de milliers d'hommes n'ont rien à faire. Qu'elle les **paye pour travailler.**

Le Service du Travail est une mesure de bon sens, la plus apte à guérir la paix effroyable, morale et matérielle qu'est le chômage. Elle n'est pas plus allemande que française. Elle est humaine, elle est juste, elle est **nécessaire.**

On fait grand bruit autour d'un manifeste fort bien intentionné des anciens combattants, justement réunis autour de M. Henri Pichot. Il faut se dire tout net que ce manifeste restera vide de sens si des mesures énergiques et précises ne sont pas en même temps proposées. Sur le plan extérieur, nous passons notre temps à en indiquer quelques-unes, qui sont le bon sens même, et qui, mon Dieu, ne demandent même pas (en apparence) le renversement de la République. Sur le plan intérieur, il y en a d'autres,

qui ne sont pas moins urgentes. Nous y ajoutons aujourd'hui le Service du Travail.

Il faut vouloir les conditions de son salut.

Le reste est discours.

Mémento. — *Le Canard Enchaîné :* Rien de sérieux avant les élections sénatoriales, Alain Gerbault adhère à l'Alliance démocratique; l'âge de Mistinguett, etc., etc. *Des échos, des échos parfois amusants.*

Candide (12 octobre) : Les Fossiles de Genève (René Benjamin). — Les derniers jours de l'Autriche (Guido Zernatto, ancien ministre du cabinet Schuschnigg). — Albert Ier que j'ai connu (Pierre Goemaere). — Une forte étude de Léon Daudet : Barbey d'Aurevilly, écrivain politique. — De la Paix d'hier à la Paix de demain (André Rousseaux). — Destinée de l'Art régional (Pierre du Colombier). — Et un article du docteur de Martel : les accidents de chasse et leur prophylaxie, à lire par les médecins, et par les chasseurs à qui il donne de précieux conseils.

Candide (19 octobre) : La suite des Derniers jours de l'Autriche (G. Zernatto) : l'Entrevue Hitler-Schuschnigg. — Bleu Villette, une nouvelle d'Alexandre Arnoux. — Napoléon et l'Amour, suite du grand récit historique d'Octave Aubry. — Chronique cinématographique (Jean Fayard).

Cyrano : Les augures ne sont pas d'accord (Clément Vautel). — La Gazette de Cyrano (un choix est difficile). — Le Centenaire de Bizet (Marcel Bousquet).

Aux Ecoutes (15 octobre) : Les Etats-Généraux du Français moyen. — Littérature de guerre (Marcel Thiébaut). — *Des potins politiques, encore des potins, avec des dessous?...*

Gringoire (13 octobre) : Les Relations franco-italiennes (André Tardieu). — Faisons le point (Raymond Recouly). — La radio française sous la botte (François Robin). — César et Cléopâtre (Georges Goyau). — L'Homme aux trois secrets, nouvelle (La Varende). — Grande semaine d'automne (Pierre de Régnier, dessins de Tigre). — Critique judiciaire : L'impudeur est-elle un art? (Geo London). — Les « Atrocités » du « divin marquis » (Léon Treich). — L'Aventure : Mémorial de la ligne Jean Mermoz, suite (Jean-Gérard Fleury).

Je suis partout (14 octobre) : D'abord l'Armée (Pierre Gaxotte). — Dans le béton (Lieutenant X). — La Critique : Un excellent jugement sur *l'Adieu à l'Enfance*, de César Santelli, par Gabriel Brunet. — Que devient la Roumanie? (Lucien Rebatet). — Les Arts, par François Fosca.

Je suis partout (21 octobre) : Il faut établir un Service du Travail, par Robert Brasillach. — Le jeu des Hommes et des Partis : Que cherche le P. S. F.? (Dorsay). — Constats de Faillite (Pierre Varillon). — La Politique américaine devant l'opinion canadienne (Dostaler O'Leary). — Lettre de Belgique (Pierre Daye). — Que devient la Roumanie? suite (Lucien Rebatet). — Madame de Sévigné et sa fille (Bernard de Vaux). — Sur la scène : « Ab Jouvet principium, *Tricolore* de Pierre Lestringuez; *Le Cantique des Cantiques,* de Jean Giraudoux; *Duo,* de Paul Géraldy, d'après le roman de Collette (Alain Laubreaux). — Les Démocraties et les Finances (Hervé Le Grand).

Marianne (12 octobre) : La découverte intérieure (Maurice Magre). — Francis Jammes, par Fernand Gregh. — La chronique de Ramon Fernandez. — Le Film littéraire (Yves Gandon). — Le cinquantenaire de l'Ere boulangiste (Jean Ajalbert). — La fin de *l'Amour de soi-même,* roman, par Guy Mazeline. — Une page consacrée à Bizet.

Marianne (19 octobre) : Apologie de notre roman (Edmond Jaloux). — Encore la littérature populaire (André Billy). — La question de Palestine (Stanislas de La Rochefoucauld). — Les livres de la semaine (Ramon Fernandez). — Culture française et culture italienne (René Jouglet), commentaires remarquables de l'appel lancé par Antonio Aniante dans la *Tribuna d'Italia* et reproduit dans la presse française.

Micromégas, mensuel (10 octobre) : La Passion du français (André Thérive). — La langue perdue (Yves Gandon). — Le Style et l'homme (J.-G. Tricot). — Un joli brin de sabre (Charles Chassé). — Le Piège de la Vanité, inédit de Léon Daudet sur « l'Influence de l'homme de lettres. »

Les Nouvelles Littéraires (15 octobre) : Ce que le renouveau intellectuel en Belgique doit à Albert Ier, par Maurice Wilmotte. — Pauvre Rimbaud (Francis de Miomandre). — L'Esprit des Livres (Edmond Jaloux). — L'Auto dans la littérature anglaise (Léon Lemonnier); L'Auto dans la littérature allemande (Ernest Erich Noth). — Le Cinéma : *Adrienne Lecouvreur* (Alexandre Arnoux). — Le Théâtre (Maurice Martin du Gard).

Les Nouvelles Littéraires (22 octobre) : La vertu d'enthousiasme triomphera-t-elle de la « Pensée Standard » ? (André Demaison). — Aube à Montmartre, nouvelle (Alexandre Arnoux). — Les livres d'Art (G. Charensol). — Chroniques du Théâtre et du Cinéma (Maurice Martin du Gard; Alexandre Arnoux).

Le Temps présent (14 octobre) : Où militerez-vous cet hiver? Renaissance catholique (Stanislas Fumet). — Les jeunesses mobilisées

(François Mauriac). — La Trêve de Dieu (Elie Thomas). — Le Scout ou l'honnête homme du xxe siècle (R. Cruiziat). — Le rôle de la Jeunesse intellectuelle (Roger Millot). — Pour notre maison (Daniel-Rops).

Le Temps Présent (21 octobre) : Contre l'immobilité de quelques sophismes (François Perroux). — La Paix par le Christ (Stanislas Fumet). — Léopold III ou le Legs d'honneur (Henri Goffinet). — La Grande Faim (François Mauriac). — Tchécoslovaquie : Aspects du Problème (Jean de Saint-Chamant). — Une amitié nécessaire (Daniel-Rops).

Toute l'Edition (15 octobre) : La Presse française pendant la crise (André Kaminker). — L'Edition britannique pendant la crise (Paul Trédant). — Les grands éditeurs de province (André Dinar). — Quartiers littéraires : M. de Voltaire, quai Voltaire (Léo Larguier). — La Fouchardière au Music-Hall (Pierre Ducrocq). — Les Cultes littéraires : La Société Alfred de Musset (Francis Ambrière).

Vendémiaire (12 octobre) : Voici deux ans... Mussolini m'a dit (Louis Roubaud). — Le dessous des cartes (Gabriel Chevallier). — Les « sans patrie » (Robert Aron). — De la Montgolfière à l'« Etoile de Pologne » (Maurice Bourdet).

Vendémiaire (19 octobre) : Voulez-vous donc nous faire assassiner? (Gabriel Chevallier). — La Dissolution? Oui, mais pourquoi? (Robert Aron). — Que vaut pratiquement le barrage de ballons? (Maurice Bourdet).

Vendredi (21 octobre) : Profond malaise (Editorial). — Ce que pense M. Emil Ludwig de l'action des écrivains sur la politique (Jacques Arnaud). — Comment sont nés les gratte-ciel (Jean Prévost). — Carnet d'un Ecrivain : Propos de bonne foi (Patrice). — Nouvelles du roman : *Marina di Vezza*, par Aldous Huxley (Minos). — Au « Café des Sports » : l'Opinion d'un col dur (G. Gautier).

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Pour l'amour de Pierné (*le Temps*, 23 octobre). — Paix partout (*le Journal*, 21 octobre). — Roinard vu par Rosny aîné (*la Dépêche*, 10 octobre). — Franz Jungbauer, le chasseur de fantômes (*l'Œuvre*, 21 octobre). — Un moins de vingt ans il y a trois cents ans (*le Petit Parisien*, 7 octobre). — Autour d'un poète malgache (*la Victoire*, 17 octobre). — Pergaud vu par Descaves (*le Journal*, 9 octobre). — Briand mondain (*le Figaro*, 22 octobre). — Un legs; un don (*l'Intransigeant*, 22 octobre).

Vous souvient-il de ce jour où M. François Mauriac, plus furieux et plus sombre que Polyeucte à Mélitène, fit irruption dans le temple d'Euterpe? Mozart seul était dieu. Et le néophyte, sans rien craindre, renversait et piétinait quelques idoles belles et charmantes.

Les musiciens français contemporains n'étaient plus que débris, difformes et souillés. Nous fûmes quelques-uns qui, dès nos tendres ans, aimons et pratiquons la musique, à regretter que le néophyte s'acharnât sur Gabriel Pierné, par exemple, abeille lorraine, la finesse même et l'agilité... Mais, après un loyal *mea culpa*, M. Mauriac reçut l'absolution. On n'y pensait plus.

Ainsi exclame, musique en tête, M. Robert Kemp, dans le *Temps*. Du moins se calmait-il, Mauriac pardonné, quand tout à coup :

...Voici que, dans une chronique animée et brillante, M. Paul Morand, chargeant la plume au clair contre la radio et les musiques basses ou ennuyeuses qui rendent nos maisons insalubres, ne trouve qu'un nom à citer. C'est le nom très pur de Pierné!... « Quel art il faut, écrit-il, pour sauter juste au bon moment sur la nourriture convenable, puis s'envoler bien vite, évitant la grêle des réclames, des communiqués officiels et *des airs de Gabriel Pierné!* »

Et M. Robert Kemp ne comprend point que Morand,

accablé de fanfares misérables, le cœur tourné par d'amoureuses fadaises, justement irrité par mille ordures accordéoniques,

fasse retomber toute sa rancune sur le doux et subtil Pierné. Sans doute Pierné, ce n'est pas Fauré, ni Ravel.

Mais quel rapport peut-il y avoir entre lui et les saltimbanques ou revendeurs de la musique? Banalité de la pensée, grossièreté d'expression, une incroyable ignorance de la syntaxe musicale, voilà leurs vices ignobles. Pierné, savant et raffiné, c'est tout le contraire. Il connaissait, de son art, autant qu'un Giraudoux connaît des lettres et de l'histoire...

La mitrailleuse atteignait un innocent; et une balle égarée venait de blesser quelqu'un de son propre camp. Car, de même que les amateurs d'histoires marseillaises n'entendent rien à *La Nuit de Portofino-Kulm*, ni aux *Tendres Stocks;* de même ceux qui raffolent des airs de la rue de Lappe ou des sons béés du ténor Tino Rossi ont le droit de n'aimer point Pierné. Mais il faut se reconnaître, de chaque côté de la barricade.

Aussi, en lisant la phrase de M. Paul Morand, le chroniqueur du *Temps* a-t-il eu un pincement au cœur.

§

Où n'y a-t-il pas des barricades? C'est la Paix, à ce qu'on dit. Il faut bien le croire. Mais qu'une feuille tombe, couleur

automne, de l'arbre-à-nouvelles, et la rosée suinte le sang. Tel numéro du **Journal,** tenez, qu'y lire sinon que « l'assassin de la petite Marcelle arrêté une seconde fois avoue son forfait » ?

— C'est bien moi, dit-il, qui l'ai tuée. Je la rencontrais pour la première fois, Je croyais qu'elle avait une vingtaine d'années. Elle a repoussé mes avances. Je me suis alors jeté sur elle. Je l'ai frappée à la tête et je lui ai serré le cou avec mes deux mains.

« Elle s'est alors évanouie; je l'ai fait basculer par-dessus le fil de fer qui clôt le bois et l'ai traînée jusqu'à l'endroit où on l'a découverte. C'est alors seulement que je l'ai étranglée avec une ficelle que j'ai attachée à un arbre. »

Un autre galant, Mohamed Idir qu'il s'appelle, assassin de sa fiancée, — la benjamine des fiancées : quatorze ans — n'a pas attendu les agents: ceux-ci l'ont pêché mort, près du pont de Sèvres. Un suicide, mais oui. Et est-ce un suicidé que Cassier, trouvé sur le rail, ou la victime d'obscurs meurtriers? Autre affaire Prince.

Si les âmes sensibles plaignent les familles, il y des malins pour faire marcher celles-ci. Par exemple l'honorable Marcel Esnault, jadis employé des pompes funèbres, qui se présentait un beau dimanche chez M. et Mme Féroudj.

Les malheureux étaient sous le coup de l'atroce désespoir que venait de leur causer l'assassinat de leur fillette. Il s'offrit pour régler les obsèques. Il réclamait 1.500 francs pour les frais de la cérémonie religieuse, le cercueil et l'inhumation.

— 1.500 francs, se lamenta la mère. Mais nous ne les avons pas !

Bon type, le cher M. Esnault transigeait à mille, demandait toutefois 200 francs pour l'achat des couronnes, — et bien entendu, l'argent empoché, ne se montrait plus. Deux inspecteurs s'inquiétèrent, mirent la main sur « l'escroc des morts », le conduisirent au commissariat

où il entra solennel comme toujours, avec son bel habit noir, son chapeau melon et sa cravate blanche impeccable.

Mais quoi! l'argent fait le bonheur, et il lui fallait de l'argent, à cet homme. Comme il en fallait au non moins honorable Rakowsky, un rigolo, qui comprenait son métier d'inspecteur, lui, à sa façon, qui promu au service des Rensei-

gnements généraux ne dédaignait pas d'en faire commerce. Et l'honorable — encore — Léon Kutner, mi-chirurgien-dentiste, mi trésorier du Stade français, qui entre deux extractions, ici puisait dans la caisse, là vous détournait 1.600.000 francs comme on manie la pince, y allait d'un coup de brosse et jouait aux courses!

Tout ça pour un numéro du *Journal*. C'est la Paix. La Paix au foyer, la Paix dans les cœurs, la Paix dans les coffres, la Paix partout.

§

La Paix dans les Lettres, vous dis-je. Oui au fait : le temps est passé des agapes de l'esprit où d'étonnantes querelles éclataient à l'heure du consommé en tasse ou du filet madère. M. J.-H. Rosny aîné, dans **la Dépêche** (de Toulouse), évoque des banquets Roinard qui furent troublés : tout valsait, la vaiselle, les Muses, les mets, les discours.

Ces banquets étaient pour lui [Paul-Napoléon Roinard] une nécessité et une consolation. Des amis dévoués, tels Pourot et Banville d'Hostel, battaient le rassemblement. J'en devenais insensiblement un familier et finissais par les présider. Ainsi s'établit entre Roinard et moi une amitié qui ne finit qu'à sa mort.

J'ai toujours aimé ces réunions bohèmes, où l'on fraternise et se passionne, chose impossible aux banquets somptueux. On y profile des speeches vengeurs mais cordiaux, on y maudit avec une ardeur véhémente l'injustice sociale et la vénalité des confrères trop habiles : petites flambées inoffensives qui raniment les rêves du commencement — *les miroirs ternis et les flammes mortes*.

Les banquets Roinard n'étaient pas toujours l'occasion d'un pugilat, d'ailleurs. Mais il arriva que, dans le privé, chez Paul-Napoléon Roinard lui-même, un duel à la fourchette manquât opposer le poète des *Miroirs* et un invité dont M. J.-H. Rosny aîné ne dit pas le nom.

C'est en sa demeure, à Courbevoie (qui lui a élevé un monument), que je vis Paul-Napoléon Roinard pour la dernière fois. Il vint me chercher à la gare, en pantoufles, traînant la jambe, et me conduisit à son gîte : un petit jardin planté de végétaux mourants, un tas de charbon devant la façade, des chambres étroites qu'emplissaient des odeurs de fricot.

Plusieurs visiteurs attendaient. Mme Roinard, courageuse compagne, qui se dévouait au vieux poète avec une sérénité pleine de bonhomie, nous servit un dîner préparé par elle et qui se trouva savoureux. On l'arrosa de vins sans gloire, mais non sans mérite. La conversation fut d'abord assez terne; elle s'anima singulièrement lorsqu'un sexagénaire eut déclaré qu'il tenait, après de longs travaux, la « preuve » de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Cette prétention excita bizarrement l'humeur de Roinard et détermina une scène violente et burlesque :

— La preuve! Toi... Alors que les plus grands génies y ont échoué... C'est idiot..., c'est même grotesque...

L'autre riposta d'une voix ferme :

— La preuve, te dis-je! Tu sais qu'il y a trente ans que j'y travaille.

— Après mille ans, tu n'en saurais pas plus qu'une grenouille. Tu ne sais rien... rien! Tu n'es qu'une andouille!

— Comme poète, tu as plus de génie que Victor Hugo, mais comme philosophe, tu raisonnes comme un veau. Tu n'es pas doué pour ces choses-là!

— Et c'est toi qui en es doué! De quoi faire rigoler les vaches!... Tu ne t'es donc jamais regardé? Tu n'es qu'un serin, c'est moi qui te le dis...

— Et toi, tu n'es qu'une tourte...

— Un serin, un serin diplômé, hurlait le poète au comble de l'exaspération. Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'âme, il n'y a rien!

C'est un peu gênant à entendre, quand on « croit », pourtant l'invité gardait tout son sang-froid.

...Mais Roinard se congestionnait. Il se leva de table, leva les deux poings et hurla :

— Tu nous assommes... je t'ordonne de f... le camp!...

L'autre se mit à rire, ce qui porta aux limites la frénésie du poète :

— Tu vas nous délivrer de ton imbécile présence!... si tu n'es pas sorti dans une demi-minute, c'est moi qui vais te sortir.

— Vas-y, vieux serin!

Roinard se leva, saisit son ami sous les aisselles et tenta de le soulever. Vainement.

— Tu te fais du mal! s'écria soudain Mme Roinard. Et puis, ce n'est pas à faire!

Ce n'était pas à faire, en effet.

Roinard, devenu pâle, palpitait : son cœur affaibli payait la rançon d'un geste qui dépassait ses forces.

Enfin il se rassit et demanda un renfort à son verre. Le calme revint. Bientôt le vieux poète tint des propos émouvants et d'une grande élévation : il avait gardé pour la poésie le culte ardent de sa jeunesse.

Le secrétaire de Roinard et sa femme m'accompagnèrent jusqu'à Paris. Comme je m'étonnais de la singulière dispute à laquelle nous avions assisté, le jeune homme me dit :

— Aucune importance. Demain, ils seront plus amis que jamais.

Et là, oui, c'était la Paix.

§

La Paix soit avec les morts, la chose est difficile quand les fantômes s'en mêlent. Prompts à déserter les cimetières, les fantômes mènent volontiers la vie de château, et peu soucieux du retour à la terre hantent indéfiniment les vieilles demeures si on n'y met pas garde. Comment y mettre garde, un certain Allemand, à cela expert, s'en charge.

Vous avez sans doute lu, il y a deux mois environ, — écrit M. G. de La Fouchardière, dans l'Œuvre — la reproduction d'une lettre adressée au *Times* par un « dompteur de fantômes » et que le grand journal anglais a gravement insérée, avec une facétieuse apparence de gravité surnaturelle...

Le dompteur de fantômes, un Allemand nommé Franz Jungbauer, habitant à Oberdonau, 10, Grunbachplatz, commençait par exprimer sa compassion à l'égard des propriétaires de châteaux hantés, qui sont au nombre de 150 en Angleterre, et de préférence en Ecosse. Ces propriétaires n'arrivent pas à vendre ni à louer. Alors, Franz Jungbauer, par philanthropie ou par amour du sport, s'engageait à chasser les occupants clandestins au moyen d'exorcismes appropriés.

Chasser les fantômes, l'idée est excellente. Mais où iront-ils? Où recueillir ces réfugiés d'une espèce toute particulière? M. G. de La Fouchardière, qui n'a pas de château mais qui en voudrait un, qui pense que, à acquérir le mobilier, on trouve plus vite la maison — prenez la femme, l'amour arrive — M. G. de La Fouchardière, fort désireux d'acheter un

fantôme, a fait des offres au chasseur de fantômes. Hélas! la lettre qu'il adressait à celui-ci lui revint avec la mention : « *Inconnu* ». Disparu, le chasseur? Fantôme à son tour et qui, en quelque château des bords du Rhin ou de partout ailleurs, dans le même temps s'installe et sans cesse se poursuit? Mais il n'est point besoin d'un fantôme pour créer au château une terrible atmosphère. Qui a vécu avec Mme Marion Gilbert le roman de *Trois jours et trois nuits,* me comprendra.

§

N'est-ce pas, un peu, un fantôme, l'auteur d'un traité sur l'éloquence qui, expose M. Raymond Faigle dans le **Petit Parisien,** aura

> attendu trois cents ans ou presque avant d'être imprimé.

Il s'agit de Pierre de Brémond d'Ars, dont un parent, le Marquis de Brémond d'Ars-Migré, a exhumé une œuvre de jeunesse : la première et la dernière, l'essayiste avait dix-neuf ans lorsque, l'an 1653, il décédait.

Les fantômes hantaient fort le malheureux Jean-Joseph Rabearivelo, poète malgache : fantôme de Baudelaire, fantôme de Rimbaud. Et ces autres fantômes qui n'ont pas de noms, qui nés des paradis artificiels mènent leur homme aux Enfers. « Quels mobiles le poussèrent au suicide au moment où il commençait à connaître une sorte de notoriété? écrivait M. Robert Boudry, son exécuteur testamentaire. Il est difficile de répondre à cette question de façon précise. » Aussi n'y a-t-il pas à retenir comme seule explication les embarras financiers du poète. M. Ernest Prévost, dans **la Victoire,** commente un article de M. Francis de Miomandre, paru dans *l'Epoque,* dont il cite ce passage :

> Très peu de gens ont découvert dans les gazettes une nouvelle qui, en d'autres temps, les aurait peut-être émus. Un poète s'est empoisonné avec du cyanure de potassium... etc.

Mais, mon cher Miomandre, la nouvelle est connue depuis longtemps, c'est au cours de l'été de l'année dernière (22 juin 1937) que notre Malgache se donnait la mort, des articles nécrologiques ont paru peu après, et, en fait de gazettes, plus récemment, dans le *Mercure* (15 septembre 1938), M. Robert

Boudry a retracé la vie douloureuse, maladive de Jean-Joseph Rabearivelo. Et les gens sont nombreux, qui n'ignorent rien du suicide de l'auteur des *Chants pour Abéone.*

§

En regard de la mise en scène dont le poète malgache accompagne son geste, la fin d'un Louis Pergaud, exigée par quelles circonstances! prend tout son caractère. Les *Mélanges* de Louis Pergaud sous les yeux, M. Lucien Descaves écrit dans *le Journal :*

Je me rappelle... Août 1914. La guerre est déclarée. Mobilisation générale. J'apprends à mon réveil que Louis Pergaud part ce matin et je cours chez lui, rue Marguerin, à Montrouge, où il est presque mon voisin, pour l'embrasser. Son concierge me dit que j'arrive trop tard, et j'en suis désolé... car j'ai beau ne connaître Pergaud que depuis quatre ans, je l'aime comme un grand fils, frère des miens. C'est Louise Read, l'amie de Barbey d'Aurevilly et la mienne, qui m'a mis en rapport avec Pergaud, à l'occasion de ses débuts littéraires. Il venait de publier ses premières histoires de bêtes : *De Goupil à Margot;* j'aimais le livre, je patronnai sa candidature au prix Goncourt qu'il obtint, le 10 décembre 1910, par six voix contre quatre à Gaston Roupnel, au troisième tour de scrutin.

Pergaud fut invité au dîner suivant, en janvier 1911. (Nous étions jeunes alors, nous dînions, et l'on mettait encore une rallonge à notre table pour faire place à notre dernier lauréat). Pergaud put recontrer ce jour-là parmi les convives, outre Raymond Poincaré, les officiers ministériels qui nous assistent de leurs conseils, notamment l'avoué parisien M. Raveton. Et si je nomme seul celui-ci, c'est parce que Pergaud devait le retrouver sous Verdun et avoir en lui son meilleur camarade jusqu'à l'attaque nocturne, c'est le mot, au cours de laquelle Pergaud disparut dans la plus complète acception du mot, au mois d'avril 1915. Il avait trente-trois ans.

Ici, ún dru portrait de l'auteur des *Rustiques :*

Le prix Goncourt avait surpris Pergaud dans l'exercice de ses fonctions d'instituteur public en banlieue. Je le vis souvent par la suite. Il venait m'entretenir de ses travaux, me parler de son ami le poète Léon Deubel qui, en 1913, abrégea sa vie. La rude franchise de Pergaud me plaisait infiniment. Il faisait l'effet d'un berger que l'enseignement avait déçu, parce que son troupeau était ailleurs qu'à l'école : aux champs et en forêt, il avait avec Louise Michel

ceci de commun qu'il aimait mieux les bêtes que les enfants. C'était, dans la vie, une espèce d'homme des bois dépaysé, une sorte de Céline des halliers.

§

Un portrait qui n'émeut pas, qui amuse, c'est celui que M. Georges Suarez a tracé de Briand et que publie le **Figaro.** Pour préciser : de Briand mondain. Briand ne tenait pas à fréquenter les salons, ne répondait pas aux invitations, mais un jour Raymond Poincaré le relançait, un autre Mme de Caillavet, *vià* Anatole France, s'obstinait. Voici M. Bergeret envoyé de Madame chez Briand, rue d'Orsel.

France contemplait avec effarement le rustique décor où vivait l'homme dont toute la France s'entretenait : une table de bois blanc, un tabouret et, entassés par piles, sur le plancher, des livres, des documents, des dossiers.

— C'est une cellule de moine, mon cher, fit l'écrivain.

— Tout le monde ne peut pas vivre comme un archevêque, rétorqua Briand qui taquinait volontiers France sur sa mine aimable et ses propos subtils de prélat bien renté.

Et France de s'enquérir au spectacle d'un Briand qui, ayant surmené sa voix pendant le débat sur la Séparation, était étendu sur son lit de fer, la gorge entourée de linges :

— Mais quand vous êtes souffrant, comme aujourd'hui, qui donc vous nourrit?

— Un brave garçon qui se prénomme Charles et travaille dans un restaurant voisin, « Chez Paulus », m'apporte mes repas... C'est un curieux endroit, poursuivit le malade, on y rencontre Utrillo et ses amis... Vous devriez aller un jour y déjeuner.

France fit une moue imperceptible. Il n'aimait pas les mauvaises odeurs, les habits râpés et les chaises boiteuses. Il précipita son départ, après avoir fait promettre à Briand d'accepter la prochaine invitation de Mme de Caillavet.

A la fin Briand se rendait avenue Hoche. Il y avait là Clemenceau, Paul-Boncour, Painlevé, Rappoport, et des hommes de lettres, des jolies femmes. Briand

apparut dans le groupe avec les précautions d'un nageur qui prend la température de l'eau. Pendant que M. Bergeret, en signe de joie, esquissait le geste, sans l'achever, de lui ouvrir ses bras, l'accablait de compliments, le désignait à l'assistance comme une étoile

qui se lève, Briand flairait, écoutait, souriait, humait l'air comme un pianiste qui essaie ses touches avant de jouer.

Sur quoi survint Jaurès. Jaurès qui de pair avec Clemenceau ne laissait à personne, pas même à Anatole France, le soin de disposer de l'auditoire.

Comme Clemenceau décochait à Briand quelques compliments sur son travail personnel dans la discussion de la loi de Séparation, en faisant naturellement toutes réserves sur l'esprit « papalin » de ses tendances, Jaurès, d'une voix claironnante, lui jeta :

— Nous vous avons prêté Briand, nous ne vous l'avons pas donné!

Anatole France se pencha et, souriant dans sa barbe, murmura à l'oreille du tribun :

— Fermez la porte, vous le verrez s'envoler par la fenêtre.

Cependant que Briand, qui semblait n'avoir pas entendu, continuait — pour reprendre l'image — de humer l'air, comme le pianiste auquel son portraitiste, en l'occurence, l'apparente.

§

Des pianistes, des vrais, y en a-t-il encore, par ce temps de musique mécanique? Hé! il faut un orchestre pour faire une émission. Au demeurant la musique, la bonne, garde-t-elle ses fervents. Ch.-Martin Loeffler, le compositeur de Boston, a légué, dit M. A. F. dans **l'Intransigeant,** 52.000 dollars, soit deux millions de francs, aux *Amis du Conservatoire*.

Don moins surprenant que le « *Don à l'Etat* », soit huit billets de 5.000 francs, que M. Marchandeau, alors ministre des finances, a reçu sous double enveloppe, la première portant : « *Personnel* », la seconde, adone : « *Don à l'Etat* », et ceci : « *M. 132.* »

Renseignement pris, précise l'échotier de *l'Intransigeant*, le pli avait été déposé rue de Rivoli par un couple de gens âgés.

Voilà qui tient des fées, du rêve, du fantôme. Ce n'est pas un calculateur qui peut expliquer cela, mais un poète. M. Marchandeau aurait dû y songer, convoquer Valéry, ou Paul Fort, ou Touny-Léris.

Mais qu'est devenu le pactole? Les huit billets de mille francs ont été versés à la Caisse autonome de la Défense nationale.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Débuts de chefs d'orchestre : MM. Louis Fourestier et Charles Münch. — Premières auditions : Nocturne de M. Guy Ropartz. — A propos de Gabriel Pierné. — Progrès et programmes.

Deux chefs d'orchestre éminents ont fait, l'un à l'Opéra, où il succédait à M. Henri Büsser, l'autre à la Société des Concerts du Conservatoire où il succédait à M. Philippe Gaubert, des débuts très remarqués. M. **Louis Fourestier,** premier Grand Prix de Rome en 1925, a depuis longtemps montré toutes les qualités qui le désignaient au choix de M. Jacques Rouché. Dès les premiers soirs, il a fait preuve d'une autorité et d'une aisance remarquables. Il eut à diriger non seulement des ouvrages du répertoire courant, mais la redoutable partition de *Salomé* et il a su donner de l'œuvre de M. Richard Strauss une interprétation fidèle, transparente et nuancée qui lui fait le plus grand honneur. Musicien accompli, compositeur de grand mérite — j'ai dit ici même plusieurs fois en quelle estime je tiens ses propres ouvrages. — M. Louis Fourestier est parfaitement à sa place à l'Opéra où il rendra certainement de très grands services.

On en dira tout autant de M. **Charles Münch**, car nul n'était plus digne de recueillir la difficile succession de M. Philippe Gaubert à la Société des Concerts du Conservatoire. Les très belles soirées de la Société Philharmonique étaient un gage du succès qui attendait M. Charles Münch à la salle du Faubourg Poissonnière. La rare perfection avec laquelle il traduisit la *Septième Symphonie* de Beethoven et la deuxième suite de *Daphnis et Chloé* de Maurice Ravel affirma l'étendue de ses ressources aussi bien dans l'interprétation des œuvres classiques que dans l'interprétation des modernes. Il faut le louer, aussi, d'avoir donné *Daphnis* avec les chœurs qui en sont la parure suprême. Mme Marguerite Long, dans le *Concerto en mi bémol* de Beethoven, s'est montrée comme de coutume une incomparable pianiste. Enfin, dès la séance de rentrée, M. Charles Münch donnait la première audition d'un *Nocturne* de M. Guy Ropartz — ce qui est une preuve de goût. Des rappels après chaque morceau ont montré à M. Charles Münch la chaleur de l'accueil que lui faisait le

public de la Société, et son succès personnel, qui fut triomphal, était parfaitement justifié.

§

Le *Nocturne* de M. **Guy Ropartz,** donné par la Société des Concerts, avec le concours de la Chorale Yvonne Gouverné (dont la collaboration, ici comme dans *Daphnis,* fut parfaite) est une de ces œuvres qu'il suffit d'entendre une fois pour les aimer. Le titre dit tout le sens de ce *Nocturne* et le définit d'un seul mot : c'est toute la poésie du soir qui tombe, c'est tout le transparent mystère de la nuit qui succède au jour, c'est la douceur de la brise plus fraîche, apportant les senteurs marines mêlées au parfum des jeunes fleurs printanières; c'est la méditation d'un esprit qui s'élève vers les cimes; c'est la douce mélancolie qui joint le regret de ce qui n'est plus à l'espoir de ce qui pourrait être. C'est une œuvre très noble et sereine, et c'est aussi un ouvrage fait de main de maître, une partition dont chaque détail a sa valeur, où rien n'est venu par hasard, mais qui cependant donne cette impression d'aisance et de liberté, signe véritable de maîtrise. Les voix tiennent une grande place dans ce *Nocturne,* mais point une place exclusive. Elles mêlent aux timbres des instruments la chaleur de leurs accents; elles se fondent ou se détachent, mais elles ajoutent constamment plus de poésie à cette musique dont la rare élévation s'allie fort bien à une simplicité pleine de grandeur. On retrouve là tout entier l'auteur de *A Marie endormie* — et de ce *Concert en ré majeur,* qu'à l'heure précise où M. Charles Münch donnait le *Nocturne,* M. Paul Paray conduisait au Châtelet. Par un souci d'exactitude qui pourrait être une sorte de coquetterie, le programme nous avertissait que le *Nocturne* avait été composé en 1928 et donné en première audition à Strasbourg la même année aux Concerts du Conservatoire, sous la direction de l'auteur. Les dix ans passés n'ont point évaporé le parfum de cette musique qui restera parée d'une grâce bien à l'abri des injures du temps.

Il est presque superflu d'ajouter que l'orchestre de la Société des Concerts tint à honneur d'exécuter ce programme avec un soin et une perfection au-dessus de tout éloge.

Suum cuique... Il est arrivé à M. Paul Morand une mésaventure fâcheuse. Dans une chronique du *Figaro,* il a rangé parmi les musiques insignifiantes ou pires que disperse trop fréquemment la radio les « petits airs » de **Gabriel Pierné.** Cette erreur singulière a été vertement relevée par M. Robert Kemp, d'abord, puis par M. Florent Schmitt dans *le Temps.* Il est de ces « gaffes » qui, si l'on peut dire, se retournent immédiatement et ne blessent que leur auteur. Gabriel Pierné reste, en dépit des erreurs de jugement et des fautes de goût, un des musiciens qui ont le mieux honoré l'art français contemporain.

§

J'ouvre le *Guide du Concert* d'octobre 1928, et je lis: Samedi, 20 octobre, répétitions générales publiques de la Société des Concerts, salle de l'Ancien Conservatoire, et de l'Association des Concerts Colonne, au Châtelet à 9 heures du matin... Dimanche, 21 octobre : à 14 heures, Concerts Colonne; à 15 heures, Concert de la Société des Concerts; à 15 heures, Concert Lamoureux; à 16 heures, Concerts Pasdeloup; à 17 heures, Concerts Poulet.

J'ouvre le même recueil précieux à la date des samedi 15 et dimanche 16 octobre 1938, et je vois qu'il n'y a plus de répétition publique des Concerts Colonne le samedi; d'autre part, le dimanche, je trouve : 16 heures, Société des Concerts; 17 heures, Concerts Colonne, Concerts Lamoureux, Concerts Pasdeloup, Orchestre Symphonique de Paris.

Cette simple confrontation permet de mesurer d'un coup d'œil le progrès réalisé en dix années. Naguère, Colonne jouant à 14 heures, la Société des Concerts et l'Orchestre Lamoureux à 15 heures, il était possible d'aller de l'un à l'autre, à condition que les deux derniers ne missent pas leurs premières auditions au même instant. Mais aujourd'hui, les Concerts Colonne succédant à la matinée du Châtelet au lieu de la précéder, offrent aux amateurs de musique en même temps que les chefs-d'œuvre sonores les exhalaisons des trois mille spectateurs de la féerie qui sortent à peine de la salle quand les musiciens y pénètrent. A ce bénéfice appréciable on peut ajouter que la suppression de la répétition publique

du samedi vient faciliter la tâche des critiques : ils pouvaient tenter d'attraper au vol ici un morceau et un autre là. Maintenant ils n'ont qu'à choisir l'un et écarter l'autre, résolument. La critique étant comme chacun sait le plus vain des métiers, et la publicité tendant à se substituer de plus en plus et de mieux en mieux aux jugements indépendants, tout va parfaitement ainsi dans le meilleur des mondes.

Dans dix ans, en 1948 donc, si Dieu nous prête vie, et « comme nul ne peut s'opposer à la marche du progrès » (air connu), il n'est pas douteux que tous les concerts ayant lieu rigoureusement le même jour à la même heure, les Associations se seront enfin mises d'accord et afficheront exactement le même programme.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Perret et le Musée des Travaux Publics. — A propos de la statue d'Albert Ier. — Le VIe *Salon du Portrait.* — Maurice Denis.

Nous parlerons du Salon d'Automne dans le prochain numéro. Il doit se tenir cette année au Palais de Chaillot. Il va disposer d'un excellent emplacement dans cet énorme monument dont le public ne connaît encore qu'une petite partie. On sait que l'une des ailes est affectée au Musée de l'Homme; dans l'autre doit être inauguré le Musée des Arts et Traditions Populaires. Le fameux théâtre — le Théâtre de l'Exposition! — dont nous avons parlé avant les vacances ici-même n'est pas encore ouvert... C'est pour compenser sans doute la survivance insolite, encombrante et incongrue de la Porte de Bois de l'Alma.

Dans ce quartier de Chaillot nous avons vu s'édifier au cours de l'année bien des monuments contestables. Mais il en est un, sur le point d'être achevé au moment où nous écrivons ces lignes, qui sauve l'honneur. Un édifice qui nous donne des raisons de croire dans les destinées de l'architecture française. C'est le **Musée des Travaux Publics,** construit par Perret.

J'ai assisté à une bien curieuse discussion d'architectes où Perret était traité de « passéiste » par les uns, d'« homme d'avant-garde » par les autres. En réalité Perret est un grand

inventeur, nourri des traditions éternelles de l'architecture. Son génie enfante les formes théoriques et logiques d'un matériau neuf. Il donne au béton sa pureté et sa grandeur.

Ce bâtiment est d'une grande harmonie de proportions. On est frappé avant tout par la forme des colonnes cannelées, qui s'épanouissent avec une grâce extraordinaire, plus étroites à la base qu'au sommet. C'est inattendu et en même temps satisfaisant pour l'esprit. Seul le béton permet ce style architectural, tout de puissance et de légèreté.

Il permet aussi bien d'autres audaces. L'essentielle structure du bâtiment ne pouvait même se concevoir avant l'invention du béton armé. Il y a deux ordres d'architecture qui se compénètrent. Les poteaux extérieurs s'élancent vers la couverture qui s'étend sur vingt mètres de portée, comme un dais. A l'intérieur de ce premier édifice, s'élève un second ordre qui organise la structure interne. Les salles sont, comme on pouvait s'y attendre, de proportions très pures, majestueuses, sans froideur. Du point de départ « technique » on aboutit à l'émotion esthétique.

A l'entrée, un péristyle en hémicycle confère à l'ensemble une singulière grandeur. Il doit être orné de onze métopes importantes dont l'emplacement est inscrit dans la pierre. Quel sculpteur contemporain pourra assumer la tâche écrasante? Quel sera l'auteur de reliefs en rapport avec ce monument? C'est en face de tels exemples que l'on s'aperçoit combien nos sculpteurs, dont nous disons et pensons tant de bien, sont devenus individualistes, combien ils ont perdu le sens de la grande sculpture symbolique et monumentale.

Nous ne voulons pas quitter ces anciens emplacements de l'Exposition sans parler de la **statue du roi Albert Ier** qui a été inaugurée près de la place de la Concorde. On a craint, sans doute, que l'auguste souvenir du roi-chevalier et que l'amitié franco-belge célébrée à propos de cette inauguration fussent compromis par une note discordante, au sujet de la valeur de cette statue. Il faut pourtant bien noter son insignifiance et son indignité en un tel lieu. Dès que furent connus les projets, des voix autorisées s'étaient élevées pour protester contre ce cavalier que Maeterlinck comparait à une « enseigne

de professeur d'équitation pour dames ». On n'en a tenu aucun compte.

Cette question des statues de Paris nous paraît cependant assez grave. Le public parisien a pris feu et flamme à propos des décorations disposées pour la réception des souverains anglais, dont plusieurs nous ont pourtant semblé pleines de charme souriant et de goût. Ce n'étaient qu'agréments éphémères, parures d'un jour. On peut, par contre, élever des monuments durables, d'énormes bâtisses prétentieuses d'un style confus et hagard — dont le Cercle Militaire nous semble le type le plus accompli — sans que vienne de la foule la moindre protestation.

Notre confrère J. de Laprade écrit dans la préface du Sixième **Salon du Portrait** (Galerie de Paris) : « Après tant d'années données aux recherches, aux fantaisies décoratives, à la culture exquise et exclusive de quelques magnifiques dons individuels, il n'est plus personne aujourd'hui qui ne sente le temps venu de nous orienter vers un art plus complet et plus riche d'humanité. » Hélas! Cette galerie de portraits vient lui apporter une réponse bien pessimiste. Tous ces visages mous, veules, privés de rayonnement et d'énergie, nous disent assez que notre temps se révèle impuissant à retrouver le langage spirituel de la tradition.

Ces portraits faibles, sans signification, n'en sont pas moins, parfois, d'agréables tableaux. Le personnage est le plus souvent traité comme un élément coloré, dont la toilette encore plus que le visage, joue avec séduction sur les fonds délicatement choisis. C'est dans ce sens qu'il faut juger les envois de Friesz, d'Aujame, de Mezerowa, de M.-P. Gilbert, de Gisèle Ferrandier, de Nadine Landowski, de Th. Debains. D'autres sont d'habiles croquis colorés parmi lesquels nous relevons les signatures de Rodrigue, de Salvat, de Lily Steiner. Nous préférons peut-être l'effort sérieux, et la recherche du vrai portrait solide qui anime des peintres comme Feildel, Guy Baer, Fantuzzi, S.-P. Robert, Théodore Brenson ou Stravinski. Nous trouvons une toile de Van Dongen qui n'est pas de ses meilleures et une autre de Derain, datée de 1925.

Il y a en outre quelques petits bustes, supérieurs aux peintures, des sculpteurs Belmondo, Osouf et Morice Lipsi.

L'exposition **Maurice Denis** (Galerie Druet) témoigne bien de l'importance que nous devons donner à ce peintre. On reproche volontiers aujourd'hui au maître de Saint-Germain sa froideur, ses rondeurs, une certaine sagesse paisible et satisfaite qui sont évidemment tout à l'opposé des intempérances de langage de l'époque.

Mais qui sait à présent composer un tableau? Qui sait harmoniser les lignes et les couleurs avec cette sûreté de métier? Il peut simplifier une composition, comme une pochade, et aboutir en même temps à une œuvre complète, assurée. Nous voyons des paysages pleins de fraîcheur, où l'invention raffinée des tons s'établit dans une mystérieuse transparence de l'atmosphère qui lui appartient en propre.

Il est peut-être le seul à savoir décrire de hauts symboles et à faire tenir au mur une composition. C'est pourquoi on est heureux que lui aient été confiés de grands morceaux comme la décoration de la *Salle du Conseil des Hôpitaux civils de Saint-Etienne, la Légende de Sainte-Odile,* ou le panneau décoratif du *Palais de la S. D. N.*, dont nous voyons ici les esquisses.

L'œuvre abondante de Maurice Denis est le témoignage de sa vaste culture et de sa grande foi religieuse. Elle semble nimbée de lumière surnaturelle. En un temps de recherches désordonnées, nerveuses, exaspérées, elle est un modèle de réflexion, de méditation, d'équilibre et de sérénité.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

LETTRES ITALIENNES

Vittorio G. Rossi : *Via degli Spagnoli,* Bompiani, Milan. — Vittorio G. Rossi : *Oceano,* Bompiani, Milan. — Umberto Fracchia : *Fogli di Diario,* Mondadori, Milan. — Corrado Alvaro : *L'Uomo è forte,* Bompiani, Milan. — Angelo Gatti : *Ancoraggi alle rive del Tempo* 1937, Mondadori, Milan. — Alberto Viviani : *Novità dell' oltro mondo,* Vallecchi, Florence. — Mercede Mundula : *La Moglie di Verdi,* Treves, Milan. — Niccolà Sigillino : *Spettacoli,* Guanda, Modène.

Le talent de Vittorio G. Rossi est fait de très sérieuses qualités. Le hasard a voulu que je n'aie lu sa **Via degli Spagnoli** que récemment. Or le livre a été publié dans les premiers mois de 1936, avant la guerre d'Espagne. Il est ainsi d'un grand intérêt rétrospectif. Son caractère général nous est donné par ces mots de Magalotti choisis comme

épigraphe : *Je n'ai pas couru le monde pour copier des épitaphes ni pour compter des escaliers de campaniles.* Donc, une vision directe des choses, toute l'Espagne, en commençant par Marseille qui, dans les mois qui suivirent, en devait être une des portes principales, en passant par Séville, l'Estramadure, les pays basques, toutes les autres provinces, et en finissant par la Catalogne.

Un pittoresque intense, mais non chargé. Non pas ce clinquant d'opéra comique, purement spectaculaire, et qui a toujours été si loin de l'Espagne véritable. On n'y assiste pas aux courses de taureaux, mais on y boit du jerez chez le propriétaire, on y fréquente, dans les cafés de la Calle de las Sierpas, les chulos Sévillans, on entend, sur la question catalane, les propos subtils d'un Aragonais et d'un Barcelonais. Dans les campagnes andalouses, les paysans parlent avec regret de ce communalisme terrien qui dura tant de siècles sous la présidence patiarcale des feudataires, et un Espagnol intelligent résume ainsi qu'il suit la charte fédérale qui est celle de nombre de ses compatriotes : *Monsieur Moi, citoyen espagnol, est autorisé à faire tout ce qui lui plaît.* Çà et là, au hasard des pages, on pressent déjà l'imminente guerre civile.

Oceano est un livre de navigation dans la ligne de ceux de Peisson et de Blaise Cendrars; mais avec, dans la facture, des touches dont la grande vigueur est toujours contenue, n'arrive jamais à la brutalité. Ces équipages internationaux de caboteurs et de baleiniers sont fort loin de l'image des bons marins qui a distrait notre enfance. L'auteur ne se contente pas de l'âpre rendu de leurs actes extérieurs, il y a aussi de la pensée dans ce livre, exprimée avec une franchise d'une certaine rudesse. Une page à peine lui suffit pour montrer les fautes des races blanches vis-à-vis des Jaunes, ou pour dire tout le poids d'un travail de pensée et de direction mis en comparaison avec une tâche purement manuelle.

Umberto Fracchia est mort tragiquement il y a quelques années, et les lettres italiennes y ont perdu un talent de premier ordre. Ses amis publient aujourd'hui **Fogli di Diario,** *Feuillets de Journal,* pages retrouvées dans ses tiroirs mais qu'il n'eût pas beaucoup retouchées, car la plupart nous ap-

paraissent d'une fermeté définitive. Il commence par suivre le même chemin que V. G. Rossi : Marseille, Tarragone, Malaga. Mais son but est différent : il se rend au Portugal par lequel il a toujours été attiré. Son écriture est plus classique, mais non moins expressive. Il excelle à rendre le sentiment des choses, pour ainsi dire l'intérieur des choses. Parmi ses pages les plus émouvantes, il faut ranger, à Oporto, la visite de la maison où mourut Charles-Albert, lequel fut, demeure encore la bête noire des libéraux. Inexplicablement, car sans lui, les choses n'auraient peut-être pas été faites; ni par son fils, ni par Cavour.

Corrado Alvaro est un robuste constructeur de romans et de nouvelles. Il ne se limite pas à ces genres; il a écrit aussi des relations de voyage. Le meilleur, celui qui restera le plus fameux est *I maestri del Diluvio* paru en 1935 après un long séjour en Russie soviétique. C'est le plus objectif de ceux qui en furent rapportés. Corrado Alvaro connaît la langue russe et les Russes. Aujourd'hui, avec **L'Uomo è forte,** il s'attaqua à une tâche plus difficile : mettre en œuvre sous forme de roman les observations psychologiques qu'il a faites là-bas. Il ne voulait évidemment pas se borner à l'artificiel d'un livre dit d'atmosphère, mais aller le plus profond possible. Tentative au moins curieuse. Pour mieux se garder de tout pittoresque de surface, Corrado Alvaro n'a voulu préciser ni les lieux de l'action, ni les acteurs du drame. Il affirme que c'est par une précaution élémentaire et pour ne compromettre personne. Peut-être; mais cet indéfini accroît beaucoup l'effet qu'il a cherché. Lorsque les Occidentaux qui ont du talent se mêlent de faire du slave, ils arrivent parfois à être plus Slaves que les Russes et que les Polonais; et on le leur a reproché. Est-ce le cas de *l'Uomo è forte?* On pourrait le prendre pour du concentré de Dostoievsky. Tous ces personnages sont dominés par un sentiment permanent, lancinant : la peur. Ils ont peur de tout, et d'eux-mêmes pour commencer. Ils sont entourés d'une sorte d'invisible présence qui espionne et qui tue. Ils ont de ces incohérentes sautes de conduite qu'on trouve dans *le Crime et le Châtiment*, ou dans *Puissance des Ténèbres*. Il serait très osé à nous de prétendre rechercher les éléments objectifs d'un

pareil tableau. Peu nous importe, d'ailleurs. Il nous suffit que l'œuvre soit d'une très appréciable valeur. Le dernier épisode, notamment, un peu plus en dehors, est remarquable.

La littérature des militaires, lorsqu'elle n'est pas des choses de leur métier, manque le plus souvent de consistance. C'est ainsi que de l'Ecole Polytechnique sont sorties des œuvres qui comptent parmi les plus légères de nos lettres. Ce n'est certes pas le cas d'Angelo Gatti qui, en dehors de ses écrits de critique militaire, nous a donné des œuvres purement littéraires extrêmement solides. On y sent une grande préparation historique et philosophique. Ainsi dans **Ancoraggi alle Rive del Tempo 1937**, ce qui veut dire, ou à peu près, *Mouillages aux rivages du Temps 1937*. Ce titre exprime bien le caractère d'actualité permanente, si je puis dire, d'actualité durable de quelques livres d'Angelo Gatti. Il a fait partie, depuis 1917 jusqu'à 1919, de la commission militaire interalliée qui siégeait à Versailles; et il a eu une connaissance directe de certains faits politiques dont l'ignorance où en fut laissé ce que l'on appelle l'opinion publique apparut fort dommageable. Il condensa le fruit de ces observations, s'il ne les détailla discursivement, dans *Uomini e Folle di Guerra* dont une traduction française serait fort désirable. Quant à *Ancoraggi*, c'est une suite de onze essais que je ne peux analyser en détail. Prenons celui qui intéresse le plus directement les lettres : *la prétendue crise du livre*. On y trouve des jugements fort pertinents. Comment, par exemple, parler de crise de la culture lorsque l'auteur dramatique le plus joué à New-York, Londres, Paris et en Italie est encore le vieux Shakespeare? Quels droits d'auteur ne toucherait-il pas s'il était toujours corporellement vivant! Mais c'est justement le nœud de la question : le succès d'un chef-d'œuvre se répartit sur une longue suite d'années. Une œuvre forte, lorsqu'elle paraît, connaît rarement les grands tirages et elle n'enrichit pas celui qui l'a écrite. C'est pourquoi, pour les grands génies, il y a toujours eu la crise du livre. Si Dante vivait de nos jours, il est bien douteux qu'il arrivât jamais à faire imprimer sa *Commedia*. Mais combien y a-t-il de ces livres qui traversent les siècles? Un fort petit nombre, en vérité. Sur un sujet fort différent, instructives sont les pages qui

retracent les mésaventures du général Pittaluga, chargé de repousser D'Annunzio marchant sur Fiume. Elles sont même, pour qui sait lire, terriblement d'actualité.

Les **Novità dell' altro mondo,** d'Alberto Viviani, ne sont autres que des dialogues des morts, genre classique, et que les modernes pratiquèrent fort peu. L'auteur, comme il est naturel, y met de la modernité. C'est lui qui va dans l'autre monde prendre des interviews à Sophocle, Christophe Colomb, Alexandre, Karl Marx, Luther, Torquemada, Tolstoï, Robespierre, Bérénice et quelques autres. Inutile de dire que tous ces gens-là sont parfaitement au courant de ce qui se passe sur la terre. Ils n'ont pas l'esprit rétrospectif des morts de Lucien et de Fénelon, mais une sorte de mordant qui rappelle Papini. Et ce n'est pas étonnant, car celui qui les fait parler a consacré une bonne partie de son œuvre à l'auteur de *l'Homme Fini.*

Les femmes des grands hommes sont-elles heureuses ou malheureuses? Elles sont heureuses lorsqu'elles se mettent pleinement au service du génie de leur mari. Ce qui n'est pas toujours facile. Nulle n'a plus admirablement rempli cette tâche que Giuseppina Strepponi, **La Moglie di Verdi,** l'épouse de Verdi, de ce Verdi un temps dédaigné par les faux modernistes et dont Jean Marnold nous a appris à aimer la musicalité spontanée. Seule une femme est capable d'écrire valablement sur une pareille vie, dont toutes les actions paraissent se confondre avec celles du conjoint.Mercede Mundula a bien montré l'influence de qualité que son héroïne a exercée pendant un demi-siècle sur le musicien. Signalons que Verdi et Giuseppina Strepponi, après quelques années de vie commune, furent mariés en 1859, dans la petite église de Collonges-sous-Salève en Savoie, par un jeune ecclésiastique qui devint le cardinal Mermillod.

Des vers, pour terminer. Dans son recueil **Spettacoli** Niccolà Sigillino procède par images vigoureuses. Certaines sembleraient même brutales si elles n'étaient que fin pour elles-mêmes. Mais le poète n'en use que comme préparation à des suggestions qui vont plus loin que ces *spectacles* extérieurs. D'où la valeur du titre. Les grands symbolistes n'ont pas fait autrement.

PAUL GUITON.

VARIÉTÉS

Le Souvenir de Guillaume Apollinaire.

Une foule a gravi l'autre dimanche les hauteurs de la Butte.

L'autre dimanche? Quand cela? Un dimanche de juin. C'était la guerre.

On allait créer au Conservatoire Renée Maubel la première pièce de Guillaume Apollinaire, *les Mamelles de Tirésias*.

Ainsi s'écoulait la vie de Paris, l'été de 1917. On parlait, récemment, d'évacuer la grand'ville. Il y a vingt-et-un ans, cependant que la guerre était dans sa quatrième année, Paris n'avait d'yeux que pour la première œuvre dramatique de Guillaume Apollinaire. Du moins est-ce l'impression qui se dégage de l'écho paru dans *le Carnet de la Semaine* :

La rue de l'Orient — poursuivait ce dernier — était toute en émoi. Les concierges groupés sur leurs portes voyaient s'agglomérer au seuil de la salle des gens bizarres, des artistes, de belles ocrées, des jeunes gens faisant fine taille, des uniformes très divers.

Des uniformes, oui. Guillaume Apollinaire était en uniforme, qui avait été blessé, qui portait le bandeau du trépané. Et la présence de l'auteur excusait les spectateurs : si ces derniers n'avaient pas mis à aller voir jouer *les Mamelles* l'empressement qu'ils mettaient lors de jours meilleurs à courir aux « générales » du Boulevard, le sous-lieutenant Guillaume Kostrowitzky aurait été privé d'un public de nature à conférer à sa pièce toute l'importance que Guillaume Apollinaire y attachait.

Car *les Mamelles de Tirésias* représentaient beaucoup à ses yeux. Je m'en étais rendu compte, au moment de prendre une interview d'Apollinaire — pour *le Pays* — quelques jours avant le spectacle.

Cette interview, les lecteurs du *Mercure* ont pu en lire des extraits dans la rubrique « *les Journaux* », que tenait, alors, Jean de Gourmont sous la signature R. de Bury.

Au fait, sur le brouillon, que j'ai conservé, je relève les marques, faut-il dire de la collaboration d'Apollinaire? Je lui avais montré ces pages de premier jet. Arrivé au portrait que je traçais de lui, et voyant que je lui trouvais le visage d'un évêque, il biffa le passage, il écrivit :

Gros comme furent tels empereurs romains, comme fut Balzac, il rappelle par sa corpulence ces puissants capitaines de la Renaissance dont le poids écrasait un cheval ordinaire, et qui aimaient se battre, faire ripaille, écrire de beaux poèmes.

Cet empereur romain-là, ce Balzac-là, me tint dans le Café de Flore, où Apollinaire retrouvait ses amis le mardi, des propos qui étaient bien dans la manière de l'auteur des *Calligrammes*. Comme je lui demandais :

— Laquelle des épithètes en *isme* convient-il de prononcer à votre propos?

— Peu importe ces épithètes, fit le poète. Le temps en décidera. Nous porterons dans l'histoire des lettres l'appellation que l'usage aura consacrée. Mais, pour ce qui me concerne, j'ai des préférences.

— Et lesquelles?

— Orphisme ou surnaturalisme, c'est-à-dire un art qui n'est pas le naturalisme photographique uniquement, et qui, cependant, soit la nature, même ce qu'on en voit et ce qu'elle contient, cette nature intérieure aux merveilles insoupçonnées, impondérables et joyeuses. Il faut réagir contre le pessimisme qui depuis le début du XIXe siècle n'a pas cessé de hanter les écrivains. Il faut exalter l'homme et non pas le diminuer, le déprimer, le démoraliser. Il faut qu'il jouisse de tout, même de ses souffrances. A cet égard, je suis anti-baudelairien.

Je reviens ici au premier jet de l'interwiev, car voici, en réponse à des questions, comme pour une enquête, des déclarations de la main d'Apollinaire. A propos de la forme du vers :

— Toutes les formes sont bonnes, écrivait le poète. Le vers peut être libre, régulier, libéré, calligrammatique.

Et comme je remarquais : « Vous supprimez toute espèce de ponctuation » :

— Je reviens aux principes, précisait Guillaume Apollinaire. L'abus de la ponctuation permet aux mauvais écrivains de justifier leur style. Quelques tirets, une virgule par ci par là, et tout semble se tenir. Au reste cette suppression donne plus de pureté et plus d'élasticité au sens en soi des mots. Mais cette question n'aura plus d'intérêt, certes, lorsque disparaîtra le livre.

Il me souvient que j'exclamai : « Le livre disparaîtrait? »

Et j'enregistrai ceci, bien curieux si on songe que la question de la crise du livre, alors, ne se posait pas.

— Il est à son déclin. Avant un ou deux siècles, il mourra.

Apollinaire ne prévoyait pas les prodiges de la *téhessef*, car il ajoutait :

— Il aura son successeur, son seul successeur possible dans le disque de phonographe et le film cinématographique. On n'aura plus besoin d'apprendre à lire et à écrire.

Je m'écriai : « Quelle révolution dans la librairie! » et Guillaume Apollinaire voulut bien en convenir. En attendant, il songeait au théâtre. Dans la notice que l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre* (ou sous les drapeaux) a réservée à Apollinaire, M. André Billy notait :

...Le théâtre l'attirait. Il y voyait un moyen d'expression immédiate et directe qui correspondait à de nouvelles exigences de sa nature, développées par la vie des tranchées, à des préoccupations sociales que la guerre lui avait inspirées. *Les Mamelles de Tirésias* et *Couleur du Temps* [cette dernière pièce a été représentée après la mort d'Apollinaire] reflètent cette attitude imprévue. Ce sont des farces lyriques et truculentes dont il s'amusa follement tout le premier.

Apollinaire ne m'en parlait pas moins avec gravité des *Mamelles*, des interprètes : Mlle Louise Marion, Thérèse-Tirésias, M. Jean Thillois, le mari, M. Vallée, Presto, Mlle Norville, le gendarme, Mme Daeslé, qui serait plusieurs personnages, entre autres le journaliste, et les confrères de bonne volonté qui composeraient les chœurs. Je lui avais rappelé un poème paru dans *Nord-Sud* où il était question d'apprendre à faire des bruits de bouches, à « roter » convenablement, il m'avait donné ces vers pour une chose très sérieuse, m'affirmant que « tout le monde, même les hommes d'Etat et de guerre pouvaient faire leur profit des enseignements contenus dans ce poème-là ». Sur quoi il tint à me lire le prologue des *Mamelles*. Prologue qui, je l'ai dit dans *le Pays*, exprimait le sentiment de l'auteur sur le théâtre : il faut exalter l'homme, estimait Apollinaire poète; Apollinaire auteur dramatique exaltait l'homme encore plus complètement, l'appuyait. Il usait de tout ce que la vie mettait à sa disposition. Il em-

ployait, lorsqu'il y avait une raison naturelle de les employer, les voix simultanées. Il extériorisait par la parole la pensée que nous prêtons aux choses : une pierre, un kiosque.

§

Sur quoi, il faut revenir à l'écho du *Carnet de la Semaine*. Il rend assez bien, en effet, l'atmosphère dans laquelle la représentation se déroulait. La salle s'impatientait. Enfin :

La toile se lève sur un décor multicolore, où hurle une superbe négresse. C'est Louise Marion qui a usé sur sa face toute une boîte de cirage. La musique de Germaine Birot est exécutée en scène derrière les acteurs par une sorte de peau-rouge qui joue du mirliton, des cymbales, de l'accordéon, du bout de bois, du grelot et de la porcelaine cassée suivant les épisodes. On se croirait chez Ubu-Roi. Il y a des scènes dans la salle, et des entrées semblables à celles du *Marchand de Venise*. Thérèse, pour devenir Tirésias, se sépare de ses mamelles, ballons de celluloïd qu'elle jette dans la salle... A la fin de la pièce, elle revient masquée, avec une coiffure lumineuse. Et la moralité se déduit en ces vers :

Chantez le jour, chantez le soir,
Grattez-vous si ça vous démange,
Aimez le blanc, aimez le noir,
C'est bien plus drôle quand ça change,
Suffit de s'en apercevoir...

Les vociférations, où il entrait de la raillerie, d'une certaine partie du public, n'avaient pas dû plaire beaucoup à l'auteur. Au lendemain de la représentation, comme j'avais envoyé à Guillaume Apollinaire un exemplaire de l'interview, Guillaume Apollinaire m'écrivait (27 juin 1917) :

Dites-moi? n'êtes-vous pas venu aux *Mamelles de Tirésias*, ou est-ce par commisération pour l'auteur que vous n'en parlez pas? En tout cas vous ne me froisserez point. J'ai déjà reçu plus fort sur la tête que l'incompréhension de gens qui n'entendent même pas qu'il s'agit du salut de leur pays. Et si je ne vous secouais pas vous tous, qui vous secouerait?

En assurant que, toutes *Mamelles* gonflées, il s'agissait du salut du pays, sans doute Apollinaire faisait-il allusion au caractère éminemment propre à provoquer les bienfaits de la repopulation, de la pièce. Pourtant il est permis de supposer

que par les lignes qu'on vient de lire Apollinaire en appelait au salut spirituel, littéraire du pays, salut que l'esprit nouveau, appollinairien, assurerait par tout ce que celui-ci opposait de jeune, de hardi, de vivifiant au conformisme des écoles passées... Apollinaire, dans la suite de la lettre qu'il voulait bien m'adresser, prenait l'offensive contre un critique dramatique qui, augurait-il, « allait l'emboîter » et il exclamait :

Comment voulez-vous qu'un Sorbonnard ne le fasse pas, étant le type même de ceux dont il faut changer l'esprit.

Et l'auteur des *Mamelles de Tirésias* ajoutait, parlant de la tumultueuse « première » :

En tout cas, ce fut un bel après-midi et les romantiques, lunatiques, merdereins ont du sentir passer le vent qui les emportera eux et leur lamentable clique sans vigueur, sans nerfs, sans vertu.

L'allusion aux plaisirs et profits de la repopulation va de pair, en somme, avec l'allusion, — mais celle-ci beaucoup plus nette — à la nécessité d'une littérature nouvelle.

§

La littérature tout court compte dans la personne de Guillaume Apollinaire, dans le poète d'*Alcools*, dans le conteur du *Poète assassiné*, un écrivain dont le temps accroîtra, avec la légende, la renommée. Quiconque aime la poésie ne se console pas de ne pas avoir connu un Rimbaud, un Verlaine, un Laforgue, et parbleu! c'est mon cas. Les jeunes hommes qui regrettent de ne pas avoir connu un Apollinaire, comme on les comprend! Car Apollinaire disparu, le dynamisme dont il était tout éclatant prolonge son souvenir, et il suffit de lire maintes œuvres parues depuis la guerre sous diverses signatures, pour apprécier combien d'auteurs « originaux » doivent à Apollinaire.

A ne parler que de l'homme — notre dessein n'étant pas, dans les limites de la chronique que voici, d'analyser les livres, l'œuvre d'Apollinaire — l'homme était bien charmant. Sa puissance d'attraction, il ne l'exerçait pas seulement sur ses confrères, ce n'était pas seulement à *Sic* et à *Nord-Sud* que l'on se passionnait pour Guillaume Apollinaire, c'était, par exemple, au front. Le sous-lieutenant Guillaume Kostro-

witzky étant en quête d'une marraine, d'un parrain de guerre pour deux de ses canonniers-servants, Mlle Suzanne Sourioux — qui devait devenir ma femme — et moi-même avons recueilli de la bouche de ceux-ci les témoignages de l'affection qui liait Apollinaire à ses hommes. A défaut de Louis Deportère, tué comme nous commencions d'entrer en rapport avec lui, Charles Ogrez, Jules Roëls, venus en permission, nous ont parlé de leur chef avec les mots les plus touchants. Mineur l'un, cultivateur l'autre, si les subtilités de la « chose littéraire » leur échappaient, ils n'en admiraient que davantage le nombre de revues, de gazettes, de correspondances que leur lieutenant recevait jusque dans la tranchée. Apollinaire blessé, ils s'émurent. Sa mort leur fut une grande peine.

§

Et qui n'en a été secoué? A l'orée de l'Armistice, comme la rue impatiente d'entrer en liesse déjà frémissait d'un merveilleux espoir, un filet de *l'Intransigeant* jeta le deuil dans les cœurs : Guillaume Apollinaire était mort... Mort le 9 novembre 1918, après huit jours d'horribles souffrances.

Pour avoir dérobé le feu du ciel, l'arc-en-ciel, l'Hérésiarque vient de mourir, frappé par la grande peste européenne. Juste châtiment d'une vie qui se maintint toujours dans les royaumes défendus de la magie.

§

Ainsi disait M. Louis Aragon dans le numéro que *Sic* (janvier et 15 février 1919), consacrait à la mémoire de Guillaume Apollinaire. Grippe espagnole ou suites de ses blessures, le destin avait voulu que le poète décédât tout juste comme naissait la Victoire et M. Roger Allard écrivait :

Poète d'amour et de guerre,
L'or vierge de la Nouveauté
Qu'il brille en la nuit funéraire
Où la Victoire t'a porté!
Tu vis son vol dans la lumière
Hélas! Guillaume Apollinaire
Et tu meurs sans l'avoir chanté.

Peu de jours avant sa mort, relatait M. Lucien Descaves, nous

passâmes un après-midi à fureter ensemble chez les libraires. Il me parla d'un ouvrage dont il rassemblait depuis longtemps les éléments et qu'il voulait écrire sur les Mormons. Il en était pour lui des religions comme du reste : l'attirait celle qui avait le moins de fidèles.

J'ai mis un crucifix entre ses doigts glacés, disait Mme Louise Faure-Favier, j'ai disposé, sur son corps, le bel uniforme dont il était si fier; j'ai placé, au-dessus de sa tête meurtrie, le képi neuf à deux galons qu'il eût été si heureux de porter; j'ai épinglé sur sa vareuse, maladroitement parce que mes mains tremblaient, et que mes yeux pleuraient, sa croix de guerre...

Qu'il était beau dans la mort, avec une grande expression de noblesse et, en même temps, un air si fin, si spirituel, presque ironique! Il semblait dire : « Ne pleurez pas, mon amie Louise. Voilà, je suis mort! Mais ce n'est pas du tout ennuyeux d'être mort. C'est au contraire très intéressant. C'est très curieux. Déjà je découvre l'envers des choses. Tout est neuf dans la Mort, bien plus que dans la Vie. C'est un grand champ inexploré... »

Quand je devins l'ami d'Apollinaire, il était déjà gros et un peu maladif, mais je l'ai vu jeune, disait M. Jean Cocteau; c'était sur son lit de mort. Picasso tenait une lampe, et me disant : « Regarde, il est comme à notre première rencontre » il m'éclaira un visage admirable, de profil mince et tout jeune.

Jeune de cette jeunesse qui faisait qu'en écrivant pour la scène *les Mamelles de Tirésias*, Apollinaire opposait mille hardiesses d'esprit et de forme à la monocorde inspiration des littératures routinières.

La France, écrivait M. André Billy, la France, pour qui Apollinaire a versé son sang sur un numéro du *Mercure* — il lisait au moment où un éclat d'obus l'a frappé à la tête — lui doit, outre le prix de ce sang, d'avoir rendu viable une renaissance du style que les préjugés traditionalistes eussent étouffée dans l'œuf.

Le pain lève
La France
Paris
Toute une génération

disait M. Blaise Cendrars. Et voyez :

Le rêve des Mamelles *se réalise!*
Des petits français, moitié anglais, moitié nègre, moitié russe,
un peu belge, italien, annamite, tchèque

L'un a l'accent canadien, l'autre les yeux hindous
Dents face os jointures galbe démarche sourire
Ils ont tous quelque chose d'étranger et sont pourtant bien de chez
[nous
Au milieu d'eux, Apollinaire, comme cette statue du Nil,
le père des eaux étendu avec des gosses qui lui
coulent partout
Entre les pieds, sous les aisselles, dans la barbe
Ils ressemblent à leur père et se départent de lui
Et ils parlent tous la langue d'Apollinaire

C'était il y a vingt ans. On ne mourait plus et ses proches, ses amis suivaient le corps du poète dans des rues que des drapeaux décoraient...

La Victoire n'est pas complète où tu n'es pas...

chuchotions-nous, le cœur voilé.

GASTON PICARD.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jean Escarra : *L'honorable paix japonaise*, Grasset, 1938. — K. K. Kawakami : *Le Japon en Chine*, Grasset, 1938. — *Contemporary Manchuria*. Edition de la « South Manchuria Railway Company », Dairen, 1938.

« Du choc des opinions jaillit la vérité », dit un proverbe. Mais allez donc dégager la vérité des controverses qu'a fait naître, par exemple, la guerre sino-japonaise? Ce serait peine perdue, car si certains faits, dûment contrôlés et reconnus pour tels par un grand nombre de gens, prouvent que les Japonais agissent en Chine en véritables barbares, d'autres faits, non moins attestés par d'innombrables témoignages, nous montrent les Chinois sous un aspect astucieux et félon. Et, d'autre part, si les Japonais nous affirment qu'en faisant la guerre à la Chine, ils ne visent qu'à anéantir l'action envahissante de l'impérialisme rouge et la propagande funeste du Komintern; qu'ils ne songent qu'à mettre un terme au chaos et à la corruption dans ce pays, les Chinois rétorquent que l'impérialisme rouge n'a jamais pris pied en Chine, que l'activité du Komintern y est quasiment inexistante et que le Japon, sous des prétextes mensongers, veut tout simplement mettre la main sur leur pays, pour pouvoir y écouler plus facilement sa camelote.

Où est la vérité dans tout cela? Elle n'est nulle part, ou

plutôt chacun a sa vérité à lui, et c'est d'après ces diverses vérités que nous sommes obligés de nous faire une opinion. Tâche ingrate et malaisée.

Mais, « si même le Japon parvient à faire de la Chine une colonie, me disait tout dernièrement un Chinois fort distingué, il ne transformera jamais les Chinois en Japonais. C'est le contraire qui se produira plutôt, car au cours de sa longue histoire de plus de quatre mille ans, la Chine a absorbé et a assimilé tous les conquérants qui l'avaient envahie. Le Japon prétend qu'il fait une guerre idéologique pour faire triompher l'idéal panasiatique. Mais ce n'est pas vrai. Le Japon n'a aucun titre pour s'ériger en champion de la culture orientale. Il n'est qu'un modeste élève de la Chine; un élève qui a mal tourné, du reste, puisque en réalité il a renié pour les trois quarts la civilisation qu'il avait reçue de la Chne. Il est agressif et belliqueux, tandis que nous restons pacifiques et ne demandons qu'à vivre en paix avec le monde entier. Il est ultra-nationaliste, tandis que pour nous le nationalisme est un vain mot. Il est discipliné, tandis que chez nous le moindre coolie veut être maître absolu de sa destinée. »

A toutes ces affirmations, un Japonais, M. Kawakami, répond dans son ouvrage **Le Japon en Chine.** Le soi-disant pacifisme des Chinois n'est qu'un leurre. Ils ne sont pas belliqueux, mais xénophobes et s'ils désirent vivre en paix avec le monde entier, c'est pour mieux le duper en affaires.

Tous les hommes d'affaires et tous les diplomates étrangers qui vivent en Chine savent combien il est difficile de traiter avec les Chinois suivant les principes de droiture, en honneur en Occident (p. 247).

La corruption et le détournement des recettes fiscales remplacent en Chine le vrai patriotisme. Tous les fonctionnaires chinois, qu'ils soient civils ou militaires, sont des millionnaires.

Je n'ai jamais rencontré, écrit de Kawakami, un seul diplomate, général ou homme d'Etat chinois qui ne soit devenu extrêmement riche.

Mais c'est bien moins contre les Chinois que contre les

Russes que notre auteur formule ses griefs. A l'entendre, c'est Moscou qui a armé la main chinoise; c'est Moscou qui pousse les Chinois à professer « une idéologie anti-japonaise » et à « bloquer la route de l'amitié sino-japonaise ». Moscou fait tout cela pour ne point perdre son influence dissolvante en Chine et pour pouvoir continuer à y pêcher en eau trouble. Et, en affirmant cela, M. Kawakami se base sur des documents soviétiques secrets saisis par les autorités chinoises en 1927 dans les bureaux de l'attaché militaire de l'ambassade de l'U. R. S. S. à Pékin. Il ressort de ces documents que le principal but que le gouvernement soviétique d'alors poursuivait dans l'ancien Empire Céleste était de ruiner le commerce européen en Chine, y abattre l'influence des Etats dits capitalistes et les priver de la possibilité de préserver leurs intérêts en Orient. Ces mesures devaient inévitablemeent mener ces Etats à la banqueroute économique et à une révolution violente.

Encore que nous ne voulions nullement mettre en doute l'authenticité des documents dont M. Kawakami fait état, il nous semble néanmoins opportun de faire remarquer que, depuis 1927, bien des choses ont changé en Chine. La politique des Soviets, dans cette partie du monde, n'est plus ce qu'elle a été il y a onze ans, et il semble que de nos jours l'animosité sino-japonaise provient de causes où la politique asiatique de l'U. R. S. S. n'a rien à voir. A en croire M. Jean Escarra, qui consacre à cette question une grande partie de son récent ouvrage, **L'honorable paix japonaise,** le conflit sino-japonais est entretenu par la rivalité entre eux des grandes puissance européennes. Il écrit :

La solidarité entre le conflit d'Extrême-Orient et la situation européenne apparaît ici avec une évidence aveuglante. L'Allemagne a joué en Asie, du moins jusqu'à ce jour, une partie diplomatique magistrale. Qui, chez nous, se doute de l'aide qu'elle a donnée à la Chine, lui fournissant 70 p. 100 de ses munitions, encadrant ses armées d'officiers de premier ordre, lui consentant des crédits? La Grande-Bretagne entasse du matériel de guerre pour la Chine sur les quais de Rangoon et de Hong-Kong, 60.000 tonnes par mois passent par ce dernier port. L'U. R. S. S. expédie des tanks, des avions, des canons lourds, met d'excellents aviateurs au service des armées chi-

noises. Par centaines de mille, des ouvriers chinois travaillent à la construction de nouvelles routes dans la Chine du Sud, dans le Sin-Kiang, vers la frontière birmane, pour pallier aux conséquences du blocus des ports chinois.

Nous sommes loin, comme on le voit, des tentatives de jadis de la part des Soviets de ruiner le commerce européen en Chine et d'acculer l'Occident à la banqueroute économique. Jamais encore les « affaires » avec la Chine n'ont été aussi fructueuses que de nos jours. Hong-Kong connaît une prospérité inouïe; Shanghaï regorge de monde et d'argent, etc. Mais quelle est la part de la Chine dans tout cela? Eh bien, la Chine se bat; elle se bat pour que les affaires des Européens puissent prospérer. Elle se bat même très bien et, ce faisant, nous dit M. Escarra, « elle a dissipé plusieurs légendes : celles de la médiocrité du soldat chinois, de l'invincibilité de l'armée japonaise, de la discipline et de l'esprit chevaleresque des soldats nippons ».

Mais « se battre, faire la guerre, ce n'est pas ce qui intéresse le peuple de la Chine. Oui, évidemment, me disait le Chinois dont je cite plus haut les paroles, nous avons dû suivre, dans une certaine mesure, l'exemple des occidentaux et nous armer à la moderne. Mais nous l'avons fait avec une grande répugnance, car ce n'est ni dans nos mœurs ni dans nos goûts de porter sur nous sabres et fusils. Nos guerres de jadis, des disputes plutôt, étaient des règlements de comptes entre clans; la nation n'y prenait pas part; elle restait spectatrice. Mais vous autres Européens, vous aimez faire la guerre, certains d'entre vous aiment la guerre pour elle-même, mais vous tous aimez à batailler les uns contre les autres. Et voyez à quoi cela vous a amenés, et nous Chinois aussi, nous vos souffre-douleur! Cependant je ne désespère point qu'un jour viendra où les préceptes de nos vieux sages vous éclaireront, où la pensée orientale en ce qu'elle a d'humain, de fraternel et de pacifique, sera aussi la vôtre. Ce sera notre revanche pour tout le mal que nous ont fait vos militaires, vos industriels, vos voyageurs de commerce et vos missionnaires. »

Voilà ce que m'a dit mon Chinois et je le laissai parler. Que pouvais-je lui répondre?

§

Il semble, d'après tout ce que nous pouvons lire et entendre dire, que ce qui préoccupe au premier chef le Japon, c'est bien moins la Chine que la Russie soviétique. Des Japonais fort distingués ou haut placés reconnaissent aisément qu'ils ont commis bien des fautes en Chine et que c'est à cause de cela en grande partie que « le Japon est à l'heure actuelle un pays extrêmement impopulaire » (K. K. Kawakami, *Le Japon en Chine*). Mais pour rien au monde ces mêmes Japonais ne veulent reconnaître avoir jamais fauté dans leurs relations avec l'U. R. S. S. Ils rejettent donc sur les Russes les responsabilités de tous les nombreux incidents de frontière qui ont troublé les relations russo-japonaises aux confins de la Mandchourie ou de la Corée et du territoire soviétique d'Extrême-Orient. On sait que le dernier de ces incidents, celui qui s'est produit autour de la hauteur dite de Tchang-Kou Feng, a failli amener une guerre entre la Russie et le Japon, et, si celle-ci n'a pas eu lieu, c'est en grande partie parce que le Japon est enlisé jusqu'au cou en Chine. Mais ne nous faisons pas d'illusions; une guerre russo-japonaise est inévitable dans un avenir plus ou moins proche, à moins que le Japon ne sorte du guêpier chinois a tel point affaibli, militairement et financièrement, qu'il lui soit impossible pour longtemps d'entreprendre une nouvelle campagne. Cependant, une guerre avec la Russie est très tentante pour le Japon, car, comme je l'ai déjà dit ailleurs (1), le Japon a des visées sur Vladivostok et la province maritime russe.

La possession de cet immense et fertile territoire, compris entre la mer du Japon et le golfe de Tartarie d'une part, les fleuves Amour et Oussouri de l'autre, procurerait au Japon une grande sécurité du côté de l'Ouest, un débouché pour le trop-plein de sa population et une liberté complète pour son commerce et ses pêcheries. Enfin, la possession de Vladivostok assurerait au Japon la tranquillité sur la frontière coréenne et sa domination sur le Mandchoukouo.

Que cette domination soit toute pacifique comme nous le

(1) *Mercure de France*, 1er septembre 1938.

démontre le volume consacré à la **Contemporary Manchuria,** édité par le chemin de fer de la Mandchourie du Sud, cela est certain, mais il n'est pas moins vrai que le Japon tient en main et contrôle tous les ressorts de la vie politique, militaire, économique, sociale et culturelle de cet Etat.

Il est incontestable que, depuis que la Mandchourie a passé sous la protection du Japon, ce pays a progressé d'une façon étonnante. De grandes et utiles choses y ont été faites dans tous les domaines. Le bien-être de ses habitants a sensiblement augmenté; la sécurité générale est assurée à peu près sur tout le territoire. Cependant, au point de vue colonial, la Mandchourie n'a pas répondu, semble-t-il, aux espérances qu'on avait fondées. Malgré tous les encouragements d'ordre moral et matériel que le gouvernement ne cesse de prodiguer, le nombre des colons japonais installés jusqu'à cette année sur les *settlements* mis à leur disposition est loin d'atteindre le chiffre de 100.000 pour la période des premiers dix ans prévus par le plan du ministère japonais des Affaires d'Outre-Mer. Cet échec partiel de la colonisation japonaise en Mandchourie s'explique pour une bonne part par le rude climat de cette contrée et par son sol souvent ingrat. Le peuple japonais, dans sa grande masse, n'est habitué ni aux grands froids ni au mode de culture qui est pratiqué en Mandchourie. Et c'est ce qui le retient à s'expatrier et l'empêchera longtemps de s'adapter aux conditions de vie et de travail dans les plaines mandchoues.

Du reste, la question de la colonisation japonaise en Mandchourie n'est qu'effleurée dans le volume que nous avons sous les yeux, et où elle n'occupe que quinze pages sur les 170. Il est visible que les éditeurs de la *Contemporary Manchuria* attachent bien plus d'importance aux « variations de l'influence et de l'activité russe en Mandchourie », aux agissements du Komintern dans cette contrée et même aux impressions sur le Mandchoukouo du Français Jean Donyau, correspondant du journal *Gringoire* de Paris, puisque à la première question ils consacrent 41 pages et aux impressions de M. Jean Donyau 23 pages. Visiblement, la question russe est celle qui hante le plus les Japonais.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le jeu politique serré en Europe centrale. — La situation européenne, si profondément bouleversée par la destruction de l'équilibre au centre du Continent à la suite du traitement infligé à la Tchécoslovaquie, n'est pas encore définitivement éclaircie en ces derniers jours du mois d'octobre. A moins qu'une solution équitable ne soit apportée au problème hungaro-tchécoslovaque au cours des prochaines semaines, de nouvelles complications et de nouvelles rivalités seraient à redouter là où l'on croyait créer une situation nette en faisant droit aux revendications des minorités ethniques groupées dans l'ancien Etat tchécoslovaque. Les exigences de la Hongrie et les prétentions de la Pologne à une frontière commune avec la puissance magyare, à travers la Russie subcarpathique, ont eu pour effet de transposer le problème sur un plan politique nouveau, ce qui n'a pas laissé de créer de sérieuses préoccupations.

Il est apparu clairement que le gouvernement de Varsovie avait envisagé un conflit germano-tchécoslovaque à la faveur duquel les desseins de la politique polonaise telle que la pratique M. Joseph Beck pouvaient être réalisés en plaçant l'Europe devant le fait accompli d'un bloc polono-hongrois constituant la pièce essentielle du fameux rempart à établir, de la Mer Baltique à la Mer Noire, à la fois contre l'expansion de la Russie soviétique et contre le « Drang nach Osten » allemand. L'accord intervenu à Munich entre les chefs de gouvernement des quatre principales puissances a eu pour effet direct de faire obstacle à toute entreprise militaire polono-hongroise contre la Tchécoslovaquie menacée sur toutes ses frontières. Ce fut pour la politique de M. Beck une occasion manquée qui pouvait ne pas se retrouver de sitôt dans les mêmes conditions. Mais le ministre des affaires étrangères polonais n'en a pas moins continué à manœuvrer sur un terrain singulièrement mouvant, au risque de heurter de front la politique allemande. Le gouvernement de Berlin a manifesté dès le début la plus grande méfiance à l'égard d'une conception, très probablement inspirée par Rome, devant assurer à la Pologne une influence prépondérante pré-

cisément dans cette partie du Continent que le Reich hitlérien entend contrôler politiquement et économiquement au seul bénéfice de l'hégémonie germanique. L'idée d'un « Mitteleuropa » partagé d'une part avec l'Italie et d'autre part avec un bloc polono-hongrois est insupportable aux dirigeants du IIIe Reich, d'où les réactions assez vives de la presse nationale-socialiste contre l'activité diplomatique déployée par M. Beck.

Nous avons assisté alors à une série de manœuvres et de contre-manœuvres tout à fait édifiantes. L'octroi spontané à la Russie subcarpathique, dans les mêmes conditions qu'à la Slovaquie, d'un régime autonome dans le cadre de la République tchécoslovaque réorganisée, avait déjà dressé un obstacle sérieux devant l'action concertée entre Budapest et Varsovie, étant donné que cette réforme fondamentale ne permettait plus d'invoquer le droit de libre détermination de la population ruthène et qu'il fallait bien abandonner le terrain des revendications ethniques pour transposer le débat sur celui des intérêts purement politique. C'est sous l'empire de cette préoccupation que les Hongrois ont rompu les négociations de Komarno en faisant connaître leur volonté de soumettre la question des nouvelles frontières entre la Hongrie et la Tchécoslovaquie aux gouvernements des quatre principales puissances, ainsi qu'il était d'ailleurs prévu par l'accord de Munich. A la suite d'une pressante démarche hongroise, le gouvernement de Rome se montrait déjà disposé à réunir une nouvelle conférence des « quatre », à Venise, mais cette procédure s'est heurtée aussitôt à l'opposition du cabinet de Berlin, lequel a insisté sur la nécessité de reprendre les pourparlers directs entre Magyars et Slovaques, en leur donnant pour base de nouvelles propositions.

Le désir de l'Allemagne de voir le débat maintenu sur le seul terrain des revendications ethniques et ses dispositions évidentes à ménager la Tchécoslovaquie, en raison des possibilités pour l'avenir d'une large et féconde collaboration politique et économique avec celle-ci, ont entièrement bouleversé le jeu diplomatique italien, polonais et hongrois. M. Beck a pourtant cru pouvoir précipiter les choses et créer, à son tour, un fait accompli en essayant de rallier la

Roumanie à sa thèse et en plaçant l'Europe devant un bloc polono-hungaro-roumain improvisé en un tournemain. Il a donc fait le voyage de Galatz pour aller conférer avec le roi Carol et avec le ministre des affaires étrangères de Roumanie, M. Comnène, mais il s'est heurté tout de suite à une attitude de prudente réserve de ces derniers, et le communiqué publié à l'issue de l'entretien de Galatz a permis, par son laconisme, de conclure à un échec de la manœuvre polonaise sur ce terrain. Il est apparu que la Roumanie ne voulait pas manquer à son devoir d'amitié envers la Tchécoslovaquie au cas où se produirait une agression de la Hongrie contre cet Etat et qu'elle demeurait entièrement solidaire de la Yougoslavie, les deux pays ayant les mêmes solides raisons de se méfier des revendications territoriales des Magyars. D'autre part, avant de prendre position, le gouvenement roumain entend réserver son entière liberté de mouvement et ne pas se laisser entraîner dans une aventure pouvant le mettre en opposition directe soit avec l'Allemagne hitlérienne, soit avec la Russie soviétique. Même la promesse d'une petite part, — d'une certaine importance stratégique d'ailleurs — dans un partage éventuel de la Russie subcarpathique n'a pu décider le gouvernement de Bucarest à modifier son attitude.

Le cabinet de Varsovie a alors changé pour la troisième fois de tactique et a voulu s'adresser directement à Berlin, en faisant valoir la thèse connue suivant laquelle l'existence d'une Russie subcarpathique autonome dans le cadre de la République tchécoslovaque constituerait par la force des choses un centre d'attraction pour les cinq millions de Ruthènes vivant actuellement sous la domination polonaise, la perspective de l'autonomie d'une Ruthénie élargie pouvant servir dangereusement, à l'occasion, la politique de Moscou. La presse allemande ayant continué à réagir, non sans vivacité, contre les tendances de Varsovie et ayant commenté sans aucune aménité la démarche de M. Beck à Galatz, il semblait bien que Berlin ne fût guère impressionné par les arguments invoqués à l'appui de la thèse polonaise. Il y avait là un abcès qu'il importait grandement à la diplomatie du Reich de crever en liquidant une intrigue susceptible

non seulement de gêner la politique allemande en Europe centrale et orientale, mais même d'ébranler l'axe Rome-Berlin. Il ne pouvait faire aucun doute, en effet, pour tout observateur impartial que les tentatives répétées de Varsovie et de Budapest ayant pour objet de brusquer la solution du problème de la Russie subcarpathique au profit de la Pologne et de la Hongrie étaient encouragées, probablement même inspirées, par le gouvernement italien.

Aussi, au lendemain même de l'entretien qu'il eut avec l'ambassadeur de Pologne à Berlin, M. Lipski, chargé par son gouvernement de plaider la cause polonaise auprès de lui, M. von Ribbentrop se décida-t-il brusquement à faire le voyage de Rome pour aller conférer avec M. Mussolini et le comte Ciano. Il s'agissait, disait-on, d'une simple démarche d'information et d'une mise au point de la politique concertée italo-allemande, de manière à permettre aux deux puissances totalitaires d'adopter une position commune dans le règlement de l'Europe centrale. On était en droit de croire que Berlin tenait avant tout à dissiper toute équivoque et à prendre ses garanties contre toute manœuvre indirecte de l'Italie de nature à gêner la politique allemande dans une région que le Reich entend réserver uniquement à son influence. L'occasion paraissait d'autant plus favorable aux Allemands de procéder à toutes les mises au point nécessaires qu'ils avaient besoin avant de s'engager plus avant dans la politique des consultations à quatre inaugurée à la conférence de Munich de s'assurer, dans toutes les circonstances, le ferme soutien du « brillant second » italien.

Règlement de la situation en Europe centrale, attitude commune à adopter par les deux puissances autoritaires lorsque l'Allemagne posera officiellement le problème colonial dans le sens de la restitution pure et simple de ses anciennes possessions, enfin, renforcement non seulement de l'axe Rome-Berlin, mais du fameux pacte antikomintern germano-italo-japonais, en raison des armements de l'Angleterre et de la France, tels devaient être, estimait-on, les points essentiels des entretiens de M. von Ribbentrop avec le Duce et le comte Ciano. De toute manière, le voyage à Rome du ministre des affaires étrangères du Reich paraissait bien devoir marquer

une nouvelle phase de la politique concertée italo-allemande. Il n'a échappé à personne qu'il avait eu pour préface une vive campagne, parfaitement orchestrée, de la presse allemande et de la presse italienne contre le développement des armements de la France et de l'Angleterre, même après l'accord de Munich, alors qu'il tombe pourtant sous le sens que si les deux grandes nations démocratiques veulent discuter sur un pied d'égalité de puissance avec les deux Etats totalitaires formidablement armés, il faut qu'elles disposent, elles aussi, des forces nécessaires à l'efficacité de leur politique de paix. Un renforcement de l'axe Rome-Berlin et du pacte antikomintern ne pouvant guère se concevoir que sous l'aspect d'une alliance ferme, la question se posait dès lors de savoir si l'Allemagne réussirait à décider l'Italie fasciste à lier ainsi définitivement son sort à celui du Reich. La politique concertée entre Berlin et Rome, si elle a puissamment aidé l'Allemagne à réaliser tous ses desseins en Europe centrale, n'a valu jusqu'ici à l'Italie aucune contre-partie appréciable pour les abandons et les sacrifices qu'elle a dû consentir. Il n'est guère vraisemblable qu'une alliance, qui achèverait de lui enlever le peu qui subsiste de sa liberté d'action, puisse lui valoir des avantages compensant aux yeux du peuple italien les déceptions qui lui furent réservées par la « politique à la suite » à laquelle la diplomatie de M. Mussolini et du comte Ciano a réduit la puissance fasciste. La seule chose qui soit apparue clairement en conclusion des entretiens italo-allemands qui se sont prolongés pendant deux jours, c'est que l'Allemagne et l'Italie s'étaient mises d'accord pour arbitrer le différend hungaro-tchécoslovaque, ce qui portait à penser que tout projet de frontière commune polono-hongoise par le partage total de la Russie subcarpathique serait finalement écarté.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.

Archéologie, Voyages

Carl Crow : *400.000.000 de clients. La Chine vue par un commerçant.* Traduit de l'anglais par Claudine Decourcelle; Edit. de France. 25 »

Edouard Herriot : *Sanctuaires;* Hachette. 18 »

Louis Piérard : *Terre des Indiens. (Argentine, Mexique, Pérou, Bolivie).* Préface du Docteur Paul Rivet; Rieder. 18 »

Art

Curt Sachs : *Histoire de la danse,* traduit de l'allemand par L. Kerr, avec 31 reproductions; Nouv. Revue franç. 45 »

Education

Dorothy Canfield Fisher : *La confiance en soi;* Flammarion. 18 »

Victor Dillard : *Lettres à Jean-Pierre;* Edit. Spes. 15 »

Histoire

Jean Thiry : *La chute de Napoléon Ier. I : La Campagne de France.* Avec une carte h. t.; Berger-Levrault. 30 »

Littérature

Claude Aragonnès : *Mme Louis XIV, Françoise d'Aubigné Marquise de Maintenon;* La Bonne Presse. » »

Aurel : *Tu es fort;* Messein. 15 »

Charles Baudelaire : *Journaux intimes.* Avertissement et notes de Jacques Crépet; Mercure de France. 15 »

Docteur Cabanès : *Les secrets de l'Histoire,* avec des illust.; Flammarion. 7,50

Calderon : *Théâtre : Le magicien prodigieux. Le grand théâtre du monde.* Traduction et introduction de Etienne Vautier; Renaissance du livre. 10 »

Jean Giono : *Le poids du ciel.* Avec 32 astrophotographies de M. de Kerolyz; Nouv. Revue franç. 18 »

Joseph F. Jackson : *Louise Colet et ses amis littéraires;* Droz. » »

Léopold Lacour : *Une longue vie, histoire d'un homme;* Malfère. 20 »

Christiane de La Hamonnaye : *Ames en plein vent.* Lettre-préface de Mgr Touzé. Illust. de Jean Philippe; Presses modernes. 12 »

Andrée Martignon : *Les bêtes chez elles.* (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 18 »

Jean Mélia : *Ce que pensait Stendhal;* Mercure de France. 15 »

Musique

X : *Frédéric Chopin, sa vie, son œuvre.* (Coll. *La vie et les œuvres des grands musiciens*); Grasset. 10 »

Poésie

Boyer d'Agen : *Elle;* chez l'auteur, 10, rue Waldeck-Rousseau, Choisy-le-Roi. » »

Henri Goutier : *Epigrammes;* Denoël. » »

René Guth : *Au hasard des escales.* Présentation de R. Peycherand; s. n. d'édit. » »

Christiane de La Hamonnaye : *Neige sur la flamme.* Portrait de

l'auteur par Raymonde Moritz; Presses modernes. » »
Lucemaine : *Tourments;* Les livres nouveaux. » »

Pierre Seybers : *Bonne espérance;* Edit. de La Tour, Villeneuve-les-Avignon. » »

Politique

G. K. Chesterton : *La barbarie de Berlin, lettres à un vieux garibaldien,* traduit de l'anglais par Isabelle Rivière; Nouv. Revue franç. » »
Frédéric Grimm : *Hitler et la France.* Préface de J. von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères du Reich; Plon. 15 »
Georges Mossé : *Assises du monde;* Rieder. 15 »
Friedrich Sieburg : *Le nouveau Portugal;* Edit. de France. 25 »
Staline : *Doctrine de l'U. R. S. S.;* Flammarion. 35 »

Psychologie

Ed. Janssens : *Etudes de psychologie animale. L'Instinct,* d'après W. Mac Dougall; Desclée De Brouwer. 15 »

Questions médicales

Docteur Henry Chabanier et Docmer, C. Lobo-Onell : *Le Diabète;* Grasset. 18 »

Questions militaires et maritimes

Roger Baschet : *Le général Daumesnil, l'ange gardien de Napoléon;* Hachette. 20 »

Questions religieuses

Un amateur : *Jésus le Naçôréen;* Esquirol, Alger. » »

Roman

Marthe Arnaud : *Manière de blanc. La colline aux grandes antilopes.* Préface de Marcel Grioule; Edit. soc. internationales. 21 »
Georges Blond : *Prométhée délivré;* Fayard. 18 »
A. J. Cronin : *La Citadelle,* traduit de l'anglais par Maurice Rémur; Albin Michel. 25 »
Georges Duhamel : *Cécile parmi nous;* Mercure de France. 17 »
Marie Dujardin : *Un de bonne famille;* Mercure de France. 15 »
Henri Fauconnier : *Visions;* Stock. 20 »
René Guillot : *Vent de norois;* Edit. du Moghreb, Casablanca. 18 »
Claude Houghton : *L'épaisseur d'un cheveu...;* traduit de l'anglais par Louis Postif; Edit. de France. 18 »
David Hume : *Le consortium du crime,* traduit de l'anglais par Albert Neuvegarde; Nouv. Revue franç. 13,50
Marcel Jouhandeau : *Chroniques maritales;* Nouvelle Revue franç. 22 »
Paul Lambert : *Le persécuté muet;* Denoël. 18 »
Ignace Legrand : *La sortie du port;* Nouv. Revue franç. 21 »
Will Lewinrew : *Le crime du mort,* traduit de l'anglais par Jacques de Balata; Nouv. Revue franç. 9 »
Pierre Loiselet : *Monsieur Dondaine aventurier;* Nouv. Revue franç. 16,50
Marcelle Marty : *Un sidi ou la vie est belle;* Albin Michel. 18 »
Perry Mason et :*Le mystère du chat* par Stanley Gardner, traduit de l'anglais; Nouv. Revue franç. » »
Dmitri Merejkowski : *L'antéchrist Pierre et Alexis,* traduit du russe par Georges Globa; Nouv. Revue franç. 35 »
Raymond Millet : *L'ange de la révolte;* Albin Michel. 18 »
Cilette Ofaire : *Sylvie Velsey;* Stock. 18 »
Yves Pascal : *La zone d'ombre;* Grasset.
Armand Pierhal : *Jeunes morts chéris des Dieux;* Pierre Tisné. 18 »
Maurice Roya : *Denise ou la province;* Berger-Levrault. 15 »

William Seabrook : *Un ivrogne chez les fous*, traduit de l'anglais par Gabriel des Hons; Nouv. Revue franç. 21 »

Alain Serdac : *Port Macquarie;* Edit. de France. 18 »

Simenon : *La Marie du port;* Nouv. Revue franç. 16,50

Jean des Vallières, *Les filles du Rhône;* Albin Michel. 18 »

Sciences

Moshen Hachtroudi : *Les espaces d'éléments à connexion projective normale;* Hermann. 20 »

Georges Hostelet : *Le concours de l'analyse mathématique à l'analyse expérimentale des faits statiques;* Hermann. 15 »

Georges Hostelet : *Les fondements expérimentaux de l'analyse mathématique des faits statiques;* Hermann. 15 »

Albert Lautman : *Essai sur les notions de structure et d'existence en mathématiques. I : Les schémas de structure. II : Les schémas de genèse;* Hermann. Chacun. 20 »

Albert Lautman : *Essai sur l'unité des sciences mathématiques dans leur développement actuel;* Hermann. 15 »

C. de La Vallée Poussin : *Les nouvelles méthodes de la théorie du potentiel et le problème généralisé de Dirichlet;* Hermann. 15 »

Georges Valiron : *Sur les valeurs exceptionnelles des fonctions mésomorphes et de leurs dérivées;* Hermann. 18 »

Florin Vasilesco : *La notion de capacité;* Hermann. 15 »

Sociologie

Nicolas Berdiaev : *Les sources et le sens du Communisme russe*, traduit du russe par Alexis Nerville : Nouv. Revue franç. 21 »

Roger Daspet : *Faisons des hommes;* Presses modernes. 8 »

Alfred Issaly : *Il faut des autoroutes à la France;* Tisné. 7,50

Jean-Pierre : *Vivre;* Presses modernes. 10 »

Walter Lippmann : *La cité libre*, traduction de Georges Blumberg. Préface d'André Maurois; Libr. de Médicis. 36 »

Lionel Robbins : *L'économie planifiée et l'ordre international*, traduction de M. Th. Génin. Préface de Louis Baudin; Libr. de Médicis. 33 »

Denis de Rougemont : *Journal d'Allemagne;* Nouv. Revue franç. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Francis Jammes. — Théo Varlet. — La semaine internationale contre le cancer. — Un collaborateur de Labiche et d'Alphonse Daudet : Edmond Gondinet. — Autour de Baudelaire. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Francis Jammes, gravement malade depuis quelques mois, s'est éteint à Hasparren le jour de la Toussaint. La maison du *Mercure*, qui l'édita et où parurent ses plus beaux chefs-d'œuvre, ne saurait rester indifférente devant la mort de ce poète à qui la gloire posthume, la seule qui pour un écrivain soit enviable, est assurée. Ces quelques lignes ne sont ici que pour annoncer l'hommage plus digne de lui que bientôt lui rendra cette revue. — L. M.

§

Théo Varlet. — La mort de ce poète a passé presque inaperçue. La plupart des journaux ne l'ont pas même signalée. Il est vrai que Théo Varlet a eu le tort de mourir loin de Paris, sur le littoral méditerranéen, où cet homme du Nord s'était depuis longtemps établi et où il n'avait pas trouvé le repos que lui refusait une maladie cruelle et incurable. Mais il a droit à un souvenir dans l'histoire littéraire de sa génération.

D'abord, pour ses poèmes, car c'est en eux que repose le principal honneur de sa vie d'écrivain, — ensuite pour son activité dans le mouvement de son temps. Né le 12 mars 1878, il fut très précoce, car, dès l'âge de 19 ans, il dirigeait à Lille, sa ville natale, la revue *L'Essor* et publiait un recueil de « juvenilia ». Il fit partie, avec Léon Bocquet, du groupe qui fonda *Le Beffroi;* il fut en 1907 un des directeurs des *Bandeaux d'Or*, et il collabora encore à beaucoup d'autres revues, parmi lesquelles nous citerons : *La Plume*, *L'Ermitage*, *Le Divan*, *la Rénovation*, *Pan*, *Le Thyrse*, *Le Feu* et cette *Ile sonnante* qui garde les vers et la prose de Léon Deubel et de Louis Pergaud et qui est particulièrement chère à l'auteur de ces lignes.

L'œuvre poétique de Théo Varlet est en grande partie contenue dans les éditions suivantes : *Notes et Poèmes*, 1905, éditions du *Beffroi; Le Dernier Satyre*, plaquette, et *Notations*, un volume, 1906, Le Beffroi; *Poèmes choisis*, 1912 (hors commerce); *Aux libres Jardins*, 1922, Malfère (Bibliothèque du Hérisson), un volume de 193 pages; *Ad astra et autres Poèmes*, Messein (éditions de la Phalange), 43 pages; *Douze sonnets et un poème*, avec traduction anglaise de Malcolm Maclaren, 1929, au Mercure de Flandre.

Ces œuvres sont d'un vrai poète, qui semble parfois négligé, mais l'est à dessein et qui, d'autre part, a de beaux traits d'artiste, des inspirations élevées et originales. Le dernier poème qu'il a publié est sans doute cet *Eternel Retour* qui a paru dans le numéro d'octobre de l'*Age nouveau*, et que M. Charles-Henry Hirsch a eu l'heureuse attention de reproduire plus haut dans le *Mercure*. Cette petite pièce nous paraît très remarquable; le style en est sûr, net et poétique, et la croyance philosophique qu'elle affirme lui donne un pathétique plein d'une sérénité noble et pure. Elle prouve que, malgré les souffrances de la maladie et les misères de la vie, le poète n'avait cessé de monter pour s'atteindre au plus haut de lui-même.

Du reste, il n'avait pas fait que des vers. Dans sa jeunesse, il avait beaucoup pérégriné à l'étranger, et il a semé dans ses poèmes de nombreuses impressions de voyage. Mais, de plus, il a accumulé

les livres de prose, et il a été un grand travailleur de la plume. Sans compter plus de vingt volumes de traductions d'œuvres de Kipling, Stevenson et autres auteurs de langue anglaise, il a publié maints romans, dont voici une liste incomplète : *L'Epopée martienne*, *L'Agonie de la Terre*, roman planétaire (en collaboration avec Octave Joncquel), Malfère 1922; *Le Démon dans l'Ame*, *Le Dernier Satyre*, *La Belle Valence*, Malfère 1923; *M. Mossard, amant de Néère*, aux éditions Montaigne, 1926; *Le Roc d'Or*, Plon, 1927; *Les Titans du Ciel*, roman planétaire (en coll. avec O. Joncquel), Malfère.

Après un tel labeur, Théo Varlet méritait mieux que la gêne douloureuse qui, jointe aux maux du corps, a tourmenté ses dernières années. — L. M.

§

La semaine internationale contre le cancer aura sa séance d'ouverture le 23 novembre, à 20 h. 45, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, en présence du président de la République. Trente-sept nations seront représentées à Paris par leurs savants les plus illustres. Le programme scientifique officiel peut être obtenu chez M. L. W. Tomarkin, secrétaire général, 18, rue Soufflot, Paris. — (*Communiqué*).

§

Un collaborateur de Labiche et d'Alphonse Daudet : Edmond Gondinet (1829-1888). — Le 19 novembre 1888, décédait en sa soixantième année, à Neuilly-sur-Seine, un bon bourgeois qui fut l'un des plus fins vaudevilliste du XIXe siècle. Si, aujourd'hui, Edmond Gondinet n'est plus rien, il était quelque chose il y a cinquante ans à peine et même quelqu'un. Il débuta à 17 ans dans la carrière qui devait viagèrement l'illustrer par un vaudeville en 1 acte, *Sur le bord de l'abîme*, représenté le 18 avril 1856, au thétre de Montpellier. Gondinet n'était pas originaire de cette ville. Comme la plupart des auteurs à esprit « bien parisien », il était né hors Paris, à Laurière (Haute-Vienne). Fils d'un directeur de l'Enregistrement, lui-même il tenait, tel son confrère Du Bruel, sous Louis-Philippe et dans les *Employés* de Balzac, un emploi au ministère des finances. Montigny, le directeur du Gymnase, le prit en affection et en quelque sorte l'adopta. Pour figurer ses *Grandes demoiselles*, il choisit les plus belles et les plus élégantes de son théâtre, MMmes Fromentin, Pierson, Léontine Massin, Angelo, Magnier, Judic et Chaumont. Sûr, désormais, de se débrouiller comme auteur dramatique, Gondinet donna sa démission de chef de bureau. Il s'en fût mordu les doigts sans Montigny.

— Je viens de faire un four terrible au Gymnase, dit-il à Bergerat, un four à rentrer en province et à y prendre une étude de notaire, eh bien, le lendemain Montigny est venu chez moi et il m'a demandé un autre ouvrage : « Ça ne compte pas, m'a-t-il dit, c'est le public qui s'est trompé. »

Gondinet prit sa revanche. Son étoile montait, celle de Labiche pâlissait. C'était en 1870, quelques mois avant la guerre. Rencontrant le gendre de Gautier :

— Je collabore avec Labiche pour le Palais-Royal, lui conte-t-il. Mais comme sa dernière pièce n'a pas réussi, il n'inspire plus confiance aux directeurs. C'est moi à présent qui inspire confiance parce que ma dernière pièce a été heureuse. C'est déjà drôle, hein! Or, lorsque nous causons de notre nouvel ouvrage, tous les quatre, les directeurs et nous, c'est à moi seul que les directeurs adressent la parole : « Ne pensez-vous pas, monsieur Gondinet, que...? Nous voudrions savoir si M. Gondinet est d'avis que... » Moi, sans répondre, je me tourne respectueusement vers Labiche et je lui transmets la question directoriale. Labiche gravement me donne sa réponse et je la communique aux mêmes directeurs, tout cela dans le même cabinet. Croyez-moi, en fait de directeurs, le meilleur est celui qui n'est qu'un imbécile.

Sauf Montigny, il n'en avait pas rencontré qui ne le fussent pas, et il eût envoyé à tous les diables ces tyranneaux et leurs sottes exigences, mais « comme il fallait être joué, il fallait les écouter et recommencer ». Il souhaitait de s'arrêter un peu pour se donner du répit et tous ses soins à quelque pièce qui lui plairait, sans souci de ces messieurs. « Je voudrais travailler tranquillement... disait-il. Comment faire? Si on produit peu, on se laisse oublier. » Puis, comme l'a écrit son ami Pierre Véron,

le théâtre était la vie de sa vie, la chair de sa chair. Il entrait harassé, courbé, par la petite porte des artistes, il montait d'un pas lassé l'escalier tortueux aux marches noires. Mais dès qu'il avait posé le pied sur les planches, le miracle d'Antée semblait se renouveler pour lui. A ce contact, il se ranimait, se redressait, se transfigurait. Et voilà qu'ardent, nerveux, il allait du côté *cour* au côté *jardin*, donnant des indications sagaces, mimant un passage, nuançant une indication, jouant un bout de scène. Ou, soudain, se précipitant d'un bond sur le souffleur, il reprenait son manuscrit et se mettait à griffonner en pattes de mouches fiévreuses un de ces *becquets* grâce auxquels il refaisait deux ou trois fois chacune de ses œuvres.

Et celles des autres. Ce que le père Dumas faisait pour les romans de ses nègres, Gondinet le faisait pour les pièces de ses collaborateurs, il leur donnait le mouvement, soufflant la vie, parfois même l'esprit, à leurs personnages, d'un adroit coup de pouce il vouait au succès trois ou quatre actes qui, sans son intervention, eussent connu l'échec le plus plat. Mais, au rebours du mulâtre négrier, l'honnête Gondinet signait de compte à demi avec les auteurs qui sollicitaient sa collaboration; très souvent, il s'effaçait discrètement, et, son nom ne figurant ni sur l'affiche ni sur la brochure, il laissait à ceux qu'il avait tirés d'embarras le bénéfice de l'affaire. Le 30 janvier 1880, après le dernier tableau du *Nabab*, quand le

tumulte des battements de mains et des bravos se fut calmé et que l'acteur Dupuis put nommer les auteurs, on s'étonna qu'aux noms d'Alphonse Daudet et de Pierre Elzéar, il n'eût pas joint celui de Gondinet. Sa part aux applaudissements, — la meilleure sans doute, — et qu'il abandonnait modestement et généreusement à ses associés, dès le lendemain, les « courriéristes » la rendaient à Gondinet.

Voilà l'une des premières les plus intéressantes de l'année, écrivait le « Monsieur de l'orchestre » (Arnold Mortjé) dans le *Figaro*... Intéressante en raison de la personnalité si brillante d'Alphonse Daudet, et d'une autre personnalité, celle d'un auteur anonyme qui se meut à la cantonnade, comme ce duc de Mora dont il est tant question dans la pièce et qu'on ne voit jamais sur la scène. Cette personnalité qui se dérobe sans se dérober, ce collaborateur invisible quoique présent, c'est M. Edmond Gondinet. Il y aurait un rapprochement à faire entre M. Gondinet et le duc de Morny — personnifié, comme on sait, sous le pseudonyme du duc de Mora. Sous l'Empire, il ne se lançait pas une entreprise financière, commerciale, industrielle, théâtrale, balnéaire ou autre, sans aussitôt qu'on entendit répéter partout : « — Morny est dans l'affaire! » Aujourd'hui, il en est un peu de même au théâtre pour l'auteur du *Homard*. Depuis quelque temps, il ne se joue pas une comédie, un drame, un vaudeville, ou une opérette, sans qu'on entende dire : « Gondinet est dans l'affaire! » Ce soir encore, c'est ce qu'on répétait dans les couloirs du Vaudeville. Et pourtant M. Gondinet a tenu à ne pas se faire nommer. S'il est de l'affaire, il ne veut pas avoir l'air d'en être. Mettons qu'il n'en est pas...

Il en est, affirmait de son côté, dans le *Gaulois*, ce grand escogriffe de François Oswald.

Et franchement, ajoutait-il, M. Gondinet devrait bien signer les pièces auxquelles il collabore, ce serait au moins une manière de savoir les pièces dont il n'est pas.

Gondinet, en tout cas, n'était pour rien dans le tapage que ces petits messieurs de l'orchestre faisaient autour de son nom, et qui dut le remplir de confusion, étant la droiture même et l'ennemi de la réclame. Comme il le félicitait de sa réception à l'Académie française : « Pourquoi moi et pas vous ? », lui répondit Meilhac. Parce que Gondinet n'y avait pas pensé. Cela, du reste, n'eût rien ajouté à la valeur de son œuvre et ne l'eût pas empêché lui-même d'être oublié, cinquante ans après, comme Meilhac, et comme tant d'autres qui, avant et après lui, se laissèrent prendre aux illusions de l'immortalité académique. — AURIANT.

§

Autour de Baudelaire. — Dans l'écho intitulé : *Charles Baudelaire collaborateur de la « Revue libérale »* (*Mercure de France* du 1-11-38) nous citons une lettre qu'Edouard Le Barbier avait adressée à Taine. On voudra bien lire, page 761 :

Baudelaire (etc., etc.) m'a refusé brutalement des *coupures* indispensables.

Non pas des *injures.*

Plus haut, on voudra bien substituer une virgule au point-virgule, après les mots : « ... *s'il n'en arrive pas demain* ».

Et mettons à profit ces rectifications d'ordre typographique, d'une part pour noter que la lettre d'Edouard Le Barbier à Taine a été écrite le 19 janvier 1864; d'une autre pour souhaiter prochaine l'inauguration du monument Charles Baudelaire. — G. P.

§

Erratum. — Dans l'article *Le Mythe de Don Quichotte* (*Mercure* du 1er novembre), il faut lire, p. 537, ligne 34 : *au-dessus* au lieu de *au-dessous.*

§

Le Sottisier universel.

A l'occasion du proche 110e anniversaire de la mort de Tolstoï, une édition jubilaire spéciale de toutes les œuvres littéraires du grand écrivain russe, rassemblées en 89 volumes, est en préparation à Léningrad. — *Toute l'Edition,* 22 octobre.

Deux plaies, plus nettes et plus précises, faites, à n'en pas douter, par un instrument contondant, qui fait immédiatement penser à un couteau... — *Ce Soir,* 12 octobre.

Notre conseil juridique reçoit également tous les lundis et jeudis, de 22 heures à midi. — *L'Œuvre,* 16 octobre.

Qu'attend donc l'Angleterre pour mettre en vigueur l'accord anglo-britannique ? [Titre d'un article.] — *Paris-Midi,* 10 octobre.

§

Publications du « Mercure de France ».

Chronique des Pasquier : CÉCILE PARMI NOUS, roman par Georges Duhamel, de l'Académie française. Un volume in-16 double-couronne 17 francs. L'édition originale a été tirée à 1200 exemplaires, savoir : 1175 ex., numérotés de 118 à 1292, à 40 francs; 25 ex. sur vergé pur fil Lafuma, marqués à la presse de A à Z, hors commerce; et, dans le format in-octavo raisin : 22 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 22 (plus un exemplaire hors commerce), souscrits; 83 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 23 à 105 (dont 6 ex. hors commerce), souscrits; 11 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 106 à 116 (dont un exemplaire pour l'auteur), souscrits.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

BULLETIN FINANCIER

Une amélioration très nette de la tendance générale des marchés financiers et commerciaux a été constatée durant la seconde quinzaine d'octobre. Ses causes furent multiples.

La première a été d'ordre psychologique ; c'est un « sentiment » moins pessimiste de la situation européenne. Le spectre de la guerre s'est éloigné, mais pour faire place à une vision désagréable de la situation économique et financière du monde. La livre sterling ne s'est pas sensiblement redressée par rapport au dollar, malgré les efforts du fonds britannique de régularisation des changes et la livre néo-zélandaise a été dévaluée. Aux États-Unis, l'afflux de l'or a pu faire craindre une inflation ; le bruit d'une nouvelle dévaluation du dollar a persisté. Finalement, l'optimisme qui prévalait au début de la seconde quinzaine d'octobre a fait place partout à une réserve très explicable, mais qu'on ne saurait considérer cependant comme un facteur de baisse.

Plusieurs faits laissent prévoir au contraire un redressement des cours des valeurs mobilières. C'est d'abord, en ce qui concerne les matières premières, une hausse générale de tous les métaux industriels. La demande de cuivre est devenue telle que les grandes sociétés, qui avaient conclu un accord de restriction, ont rétabli le régime de liberté. Une seule matière première n'a pas progressé : le pétrole. Son recul est attribuable à une augmentation singulière de la production au cours des derniers mois. Elle a suscité des rivalités entre les principaux Etats producteurs de l'Amérique du Nord. Mais tout porte à croire qu'une réglementation du raffinage sera mise en vigueur par le gouvernement fédéral américain. Aussi bien, les valeurs pétrolières ont réagi contre leur faiblesse. La consommation de caoutchouc étant en augmentation, les affaires de plantation ont conservé également de bonnes dispositions.

Un autre élément favorable est la restauration du crédit privé. Nos banques enregistrent en effet des augmentations de dépôts. D'autre part nos sociétés d'électricité voient s'élever le chiffre de leurs fournitures d'énergie. La production charbonnière française s'est améliorée depuis l'assouplissement de la semaine de 40 heures. Enfin, les opérations d'émission de titres se font plus nombreuses.

Le Masque d'Or.

LOTERIE NATIONALE

Le Secrétariat général de la Loterie Nationale communique :

« Sur autorisation spéciale de M. le Ministre des Finances, le tirage de la tranche de l'Industrie textile et du vêtement » (12e tranche 1938) sera assuré à Lille (Nord), le mercredi 23 novembre à 21 heures. »

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

SEINE C. A. 21.457

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 7 fr.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 8 fr. 50

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers,** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1938.